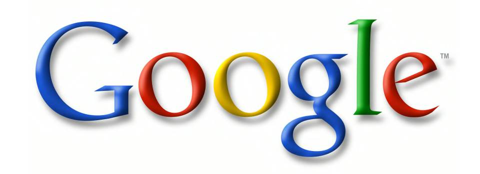


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

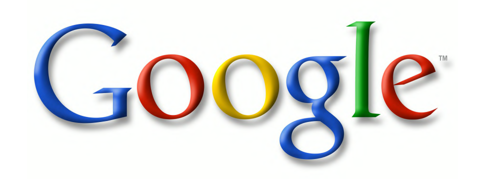
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

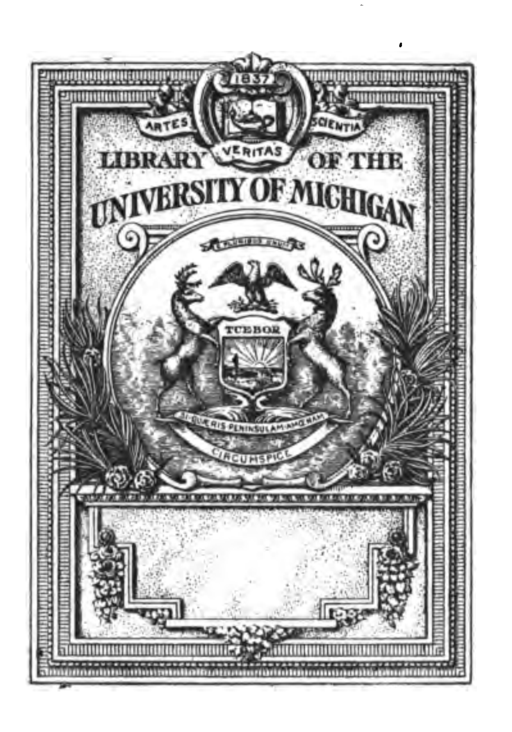
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

848
H90
v64

VICTOR HUGO

DEVANT L'OPINION

PARIS. — IMPRIMERIE MAYER ET Ce, 18, RUE RICHER

VICTOR HUGO

DEVANT L'OPINION

PRESSE FRANÇAISE — PRESSE ÉTRANGÈRE

AVEC UNE LETTRE

DE M. GUSTAVE RIVET

Député de l'Isère



PARIS

OFFICE DE LA PRESSE, 71, RUE DE LA VICTOIRE

MDCCCLXXXV

AVERTISSEMENT

Le volume que nous offrons au public n'est ni un travail historique ou biographique, ni une œuvre de critique littéraire, politique ou philosophique.

VICTOR HUGO *a tenu une trop grande place dans l'histoire du dix-neuvième siècle, la hauteur de sa personnalité et de son génie s'est imposée avec trop de puissance pendant plus de soixante années d'un labeur formidable, trop d'écrivains, qui ont eu l'honneur de vivre dans l'intimité du Maître, se sont attachés à retracer dans toutes ses péripéties, dans ses moindres détails, depuis son origine jusqu'à sa fin, cette vie si prodigieusement remplie, pour que nous ayons entrepris de raconter à nouveau une existence dont les traits principaux sont gravés dans toutes les mémoires.*

Quant à juger l'œuvre littéraire, quant à apprécier l'influence de Victor Hugo dans le domaine de l'Idée, à examiner quelles ont été et seront la valeur et la durée de cette influence, ce sont là de nobles problèmes qui

ont tenté et qui tenteront trop de plumes illustres et autorisées, trop de disciples enthousiastes ou d'adversaires convaincus, pour que nous ayons pu avoir l'ambition d'aborder l'examen de ces hautes questions.

*Nous avons donc voulu simplement, restant dans la sphère qui nous est propre, mettre à profit l'organisation spéciale de l'***Office de la Presse***, qui fait passer entre nos mains les journaux de tous les points du globe, pour donner un tableau aussi exact et aussi intéressant que possible de l'immense mouvement d'opinion suscité en France et à l'étranger par la maladie, la mort et les obsèques nationales de Victor Hugo.*

Ce ne sont ni des impressions particulières ni des opinions personnelles que nous exprimons. Nous nous sommes bornés, — et ç'a été là une tâche assez considérable, — à reproduire ce qui a été publié de plus intéressant dans la Presse française et étrangère depuis la première nouvelle de la maladie de Victor Hugo. Complets, dans le sens strict et absolu du mot, il est bien évident que nous n'avons pu l'être : si nous avions voulu reproduire ou simplement citer tout ce qui a été écrit sur Victor Hugo depuis l'annonce de sa maladie, dix volumes n'auraient pas suffi. Nous nous sommes donc attachés, — et c'est là le seul travail critique auquel nous nous soyons livrés, — à reproduire surtout les documents qui, indépendamment de leur valeur et de leur importance, paraissaient retracer le

mieux l'ensemble général du sentiment public, ou exprimer, d'une manière typique, une note caractéristique et particulière dans ce concert aux innombrables voix qui constitue l'Opinion universelle. Aussi, à côté des études consciencieuses et sereines, des enthousiasmes sincères, des jugements indépendants et respectueux, avons-nous dû faire place à quelques manifestations violentes et excessives de l'esprit de parti. Mais, nous le répétons encore, ce n'est pas nous qui parlons : nous n'avons voulu qu'être un écho fidèle, que donner une image réduite, mais exacte de ce qu'aura dit et pensé le monde, lors de la disparition du Poète dont les œuvres ont passionné et passionneront encore tant de générations.

Nous osons espérer que ce recueil, qui nous a coûté beaucoup de soins et de travail, sera bien accueilli du public, car nous avons pensé qu'il constituerait un jour pour les historiens de Victor Hugo un document historique des plus intéressants, et, aussi, que ce volume trouverait sa place dans toutes les bibliothèques, comme complément des nombreuses éditions du grand poète.

Les Directeurs de l'**Office de la Presse,**

G. LE FAURE, H. ABENIACAR.

LETTRE DE M. GUSTAVE RIVET

Nous avons soumis le plan et la conception de notre ouvrage à M. Gustave Rivet, *député de l'Isère, qui a vécu dans l'intimité de Victor Hugo et qui a eu l'honneur d'être compris parmi les six amis désignés par la famille du poète, pour accompagner le cercueil de l'Arc de Triomphe au Panthéon.*

M. Gustave Rivet a bien voulu nous répondre la lettre qu'on va lire, et nous avons été heureux de le voir, à titre d'ancien ami de Victor Hugo et d'homme de lettres, approuver l'idée de haute et historique impartialité qui a présidé à la composition de cet ouvrage.

A Messieurs les Directeurs
*de l'*Office de la Presse

Messieurs,

Les jours de deuil où nous avons perdu le Maître appartiennent à l'histoire.

C'est une heureuse idée que vous avez eue

de rassembler dans ce volume, avec les récits de la maladie et de la mort de Victor Hugo, la plupart des jugements qui ont été portés sur l'homme et sur son œuvre.

C'était un spectacle unique et consolant de voir, en cette funèbre semaine, de tous les pays civilisés, les yeux et les cœurs tournés vers la France et vers son poète.

Le livre que vous publiez sera le témoin de l'émotion universelle.

En réunissant les principaux articles écrits à Paris, en province, à l'étranger, vous avez préparé pour l'histoire des matériaux précieux, et les amis du grand poète vous sauront gré de leur offrir des documents qui, si vous n'aviez pris soin de les recueillir, pourraient être bientôt dispersés, oubliés ou perdus.

Pour moi, je vous loue d'avoir impartialement rassemblé dans ce volume, à côté des éloges, des admirations et des amours, les critiques, les railleries et les insultes. Je ne suis point choqué, au milieu du concert universel des hommages et des regrets, d'entendre les cris discordants des cléricaux de *La Croix*, du *Monde*, ou des bonapartistes du *Petit Caporal*.

Je vous sais gré d'avoir cité, en regard des éloges de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, de la Roumanie, de la Russie, de la Hongrie, de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Belgique, de la Hollande, de l'Amérique, les critiques anglaises du *Standard* et les plaisanteries tudesques de la *Gazette de Cologne*.

Ne faut-il pas des contrastes d'ombre aux lumineuses apothéoses ?

Les oiseaux de nuit haïssent le soleil ; les

cléricaux ont insulté Victor Hugo, c'est dans l'ordre. Il n'est pas mal qu'ils portent devant l'Avenir la responsabilité de leur ineptie.

Il y a des attaques qui grandissent celui qui en est l'objet.

Quand, à Bruxelles, en 1871, la maison de Victor Hugo fut assaillie à coup de pierres, je lui écrivais :

Toutes les pierres qu'on te jette
Élèveront ton piédestal.

Victor Hugo serait moins grand, il serait moins nôtre, il personnifierait moins son siècle, s'il n'avait soulevé les colères de tout ce qui est ennemi du génie français, fait de Liberté et de Lumière.

Donc, il n'était pas inutile d'enregistrer les protestations de la haine.

Mais, par ce livre même qui les recueille, on verra comme elles sont perdues dans l'immense acclamation du monde, comme elles sont couvertes et étouffées par ces millions de voix qui, à l'Arc de Triomphe, au Panthéon, dans la rue, dans la presse, ont salué le Génie.

Une goutte d'encre, même bénite, ne peut souiller les trois mille couronnes amoncelées sur les marches du Panthéon, et le Maître repose à jamais, impassible et glorieux, dans le temple des grands hommes.

Au seuil même de la Postérité qui commence pour le poète, ce livre raconte comme on l'aimait, comme on l'a pleuré, comme on l'admire, et comment l'univers entier proclame que Victor Hugo mort est immortel.

GUSTAVE RIVET

Paris, 5 juin 1885.

NOTE

Nous croyons utile de donner aux lecteurs quelques explications sur la manière dont nous avons groupé les documents qui composent ce volume.

Nous avons établi trois grandes divisions :

LIVRE I : Documents concernant la maladie de Victor Hugo, et incidents qu'elle a causés jusqu'à l'agonie du Poète.

LIVRE II : Documents publiés à l'occasion de la mort de Victor Hugo — pièces officielles, — comptes rendus des assemblées, — lettres à la famille, — adresses des gouvernements étrangers, municipalités, sociétés et associations diverses, — opinions de la Presse française et étrangère.

LIVRE III : Documents relatifs aux obsèques nationales de Victor Hugo, —

décrets officiels, — comptes rendus des funérailles, — discours prononcés à l'Arc de Triomphe et au Panthéon, — Opinion de la Presse française et étrangère.

Dans chacune de ces trois divisions nous avons adopté, pour les citations extraites des journaux, l'ordre suivant :

Presse parisienne et journaux étrangers publiés à Paris ;

Presse départementale ;

Presse étrangère.

L'ACTE DE NAISSANCE

DE VICTOR HUGO

Naissance. — Garçon. Du huitième du mois de ventôse, l'an X de la République.

Acte de naissance de Victor-Marie Hugo, né le jour d'hier, à dix heures et demie du soir, fils de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo. natif de Nancy (Meurthe), et de Françoise Trébuchet, native de Nantes (Loire-Inférieure), profession de chef de bataillon de la 20ᵉ demi-brigade, demeurant à Besançon, mariés, présenté par Joseph Léopold-Sigisbert Hugo. Le sexe de l'enfant a été reconnu être mâle.

Premier témoin : Jacques Delclée, chef de brigade, aide de camp du général Moreau, âgé de quarante ans, domicilié audit Besançon.

Second témoin : Marie-Anne Dessirier, épouse du citoyen Delclée, âgée de vingt-cinq ans, domiciliée à ladite ville.

Sur la réquisition à nous faite par le citoyen Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, père de l'enfant.

Et ont signé :

HUGO, DELCLÉE,

DESSIRIER, épouse DELCLÉE.

Constaté suivant la loi, par moi, Charles-Antoine Séguin, adjoint au maire de cette commune, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil.

Ch. SÉGUIN, adj.

LIVRE PREMIER

LA MALADIE

LA MALADIE

Le lundi 18 mai, le RAPPEL *publiait la note suivante :*

« Victor Hugo a été pris, jeudi soir, d'une indisposition qui d'abord a semblé légère et qui s'est aggravée subitement. On nous communique la note suivante :

« Victor Hugo, qui souffrait d'une lésion du cœur, a été atteint d'une congestion pulmonaire. »

« GERMAIN SÉE.
« Dr ÉMILE ALLIX. »

Le Rappel (19 mai) :

La journée d'hier n'a pas produit de changement sensible dans l'état de Victor Hugo.
Le bulletin du matin était celui-ci :

« La nuit a été relativement calme ; la respiration s'embarrasse de temps en temps ; mais la congestion pulmonaire ne s'est pas aggravée. »

« GERMAIN SÉE.
« Dr ÉMILE ALLIX. »

A six heures de l'après-midi, il y a eu une consultation des docteurs Vulpian, Germain Sée et Emile Allix.

Ils ont rédigé le bulletin suivant :

« L'état ne s'est pas modifié d'une manière notable. De temps à autre, accès intenses d'oppression.

« A. VULPIAN.
« GERMAIN SÉE.
« EMILE ALLIX. »

Une heure du matin :

Toute la soirée, la respiration a été fréquente, parfois difficile ; mais les accès d'oppression ont eu moins d'intensité.

Dès les premières nouvelles de la maladie de Victor Hugo, une immense émotion emplissait Paris :

L'Evénement :

Si grande est l'influence du génie que jamais maladie de souverain n'aura causé une telle émotion, une telle inquiétude, une telle anxiété que l'émotion, l'inquiétude, l'anxiété causées à Paris et dans toute la France par la maladie de Victor Hugo.

Depuis ce matin, depuis la note parue dans le *Rappel* annonçant qu'une indisposition légère du maître s'est transformée en affection

grave, plus de cinq cents personnes stationnent devant la maison de Victor Hugo ; foule silencieuse et recueillie, presque atterrée, avec les sergents de ville facilitant le passage aux amis, aux personnages officiels, à tous ceux qui ont quelque droit de pénétrer. On s'interroge, on interroge ceux qui sortent, on se communique les bulletins des médecins, et selon l'heure, selon la physionomie des visiteurs, on perd tout espoir, ou l'on espère de nouveau.

Jeudi, il y a eu chez Victor Hugo un dîner auquel assistaient MM. de Lesseps, Gustave Rivet et quelques intimes. La réception s'est terminée à 11 heures ; dans la soirée, Victor Hugo avait, un moment, succombé à une légère somnolence ; peu après, il s'est plaint d'étouffement, d'oppression ; puis il s'est couché, et la nuit a été bonne. Toutefois, vendredi et samedi il se sentit plus fatigué, ne put quitter son lit. Le docteur Allix fut aussitôt appelé ; de légère, l'indisposition devenait plus grave ; on consulta le professeur Germain Sée, et dimanche, l'oppression ayant augmenté, on constata chez l'illustre malade une congestion pulmonaire.

Cette affection, sans importance chez les hommes dans la force de l'âge, lorsqu'elle n'est pas le symptôme d'un commencement de pneumonie, est plus grave chez les vieillards ; Victor Hugo a quatre-vingt-trois ans ; de plus sa maladie se complique d'une maladie de cœur ou plutôt en dérive ; elle est comme une conséquence alarmante de l'insuffisance d'un cœur depuis longtemps hypertrophié.

Dimanche, Victor Hugo voulut se lever

pour que l'on fit son lit; il ne put rester plus d'un quart d'heure dans son fauteuil et dut se recoucher; ses enfants, ses amis n'ont pu empêcher cette imprudence qui peut devenir fatale; Victor Hugo est un malade autoritaire, et souvent l'on est obligé de lui céder, plutôt que de lui résister, à vrai dire par la force. Parfois il refuse les remèdes qui lui sont indiqués. Lorsqu'on lui présente une potion, il demande :

— Qu'est cela?

Il se soulève malgré les siens, prend la potion, la goûte :

« C'est bon, » reprend-il, ou « c'est mauvais » et selon le cas il avale le breuvage d'un coup ou refuse absolument de le boire. Puis il s'agite, remue, malgré les prières de ceux qui l'entourent, pour son plus grand malheur.

Dimanche encore, il voulut manger; son petit-fils, Georges, lui fit servir un bouillon; Victor Hugo le but avec plaisir.

Dès onze heures, les amis, les admirateurs du maître se présentaient pour signer le registre placé dans le petit salon d'entrée : mais personne ne fut admis auprès du malade que sa famille, M. et Mme Lockroy, M. Meurice et ses petits-enfants. Le colonel Lichtenstein s'est inscrit le premier, au nom du président de la République; puis M. Charles Floquet, président de la Chambre, qui, d'accord avec Mme Floquet, dans un sentiment de haute convenance, a remis à une date ultérieure le dîner parlementaire et la réception qui devaient avoir lieu le mercredi 20 mai.

Viennent ensuite : MM. de Freycinet, René Goblet, E. Turquet, G. Rivet, Jourde, Adrien

et Jacques Hébrard, Clémenceau, M. Dreyfus, G. Richard, J. Lemonnyer, Paul Dalloz, E. d'Hervilly, Léon Dierx, Glaise, A. Parodi, Sully-Prudhomme, Fabre des Essarts, A. Vitu, John Lemoinne, Carvalho, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, H. Rochefort, de Lacretelle, Spuller, E. Laguerrre, Catulle Mendès, F. Coppée, E. Bazire, Madier de Montjau, les rédactions de presque tous les journaux de Paris, etc., etc.

Après leur visite de ce matin, les docteurs Sée et Allix décidèrent de provoquer une consultation et se rendirent chez M. le professeur Vulpian pour lui demander son assistance.

. . . .

Le Figaro :

Ainsi que nous le prévoyions, la proposition de mise en accusation du ministère Ferry a été repoussée par la commission d'initiative comme elle le sera sans doute par le Parlement, qui ne peut évidemment se condamner lui-même. M. Ferry a été en somme maladroit, incapable, infatué, mais s'il fallait mettre tous les incapables en accusation, ou irions-nous?

Ces petites historiettes politiques disparaissent d'ailleurs devant l'émotion qu'excite la mort imminente de Victor Hugo.

Quelques réserves qu'il y ait à faire sur les dernières œuvres de l'illustre poète, personne ne peut nier que quelqu'un de très grand va disparaître.

Voilà soixante ans que les livres de Victor Hugo étonnent ou passionnent des générations sans cesse renouvelées de lecteurs.

Lorsque le temps, qui remet tout à sa place, permettra de faire un choix dans le labeur immense, forcément un peu mêlé, un peu confus du poète, il restera de lui quelques volumes absolument incomparables par la variété des rythmes, l'éclat des images, la souplesse et la sonorité des rimes, le charme grandiose de l'idée et de la rêverie.

C'est pourquoi tout homme qui aime les lettres, tout homme qui a vu passer l'éclair de la poésie dans les illusions de sa jeunesse, suit avec une émotion sincère et profonde l'agonie de l'auteur également admirable des *Feuilles d'automne*, des *Châtiments* et de la *Légende des Siècles.*

Le rôle politique de Victor Hugo est bien insignifiant à côté de sa gloire littéraire! Député, sénateur, orateur, il n'appartenait qu'à un parti : le poète appartient à la France inclinée devant son lit de mort. — F. M.

Le Temps (21 mai) :

J'étais à Lyon lorsque la note du *Rappel* annonçant la maladie de Victor Hugo y est parvenue et j'ai pu voir là que l'émotion ressentie à l'annonce d'une telle nouvelle ne se bornait pas à pousser vers l'hôtel de l'avenue d'Eylau des amis inquiets et attristés. La secousse a été la même par toute la France : on a senti qu'une gloire vivante était menacée et que le sort frappait notre pays à la tête.

. . . .

Pendant le trajet de Lyon à Paris, hier, tous les voyageurs se jetaient, dans les gares, sur les journaux donnant les nouvelles de

« l'illustre malade ». Et tous tremblaient de les trouver encadrés de noir, ces journaux qu'ils réclamaient anxieusement. Des Anglais se précipitaient sur les gazettes avec autant de fièvre que nous-mêmes. Et, au fond de l'inquiétude la plus poignante, tous conservaient, tous voulaient garder quelque espoir.

J. CLARETIE

Le Rappel (20 mai) :

L'état de Victor Hugo s'est un peu amélioré.

La nuit avait été mauvaise. A deux heures du matin, il y avait eu une crise d'oppression suivie d'une syncope qui avait été un moment très inquiétante.

A neuf heures les médecins avaient rédigé le bulletin suivant :

« A la suite d'une violente oppression, il s'est manifesté, cette nuit, une syncope prolongée ; ce matin, l'état des forces et de la respiration est à peu près le même qu'hier soir. »

« A. VULPIAN.
« GERMAIN SÉE.
« EMILE ALLIX. »

A trois heures, il y a eu une nouvelle crise, mais moindre. Le pouls s'est affaibli, mais n'a pas cessé. Puis le mal a paru céder un peu.

A cinq heures, Victor Hugo s'est levé et est resté debout pendant qu'on refaisait son lit.

Il y a eu une nouvelle consultation à sept heures. Après une auscultation minutieuse du cœur et de la poitrine, M. Vulpian a été d'avis que la situation était meilleure que le matin. MM. Germain Sée et Emile Allix ont partagé son opinion, et le bulletin suivant a été rédigé :

« Il semble qu'il y ait, depuis ce matin, une légère tendance à l'amélioration. »

« A. VULPIAN.
« GERMAIN SÉE.
« EMILE ALLIX. »

Une heure du matin. — La soirée a continué l'amélioration de la journée.

Nous recevons la note qui suit :

« Soirée plus calme, moins d'oppression qu'hier. »

Il serait téméraire d'espérer trop vite, mais ce mieux inattendu et la forte constitution de Victor Hugo autorisent à ne pas désespérer.

Une heure quarante. — A peu près même état, mais un peu moins de calme.

Le Rappel (21 mai) :

La journée d'hier a été moins rassurante que la précédente.

Il y a eu, à 11 h. un quart, une consultation à la suite de laquelle les trois médecins ont rédigé le bulletin suivant :

« *20 mai, midi.*—La nuit a été assez agitée et troublée par deux accès d'oppression ; ce

matin on constata un certain degré d'engorgement pulmonaire du côté droit. »

« A. VULPIAN.
« GERMAIN SÉE.
« EMILE ALLIX. »

De une heure à cinq il n'y a pas eu d'agitation. Le malade a pu prendre une tasse de bouillon mélangé d'un œuf et, à plusieurs reprises, un verre de vin d'Espagne.

A cinq heures et demie, une crise momentanée de faiblesse a donné des inquiétudes.

Elle était passée quand MM. Vulpian et Sée sont revenus pour la seconde consultation de la journée.

Ils ont rédigé avec le docteur Emile Allix, qui n'avait pas quitté le chevet du malade, le bulletin qui suit :

« On constate ce soir un calme relatif de la respiration. Le pouls se maintient. Pas de fièvre. Le pronostic reste grave. »

« A. VULPIAN.
« GERMAIN SÉE.
« EMILE ALLIX. »

Victor Hugo a toujours toute sa lucidité d'esprit. Il parle peu, mais répond nettement aux questions qu'on lui adresse.

Son visage est resté le même, à part un peu d'amaigrissement.

Minuit.—La situation est toujours la même. L'état du malade ne s'est ni aggravé ni amélioré dans la soirée.

Une heure 40. — Rien n'est changé ; le sommeil continue à être assez calme, le pouls est le même.

Le 21 mai, dans la journée, Mme Lockroy recevait la lettre suivante :

ARCHEVÊCHÉ
DE PARIS *Paris, le 21 mai 1885.*

Madame,

Je prends la plus vive part aux souffrances de M. Victor Hugo et aux alarmes de sa famille. J'ai bien prié au saint sacrifice de la messe pour l'illustre malade. S'il avait le désir de voir un ministre de notre sainte religion, quoique je sois moi-même encore faible et en convalescence d'une maladie qui ressemble beaucoup à la sienne, je me ferais un devoir bien doux d'aller lui porter les secours et les consolations dont on a si grand besoin dans ces cruelles épreuves.

Veuillez bien agréer, Madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

† J. HIPP., cardinal GUIBERT,
Archevêque de Paris.

M. Edouard Lockroy répondait immédiatement :

Paris, le 21 mai 1885.

Monsieur l'archevêque de Paris.

Mme Lockroy, qui ne peut quitter le chevet de son beau-père, me prie de vous remercier des sentiments que vous voulez bien lui exprimer d'une manière si éloquente et si bienveillante à la fois.

Quant à M. Victor Hugo, il a déclaré ces jours-ci encore qu'il ne voulait être assisté, pendant sa maladie, par aucun prêtre d'aucun culte. Nous manquerions à tous nos devoirs si nous ne respections pas sa volonté.

Veuillez bien agréer, je vous prie, monsieur l'archevêque de Paris, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

EDOUARD LOCKROY
Député de Paris.

La presse appréciait cet échange de lettres :

L'Intransigeant :

SOLLICITUDE ÉPISCOPALE

Les prêtres, qui ont eu Littré, grâce à des complicités féminines, se sont remués activement dans l'espérance d'avoir aussi Victor Hugo. C'était une proie superbe à laquelle ils ne pouvaient se décider à renoncer. Ils ont jugé que, pour la conquérir, ce n'était pas trop de faire donner les plus hautes sommités épiscopales. L'archevêque de Paris en personne a donc écrit à Mme Lockroy, la prévenant que, tous les matins, en disant sa messe, il prie pour la guérison de l'illustre malade.

Il faut croire que Mme Lockroy n'attribue pas à ses prières une efficacité hors ligne, car elle n'en a pas moins continué à recourir aux lumières de médecins célèbres comme les docteurs Germain Sée et Vulpian. Mais l'archevêque, mettant sa véritable pensée dans le *post-scriptum* de sa missive, a fait égale-

ment savoir à la famille de Victor Hugo que, si l'auteur de l'*Année Terrible*, celui-là même qui, après la Commune, a offert un asile aux proscrits, prenait le parti d'appeler un confesseur, il tenait, lui Guibert, à ne laisser à aucun autre le soin de porter le viatique au grand homme sur le chevet duquel la France tout entière était penchée.

En se remémorant les injures sous lesquelles Louis Veuillot et ses amis ont essayé d'écraser le proscrit de 1851, on aurait peut-être droit de s'étonner de cette sollicitude subite pour l'âme d'un irréligieux auquel ils préparaient, en enfer, une place toute spéciale. Mais le clergé pense avant tout à sa petite personne. Toute la catholicité comprend le danger que lui fait courir le refus, dès longtemps signifié par Victor Hugo, de passer par l'Eglise.

C'est pour cette sainte mère un coup réellement terrible, et elle eût fait pour l'éviter les plus humiliants sacrifices. Ah ! l'homme qui serait parvenu à amener M. Guibert auprès du lit du poète, aurait reçu un rude pot-de-vin, et l'épiscopat qui le lui aurait offert y eût gagné certainement encore ; car l'enterrement civil de l'auteur des *Châtiments* enlèvera par centaines de mille des cercueils aux goupillons qui les attendent.

Le mouvement libre-penseur a commencé à se développer en France avec les obsèques non religieuses de Felicien David, qui ont fait scandale et ont donné lieu à des manifestations cléricales retentissantes. Le compositeur du *Désert* n'avait pas été enseveli : il avait été enfoui ; et le mot enfouissement devint à la mode. Le préfet Hérold n'en exi-

gea pas moins, au moment de mourir, que son corps fût conduit directement au cimetière. Cet exemple d'affranchissement avait encore plus de gravité que l'autre, car Félicien David n'était que membre de l'Institut, tandis qu'Hérold était fonctionnaire. Gambetta compléta la série : mais il eût été téméraire d'espérer une rentrée dans le giron ultramontain, de la part d'un ancien chef de cabinet qui se trouvait enchainé par sa fameuse phrase :

« Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! »

La résolution, publiquement annoncée par Victor Hugo, de passer devant sa paroisse sans s'y arrêter, jette dans les rangs de l'armée dévote un trouble profond. Elle comptait toujours que ce fils de Vendéenne reviendrait tôt ou tard aux croyances de son enfance, et elle ne peut songer sans effroi aux innombrables imitateurs qu'aura, par la suite, l'incomparable écrivain qui a rempli le monde de son nom et tous les cerveaux de son génie.

En effet, Victor Hugo entrant à Notre-Dame, c'était pour le clergé ce qu'eût été pour Louis XVI la reprise de la Bastille. On ne peut chiffrer les âmes sur lesquelles les curés eussent remis instantanément la main. Mais il n'y entrera pas, et le commerce des âmes s'en ressentira douloureusement, pour l'influence d'abord et ensuite pour la caisse des commerçants.

C'est pourquoi M. Guibert avait proposé avec cet empressement de transporter son confessionnal dans la chambre de ce précieux malade.

On a beaucoup remercié l'archevêque de Paris de sa bienveillance, mais on l'a prié de garder pour lui ses sacrements.

HENRI ROCHEFORT

La Gazette de France :

UNE CONFISCATION

.....La réponse de M. Lockroy, qui n'est, à aucun titre, parent de Victor Hugo, est plus qu'étrange.

C'est une véritable confiscation du corps et de l'âme de Victor Hugo.

Personne, en pareille occasion, et quand il s'agit de choses aussi graves, n'a le droit de répondre pour un autre.

La lettre de S. Em. le cardinal archevêque de Paris devait être communiquée au moribond. On ne l'a pas fait parce qu'évidemment l'on craignait qu'elle n'influât sur sa décision.

De deux choses l'une, en effet :

Ou Victor Hugo a conservé toute son intelligence, toute sa présence d'esprit, comme ceux qui l'entourent n'ont cessé de l'affirmer ; et dans ce cas, lui cacher la démarche du vénérable archevêque est un des attentats à la conscience les plus monstrueux qu'il soit possible d'imaginer.

Ou le malade avait perdu connaissance et n'avait plus conscience de sa situation ; alors on devait l'avouer.

S'en référer, sans le consulter, s'il était en état d'être consulté, à des dispositions antérieures est une mauvaise plaisanterie. Victor Hugo a changé tant de fois de sentiments et

d'opinions, qu'on n'en est plus à compter ses transformations, et qu'une de plus n'aurait surpris personne.

Mais on tenait, nous le répétons, à confisquer son âme et son corps, au profit de la Libre-Pensée.

Le Mot d'Ordre :

LES VAUTOURS

S'il y a quelque chose de plus respectable que la conscience des vivants, c'est la conscience de ceux qui vont mourir. Le clergé nous a maintes fois habitués à la violation de l'une et de l'autre. Nous vîmes cela lors du décès de Littré. On sait trop comment il se fit que l'illustre savant vit arriver à son chevet un ecclésiastique et que celui qui avait vécu toute sa vie en dehors de tout culte fut soudainement compté parmi les conquêtes les plus appréciées de l'Église.

Ah ! c'est que le clergé qui dédaigne les petits dans la vie et dans la mort et qui leur fait payer si cher le droit de mourir sous ses lois, est plein de sollicitude pour les hommes de génie qui ne veulent pas de lui à l'heure suprême. Quelle victoire quand il peut dire *urbi et orbi*, qu'il a pu ravir le cadavre d'un vieil ennemi.

M. Guibert, archevêque de Paris, ne pouvait résister à la tentation de solliciter un accès auprès de Victor Hugo mourant. Il a écrit à Madame Lockroy une lettre dans laquelle il nous apprend qu'il a « bien prié au saint sacrifice de la messe pour l'illustre malade ». Il ajoute qu'il se ferait « un devoir bien

doux d'aller lui porter les secours et les consolations dont on a un si grand besoin dans ces cruelles épreuves ».

M. Edouard Lockroy s'est empressé de répondre que Victor Hugo avait déclaré « ces jours-ci encore, qu'il ne voulait être assisté, pendant sa maladie, par aucun prêtre d'aucun culte ».

La réponse a été aussi polie que la demande mais tout aussi catégorique.

Victor Hugo, ce n'était un mystère pour personne, était déiste et croyait à l'immortalité de l'âme. Il entendait ces deux croyances à sa manière, mais enfin, il les avait. Cela ne l'empêchait pas d'avoir horreur de l'Eglise, du cléricalisme, et de tout ce qui tend à anéantir l'intelligence et la conscience humaines.

M. l'archevêque de Paris savait tout cela aussi bien que nous. Pourquoi donc s'est-il adressé à Mme Lockroy pour assister Victor Hugo à ses derniers moments? Ses espérances, à cet égard, devaient être bien faibles, si faibles, qu'il y a plutôt lieu de penser que M. Guibert a voulu annoncer au monde qu'il avait voulu faire son devoir. C'est alors ce qu'on peut appeler une réclame pure et simple, une réclame à l'agonisant.

Il ne reste qu'à lui donner acte de ses démarches, et à constater que, cette fois, la volonté d'un illustre mort sera respectée.

A. CÉRONS.

La Justice :

L'Eglise catholique a-t-elle vraiment rêvé de *mettre sa griffe* sur Victor Hugo mourant?

Certes, ce serait une belle proie ; et l'on

comprend la terreur de l'Eglise en pensant que le grand génie du siècle affirmera la libre-pensée à son dernier soupir. — Mais Victor Hugo a tant de fois mis sa foi spiritualiste en opposition absolue avec celle des prêtres, il a si hautement professé sa négation dans tous les deuils cruels dont il a été frappé, — il est si souvent revenu sur ce sujet, dans ses derniers poèmes et jusque dans ses dernières paroles, que l'Eglise aurait pu reconnaître l'inutilité *d'assiéger le chevet du grand malade.*

Un journal du soir avait annoncé une visite de Mgr. Freppel.— Chez le poète, cette visite est restée ignorée. — Aujourd'hui, l'archevêque de Paris a la sagesse de se borner à envoyer de loin par la poste *des prières affranchies*, qu'on ne lui a pas demandées, et une offre de « secours spirituels » qui était repoussée d'avance. — Le mieux serait de faire remettre *à M. J. Hipp.* un exemplaire de l'*Année terrible*, marqué à l'endroit de certaine réponse fameuse adressée à je ne sais lequel de ses confrères en épiscopat.

On peut être rassuré. Victor Hugo est *bien protégé*, sur son lit de souffrance, contre cette monstrueuse profanation catholique qui s'exerce sur les malades vaincus par la nature pour déshonorer leur œuvre et qui cherche à mutiler plus que le corps, la pensée et la gloire. . . . .

C. PELLETAN.

La Lanterne :

. . . .

Nous n'avons rien à redire à la forme de la lettre de l'archevêque de Paris. Elle est convenable.

La réponse de Lockroy est évidemment ce qu'il fallait. Elle est simple et digne.

Nous ne voulons pas soupçonner les sentiments de l'archevêque de Paris. Nous aimons à croire qu'il est un croyant convaincu. En voulant sauver des flammes de l'enfer un homme que l'inquisition aurait condamné aux flammes du bûcher, il faisait une œuvre de charité chrétienne. C'est très bien !

Mais supposons qu'il eût été reçu par Victor Hugo, qu'il eût pu seulement lui dire quelques mots, nous connaissons assez le clergé pour savoir la réclame qu'il eût faite autour de cet épisode ! Il eût représenté cet entretien comme une expiation de certains vers des *Châtiments*, dans lesquels le prédécesseur de l'archevêque de Paris, M. Sibour, et les prêtres qui chantaient des *Te Deum* en l'honneur du Deux-Décembre, sont traités comme ils le méritaient. On n'eût pas manqué de crier : « La conversion de Victor Hugo ! »

Puis le clergé aurait voulu s'emparer de son cadavre et le conduire à l'église. Ce n'est pas seulement à cause de la couleur de leur costume, que le peuple donne aux prêtres le nom de corbeaux.

Le Rappel (22 mai) :

La journée d'hier n'a pas apporté de changement notable dans l'état de Victor Hugo.

Il y a eu une consultation à neuf heures du matin.

Voici le bulletin des trois médecins :

« *21 mai, 9 h. du matin.* — La nuit a été

tranquille, sauf quelques instants d'oppression et de grande agitation.

« En ce moment la respiration est assez calme ; les fonctions intellectuelles sont intactes.

« Situation inquiétante.

« A VULPIAN.
« GERMAIN SÉE.
« EMILE ALLIX. »

A onze heures, le malade a eu un accès de forte agitation qu'une injection de morphine a calmé, et jusqu'à trois heures et demie il a été assez tranquille.

Vers cinq heures, il a eu une prostration alarmante ; il ne répondait pas aux questions. Puis il s'est agité de nouveau ; une nouvelle injection de morphine l'a encore apaisé, et un mieux sensible s'est déclaré. On lui a demandé s'il voulait boire. Il a répondu : Oui, avec plaisir ; a bu deux tasses de cordial et une tasse de bouillon, a embrassé ses petits-enfants, et a témoigné sa reconnaissance aux amis qui le soignaient.

Une seconde consultation a eu lieu à six heures et demie.

En voici le bulletin :

« Aucun changement n'est survenu depuis ce matin, bien que les battements du cœur soient moins énergiques.

« A VULPIAN.
« GERMAIN SÉE.
« EMILE ALLIX. »

A dix heures, le cœur battait un peu mieux et le pouls était plus régulier.

ACTE DE DÉCÈS

546
HUGO
(Victor-Marie)

« L'an mil huit cent quatre-vingt cinq, le vingt-trois mai, à onze heures du matin, acte de décès de Victor-Marie Hugo, âgé de quatre-vingt-trois ans, membre de l'Académie française, sénateur de la Seine, né à Besançon (Doubs), décédé à Paris, en son domicile, avenue Victor-Hugo, 50, hier au soir, à une heure et demie, fils du général Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo et de Sophie-Françoise Trébuchet, époux décédés; veuf de Adèle-Julie Foucher.

« Dressé par nous, Henri-Joseph Marmottan, maire du seizième arrondissement de Paris, officier de l'état civil, sur la déclaration de Léopold-Armand comte Hugo, âgé de cinquante-six ans, propriétaire à Paris, rue des Saints-Pères, 40, neveu du défunt, et de Edouard Lockroy, âgé de quarante-quatre ans, député, demeurant à Paris, avenue Victor-Hugo, 52, ami du défunt, qui ont signé avec nous, après lecture.

« L. HUGO,
« E. LOCKROY,
« Dr MARMOTTAN. »

2

LIVRE II

APRÈS LA MORT

APRÈS LA MORT

Le Rappel :

Victor Hugo est mort.

Il est mort aujourd'hui vendredi 22 mai 1885, à une heure vingt-sept minutes de l'après-midi.

Il était né le 26 février 1802.

Il est mort à quatre-vingt-trois ans trois mois moins quatre jours.

Né avec le siècle, il semblait devoir mourir avec lui. Il l'avait tellement personnifié qu'on ne les séparait pas et qu'on s'attendait à les voir partir ensemble. Le voilà parti le premier.

Il y a huit jours, nous l'avions quitté aussi bien portant que d'habitude. On avait dîné gaîment. On était nombreux. et il avait fallu faire une petite table. Il avait, outre ses habitués du jeudi, M. de Lesseps et ses enfants. Enfants, jeunes filles, jeunes femmes avaient ajouté à son sourire ordinaire, et il s'était mêlé à la conversation. Nous n'étions pas plus tôt sortis que la maladie le saisissait.

Elle l'a attaqué à deux endroits, au poumon et au cœur. Ç'a été une lutte terrible. Il était si fortement constitué que par moments le

mal cédait, mais pour reprendre aussitôt. Ceux qui le soignaient ont passé par des alternatives incessantes d'espérances et d'angoisses, croyant un instant qu'il n'avait plus qu'un quart d'heure à vivre et l'instant d'après qu'il allait guérir.

Lui, il ne s'est pas fait illusion.

Dès le premier jour, il disait à Mme Lockroy que c'était la fin.

Samedi, il me prenait la main, la serrait et souriait.

— Vous vous sentez mieux ? lui dis-je.

— Je suis mort.

— Allons donc ! Vous êtes très vivant, au contraire !

— Vivant en vous.

Lundi, il disait à Paul Meurice :

— Cher ami, comme on a de la peine à mourir !

— Mais vous ne mourrez pas !

— Si ! c'est la mort. Et il ajouta en espagnol : — Et elle sera la très bien venue.

Il acceptait la mort avec la plus entière tranquillité. Toute sa vie il l'avait regardée en face, comme celui qui n'a rien à craindre d'elle. Il avait d'ailleurs une telle foi dans l'immortalité de l'âme que la mort n'était pour lui qu'un changement d'existence et la tombe que la porte d'un monde supérieur.

Mardi, il y a eu un semblant de mieux, et nous avions tant besoin d'espérer que nous avons repris courage. Mercredi, notre confiance est tombée. Hier, la journée a été moitié oppression et moitié prostration. Le malade, quand on lui parlait, ne répondait plus et ne paraissait pas entendre. Nous désespérions encore une fois.

Tout à coup, vers cinq heures et demie, il a eu comme une résurrection. Il a répondu aux questions avec sa voix de santé, a demandé à boire, s'est dit soulagé, a embrassé ses petits-enfants et les deux amis qui étaient là. Et nous avons eu encore l'illusion d'une guérison possible. Hélas ! c'était la dernière clarté que la lampe jette en s'éteignant.

Presque immédiatement la prostration est revenue. Puis, dans la nuit, des accès d'agitation que ne parvenaient plus à calmer les injections de morphine. Le matin, l'agonie a commencé.

Les médecins disaient qu'il ne souffrait pas, mais le râle était douloureux pour ceux qui l'entendaient. C'était d'abord un bruit rauque qui ressemblait à celui de la mer sur ses galets, puis il s'est affaibli, puis il a cessé.

Victor Hugo était mort.

Il était mort dans la maison devant laquelle, il y a quatre ans, six cent mille personnes étaient venues le saluer, debout à sa fenêtre, nu-tête malgré l'hiver, portant ses soixante-dix-neuf ans comme les chênes portent leurs branches. Une foule égale va venir l'y chercher ; mais elle ne l'y trouvera plus debout.

Il est couché, immobile, pâle comme le marbre, la figure profondément sereine. On se dit qu'il est immortel, qu'il est plus vivant que les vivants, et l'on en a la preuve dans ce grand cri de douloureuse admiration qui retentit d'un bout du monde à l'autre ; on se dit que c'est beau d'être pleuré par un peuple, et pas par un seul ; mais n'importe, le voir là gisant pour ceux dont la vie a été pendant cinquante ans mêlée à la sienne, c'est bien triste.

AUGUSTE VACQUERIE.

SÉNAT

Séance du 22 mai

M. le président. — Messieurs les sénateurs, Victor Hugo n'est plus. (Mouvement prolongé.)

Celui qui depuis soixante années provoquait l'admiration du monde et le légitime orgueil de la France, est entré dans l'immortalité. (Très bien ! très bien !)

Je ne vous retracerai pas sa vie ; chacun de vous la connaît ; sa gloire, elle n'appartient à aucun parti, à aucune opinion (Vive approbation sur tous les bancs) ; elle est l'apanage et l'héritage de tous. (Nouvelle approbation.)

Je n'ai qu'à constater la profonde et douloureuse émotion de tous et, en même temps, l'unanimité de nos regrets.

En signe de deuil, j'ai l'honneur de proposer au Sénat de lever la séance. (Approbation unanime.)

M. Brisson, *président du conseil, garde des sceaux, ministre de la justice.* — Je demande la parole.

M. le président. — La parole est à M. le président du conseil.

M. le président du conseil. — Messieurs, le gouvernement s'associe aux nobles paroles qui viennent d'être prononcées par M. le président du Sénat.

Comme il l'a dit, c'est la France entière qui est en deuil. Aussi, demain, le gouvernement aura l'honneur de présenter aux Chambres un projet de loi pour que des funérailles nationales soient faites à Victor Hugo. (Très bien ! très bien !)

CONSEIL MUNICIPAL

Séance du 22 mai

M. le président. — Messieurs, en terminant, j'apprends, comme vous tous, le deuil qui frappe la patrie.

Victor Hugo est mort! Je vous propose de lever la séance. (Assentiment unanime.)

M. Pichon. — Messieurs, je n'ajoute qu'un mot aux éloquentes paroles que vous venez d'entendre.

Je demande que le conseil municipal décide qu'il se rendra en corps, et immédiatement, à la demeure de Victor Hugo, pour exprimer à la famille du plus grand de tous les poètes les sentiments de sympathie et de condoléance profondes des représentants de la ville de Paris. (Très bien! très bien!)

M. le président. — Il n' y a pas d'opposition?

La proposition de M. Pichon est adoptée.

M. Monteil.— J'ai l'honneur de déposer la proposition suivante pour laquelle je demande l'urgence :

« Le conseil délibère :

« Article premier. — Le nom de Victor Hugo sera donné à la place d'Eylau jusqu'à l'Arc de Triomphe.

« Art. 2. — Les plaques seront posées immédiatement.

« Art. 3. — Une nouvelle dénomination sera donnée à la place Victor-Hugo actuelle. (Approbation.)

« Signé : Monteil, Deschamps, G. Hubard, Strauss, Michelin. »

L'urgence, mise aux voix, est adoptée.

La proposition de M. Monteil est adoptée.

M. Songeon.— Messieurs, vous venez d'arrêter que vous vous rendriez immédiatement en corps auprès de la famille du grand citoyen qui vient de disparaître. Je vous propose de décider que tous, également en corps, vous assisterez aux obsèques.

Cette proposition est adoptée.

La Chambre ne siégeait pas ce jour là.

ACADEMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Dans la séance du 23 mai, le président, M. Geffroy, s'est exprimé ainsi :

« Messieurs,

« Ce deuil qui vient d'affliger la France frappe particulièrement l'Institut dans toutes ses classes, car l'Institut est la plus haute expression, dans notre pays, de la culture intellectuelle et morale, et c'est un grand esprit et un grand poète que la France va pleurer. Nul doute que l'Académie française, si elle eût siégé hier, n'eût levé immédiatement sa séance, comme expression publique de ses regrets. L'Académie des inscriptions, qui siégeait ce même jour, l'a fait à sa place. Et vous penserez peut-être qu'il y aura une haute convenance à ce que l'Académie des sciences morales et politiques agisse de même. Ce sera l'expression de notre douloureuse et fière communauté de sentiments.

« Nous avons malheureusement un double motif de vous faire cette proposition, puisque l'Académie des sciences morales et politiques vient de perdre l'un des plus illustres d'entre ses associés et étrangers, en la personne de M. le comte Mamiani. »

L'Académie a levé aussitôt la séance en signe de deuil.

ACADÉMIE DES SCIENCES

Séance du 25 mai

Paroles prononcées par le président, M. Henri Bouley :

« Messieurs,

« La France est veuve aujourd'hui d'un de ses plus grands écrivains, de l'homme qui, par les œuvres de son esprit, a porté le plus haut et le plus loin, dans ce siècle, la gloire de notre pays.

« Victor Hugo va descendre tout à l'heure dans sa tombe; mais il est sauvé de la mort par la grandeur de ses œuvres.

« Les années peuvent s'écouler maintenant, elles peuvent s'accumuler par centaines et par milliers, et toujours, à quelque époque que ce soit, on portera sur notre grand poète ce jugement d'André Chénier sur Homère :

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encore de gloire et d'immortalité.

« L'œuvre de Victor Hugo est de celles qui traversent les âges en conservant la force et la beauté de la jeunesse.

« Messieurs, les cinq classes de l'Institut de France doivent tenir à honneur de rendre un égal hommage à cette grande mémoire. Votre bureau vous propose de suspendre aujourd'hui vos travaux en signe de deuil. »

M. le docteur Marmottan, maire du 16e arrondissement, a adressé la lettre suivante au préfet de la Seine :

« Monsieur le préfet,

« Victor Hugo est mort dans le 16e arrondissement de Paris ; la maison où il a vécu jusqu'à son dernier souffle a pris un caractère sacré ; ce serait une profanation que de l'abandonner aux hasards des intérêts privés.

« Les Anglais ont conservé avec piété la maison de Shakespeare ; il est de l'honneur de Paris de conserver la maison de Victor Hugo.

« Au nom de mes concitoyens, qui m'ont chargé d'être leur interprète, je viens vous demander que cette maison immortalisée par cette mort, devienne désormais la propriété de Paris.

« Je vous prie, monsieur le préfet, d'agréer l'assurance de mes sentiments dévoués.

« *Le maire du 16e arrondissement,*
« Dr MARMOTTAN. »

LETTRES ET ADRESSES

Parmi les innombrables lettres et adresses parvenues à la famille et aux amis de Victor Hugo, nous citons la série suivante qui nous a paru résumer le mieux l'unanimité du deuil universel.

« Paris, le 22 mai 1885.

« Mon cher monsieur Lockroy,

« Je vous prie, ainsi que Mme Lockroy, et tous les membres de la famille de Victor Hugo, d'agréer l'expression de ma vive sympathie.

« Si quelque chose peut adoucir votre douleur, c'est l'unanimité des regrets de la France et du monde civilisé, c'est l'immortalité du génie qui ne cessera de planer sur ceux qui lui appartiennent.

« Croyez, je vous prie, mon cher monsieur Lockroy, à tous mes sentiments d'affectueux dévouement.

« Signé : JULES GRÉVY. »

« Mon cher monsieur Lockroy,

« Devant la mort de cet immortel, nulle parole n'est à la hauteur du silence. Je n'essayerai donc pas d'exprimer la part que je prends à ce deuil porté par tout un pays, par tout un monde. Je viens seulement vous prier

de recevoir et d'offrir à toute cette famille, devenue la vôtre, l'assurance de ma profonde sympathie pour votre irréparable perte et votre inconsolable douleur.

« Bien à vous.

« CH. GOUNOD. »

A monsieur Lockroy.

« Ai-je besoin de vous dire, mon cher ami, que je partage votre douleur avec toute la France? La mort d'Hugo est un deuil national.

« Présentez, je vous prie, mes profondes et affectueuses condoléances à Mme Lockroy et aux enfants.

« A vous de cœur.

« E. AUGIER. »

« Il ne me suffit pas de m'être inscrit avec la foule. Laissez-moi vous exprimer mes hautes et vives condoléances.

« GRÉARD. »

A monsieur Georges Hugo.

« Vous saurez peut-être un jour, monsieur, que, même devant Victor Hugo, j'ai réclamé les droits de la critique. Et c'est pourquoi, dans l'affreuse douleur où vous êtes, je tiens à vous dire que tous les cœurs se sont brisés avec le vôtre.

« Victor Hugo a été ma jeunesse, je me souviens de ce que je lui dois. Il n'y a plus de

discussion possible en un pareil jour, toutes les mains doivent s'unir, tous les écrivains français doivent se lever pour honorer un maître et pour affirmer l'absolu triomphe du génie littéraire.

« Veuillez croire, monsieur à ma profonde et douloureuse sympathie.

« ÉMILE ZOLA »

A monsieur Ed. Lockroy.

Le conseil général de l'Hérault ne siégeant pas en ce moment, son président prend l'initiative de vous prier d'être son interprète auprès de la famille de Victor Hugo. La France perd un grand poète, la patrie un grand citoyen. »

« LISBONNE,

« *Ancien député, président du Conseil général de l'Hérault.* »

A madame Lockroy.

« Chère madame,

« Il n'est plus avec nous ! Je l'apprends à l'instant. Je suis trop brisée pour aller vers vous et je crois que je ne pénétrerais pas en ce moment jusqu'à vous. Laissez-moi vous embrasser, ainsi que Georges et Jeanne, et mêler ma douleur à la vôtre. Je pleure l'ami, si affectueux pour nous. Il m'a dit un mot dont je vis encore (en parlant d'Edgar Quinet):

« Nous nous sommes aimés !

« VEUVE EDGAR QUINET. »

Paris, le 22 mai 1885.

« Madame,

« La nouvelle de la mort de Victor Hugo se répand dans Paris.

« Le comité-directeur de la Ligue des Patriotes me fait l'honneur de me charger de vous transmettre l'expression de sa profonde douleur.

« La disparition de Victor Hugo, qui sera un deuil européen et un regret universel, est avant tout un désespoir national.

« Il n'a été donné qu'à la France de posséder un tel homme.

« L'univers peut s'associer à sa nation pour le pleurer, ce n'en est pas moins véritablement sa nation qui le perd.

« Heureux les siens, dont les larmes ont une telle consolation de fierté !

« Nous saluons d'un cœur respectueux la fille et les petits-enfants de ce Français du genre humain.

« Pour le comité directeur :

« *Le président*,

« PAUL DÉROULÈDE. »

« Sorrente, 25 mai.

« Profondément ému de cette mort sublime qui couronne tant de gloire, nous envoyons à ceux qui pleurent le plus tendre des pères, nos ferventes sympathies.

« JULES FERRY. »

« Cher monsieur Lockroy,

« C'est avec la plus vive anxiété que nous avons appris la maladie de l'immortel Maître ; c'est sous le coup de la douleur la plus poignante que nous apprenons sa mort !

« Frères séparés par la néfaste guerre de 1870, nous sommes les plus fidèles admirateurs de l'exilé du Deux-Décembre.

« S'il n'est plus pour nous montrer l'étoile de la France, nous puiserons dans son exemple le courage de souffrir et d'attendre.

« Nous nous joignons au monde entier, à notre mère la France, pour réclamer le douloureux honneur de souffrir avec vous et avec la famille de l'immortel Maître, de cette irréparable perte !

« ANTOINE,
« *Député de Metz.* »

Metz, 23 mai.

Nice, le 24 mai 1884.

« Bien cher monsieur Lockroy,

« J'ai eu l'honneur de faire votre connaissance, par l'intermédiaire de mon pauvre fils, aux Crettes, chez Mme Arnaud (de l'Ariège).

« Victor Hugo vient d'entrer vivant dans l'immortalité. Mon fils était son ami. Tous les deux ont disparu de cette terre, Victor Hugo à la fin de sa longue carrière, mon pauvre fils à la fleur de son âge...

« Je vous serre la main.

« Recevez, cher monsieur mes biens sincères compliments respectueux de condoléance pour vous et toute sa famille.

« Votre tout dévoué,

« GAMBETTA père. »

A monsieur Edouard Lockroy.

« Mon cher collègue et excellent ami,

« Je crois devoir porter à votre connaissance le fait suivant :

« Hier, avait lieu la séance hebdomadaire de la Société de biologie, dont je suis président perpétuel depuis la mort de Claude Bernard. A l'ouverture de la séance j'ai prononcé quelques paroles dont voici le sens, sinon le texte exact :

« Les Chambres viennent de voter à Victor Hugo des funérailles nationales. Je propose à la Société de manifester, autant qu'il lui est possible, la part qu'elle prend à la douleur de la nation et du monde. En suspendant nos travaux, nous rendons un légitime hommage à l'un des plus merveilleux génies qui aient illustré la France et éclairé la marche en avant de l'humanité. La science a, comme les lettres, sa place marquée dans le funèbre et glorieux cortège. Ce n'est pas telle catégorie de l'esprit humain, c'est l'esprit humain tout entier qui porte le deuil de Victor Hugo.

« D'un assentiment unanime, la séance a été levée aussitôt.

« Bien affectueusement votre

« PAUL BERT. »

« La Fédération compagnonnique de Paris a eu l'honneur d'assister à la fête du grand poète.

« Elle prie tous les compagnons de tous les devoirs et de tous les corps, de vouloir bien

se joindre à elle pour accompagner l'illustre poète à sa dernière demeure.

« *Le Président*,
« P. CLAVEL. »

« L'Association fraternelle des publicistes étrangers amis de la France, invite tous les hommes de lettres et tous les journalistes étrangers amis de la France à se joindre à elle, le jour des funérailles de Victor Hugo.

« L'Association fraternelle fera partie du cortège funèbre. Elle tient à rendre ce dernier hommage à celui qui lutta toute sa vie pour la vérité et pour la liberté.

« *Le fondateur de l'association*,
« R.-E. BADAIRE ».

A Georges Hugo

« Le syndicat de la presse départementale s'empresse de se joindre à toutes les corporations et à toutes les associations qui, de tous les points de la France, vous envoient le témoignage de leur sympathie pour votre deuil et de leur admiration pour le grand homme et le grand citoyen qui vient de nous être ravi.

« La presse, depuis plus d'un demi-siècle, a noté jour par jour les services rendus par lui à l'humanité souffrante, à la démocratie militante. Elle a salué les chefs-d'œuvre qui ajoutent tant de gloire à la gloire littéraire du pays. Elle dit un dernier adieu à celui qui a

toujours marché vers le soleil, qui a grandi dans son exil, qui en a rapporté la clémence, à qui les ans n'avaient rien ôté de sa grâce et de sa force et qui est resté jusqu'à la mort le Maître et l'Exemple, le consolateur et le vengeur ».

Béziers, 23 mai.

« La loge maçonnique de Béziers exprime à la famille de Victor Hugo la douleur profonde qu'elle a ressentie en apprenant la mort du poète national.

« La France perd son plus illustre citoyen, l'humanité son plus vaillant défenseur. »

Lyon, 23 mai.

« La commission départementale du conseil général du Rhône exprime à la famille de Victor Hugo la part immense qu'elle prend au deuil qui vient de la frapper et qui est un deuil national. »

Besançon, 23 mai.

Le conseil municipal de Besançon envoie l'adresse suivante à la famille Hugo :

« Sa ville natale, par l'organe du conseil, dépose aux pieds de Victor Hugo, qui n'est plus, ses sentiments de deuil et de profonde tristesse.

« La gloire du plus grand de ses enfants rayonnera éternelllement sur elle et le monde

entier. Par son génie, il est le maître des littérateurs et des poètes. Par son amour de la Patrie et de la Liberté, il est l'ennemi et le vengeur des usurpateurs et des despotes, et la puissance de son cœur et son ardeur pour l'humanité le placent en tête des protecteurs des opprimés, des petits et des faibles. »

Montpellier, 23 mai.

« La colonie grecque de Montpellier tient à rendre un dernier hommage au grand poète français, à qui la Grèce renaissante a inspiré une sublime poésie, au génie dont l'Europe entière porte aujourd'hui le deuil. »

*
* *

« Les jeunes gens originaires d'Egypte, qui suivent les cours des Facultés de Montpellier, adressent à la famille de Victor Hugo leurs sincères sentiments de condoléance ; ils saluent le génie du dix-neuvième siècle dont la puissante voix a fait souvent trembler les despotes et qui s'éleva toujours en faveur de la justice et de la liberté.

« Les Egyptiens n'oublieront jamais les prédictions du vieillard sublime qui, il y a deux ans à peine, a souhaité et promis à l'Egyte la liberté sainte.

« La France et l'Egypte sont plongées aujourd'hui dans le même deuil. »

*
* *

« Les étudiants bulgares, à Montpellier, enfants d'un peuple opprimé, s'agenouillent pieusement devant la tombe de celui qui fut le défenseur et le père de tous les opprimés. »

Au ministre de Grèce à Paris :

« Athènes, le 23 mai.

« C'est avec un poignant regret que nous venons d'apprendre la mort de Victor Hugo. Le roi, notre auguste souverain, son gouvernement, le pays tout entier, s'associent à l'immense douleur de la France pour la perte du grand poète, de l'éminent citoyen, du champion de la liberté des peuples. Le monde civilisé tout entier doit regretter Victor Hugo.

« Le peuple grec pleure en lui le plus ancien, le plus généreux et le plus constant des philhellènes. Je suis donc l'interprète des sentiments de notre souverain et de nos concitoyens en vous priant d'offrir nos compliments de condoléance à la famille du défunt, de suivre son convoi, et de déposer une couronne d'immortelles sur sa tombe.

« *Le président du conseil, ministre des affaires étrangères,*

« THÉODORE P. DELYANNIS. »

A monsieur Naquet.

« Navré de la mort du grand Hugo, je m'associe à la douleur de sa famille et du monde entier. Veuillez témoigner mes sentiments à M. Lockroy. Je me rendrai à Paris pour accompagner la chère dépouille et déposer la couronne de fleurs que ma patrie s'honore de laisser comme souvenir.

« Signé : GONZALÈS,

« *Premier secrétaire de la légation d'Uruguay à Londres* ».

Mexico.

« La Chambre nationale des Etats-Unis du Mexique a décrété des honneurs funèbres à la mémoire de Victor Hugo, et pleure avec la famille de cet homme illustre une si grande perte.

« MANUEL GONZALEZ COSIO,
« *Président de la Chambre des députés* ».

« La maison de Lar et de Lara (ancienne maison royale et nationale d'Espagne) adresse ses compliments de condoléance à la famille de Victor Hugo, en souvenir plein de gratitude, des belles pensées inspirées au grand poète, dans sa *Légende des Siècles*, par un des membres de leur famille, le Cid.

« Cte PIERRE DE LAR et DE LARA. »

A la famille de Victor Hugo.

« Les étudiants hellènes, à Paris, s'étant réunis à la nouvelle de la mort du grand poète, vous prient d'agréer l'expression de leurs sentiments de la plus vive et profonde douleur.

« A votre illustre parent, nous devons, nous, une reconnaissance profonde ; il avait prouvé à l'Europe que les poètes de l'école nouvelle, quoiqu'ils n'adorent plus les dieux de la Grèce païenne, admirent toujours les héros, et que s'ils ont déserté l'Olympe, du

moins ils n'ont jamais dit adieu aux Thermopyles.

« Paris, le 25 mai 1885.

« Les délégués :

« M. ORIGONIS. — J. METAXAS. — E. MANOLOPULOS. — ELIE J. ANGELOPOULOS. — J. GHERAKIS. »

« A deux nations sœurs, la France et l'Italie, la main cruelle du destin a, dans ces derniers temps, ravi deux gloires immortelles, Victor Hugo et Terentio Mamiani, le très haut poète et le grand philosophe, l'un et l'autre honneur de l'humanité. Ils remplissent le monde de leurs noms par la lumière divine du génie, par la noble fierté du caractère, par le patriotisme fécond. Rome et Paris, où battent les cœurs des deux nations, confondent maintenant leurs larmes, et, sur ces deux tombes glorieuses, trouvent une consolation à leur immense douleur dans leur affection fraternelle.

« PRINCE TORLONIA
« *Syndic de Rome.* »

A monsieur Lockroy.

« Le grand malheur qui frappe la France frappe aussi l'Italie. L'esprit du grand penseur veillera d'en haut sur les destinées solidaires des deux peuples. »

« MENOTTI GARIBALDI ».

A monsieur Auguste Vacquerie.

« Lisbonne, 26 mai.

« Les soussignés, membres de la presse de Lisbonne, se joignent à leurs confrères de la presse de Paris pour déplorer la mort de Victor Hugo et pour saluer l'avènement de son génie à la gloire de la postérité.

« Ramalho Ortigao, Latino Cœlho, Joao de Deun, Gomez Leal, Enrique Lopez de Mendoza, David Carazzi, Luciano Cordeiro, Julio Cesar, Machado Eca Leal, Jayme Batlha, Rein Consiglieri, Pedroso, Fernando Caldeira, Alfonso Vargas, Fernando Leal, Fialho de Almeida, Gomez da Silva, Rafael Bordallo. Pinheiro, Alberto de Oliveira, Monteiro, Ramalho, Cesario Verde, Cecilio Souza (*Correio da Nouta Redaccods*), Antonio Ennes (*Journal du Commerce*), Christovam Ayres (*Revue des Etudes libres*), Theophilo Braga, Teixeira Bastos, Carrilho Videira (*Nouvelles*), Emydgio Navarro, Carlos Oobo, d'Avila, Antonio Candido, Alberto Braga, Jose Neuton (*Patria*), Augusto Forjas (*Économiste*), Pereira Carrilho (*la Démocratie*), Jose Elias, Garcia Pors (*Ultramarin*), Elvino Brito (*Diario Popular*), Thomaz Bastos (*Courrier Portugais*), Antonio Centeno (*Progrès*), Henrique Macedo, Simoes Ferreira (*Gazette Commerciale*), Dantas Baracho (*Commerce du Portugal*), Augusto Ribeiro (*Journal das Creancas*), Cyprian Jardin (*Noticias*), Eduardo Cœlho (*Journal illustré*), Eduardo Scwalbach (*La Révolution de Septembre*), Cunha Belem (*Journal des colonies*), André Canto, Gaetano Alberto, Urbano de Castro, Gervasio Lobato,

Jayme Victor Moura, Cabral, Castro Labra, Augusto Loureiro, Pedro Vidœira, Augusto Mello, Joao Costa. »

Au député Lockroy.

Paris.

« Les étudiants de l'Université de Naples réunis, ont arrêté une commémoration solennelle en l'honneur de Victor Hugo.

« Ils vous prient de les représenter aux hommages que la France, rendra au plus grand des contemporains, à l'homme qui réunissait les nations à l'humanité. »

Très illustre maître et confrère monsieur Vacquerie.

« Nous expédions aujourd'hui à MM. A. Naquet, G. Wirouboff et E. Zola la lettre suivante, à laquelle nous vous prions d'accorder la publicité du *Rappel* :

« MM. Theophilo Braga et Teixeira Bratos, directeurs en Portugal de la *Revue des Etudes libres*, MM. les docteurs Americo Brasiliense, Charles von Hoxeritz et Argemiro Galvâo. directeurs au Brésil, ses collaborateurs et son éditeur, Carrilho Videira, vous prient de nous représenter aux funérailles civiles de notre éminent et immortel maître Victor Hugo.

« Les journaux de Lisbonne vont se réunir pour s'entendre sur la manière de célébrer ici. par une fête publique, la mort de notre grand maître.

« Votre très dévoué confrère et admirateur.

« CARRILHO VIDEIRA. »

Vienne,

« Hugo est mort ! Il est retourné au sein de la divinité, le génie qui versa sur le monde des torrents de lumière ! La France porte le deuil de son illustre poète ; nous participons aussi à cet hommage rendu à l'homme dont le nom rappelle à la fois tout ce que le génie a de plus vaste, la liberté de plus actif, la vertu de plus auguste.

« ZVONIMIR

« *Société croate à l'Université* »

Macereta.

« Monsieur le préfet de la Seine,

« La mort du grand poète et du grand patriote n'est pas un deuil pour la France seulement mais pour le monde entier. L'Italie, qui a toujours professé une vénération et une reconnaissante affection pour l' « Enfant sublime », dont la mâle, enchanteresse et divine parole s'éleva pendant soixante-cinq ans pour la défense des opprimés et de toutes les libertés, pleure sur sa tombe.

« La ville de Macerata, qui fut toujours au premier rang des villes italiennes dans l'admiration pour ce géant de la pensée, me charge d'exprimer sa douleur à la grande nation qui est justement fière d'avoir été la mère de cette illustration mondale.

« M. Gariboldi, compositeur, a été prié de représenter sa ville natale aux funérailles de Victor Hugo.

« GIORGINI, *maire.* »

Genève.

« Monsieur Vacquerie,

« La Société genevoise, l'Instruction mutuelle, avait l'insigne privilège de posséder Victor Hugo dans ses rangs en qualité de président d'honneur, et au moment où sa tombe va s'ouvrir, nous désirons que notre voix toute humble s'ajoute aux innombrables voix qui répètent avec douleur : Victor Hugo est mort! Ce témoignage de gratitude au grand homme qui avait bien voulu nous appeler ses amis, nous l'adressons à vous, que nous savons être son plus vieil ami.

« Nous avons chargé M. E. Valnay de nous représenter aux obsèques.

« Nous adressons également une couronne aux couleurs genevoises en suprême adieu.

« *Le président de la Société*,

« J. KAUFFMANN, professeur. »

M. SALMERON télégraphie : « L'Espagne, où le grand poète puisa ses premières inspirations, pleure sa mort avec la France. Je m'associe à votre malheur comme Espagnol et comme ami de Victor Hugo. »

Porto.

« La Société des journalistes et gens de lettres de Porto, réunie extraordinairement le 26, délibère de s'associer au juste sentiment d'admiration et de profonde douleur pour la perte de Victor Hugo, le maître chéri, le poète colossal de la liberté, de la justice et de l'amour, et prie M. Auguste Vacquerie de

vouloir bien agréer et de transmettre à la famille désolée nos hommages respectueux et l'assurance de nos sentiments les plus dévoués.

« *Le président*,

« CARDOS E. SILVA. »

A madame Lockroy.

Gênes, le 24 mai 1885.

« Madame,

« Membres de la Société polonaise de Gênes, nous nous joignons au deuil que cause à sa famille, à la France et à l'humanité la perte de Victor Hugo, ami fidèle de notre patrie opprimée ».

(Suivent soixante signatures).

« D'Athènes à Psara, de Byzance à Sparte, l'hellénisme bénit la mémoire du plus sublime des Français, du chantre immortel de l'héroïsme et du martyre de nos pères.

« *Le fils de Canaris*,

« MILTIADÈS »

« Les Allemands résidant à Paris s'associent au deuil qui vient de frapper la France et le monde civilisé.

« Ils envoient à la famille l'expression internationale de leurs regrets et demandent l'autorisation de rendre hommage au Maître qui vient de passer de la vie contingente dans l'immortalité, en apportant une couronne à ses obsèques.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de la sympathie des Allemands réunis à Paris.

« LUDWIG GEIGENHALT »

Liège, 26 mai 1885.

« Un deuil immense frappe le monde entier.

« Victor Hugo n'est plus.

« La Société typographique liégeoise salue les mânes du grand poète.

« *Le président*,

« ROUMA. »

A monsieur Ed. Lockroy.

Coimbra, 26 mai.

« L'Académie de Coimbra vous prie de déclarer à la famille de Victor Hugo qu'elle partage son deuil pour la mort du premier poète du siècle.

« *Le président de l'Académie*,

« MADALHAES RAMALHO. »

A monsieur Edouard Lockroy.

Bologne, 23 mai 1885.

« Cher monsieur,

« Elle s'est éteinte cette grande voix qui était celle de la conscience humaine, inspirée aux plus hautes harmonies de l'idéal. Mais ses vibrations immortelles ne cesseront d'animer tout ce qu'il y a d'esprits nobles et de cœurs

magnanimes sur la terre, dans la lutte pour la vérité et la justice.

« L'Italie, comme la France, pleure la perte de votre grand poète.

« Puissent leurs liens mutuels être confirmés à jamais par la fraternité de la douleur sur son tombeau.

« Recevez, cher monsieur, l'expression de ma profonde condoléance et l'hommage de mon dévouement.

« AURELIO SAFFI. »

Montevideo, 26 mai.

« Les journalistes de Montevideo ont délégué un représentant aux funérailles de Victor Hugo, avec mission d'offrir une couronne.

« La colonie française de Montevideo a télégraphié à M. Emile Garet, député des Basses-Pyrénées, pour le prier de la représenter aux funérailles de Victor Hugo et de déposer, en son nom, une couronne sur sa tombe. »

A monsieur Vacquerie.

Paris, 24 mai 1885.

« Victor Hugo fut l'un des quarante-huit signataires et il est resté, je crois, le dernier survivant du Comité central en faveur des Polonais, qui, le 28 janvier 1831, proclamait que la conscience des peuples ne connaît qu'un droit : l'indépendance des nations, et qu'elle ne doit avoir qu'une règle : secours aux opprimés.

« A la Chambre des pairs, en 1846. son

premier discours politique, Victor Hugo le prononça en faveur de la Pologne. En 1863, notre insurrection le trouva dans les mêmes sentiments qu'il professait en 1831. Jusque dans les œuvres dernières, Victor Hugo manifesta sa foi dans l'avenir de la Pologne, en confondant dans le même anathème ceux des empires oppresseurs des nations slaves.

« Je vous prie d'agréer en ce jour le tribut de mes regrets, de ma gratitude et de mon admiration pour Victor Hugo et de joindre cette obole polonaise aux offrandes des peuples heureux.

« LADISLAS MICKIEWICZ. »

Alexandrie, 23 mai.

« Toute la colonie européenne a été douloureusement impressionnée par la nouvelle de la mort de Victor Hugo.

« Le consulat de France a mis son pavillon en berne ».

A monsieur Ed. Lockroy.

Gênes.

« Reportant et concentrant en toi, ami, frère, collègue, mes sympathies pour la belle patrie, je t'envoie mes condoléances pour le deuil français qui est un deuil pour le monde.

« Dr V. FAGIANI. »

« Les hommes de lettres de la Catalogne prient M. Auguste Vacquerie d'être auprès

de la France et de la famille de Victor Hugo. l'interprète de leurs profonds regrets pour la mort du grand homme.

« Au nom de collègues :

« FRÉDÉRICH SOLER. »

Malaga.

« Le deuil de la France est le deuil du monde.

« OLIVER ARSOLS. »

Lisbonne.

« La rédaction du *Pays* de Rio-Janeiro regrette vivement la mort du glorieux poète et de l'éminent patriote qui ennoblissait la France et le siècle.

« Les peintres du Groupe du Lion, à Lisbonne, prennent part à l'hommage dû au suprême artiste.

« ALBERTO OLIVEIRA. »

Au directeur de l'Académie française.

« L'Université de Catane exprime la vive émotion qu'a produite la mort du grand poète Victor Hugo, l'ami ardent de l'Italie et le défenseur du droit humain.

« Le recteur, ZURRIA. »

« L'Union des sociétés françaises de New-York s'associe au deuil de la France ; elle

pleure avec elle l'illustre citoyen Victor Hugo et envoie à la famille du grand poète l'expression de sa douleur.

« Par une dépêche du câble, elle me donne mission de la représenter aux funérailles et de déposer en son nom une couronne sur le cercueil du Maître.

« Au nom et par délégation de l'Union des sociétés françaises de New-York,

« ELIE MAY,

« *Vice-président de la Ligue de l'Intérêt public.* »

Alger, 26 mai.

« La commission départementale, au nom du conseil général d'Alger, adresse à la famille de Victor Hugo l'expression de ses regrets et de ses sympathies.

« Le conseil général d'Alger sera représenté aux obsèques ».

Philippeville.

« Le *Colon* s'associe de cœur à la perte immense que viennent de faire la France et la République.

« LA RÉDACTION »

La Martinique, 24 mai.

« La démocratie martinique dépose sur la tombe du grand philanthrope l'hommage de sa reconnaissance. »

« Au nom d'Allah, clément et miséricordieux, le cheick Abou-Naddara, le proscrit

d'Egypte, exprime ses sincères condoléances et celles de ses frères d'Orient à l'illustre famille de l'immortel Victor Hugo. Victor Hugo est le souverain de la colline des sciences, le soleil du Parnasse et le phare de la liberté des peuples opprimés. Que valent les couronnes des rois et de la terre, auprès de l'auréole de gloire qui orne son front? Les traits imposants de son visage vénérable habiteront toujours dans mes yeux et la suave mélodie de ses accents ne cessera jamais de résonner dans mes oreilles. Il a éprouvé l'exil, il m'a consolé, moi proscrit, il a ouvert mon cœur à l'espérance de voir un jour ma malheureuse patrie aussi libre que la sienne. »

A monsieur Edouard Lockroy.

Monsieur le député,

« J'ai l'honneur de vous informer que je viens de recevoir de Cracovie, un télégramme ainsi conçu :

« J'ai l'honneur de prier M. le professeur, au « nom des étudiants polonais de l'Université « de Cracovie, de déposer en notre nom une « couronne sur le cercueil de Victor Hugo. — « Alfred Albinowski, président du cercle des « étudiants polonais à Cracovie.

« Je ferai, dès demain, parvenir la couronne des étudiants polonais et je me félicite d'avoir en cette circonstance été choisi pour leur mandataire.

« Veuillez agréer, etc.

« L. LÉGER.

« *Professeur de littératures slaves au Collège de France.* »

A monsieur Auguste Vacquerie.

« Cher monsieur et ami,

« Je suis avec vous dans ce grand deuil.

« MADAME JULES MICHELET »

« Monsieur Auguste Vacquerie,

« Permettez à quelques membres de cette jeunesse, pour laquelle il a eu tant d'affection, de vous prier d'être auprès de sa famille l'interprète de leurs profonds regrets.

« La longue amitié qui vous unissait à l'illustre défunt, vous désigne comme devant exprimer mieux que tant d'autres les pensées filiales qui nous animent. Au jour solennel où sa dépouille mortelle recevra les hommages de toutes les nations, nous irons lui adresser un adieu et lui offrir notre modeste mais sincère souvenir.

« *Pour un groupe de jeunes gens, les membres délégués :*

« AUTUNES GUIMAPAES, EUGÈNE WINNEZ, Dr G. ANDRIEUX, CHELNIK, ROMAN VON HAARTMAY, F. DE ANDRADE, EUGENIO AUTUNES GUIMARAES. »

Lisieux (Calvados).

« Douloureusement impressionnés par la mort du plus illustre des enfants de la France contemporaine, de l'homme de génie en qui se personnifie le dix-neuvième siècle, et qui, pendant sa longue et glorieuse carrière, n'a cessé de se faire le défenseur ardent et éloquent des faibles, des humbles et des oppri-

més, les membres de la loge maçonnique l'Humanité, Or .·. de Lisieux (Calvados), adressent respectueusement leurs condoléances aux membres de la famille de Victor Hugo et l'expression de leur reconnaissante gratitude à ses amis intimes qui l'ont veillé avec tant de sollicitude jusqu'à la dernière heure.

« Réunis, en tenue extraordinaire, les membres de la loge ont décidé, à l'unanimité, que trois de leurs frères se rendraient à Paris pour les représenter aux funérailles civiles et nationales du grand poète et du grand patriote.

« *Le vénérable*, CH. PANNES. »

Orléansville, 27 mai, 12 h. soir.

« La municipalité d'Orléansville adresse à la famille de Victor Hugo l'expression de ses sentiments d'admiration et de sympathie pour le grand poète que la patrie vient de perdre.

« *Le maire*, FOURNIER. »

Bonjan (Hérault).

« Monsieur Vacquerie,

« Dites à Victor Hugo, vivant en vous, que les paysans, même illettrés, l'aimaient beaucoup, et que tous le pleurent.

« ARMAND CABROL, *cultivateur.* »

« Londres, le 26 mai 1885.

« Le comité exécutif de l'Union républicaine d'Alsace-Lorraine, à Londres, s'associant à la douleur de la patrie française, vous

délègue la mission de le représenter aux obsèques du poète national.

« En ce jour de deuil, les annexés et les exilés se souviennent que la voix de Victor Hugo s'est élevée, comme une suprême protestation, contre la mutilation de notre sol natal, et ils revendiquent l'honneur d'être les premiers à apporter leur pierre au monument qui consacrera le souvenir du plus glorieux des protestataires.

« Pour le comité exécutif :

« *Le président*, « CH. GÉRARDIN. « *Le secrétaire*, « LEHMANN ».

S. E. M. Basile Alecsandri, ministre plénipotentiaire de Roumanie, a communiqué à M. Lockroy la dépêche suivante, qu'il venait de recevoir du gouvernement roumain :

« La mort de Victor Hugo, dont le vaste génie a jeté sur notre siècle un si éblouissant éclat, est vivement sentie par la Roumanie entière, qui s'associe de cœur au deuil universel et s'incline avec respect devant la dépouille mortelle de celui dont la mémoire glorieuse ne mourra jamais. »

Au Rappel.

« Clarens, 23 mai.

« Monsieur le directeur,

« Tous les hommes de ce siècle sont les débiteurs du génie immortel de Victor Hugo, mais nous, Russes, nous le sommes doublement.

« C'est son grand souffle. c'est sa poésie

qui a inspiré et inspirera encore nos meilleurs combattants.

« Aussi, dans leur détresse, le grand génie était avec eux.

« Eloigné de mon pays, je ne peux parler qu'en mon propre nom, mais je sais que la jeunesse russe s'associe à cet humble hommage que me dicte mon cœur.

« Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de ma sympathie dans ce deuil national.

« MIKHAÏL·ACHKINASI. »

Prague.

« Rendant hommage à l'immortel chantre de l'humanité, nous envoyons une députation, laquelle déposera une couronne aux pieds du grand défunt, en signe du profond respect de notre peuple slave pour les grands mots d'ordre de la France.

« *Société des beaux-arts et belles lettres de Prague en Bohême* ».

A monsieur A. Vacquerie.

« Mon illustre maître et confrère,

« J'ai eu l'honneur d'être chargé, par le Directoire républicain du Portugal, de le représenter aux funérailles de notre Maître à tous.

« Le peuple portugais, qui adorait Victor Hugo, est très ému. On aime beaucoup la France, chez nous, et on l'aimait principalement dans Victor Hugo, son plus grand homme, l'âme et le cœur de la France. On va

le témoigner par des solennités funéraires.

« Je reçois des télégrammes de tous les clubs républicains pour les représenter aux funérailles du Maître.

« Je vous prie de le dire dans votre *Rappel*, si respecté chez nous. »

« TRIGUEROS DE MARTEL,
« *Rédacteur du* Seculo *de Lisbonne* ».

M. le président du Sénat a reçu et transmis à M. Lockroy le télégramme suivant :

« Apprenant la nouvelle de la mort du grand Victor Hugo, l'île de Crète, par ses représentants légitimes, prend part au deuil général, partageant la douleur de sa grande patrie et de l'humanité tout entière.

« *Les membres chrétiens de l'Assemblée crétoise* ».
(Suivent 49 signatures.)

Besançon.

« Monsieur Lockroy,

« Je croirais manquer à un des devoirs que m'impose mon titre de recteur de l'académie de Besançon si je ne venais, au milieu des nombreux témoignages de douleur qui vous arriveront de tous les points du monde, vous apporter l'expression des regrets particuliers du personnel universitaire dont j'ai l'honneur d'être le chef.

« Un hasard heureux pour notre ville a fait naître à Besançon l'immortel poète qui consacra sa vie à la défense des petits et au combat contre les grands que n'abrite pas la double

cuirasse du talent et de la générosité. Cette seule considération légitimerait une intervention de ma part dans l'unanime concert des regrets exprimés en ce moment.

« Mais combien plus impérieuse est l'obligation de parler quand elle s'impose à un des chefs de cette Université dont le romantisme a forcé les portes, en contraignant le rhétoricien à tenir compte, dans son code du drame, d'effets nouveaux consacrés par le sentiment du parterre. Victor Hugo appartient à l'enseignement par ce haut côté : il lui appartient plus encore par les œuvres charmantes que nous imposons à la mémoire de nos élèves de tout âge et qui, captant à la fois leur esprit et leur cœur, font, presque à leur insu, l'instruction de l'un et l'éducation de l'autre.

« Au nom de l'université franc-comtoise, j'adresse un dernier salut au grand Bisontin, au grand Français, au grand éducateur que vous pleurez, que nous pleurons tous.

« Veuillez agréer, monsieur et très honoré député, l'expression de mes sentiments dévoués et sympathiques.

« Le recteur de l'Académie de Besançon,

« Dr L. MICÉ. »

« Monsieur Vacquerie,

« Il nous paraît impossible que le corbillard des pauvres, qui servira à transporter la dépouille de notre immortel poète, retourne ensuite aux Pompes funèbres. Cette voiture appartient à l'histoire et nous demandons qu'elle soit placée au petit Trianon, à Versailles, avec les voitures des souverains.

« Agréez, monsieur, l'hommage de notre respectueuse admiration.

« JOSEPH BERNARD; *étudiant;* ÉTIENNE DUPARC, *étudiant;* LÉON DELPHÈS, *étudiant en médecine.* »

« Monsieur Edouard Lockroy,

« Au nom de la rédaction du journal *El Porvenir*, de Madrid, j'ai l'honneur de joindre mes regrets profonds et sincères à ceux qu'éprouvent toutes les nations pour la perte du grand Victor Hugo. Nous ne verrons plus l'illustre vieillard, mais si sa vie s'est éteinte, sa gloire ne s'éteindra jamais et planera pour toujours sur tous les esprits, en les illuminant ainsi que l'astre du jour illumine le monde.

« Bien à vous.

« ENRIQUE DE ALBA. »

Au Rappel.

« C'est avec la plus douloureuse émotion que nous avons appris la nouvelle de la mort du grand poète que pleure aujourd'hui tout ce qu'il y a de plus noble dans le monde entier.

« La France s'enorgueillit de la gloire que Victor Hugo a fait répandre sur son peuple, les grandes nations s'inclinent devant l'incomparable maître de la parole; quant à nous, ls d'un pays naguère encore opprimé, nous ne pourrons jamais oublier la retentissante protestation que le grand Français a fait entendre à un moment où notre patrie était en train de succomber dans une lutte inégale. Le manifeste de Victor Hugo « Pour la Serbie » paru dans le *Rappel* au mois d'août 1876, et repro-

duit par tous les journaux français, est trop profondément gravé dans notre mémoire pour que nous puissions résister au désir de mêler notre faible voix aux acclamations admiratives qui salueront, dans quelques jours, la dépouille mortelle de celui qui fut, par son éloquente parole, le défenseur et qui demeurera, par son grand cœur, le guide incontesté de la meilleure partie de l'humanité.

« Nous avons l'honneur, monsieur le rédacteur en chef, de vous faire parvenir, ainsi qu'à toute la famille de Victor Hugo, l'hommage de notre inaltérable sympathie.

« Dr IVANICHEVITCH, R. DINITCH, STIAOLÉÉVITS, M. SVILOKOSSTCH, D. GIVADINOVITCH, R. IVANICHEVITCH, T. JOUYOVITCH, MILOVANOVITCH, JIHOM YOVANOVITCH, MATHIAS BOSCHKOVITCH. »

« Au nom des républicains de Coïmbra, nous nous associons à votre deuil, au deuil de la France.

« ABILIO ROQUE, JOSÉ FALCAO, ALEXANDE DACONCEIACO. »

« Les étudiants géorgiens à Paris, admirateurs passionnés du génie universel de Victor Hugo, s'inclinent respectueusement devant la tombe du grand homme et s'associent à la douleur nationale que vient de subir la France. »

A monsieur Lockroy.

« Représentez-moi auprès de la famille Hugo et faites lui part de ma douleur. Le seul

Titan qui, vivant et triomphant, ait escaladé le ciel, retourne aujourd'hui pour toujours à ce ciel, d'où il nous avait apporté quelque chose de supérieur au feu de Prométhée : l'idée de notre siècle.

« EMILIO CASTELAR ».

Lemberg (Autriche).

« Quand la France pleure, le monde gémit.

« Comte LÉON ZÉNON ZENOWICZ. »

« Bukarest.

« La perte irréparable que vous, la famille du grand Hugo et la France venez de faire est bien vivement ressentie par nous tous.

« Serrement de main.

« GEORGES BIBESCO. »

« La Société des étudiants libéraux de Liège s'associe à la douleur immense qui unit toutes les nations devant le cercueil du maître. »

« La colonie française de Constantinople se joignant aux représentants de la France entière, empressée aux funérailles de Victor Hugo, rend à l'illustre mort un hommage respectueux et exprime à sa famille ses profondes sympathies.

« *Les députés de la Nation,*

« BRIATA, — THOUZERY ».

« Le président de la Société des libéraux de Pise envoie l'expression de la douloureuse émotion que leur cause la mort du grand patriote et du défenseur de l'humanité qui souffre. »

« Le syndicat de la presse portugaise de Lisbonne charge par dépêche M. Dominique Morlas et M. Meulemans, consul général, directeur du *Moniteur des consulats*, de représenter les journaux de la colonie aux grandes funérailles de Victor Hugo.

« MORLAS. »

A monsieur Lockroy.

« La loge des Enfants du progrès, à Madrid, prend part à votre douleur et se réunit en séance solennelle en l'honneur de l'immortel Victor Hugo.

« FRAGUA »

A monsieur Vacquerie.

« La colonie italienne de Tunis prend une grande part à la perte immense du grand génie Victor Hugo.

« L'Athénée littéraire et de nombreux Espagnols d'Almeria me chargent de vous exprimer leur sentiment de condoléance pour la mort de Victor Hugo. Le pavillon du consulat est en berne depuis vendredi.

« POLLIO. »

« Rendant hommage à l'immortel chantre de l'humanité, nous envoyons une députation chargée de déposer une couronne aux pieds

du grand défunt, en signe de profond respect de notre peuple slave.

« *Société des beaux-arts et belles-lettres*
« *de Prague en Bohême.* »

« Paris, le 26 mai 1885.

« Monsieur,

« Les Polonais n'ont pas oublié que Victor Hugo, le défenseur constant des nobles causes, a fait entendre en 1864, à la Chambre des pairs, une élquente protestation en faveur de leur nationalité.

« Ils se rappellent que plus tard, en 1852, partageant à Jersey l'exil de quelques-uns d'entre eux, il exprima, avec ce chaleureux enthousiasme et cette profonde intuition dont il avait le secret, ses sympathies pour leur cause et ses espérances pour la Pologne.

« Ils ont présent à l'esprit l'adresse à l'armée russe par laquelle le grand poète indiquait, en 1863, leur véritable devoir aux officiers chargés de la répression.

« Ils n'ignorent pas enfin que, en toute occasion, l'apôtre des Etats-Unis d'Europe signalait l'écrasement de la Pologne comme une plaie saignante que cette Europe avait le devoir de guérir.

« Aussi, monsieur, c'est l'expression de notre reconnaissance nationale que nous vous prions de vouloir bien faire agréer à la famille de Victor Hugo, en même temps que celle de la douleur qui nous est commune avec tous les admirateurs de l'homme illustre pleuré du monde entier : car nous avons l'intime conviction que les délégués de l'émigration polo-

naise qui suivront les funérailles représenteron bien réellement les sentiments de toute une nation.

« *Pour les émigrés polonais* :

« V. GASZTOWK, 81, *rue Nollet*.
« BOLESLAS RUBACH, 18, *rue Lamarck*.
« JOSEPH HORODYNSKI, 16, *rue St-Jean* »

Paris, le 25 mai 1885.

« Mon cher collègue,

« Je ne veux pas tenter d'arriver auprès de Mme Lockroy dans le moment où son cœur est contristé d'un si grand deuil. Mais je vous prie de lui dire ma douloureuse sympathie avec mes respectueux hommages.

« Agréez, vous-même, l'assurance de mes sentiments les meilleurs et les plus distingués.

« E. DUCLERC, *sénateur*. »

A Jeanne Hugo

On eût pu rester froid devant l'apothéose,
On n'aurait pas pleuré s'il n'eut été qu'un dieu ;
Mais auprès du Titan une belle enfant rose
A reçu son humain sourire pour adieu.

La douleur dans les chairs enfonçait son épieu ;
Il gisait expirant, le vieillard grandiose,
Et la mort achevait son œuvre, et peu à peu
Le souffle se retire et la paupière est close.

Alors celui qui va dormir au Panthéon
Et partager le siècle avec Napoléon,
Pendant qu'on lui prépare une pompe trajane,

Rouvrit son œil profond qui dans le ciel rêvait
Pour revoir la fillette en pleurs à son chevet,
Et tendrement, du fond de la mort : Adieu, Jeanne

27 mai 1885.

LOUIS RATISBONNE



A la famille de Victor Hugo,

Le malheur qui vous a frappé est ressenti par l'univers.

La Pologne tout entière de 1772 pleure son généreux et sublime défenseur. La Société universitaire de Léopol, en Galicie, éprouve particulièrement cet immense malheur et a daigné me choisir — dans cette triste solennité — pour son interprète auprès de vous par le télégramme suivant :

« Mettez une couronne au tombeau de Victor Hugo de la part de la Czytelma Akadema à Léopold, qui rend hommage au grand génie du grand homme.

« LIZIERVICZ,
« président de la Société. »

« J'ai, en conséquence, le grand honneur de déposer une couronne d'immortelles aux pieds du génie qui a éclairé notre siècle, en y joignant mes profonds regrets personnels.

« J.-N. RAYSKI. »

A Monsieur Lockroy.

« Mon cher ami,

« Mon ami, M. B..., porteur de la présente, vous remettra une couronne que je vous prie de vouloir bien ajouter à celles que vous avez déjà reçues. C'est le dernier hommage d'un admirateur fervent et d'un ami dévoué de celui que la France et le monde pleurent en ce moment. Un des plus vifs regrets de ma vie sera de n'avoir pu assister aux obsèques du grand poète et du grand patriote dont la

voix éloquente s'est toujours élevée en faveur des proscrits...

« ... Présentez mes respects et mes compliments de condoléance à Mme Lockroy et croyez, mon cher ami, à tous mes sentiments de sincère affection.

« RUIZ ZORILLA. »

A monsieur de Hérédia, député de Paris.

« Les vétérans lombards de la guerre de l'indépendance italienne, s'associant au deuil où met l'univers la perte du grand poète Victor Hugo, vous prie de la représenter dans la solennelle démonstration funéraire que la France et le monde entier vont rendre à ce grand homme.

« *Le Président,*

« PRANDINA. »

A monsieur Lockroy.

« La noble France pleure aujourd'hui un grand poète, et l'humanité prend aussi le deuil.

« Victor Hugo fut inspiré dans ses odes sublimes, dans ses drames émouvants, dans ses chants lyriques, mais il le fut plus encore lorsque, dans sa prose éloquente ou dans ses vers merveilleux, il trouva un accent pour soulager le malheureux, une note pour défendre l'opprimé, une strophe pour célébrer toutes les victoires de la civilisation, une ode pour chanter les conquêtes du droit et les triomphes de la liberté, un anathème pour souffleter les tyrans.

« Victor Hugo fut le représentant de l'Idéa-

lisme ; il eut foi dans les progrès continus de la Vérité, de la Liberté et de la Lumière ; aussi, armé de sa lyre d'or et de sa parole de feu, fut-il le défenseur de la Patrie, de la Liberté et du Bien.

« Sa gloire rayonne sur toutes les nations du monde civilisé ; chaque cœur est un temple qui conserve sa mémoire ; et les siècles lui préparent un piédestal aussi vaste et aussi inébranlable que les Andes.

« TORRES-CAICEDO. »

22 mai.

A M. Lockroy.

« Cher député et cher collègue,

« J'étais invité à prendre part aux expositions qui ont eu lieu à Moulins, à l'occasion du concours régional d'agriculture, et je n'ai pas pu aller m'inscrire à la maison mortuaire. Je vous prie de faire agréer mes excuses à Mme Lockroy et à ses enfants et de croire que personne ne sent plus vivement l'immense perte que viennent de faire la France et le monde entier.

« Permettez-moi, mon cher collègue, de vous dire que pendant les trois derniers mois du siège de Paris, j'ai été l'hôte assidu du pavillon de Rohan, où j'étais accueilli avec la plus grande bienveillance par le grand poète, qui était en même temp, ce qu'il a toujours été, le patriote ému, le dévot de la France, prêt à tout pour lui éviter une douleur ou une honte.

« Laissez-moi ajouter que pendant cette période d'angoisses qui devait se terminer si malheureusement, mon cœur a battu près du

sien, et que c'est, sans aucune comparaison. le plus grand souvenir de ma vie.

« Je ne saurais donc manquer de me joindre personnellement au cortège de ces funérailles, mais je dois y assister officiellement avec la délégation du conseil de perfectionnement du Conservatoire.

« Veuillez agréer, cher député et cher collègue, l'expression de mes sentiments dévoués et affectueux.

« Le directeur du Conservatoire national des Arts-et-Métiers.

« LAUSSEDAT. »

A M. Georges Hugo.

« Mon cher camarade,

« Vous appartenez à l'Union française de la jeunesse et le coup qui vous a frappé nous a tous atteints, d'abord parce que la mort de Victor Hugo est un deuil pour tous ceux qui s'efforcent de concourir à l'émancipation de l'esprit humain, ensuite, et plus encore, parce qu'il était votre grand-père, parce que, grâce à vous, des liens plus étroits de respectueuse et filiale déférence nous attachaient à lui.

« C'est par vous, mon cher camarade, que le nom de Hugo, dont vous aurez désormais à supporter le poids, figure dans nos annales, et en vous envoyant aujourd'hui, au nom de l'Union française de la jeunesse tout entière. le témoignage de notre cordiale et affectueuse condoléance, nous vous demandons, liés à vous par la communion du deuil, d'être des nôtres plus encore, de vous retrouver avec nous dans un milieu où se conservera toujours vivace le souvenir de l'immortel poète que

nous pleurons, et d'essayer d'être avec nous un homme utile.

« Le président honoraire, Gustave Ollendorff. — Le président, Marcel Charlot. Le secrétaire général honoraire, Weill. — Le secrétaire général, Meiriniac. »

A monsieur Lockroy.

« Cher ancien collègue et ami,

« Etant en voyage lorsque j'ai appris le décès de Victor Hugo, je me suis inscrit bien tard, à mon grand regret, sur un des cahiers déposés devant la porte de l'illustre défunt; mais je tiens à vous exprimer ma vive et profonde sympathie.

« Ayant eu l'insigne honneur d'être le compagnon d'exil de Victor Hugo, je n'ai pas besoin de vous dire que je m'associe à la douleur de sa famille, qui est partagée par la France tout entière.

« A. CADUC,
« Sénateur. »

A monsieur A. Vacquerie.

« L'Athénée scientifique, artistique et littéraire de Madrid s'associe à la douleur de la famille Hugo et au deuil de la France. L'illustre poète repose en paix sous les rayons de sa gloire, qui sera immortelle.

« SIGISMOND MORET. »

« Les Amis du progrès, société de libres-penseurs de Murcie, se réunissent à la nouvelle

de la mort de Victor Hugo et expriment les sentiments douloureux que leur cause la mort de l'illustre libre-penseur que pleure aujourd'hui le monde entier. »

A monsieur Lockroy.

« Le sylloque grec macédonien de Salonique, profondément ému de la mort du grand homme, exprime ses sincères condoléances.

« Le président,

« ALFRED ABBOTT. »

A la famille de V. Hugo.

« La Loge maçonnique de Galatz, disciples de Pythagore, partageant la profonde douleur qui vous accable, présente à la famille de Victor Hugo ses sentiments de condoléance.

« Au nom de la Loge,

« BROCMER. »

« Le club démocratique commercial de Porto (Portugal) adresse à la famille du grand défenseur de l'humanité l'expression de sa profonde douleur pour la mort du vénéré Hugo.

« La population de Ségovie pleure devant la mort du grand immortel Victor Hugo.

« Le club démocratique populaire de Huesca (Espagne), la Société des libres-penseurs, et la Société des études psychologiques s'associent au deuil universel que cause la mort de Victor Hugo.

« TORRES SOLANO. »

« Les loges espagnoles Huelva, Coler, Rabida, Moguer, Acassa, Rio-Tinto, Cartagena, prennent le deuil pour la perte irréparable de l'éminent savant et du défenseur du progrès humain. Les membres de ces loges s'associent à votre douleur profonde, et vous envoient l'expression la plus sincère de leur respect. »

« Les loges « Moralité » de Huelva, et « Diogène » de Rio-Tinto, en apprenant la mort du grand poète, de l'illustre citoyen, du géant, prennent le deuil et s'associent à votre douleur. »

« Monsieur Lockroy,

« Les comités *democratico gubernamental* et *republicano historico* de Tarragone m'ont fait l'honneur de me charger de vous présenter leurs douloureuses condoléances, ainsi qu'à toute la famille du plus illustre des illustres dont la perte afflige tous les peuples sans distinction.

« Ces comités me chargent aussi de les représenter aux funérailles, ce que je ferai, accompagné de quelques amis groupés autour d'une bannière aux couleurs espagnoles et décorée.

« Croyez, etc.

« Pour les directeurs des comités :

« JOSÉ ANDREU, ANTONIO DE MAGRINA, GOMAZ. »

« Le comité central de la Ligue internationale de la paix et de la liberté envoie à la fa-

mille de son immortel président l'expression de sa profonde douleur, et délègue M. Gaillard, député français, pour prononcer en son nom le dernier hommage à Victor Hugo. »

« La société des anciens défenseurs de la patrie de Saint-Archangelo (Italie) apporte son tribut d'affection à la mémoire de l'immortel défunt et sa sincère condoléance à sa famille. »

« La société des ouvriers romagnols de Salsomaggiore (Italie) pleure la mort du prophète autant que celle de Garibaldi, perte immense pour l'humanité. »

« L'Association des écrivains et artistes espagnols de Madrid prend part à l'affliction de la famille de Victor Hugo et au deuil de la France pour le deuil du grand poète. »

« Le général Meredith Read, de New-York. pleure la perte d'un ami et partage le chagrin universel que cause la disparition de la grande lumière littéraire. »

Affiche placardée sur les murs de la ville d'Urbino, par les soins de la municipalité.

« Victor Hugo, le cœur de la démocratie, le poète de l'humanité, la gloire de la France libre, le défenseur des faibles et des opprimés est mort !

« Sa grande âme laisse derrière elle un sillage de foi et de nobles aspirations. Le deuil de sa patrie est presque semblable à celui causé par la mort de Giuseppe Garibaldi.

« Victor Hugo a sacrifié sa vie entière pour le droit de toutes les nations et de tous les hommes sans distinction de races, sans distinction de castes. Son génie ne se nourrissait pas de haine, mais d'amour. Il était une protestation vivante contre le Mal, mais il persistait à aimer ceux qui le faisaient, car il avait formulé la Vérité suprême que faire le mal est plutôt une nécessité relative que le fait d'un instinct pervers de l'humaine nature.

« Devant l'incomparable désastre qui frappe la France et le monde, nous ne pouvons, nous, libres citoyens de l'Italie, rester indifférents.

« Victor Hugo a demandé la grâce de la vie pour Guglielmo Oberdank.

« La noble parole du poète a vainement retenti; mais le fait restera comme une preuve ineffaçable de sa grande âme, de l'affection qui le liait à notre Italie, à toutes les douleurs humaines, à tous les martyrs de la religion du devoir. »

« Citoyens d'Urbino,

« Vous ne manquerez pas à la dette de reconnaissance qu'ont les grands peuples envers ce grand mort.

« Que vos manifestations de deuil soient dignes de lui ! »

Urbino, 29 mai 1885.

(Suivent les signatures.)

Ordre du jour du Cercle républicain, Goffredo Mameli, de Rimini :

« Victor Hugo n'est plus. Telle est la fatale nouvelle qui, avec la rapidité du télégraphe, s'est répandue de l'un à l'autre bout du monde — et le monde déplore la disparition de sa plus grande lumière.

« Comme Prométhée au soleil, Lui, il a pris à un génie souverain l'étincelle qui a fait resplendir d'une clarté nouvelle l'aurore de notre dix-neuvième siècle et qui en illumine le déclin.

« Poète et philosophe, apôtre et prophète, soldat et tribun, Victor Hugo entre dans l'éternel domaine de l'histoire avec la sublime auréole de « Citoyen de l'Humanité ».

« En recevant ce coup terrible qui, en même temps que la France, les frappe, tous les peuples civilisés s'inclinent avec un grand respect. Leur seule consolation est de se retremper l'âme à cet éternel idéal qu'il a fait entrevoir à l'humanité dans un monde de lumière et de poésie.

« *Le Comité.* »

PRESSE FRANÇAISE
ET ÉTRANGÈRE

PARIS

Le Figaro; Journal des Déb[illegible]

M. Victor Hugo a été une des pre[illegible]
de l'unité de notre conscience franç[illegible]
L'admiration qui entourait ses dern[illegible]
années a montré qu'il y a encore des p[illegible]
sur lesquels nous sommes d'accord. Sans [illegible]
tinction de classes, de partis, de sectes, d'[illegible]
nions littéraires, le public, depuis quel[illegible]
jours, a été suspendu aux récits [illegible]
son agonie; et maintenant il n'est perso[illegible]
qui ne sente au cœur de la patrie un [illegible]
vide. Il était un membre essentiel de l'[illegible]
en la communion de laquelle nous vivons [illegible]
dirait que la flèche de cette vieille [illegible]
s'est écroulée avec la noble [illegible]
porté le plus haut en notre siècle le [illegible]
de l'idéal.

M. Victor Hugo fut un très grand [illegible]
ce fut surtout un homme extraordinaire, [illegible]
ment unique. Il semble qu'il fût créé par
décret spécial et nominatif de [illegible]
Toutes les catégories de l'humanité [illegible]
sont en lui dépassées. La critique [illegible]
un jour de démêler ses origines [illegible]

PRESSE FRANÇAISE
ET ÉTRANGÈRE

PARIS

Le Figaro; Journal des Débats :

M. Victor Hugo a été une des preuves de l'unité de notre conscience française. L'admiration qui entourait ses dernières années a montré qu'il y a encore des points sur lesquels nous sommes d'accord. Sans distinction de classes, de partis, de sectes, d'opinions littéraires, le public, depuis quelques jours, a été suspendu aux récits navrants de son agonie; et maintenant il n'est personne qui ne sente au cœur de la patrie un grand vide. Il était un membre essentiel de l'église en la communion de laquelle nous vivons; on dirait que la flèche de cette vieille cathédrale s'est écroulée avec la noble existence qui a porté le plus haut en notre siècle le drapeau de l'idéal.

M. Victor Hugo fut un très grand homme; ce fut surtout un homme extraordinaire, vraiment unique. Il semble qu'il fût créé par un décret spécial et nominatif de l'Éternel. Toutes les catégories de l'histoire littéraire sont en lui déjouées. La critique qui essaiera un jour de démêler ses origines se trouvera

en présence du problème le plus compliqué. Fût-il Français, Allemand, Espagnol? Il fut tout cela et quelque chose encore. Son génie est au-dessus de toutes les distinctions de race; aucune des familles qui se partagent l'espèce humaine au physique et au moral ne peut se l'attribuer.

Est-il spiritualiste? Est-il matérialiste? Je l'ignore. D'un côté, il ne sait pas ce que c'est que l'abstraction; son culte principal, j'ose presque dire unique, est pour deux ou trois énormes réalités, telles que Paris, Napoléon, le peuple. Sur les âmes, il a les idées de Tertullien; il croit les voir, les toucher; son immortalité n'est que l'immortalité de la tête. Il est avec cela hautement idéaliste. L'idée pour lui pénètre la matière et en constitue la raison d'être. Son Dieu n'est pas le Dieu caché de Spinoza, étranger au développement de l'univers; c'est un Dieu qu'il est peut-être inutile de prier, mais qu'il adorait avec une sorte de tremblement. C'est l'abîme des gnostiques. Sa vie s'est passée dans la puissante obsession d'un infini vivant, qui l'embrassait, le débordait de toutes parts, et au sein duquel il lui était doux de se perdre et de délirer.

Cette haute philosophie, qui fut l'entretien journalier des longues heures qu'il passait seul avec lui-même, est le secret de son génie. Le monde est pour lui comme un diamant à mille faces, étincelant de feux intérieurs, suspendu dans une nuit sans bornes. Il veut rendre ce qu'il voit, ce qu'il sent; matériellement, il ne le peut. Le tranquille état d'âme du poète qui croit tenir l'infini ou qui se résigne facilement à son impuissance, ne saurait être le sien.

Il s'obstine, il balbutie; il se raidit contre l'impossible ; il ne consent pas à se taire ; comme le prophéte hébreu, il dit volontiers : *Aaa, Domine, nescio loqui.* Sa prodigieuse imagination complète ce que sa raison n'aperçoit pas. Souvent au-dessus de l'humanité, parfois il est au-dessous. Comme un cyclope, à peine dégagé de la matière, il a des secrets d'un monde perdu. Son œuvre immense est le mirage d'un univers qu'aucun œil ne sait plus voir.

Ses défauts furent ainsi des défauts nécessaires ; il n'eût pas existé sans eux, ce furent les défauts d'une force inconsciente de la nature, agissant par l'effet d'une tension intérieure. Il était né pour être le clairon sonore qui renverse les murailles des villes devenues vieilles. Il s'agissait de rompre avec le culte exclusif d'un passé glorieux, mais insuffisant. Le dix-septième et le dix-huitième siècle avaient excellé dans une conception bornée de l'esprit humain.

Les grands écrivains de ce temps n'avaient voulu voir que le fini ; les choses leur apparaissaient dans leur état définitif ; ils ne les voyaient jamais en train de se faire. Ils n'aimaient que ce qui est clair et certain. L'infini, le développement leur échappaient. Les mystères des origines, les prodiges de l'instinct, le génie des foules, l'esprit des nations, l'inconscient, le spontané, sous toutes ses formes, les dépassaient. Au commencement de notre siècle, le mal était à son comble.

La contemplation physique de l'univers faisait des miracles ; la *Mécanique céleste* de Laplace et la *Mécanique analytique* de Lagrange, composées séparément, arrivaient à



s'embrasser comme deux hémisphères combinés exprès pour se rejoindre. Mais la contemplation morale de l'univers, c'est-à-dire la littérature, était devenue un jeu puéril, quelque chose de vide, de factice, d'étriqué.

M. Victor Hugo fut le plus illustre parmi ceux qui entreprirent de ramener aux plus hautes aspirations cette culture intellectuelle déprimée. Un souffle vraiment poétique le remplit ; chez lui tout est germe et sève de vie. Une singulière découverte coïncide avec celle de l'esprit nouveau, c'est que la langue française, qui pouvait ne plus sembler bonne qu'à rimer des petits vers spirituels ou aimables, se trouva tout à coup vibrante, sonore, pleine d'éclat. Le poète qui vient d'ouvrir à l'imagination et au sentiment des voies nouvelles, révèle à la poésie française son harmonie. Ce qui n'était qu'une cloche de plomb devient entre ses mains un timbre d'acier.

La bataille fut gagnée. Qui voudrait aujourd'hui demander compte au général des manœuvres qu'il employa, des sacrifices qui furent les conditions du succès ? Le général est obligé d'être égoïste. L'armée, c'est lui ; et la personnalité, condamnable chez le reste des hommes, lui est imposée. M. Hugo était devenu un symbole, un principe, une affirmation, l'affirmation de l'idéalisme et de l'art libre. Il se devait à sa propre religion ; il était comme un dieu qui serait en même temps son prêtre à lui-même.

Sa haute et forte nature se prêtait à un tel rôle, qui eût été insupportable pour tout autre. C'était le moins libre des hommes, et cela ne lui pesait pas. Un grand instinct se faisait jour par lui. Il était comme un ressort du

monde spirituel. Il n'avait pas le temps d'avoir du goût, et cela d'ailleurs lui eût peu servi. Sa politique devait être celle qui allait le mieux à sa bataille. Elle était en réalité subordonnée à ses grandes stratégies littéraires, et parfois elle dut en souffrir, comme toute chose de premier ordre qu'on réduit à l'état de chose secondaire et qu'on sacrifie à un but préféré.

A mesure qu'il avançait dans la vie, le grand idéalisme qui l'avait toujours rempli s'élargissait, s'épurait. Il était de plus en plus pris de pitié pour les milliers d'êtres que la nature immole à ce qu'elle fait de grand. Eternel honneur de notre race ! Partis des deux pôles opposés, M. Hugo et Voltaire se rencontrent dans l'amour de la justice et de l'humanité. En 1878, les vieilles antipathies littéraires sont tombées ; les froides tragédies du XVIIIe siècle sont oubliées ; Victor Hugo décerne à son adversaire l'apothéose, non certes pour son bagage littéraire, mais malgré son bagage littéraire. Le libéralisme est l'œuvre nationale de la France ; on est jugé dans l'Histoire d'après la mesure des services qu'on y a rendus.

Que se passera-t-il en 1985, quand le centenaire de Victor Hugo sera célébré à son tour? Devant les obscurités d'un avenir qui nous apparaît fermé de toutes parts, qui oserait le dire ? Une seule chose est bien probable. Ce qui est resté de Voltaire restera de M. Hugo. Voltaire, au nom d'un admirable bon sens, proclame que l'on blasphème Dieu quand on croit servir sa cause en prêchant la haine. M. Hugo, au nom d'un instinct grandiose, proclame un père des êtres, en qui tous les êtres sont frères. Les prêtres feront défaut aux

funérailles de M. Hugo. Cela est loyal; il eût mieux valu que les choses se fussent passées avec la même correction aux funérailles de Voltaire. Pour moi, si j'avais le droit de porter la simarre et le rabat d'un culte quelconque, et que l'on m'appelât pour donner le dernier adieu à de tels morts, je dirais ce qui suit, en versant sur les flammes saintes quelques grains d'encens :

« Frères et sœurs, faites monter avec cet encens, vos meilleures prières, en souvenir de ces grands hommes à qui la façon épurée dont ils se figurèrent les choses divines n'a pas permis de désirer les chants et les rites ordinaires. Un si fort idéal remplit leur âme, qu'ils s'affirmèrent l'immortalité de cette âme, comme l'immortalité de l'idéal lui-même.

« Ils crurent si énergiquement au vrai, au bien, à la justice, qu'ils conçurent ces apparentes abstractions comme une réelle et suprême existence. Leur langage sur ce point fut celui des plus simples d'entre vous. Ils se plurent aux mots dont vous vous servez ; ils évitèrent la faute de beaucoup d'esprits subtils qui, pour ne point parler comme les siècles crédules, s'exténuent à chercher des synonymes à Dieu. »

ERNEST RENAN.

Le Journal des Débats :

L'effort littéraire de l'homme de génie dont je viens d'écrire le nom en tête de ces pages, a été si grand, si continu et si complexe qu'il déconcerte les procédés habituels de la critique. Cet écrivain qui, durant soixante années

et plus, a multiplié les coups de théâtre de sa gloire, passant des *Orientales* à la *Légende des siècles*, de *Hernani* aux *Châtiments*, de *Notre-Dame* aux *Misérables*, échappe presque à l'analyse, et sa production démesurée ne saurait, semble-t-il, s'étreindre dans une formule qui l'explique tout entière. Il faudrait que M. Taine reprît la plume des *Essais de critique et d'histoire* pour que nous eussions un portrait intellectuel de Victor Hugo, vraiment définitif et complet. A défaut de ce portrait total, c'est seulement une esquisse que je voudrais essayer ici, en m'excusant de parler de ce maître mort d'hier avec une émotion trop justifiée, hélas ! par la soudaineté de cette catastrophe. Victor Hugo était demeuré si robuste, si invinciblement vivant et alerte qu'il paraissait devoir demeurer longtemps encore parmi nous, comme un témoin, et le plus illustre, des grandes batailles littéraires livrées dans la première moitié du siècle. Maintenant qu'il n'est plus on peut appliquer à cette admirable génération des écrivains de 1830 le vers admirablement mélancolique !

O soleils disparus derrière l'horizon !...

I

Il y a une méthode à peu près assurée pour reconnaître la qualité maîtresse d'un écrivain. Elle consiste à comparer un certain nombre de fragments de son œuvre aux fragments analogues qui peuvent se rencontrer dans l'œuvre de ses principaux rivaux de génie. Si l'on soumet à ce procédé quelques pages de



Victor Hugo, on arrive à trouver que sa supériorité constante réside dans l'*expression*. D'autres poètes ont possédé à un degré plus rare le don de la mélodie céleste, ainsi Lamartine ; d'autres le don de l'éloquence et du pathétique, ainsi Alfred de Musset ; d'autres celui du rêve, et de l'au delà, ainsi Alfred de Vigny. D'autres prosateurs ont fait de la langue un instrument de notation plus subtil et plus exact. Aucun n'égale le manieur de rythmes des *Orientales* et le conteur épique des *Misérables* dans l'art d'employer le mot qui fait saillie et grave l'idée avec une intensité d'eau-forte. Presque toute poésie paraît décolorée à côté de la sienne, presque toute prose adoucie. Ces strophes où la rime s'incruste comme une pierrerie qui renvoie la lumière, ces phrases aux cassures hardies qui semblent avoir des portions renflées et des portions creuses comme un métal repoussé, entrent dans l'œil du lecteur par une magie presque physique ; et ce pouvoir d'expression était chez Victor Hugo si profondément inné, que dès les premières odes et au temps où il subissait la rhétorique classique, il en faisait preuve, comme il en fit preuve dans ses discours de tribune, dans ses pamphlets de proscrit, dans ses discours d'académicien. Parcourez au hasard la seule table d'un de ses livres, celle, par exemple, d'un de ses romans. Voici quatre titres de chapitres qui se suivent dans *Quatre-vingt-treize* : « *Un coin non trempé dans le Styx... — Minos, Eaque et Rhadamante... — Magna testantur voce per umbras... — Tressaillement des fibres profondes...* » Apercevez-vous comme les moindres détails deviennent une occasion de style

pour ce visionnaire des mots qui fut en même temps un visionnaire prodigieux des choses.

Car ce pouvoir d'expression est lui-même un cas d'une faculté plus haute, qu'une analyse, même superficielle, découvre aussitôt chez Victor Hugo : le pouvoir de l'image. Les quelques confidences que nous avons sur ses procédés de travail nous permettent d'affirmer que la faculté de l'évocation intérieure était chez lui beaucoup plus forte que chez les autres personnes. C'est ainsi qu'il a pu, de mémoire et sans une note, décrire tout le quartier de Paris par où s'échappe Jean Valjean dans les *Misérables*, et cette description est strictement exacte, rue par rue, maison par maison. Evidemment, lorsque Hugo fermait les yeux et qu'il pensait à un objet, tout le contour physique de cet objet ressuscitait en lui d'une manière intégrale, et même avec un peu plus de saillie que dans l'impression première. Les dessins qu'il a laissé publier attestent cette exagération. Pour tout dire, il semble avoir possédé d'une façon surprenante une imagination spéciale qui est celle du relief, et cette sorte d'imagination lui était à ce point essentielle qu'il l'appliquait aux phénomènes de la vie morale. Il concevait les caractères de ses personnages par antithèses, aussi naturellement qu'un écrivain d'imagination psychologique conçoit ceux des siens par nuances. Il lui fallait des contrastes vigoureux d'ombre et de lumière, qui lui donnassent l'impression de la saillie morale. Hernani, ce bandit plein d'honneur; Ruy-Blas, ce valet sublime; Marion Delorme, cette courtisane aimante; Jean Valjean, ce forçat héroïque sont construits ainsi. Et jus-



qu'au fond métaphysique de cette œuvre immense porte l'empreinte de cette espèce particulière d'imagination. Aucun esprit plus que celui-là n'a conçu le monde comme le champ d'antagonisme de deux principes contradictoires, c'est-à-dire se faisant saillir l'un l'autre, le Bien et le Mal. Et ne croyez pas qu'il eût là un procédé ajusté en vue d'un certain effet. C'était l'élément premier de l'esprit de Victor Hugo que cette sorte de vision par violentes oppositions, et on peut à cet élément premier rattacher toute l'histoire de son génie.

II

Pour un artiste dominé par cette imagination du relief, la poésie classique de 1820 devait être l'objet de la plus invincible antipathie. Car, précisément, c'est à la suppression absolue du relief qu'aboutissait cette poésie, dernier moment de la grande évolution idéologique commencée par les Cartésiens du dix-septième siècle. Plus d'images vives et naturelles, partant, nul éclat ; plus de termes propres, partant, nul pittoresque ; plus de rimes imprévues et riches, plus de variété dans la césure, partant, une terne, une grise monotonie de versification. Les notes placées par Sainte-Beuve, alors dans la pieuse ferveur de ses débuts, à la suite de *Joseph Delorme*, attestent que ces problèmes de techniqué jouèrent un rôle capital parmi les fidèles de Victor Hugo, et des pièces telles que le *Pas d'armes du roi Jean*, *Sarah la Baigneuse*, les *Djinns* démontrent combien Hugo lui-même fut préoccupé, en ces années-là, de

l'invention d'une forme nouvelle. Quelle forme? Celle dont ses visions avaient besoin pour se traduire avec toute l'énergie de leur relief. Par delà deux cents ans, il alla rechercher le vers souple et si expressif de Ronsard, il le travailla de toute la force de son génie, et il finit par créer un vers nouveau dont les qualités principales sont les suivantes: — d'abord une césure mobile qui permette de varier la valeur de chaque partie d'une période poétique. Tantôt l'alexandrin coupé en morceaux se plie à copier l'humble détail de l'existence quotidienne. Tantôt soufflé d'un trait, il s'enfle et s'agrandit jusqu'à une ampleur énorme.

Et leur âme chantait dans les clairons d'airain...
(*Les Châtiments.*)

Etant le grand rêveur solitaire de l'ombre...
(*La Légende des siècles.*)

Ces vers immenses abondent dans l'œuvre de Hugo qui, en second lieu, a introduit dans la langue poétique française toute la masse des termes jusque-là réputés sans noblesse. Il a comme affiché un décret de mise en liberté du mot. Lui-même a raconté dans une pièce des *Contemplations* (livr. I, 7) essentielle pour l'intelligence de son esthétique, de quelle manière il avait compris son rôle de chef applaudi du romantisme:

Je fis souffler un vent révolutionnaire.
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.
Plus de mot sénateur! Plus de mot roturier!
Je fis une tempête au fond de l'encrier..

Enfin il aperçut, avec l'entente profonde qu'il eut toujours de l'animalité de la langue,



quelle fonction vitale la rime occupait dans l'organisme du vers français. Etant la dernière syllabe de ce vers et une syllabe redoublée, c'est elle qui fait cime, si l'on peut dire, et Victor Hugo se complut à la charger de sens. Il choisit pour les mettre à cette place de lumière les mots qui donnent la tonalité au morceau poétique. Il accrut encore cette valeur de la rime en la voulant à la fois sonore et inattendue, concise et riche. M. de Banville, dans son *Traité de poésie française*, a étudié par le menu et de ce point de vue spécial un long fragment de la *Légende des siècles*. C'est un modèle d'analyse auquel le lecteur pourra suppléer en prenant une pièce quelconque du grand poète, et considérant simplement quels mots terminent chaque vers.

C'est toute une langue nouvelle que Victor Hugo a ainsi façonnée pour l'usage des versificateurs, et cette langue a eu la fortune la plus extraordinaire. Un critique exercé pourrait presque à coup sûr, en présence d'un poème, déterminer s'il date d'avant ou d'après l'auteur des *Orientales*. Cette fortune s'explique par ce fait que la révolution prosodique accomplie ainsi a coïncidé avec la plus grande révolution psychologique de notre âge. Lorsqu'au lendemain du premier empire les jeunes gens ouvrirent les yeux sur la vie, il se trouva que leur sensation de toutes choses ne ressemblait guère à la sensation notée par leurs pères du dix-huitième siècle. La métamorphose de la société, les guerres héroïques, les mêlées de races avaient eu pour résultat de produire des âmes nouvelles qui eurent besoin, elles aussi, d'une nouvelle langue pour

s'exprimer au dehors. Rien de plus impraticable que le conseil célèbre de Chénier :

> Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

et lui-même avait fait des vers très nouveaux sur des pensées très nouvelles. Victor Hugo, grâce au don supérieur d'expression dont il était muni, inventa presque du premier coup cette forme dont ses jeunes contemporains étaient obscurément, mais passionnément désireux. Aux affamés d'exotisme, comme Théophile Gauthier, il offrait un vers capable de se colorer, comme une toile de peintre, de tous les tons de la palette. Aux curieux de pittoresque, comme fut le Sainte-Beuve de *Joseph Delorme*, il apportait le droit d'introduire dans la trame de leurs descriptions tous les vocables du parler quotidien. Aux lyriques purs, il présentait vingt rythmes ou nouveaux ou renouvelés. Aux écrivains de théâtre, il révélait un dialogue tout mêlé de comique et de tragique. Quoi d'étonnant si une dévotion ininterrompue des lettrés a, depuis la première heure jusqu'à la dernière, accompagné ce grand bienfaiteur de notre poésie qui a inauguré, puis du premier coup porté presque à sa perfection la rhétorique moderne ?

III

Nos facultés exercent sur nous une tyrannie. Nous avons le besoin de les employer, comme l'enfant de remuer ses membres, et l'oiseau de déplier ses ailes. Le don supérieur de l'expression conduisit aussitôt Victor Hugo à un besoin irrésistible d'exprimer ce qui flottait dans l'air de son temps. Il se fit, d'instinct,

le porte-voix des idées de sa génération. Cela ne veut pas dire qu'il ait rendu dans ses vers et dans sa prose toutes les aspirations du dix-neuvième siècle. Plusieurs lui ont échappé, dont une essentielle : la Science. Vous chercherez vainement en lui une trace de cet esprit d'analyse qui se rencontre à un si haut degré dans Stendhal et dans Balzac. Son intelligence, merveilleusement outillée pour l'élan lyrique, ne l'était pas également pour l'observation minutieuse et lente. Il s'est défini lui-même avec une justesse saisissante lorsqu'il s'est représenté comme une sorte de harpe, émue au moindre souffle,

Mise au centre de tout, comme un écho sonore.

Par une involontaire soumission à cette destinée, il fut, dès son « enfance sublime », le poète, non pas de ses propres tortures, comme Henri Heine ou Musset, mais des passions de ceux qui l'entouraient. Les voix plaintives des victimes de la Terreur entendues encore dans le grand silence de la Restauration passèrent dans ses *Odes*. Puis la sonnerie des victoires napoléonniennes se répercuta dans d'autres odes, et dans des strophes magnifiques l'appel des revendications helléniques. Il devait plus tard laisser passer en lui le cri tragique de la démocratie militante, et qu'est-ce que la *Légende des Siècles*, le chef-d'œuvre entre ses chefs-d'œvre, sinon l'écho de la vaste clameur de l'histoire humaine ? Même ses vers les plus intimes, ceux des *Feuilles d'Automne* et des *Contemplations* ont quelque chose de presque impersonnel par la simplicité des sentiments exprimés. Il semble qu'il ait recueilli le soupir

de toutes les familles dans ses vers de foyer, le souffle de tous les amants dans ses vers d'amour. Ce qu'il y a d'individuel et de local s'efface, et c'est ainsi que, même dans les élégies, les paysages, les confidences, grâce à un je ne sais quoi de toujours collectif et de général, la poésie de Victor Hugo prend comme un caractère d'épopée.

Oui, épique, — telle est la définition naturelle de cette poésie aux ampleurs démesurées, aux visions grandioses, aux impersonnalités sublimes. Même on peut suivre dans l'œuvre de Victor Hugo le travail d'esprit par lequel cette sensation épique de la vie s'élabore. Examinez, par exemple, ce que devient pour le créateur de Didier et de Ruy-Blas ce personnage si fréquent à notre époque et qui s'appelle le plébéien révolté. Nous avons dans les *Confessions* de Rousseau, dans le *Rouge et le Noir* de Stendhal, dans le *Jacques Vingtras* de Jules Vallès des monographies de valeur différente où ce type d'homme se trouve étudié. Comparez ces analyses aiguës aux deux esquisses de héros tracées par le poète et voyez la métamorphose accomplie. Après avoir analysé avec M. Taine la psychologie du Jacobin, ouvrez *Quatre-vingt-treize* et contemplez la figure de Cimourdain. Ce n'est pas qu'il y ait une contradiction absolue entre les œuvres des analystes et l'œuvre de Hugo. Lui aussi a vu les causes profondes qui font le soubassement des caractères. Mais au lieu de montrer le jeu de ces causes avec toutes les misères que comporte une existence individuelle et bornée, il crée des êtres plus grands que nature, plus pénétrés de symbolisme et dans lesquels s'incarne toute l'espé-

rance ou toute la souffrance d'une classe entière. Encore ici, le poète exprime ce qui tressaille, inexprimable, dans des milliers de créatures tourmentées de confus désirs. Il y a une interprétation religieuse de la Révolution éparse dans la vague rêverie de beaucoup de Français. Vous trouverez cette interprétation rendue avec la plus étonnante éloquence dans telles pages des *Misérables* ou de *Quatre-vingt-treize*. C'est là proprement la puissance épique. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause du succès de Victor Hugo parmi les foules. Elles ont aimé en lui un grand écrivain dont le génie vibrait à leur haleine. Peut être y a-t-il dans cette faculté de transformation épique de la vie une sorte de charité intellectuelle qui manque aux purs analystes ? A coup sûr les écrivains épiques sont nécessaires à la vaste conscience flottante d'une époque, ceux-là qui peuvent dire sincèrement cette phrase de la préface des *Contemplations*. « Hélas! quand je vous parle de moi, » je vous parle de vous. Comment ne le sen- » tez-vous? Ah! insensé qui crois que je ne » suis pas toi! »

IV

Grâce à ce double caractère de nouveauté dans la rhétorique et de large généralité dans les conceptions, l'œuvre de Victor Hugo a été, tout ensemble, admirée par les artistes et admirée par le peuple. Gustave Flaubert, s'il vivait encore, inscrirait en pleurant son nom sur le registre déposé à la porte du poète mort, et à côté de lui, Bouvard et Pécuchet viendraient signer aussi. A cette gloire uni-

verselle, il y a une autre cause qui tient, celle-là, aux profondeurs même du cœur de l'homme. Nous avons tous en nous, que nous le sachions ou non, ce que Carlyle appelait : le culte du héros, c'est-à-dire du personnage représentatif dans lequel se résument les vertus propres à tout un groupe d'individus. Victor Hugo aura été ce personnage représentatif au plus haut chef, un héros littéraire incomparable. Il était, de son vivant, l'*Ecrivain*, et le cas le plus réussi de cette race qu'il ait été donné à un contemporain de réaliser, depuis Gœthe. De ce point de vue, son existence entière peut être considérée comme une œuvre d'art égale en beauté à ses plus beaux poèmes, — œuvre fragile à laquelle la chance et la volonté avaient concouru en proportions pareilles. Il avait su maintenir un équilibre accompli entre la vie physique et la vie intellectuelle, si bien que, dans un âge de troubles si cruels, il a gardé jusqu'à la fin la sérénité du génie qui domine son art et remplit toute sa tâche. C'était un contraste saisissant avec l'avortement de tant d'autres! Le même esprit de raison, qui lui avait permis de maintenir sa vigueur corporelle à travers son gigantesque labeur, l'avait préservé des folles prodigalités des heures de succès qui se payent plus tard par l'indigence et la dépendance des années suprêmes. Sa fortune, si noblement acquise, si sagement préservée faisait de lui un grand seigneur de la poésie qui pouvait ouvrir sa maison à ses fidèles sans rien demander à leur admiration. Ses opinions politiques se trouvaient avoir triomphé, en sorte qu'une immense popularité enveloppait cette vieillesse égale à la plus

vigoureuse maturité. Il n'avait, en outre, jamais abandonné cet art des vers auquel il devait les commencements de sa renommée, en sorte que les hasards heureux de sa destinée comme les prudences heureuses de sa réflexion concouraient uniquement chez lui au triomphe du *Poète*. Cela faisait de sa personne quelque chose de rare et de presque surhumain, et une poésie vivante qui, elle, ne pouvait pas durer toujours, — comme sa poésie écrite, et voici que cette existence aussi étonnante qu'un songe a fini brusquement. Qu'il est profond et d'une rêverie pénétrante ce vers que je citais en commençant et que je ne puis m'empêcher d'écrire de nouveau, à la fin de cette courte étude :

O soleils disparus derrière l'horizon !...

PAUL BOURGET.

La Liberté :

« Il est temps pour moi de désencombrer l'horizon », répétait souvent Victor Hugo. Voici que la parole du poète s'est réalisée et que quelque chose de très grand disparaît de la terre avec lui. Ce n'est pas seulement un homme illustre qui meurt, c'est un bloc de granit qui se détache. Avec lui c'est tout un monde qui s'en va, un monde d'idées, d'impressions, une façon de concevoir la vie, c'est tout un siècle d'histoire littéraire qui s'évanouit. Victor Hugo était resté le dernier survivant de deux ou trois générations auxquelles il avait servi de général dans les luttes artistiques, de porte-parole, d'inspirateur, et

l'on sent que cette mort, pour prévue qu'elle fût, est plus qu'un événement, c'est une date.

La plume reste inerte entre nos doigts. Il y a tant à dire sur cet homme qui a laissé l'empreinte de ses pas sur tous les chemins de la pensée, qu'on ne sait que dire et que l'on hésite, sans pouvoir s'arrêter, à aucune des visions différentes qui hantent notre esprit. « Je suis, écrivait le Maître, un fleuve intelligent qui ai reflété successivement toutes les rives devant lesquelles j'ai passé en méditant seulement sur les images que m'ont offertes ces rivages changeants. » Et devant ce fleuve si mobile en son cours, nous nous rappelons combien de fois nous avons changé nous-même dans les sentiments que nous éprouvions pour Victor Hugo !

Le Victor Hugo de notre jeunesse a été associé à toutes nos joies, à tous nos enthousiasmes, à toutes nos amours ; nous savions ses vers par cœur et nous les récitions à tous les échos. Comme un rideau de pourpre à la fenêtre d'une mansarde, cette poésie éclatante transfigurait nos humbles repas ; elle mêlait ses rayonnements à toutes les vulgarités de l'existence, ses splendeurs à toutes nos tristesses. Quelques années après, nous avons vu de près ce génie qui, grandi par l'exil, nous paraissait avoir des proportions presque surhumaines ; nous avons été son hôte, nous avons goûté le charme pénétrant de cet accueil si paternel et si courtois. Puis les idées vagues du poète ont pris un corps ; elles se sont incarnées dans des gendarmes qui ont mis la main au collet de saints religieux ; elles ont traîné leurs ailes de chimères dans tous les ruisseaux, et nous avons gémi

de la chute profonde qui faisait de l'auteur de la *Prière pour tous* le chef apparent de ceux qui voulaient tuer tout idéal et qui supprimaient tout ce qui élève l'homme.

Plus tard on expliquera par quelles étapes successives le poète prodigieux, le noble interprète des plus gracieuses aspirations de l'âme humaine en est arrivé à être le prisonnier d'un parti. « Prions Dieu, dit saint Paul, de ne nous donner que des tentations ordinaires. » A certaines hauteurs, il n'y a pas de tentations ordinaires. Sur les sommets, la tête tourne aux plus forts, et l'orgueil entraîne le génie aux suprêmes abaissements. Celui qui avait chanté avec une puissance que nul n'avait eue avant lui et que nul n'égalisera, les murmures formidables de la Mer, les harmonies terribles de la Montagne, a été vaincu, par cet autre élément : la Foule. Il a cédé à son attraction pour elle, il s'est enivré de ses clameurs tumultueuses, et elle l'a roulé jusqu'au fond des abîmes, comme le flot roule celui qui s'abandonne à lui.

Malgré tout, on n'ose pas juger selon la règle d'une inflexible justice celui auquel nous devons tant de juvéniles émotions ; on craint, en voulant être impartial, de n'être qu'ingrat.

. . . .

Quand on s'arrache à ce qui vous est, en quelque sorte, personnel dans cette œuvre, qui est un monde, et que l'on considère l'ensemble, on est ébloui.

1822, date de l'apparition des *Odes et Ballades*. — 1885... Quiconque méditera ces deux dates, se sentira envahi, comme malgré lui, d'un immense étonnement devant Victor

Hugo. Ce long espace parcouru, dès qu'on le contemple, éveille dans l'esprit une admiration silencieuse, comme certains panoramas, tout à coup découverts, rendent muets d'enthousiasme.

En cette vallée magnifique qui s'étend à vos pieds, il y a des ornières et des fossés, qui donc y songe ? En haut, c'est le ciel qui luit ; en bas, c'est le ruisseau qui gazouille, l'armée dés épis qui ondule, les grands arbres qui s'inclinent dans un frémissement symphonique, et, dans le lointain, le fleuve dont nous parlions tout à l'heure, le grand fleuve, paisible ou bouillonnant, qui fertilise, qui réjouit ou menace, qui porte les barques légères et les lourdes embarcations, et qui roule ses eaux majestueuses sans s'occuper de savoir si quelque ville au passage a déversé un égout dans ses flots superbes.

On ressent la même impression quand on examine, dans sa synthèse radieuse, l'œuvre de Victor Hugo. Le détail se noie dans l'ensemble. Ce n'est plus seulement *Hernani* ou les *Contemplations*, *Ruy-Blas* ou la *Légende des siècles* qui sont en cause, c'est le poète tout entier. Ce qu'on voit c'est le poète sans rival qui a vraiment eu le Verbe en lui, selon une expression qu'il aimait, le poète qui exerça sur ses contemporains l'obsession que Napoléon exerça sur lui-même, le poète qui nous ouvre à deux battants des portes de diamant et nous fait pénétrer dans des régions éblouissantes où résonnent toutes les musiques, où resplendissent toutes les couleurs, où étincellent des milliers de pierres précieuses entassés en monceaux comme en quelque cité fabuleuse de l'Orient. Ce qu'on

admire, ce qu'on salue, ce qu'on acclame encore une fois, ce n'est point telle ou telle partie de l'œuvre, c'est l'œuvre elle-même, l'œuvre colossale, l'œuvre stupéfiante, l'œuvre prestigieuse. L'Ode, le Drame, l'Epopée, la Grandeur dans ce qu'elle a parfois d'excessif et presque de monstrueux, la Passion dans ce qu'elle a de plus violent ou de plus sombre, la Grâce attendrissante, la fraîche Idylle fleurissant sur ce monument cyclopéen semblable à ces monts farouches que le poète a décrits, monts énormes et titaniques, « qui sont de merveilleux faiseurs de violettes et de roses».

Qui pourrait dire : j'aime ceci ou cela dans Victor Hugo? Comme l'Océan, comme la Montagne, comme la Forêt, ce génie éveille l'idée de l'infini. Ce qu'on aime dans l'Océan, ce n'est point une vague, ce sont des vagues incessamment renouvelées. Ce qu'on aime dans la Forêt, ce n'est point un arbre ou une feuille, ce sont ces milliers d'arbres et ces milliers de feuilles qui confondent leur verdure et leur bruit.

Ce qu'on aime dans Victor Hugo, ce sont ces milliers d'images, de sentiments, d'impressions ; c'est l'infini, en un mot, c'est l'infini qui est à vous. Ce qu'on aime, c'est soi-même, soi même idéalisé, grandi, ayant de généreuses pensées plein la tête, des spectacles incomparables sur son horizon.

Avec ce don de tout amplifier qui lui est particulier, Victor Hugo a prêté à nos désastres de la guerre, aux horreurs même de la Commune une grandeur qui servira la gloire française devant la Postérité.

Ce qu'ont été ces événements, ce n'est pas dans le récit des compilateurs laborieux et

froids qu'on le cherchera. C'est dans Victor Hugo qu'on le lira. On n'en croira que ce tout-puissant faux témoin. On l'apercevra légendaire à travers les âges, ce siège où Dante portait un képi. Cet obus eût tué vingt-cinq pauvres diables que nul n'en eût parlé, mais cet obus est tombé aux Feuillantines. Cet obus est tombé chez Homère, et cet obus est immortel.

. . . .

Quoiqu'il fût Gaulois à ses heures, nul ne savait mieux que Victor Hugo guider une conversation, lui communiquer une allure élevée en jetant dans l'entretien une lueur inattendue, en mêlant les problèmes éternels de l'âme humaine aux propos capricieux du repas. On songeait involontairement à Apollon chez Admète ; les banalités, comme il arrive entre gens qui, parfois, ne se connaissaient pas, trottinaient doucement ; tout à coup le poète touchait ces sujets vulgaires de son aiguillon d'or, et voici qu'à l'instant il leur poussait des ailes, et que, commencée dans la plaine, la conversation se terminait dans l'empyrée.

Un coup de sonnette brisait l'enchantement de ces heures, qui semblaient brèves tant elles étaient pleines de délicats plaisirs. Les visiteurs du dehors arrivaient dans le salon d'attente : des femmes de tous les pays, des étrangers, des curieux venaient contempler le Maître. Comme par une métamorphose soudaine, Victor Hugo changeait ; le visage lui-même se transformait. Cet homme, qui était tout à l'heure d'une bonhomie si sincère et d'une si patriarcale simplicité, se mettait tout à coup à tenir d'une façon sentencieuse des propos

qui n'avaient ni queue ni tête, qui, avec les répliques qu'on lui envoyait, ressemblaient souvent à des coq-à-l'âne. Les Etats-Unis d'Europe, « il faut tuer la mort, » les déclarations contre le parti-prêtre, revenaient à chaque instant dans la conversation. Le poète n'était plus lui, il devenait un acteur devant le public !

Cette effroyable oppression exercée d'en bas sur le génie, qui saura la décrire comme il faudrait ? Qui saura dire les faiblesses auxquelles un homme de la taille de Victor Hugo peut descendre pour avoir l'approbation de gens qu'il méprise sans doute profondément !

. . . .

Il y eut vraiment, jusqu'au départ pour l'avenue d'Eylau, une époque intéressante où Victor Hugo, encore en pleine possession de lui-même, était superbe de verve et de gaieté dans sa verte vieillesse.

A l'avenue d'Eylau, ce n'était plus la même chose. On avait un peu la sensation de la vieillesse de Louis XIV, rassasié de gloire, toujours avide de flatteries et ne sachant plus discerner la qualité de l'encens. Mme de Maintenon était là, sous les traits de Mme Drouet, essayant, elle aussi, d'intéresser « l'inamusable » et n'y parvenant pas.

Quelle silhouette pour un peintre de l'avenir que celle de cette pauvre femme, rongée par un cancer à l'estomac, et obligée d'assister chaque jour à d'interminables repas, tombant de fatigue et de sommeil, et contrainte d'écouter pour la millième fois le récit du 2 décembre. Par une sorte d'effort machinal, elle se réveillait pour frémir aux bons endroits ; elle relevait sa belle tête toute blanche, une tête

de douairière, et elle agitait les bras quand on prononçait le nom de « monsieur Bonaparte». — « Vous rappelez-vous, madame?» — « Ah ! le misérable ! » s'écriait Mme Drouet qui recommençait aussitôt un léger somme.

Combien de fois l'exclamation mélancolique de Mme de Maintenon devant les carpes de Fontainebleau vint-elle à la compagne du poète? Combien de fois regretta-t-elle le temps où elle jouait la princesse de Négroni à la Porte-Saint-Martin ? Combien de fois, après avoir vu défiler devant elle et accueilli de son sourire placide tout ce que Paris compte d'éminent, envia-t-elle le sort de quelque brave provinciale qui avait le loisir de se mettre au lit à neuf heures ?

En ces dernières années, les instincts physiques avaient pris le dessus sur l'intelligence et sur l'âme chez Victor Hugo. « Une bête, disait l'auteur du *Rhin*, peut être un aigle ou un lion ; » il n'était plus ni aigle ni lion ; il semblait qu'orgueilleux comme Nabuchodonosor, il eût été frappé comme lui.

*
* *

Voici que tout est fini et qu'une fois de plus le néant de tout ce qui est humain s'affirme devant le corps sans vie de ce souverain littéraire qui a tenu tant de place dans l'art, créé tant de chefs-d'œuvre, remué tant d'intelligences, entendu son nom voltiger sur les lèvres de tant de millions d'hommes.

Tout restera-t-il de cette production énorme, alors surtout qu'aura disparu la génération actuelle, au fond imprégnée encore d'un reste de romantisme ? Assurément, non. Les

nuageuses palingénésies de la fin : *l'Ane*, *la Pitié suprême*, *Religion et Religions*, sont dès à présent condamnées à l'oubli. L'article de M. Hennequin dans la *Revue indépendante*, qui est l'étude la plus remarquable qu'on ait publiée sur Victor Hugo dans ces dernières années, atteste ce que la nouvelle Ecole pense du poète, auquel elle reproche d'être tout verbal, de manquer complètement de tout esprit d'analyse, de ne montrer que des décors et des costumes.

La foule, à laquelle Victor Hugo a tout sacrifié, l'abandonnera bien vite ; il n'existe plus nulle conformité d'idées entre le poète et son parti, et l'on a déjà interdit dans les écoles les volumes dans lesquels l'auteur des *Feuilles d'automne* parlait de Dieu.

C'est nous qui, ainsi que je le disais ici même, il y a quelque temps, recueillerons cette figure immortelle lorsque ceux qui s'en sont servis comme d'une réclame et d'un drapeau auront cherché d'autre idoles. C'est nous qui nous souviendrons que Victor Hugo a été, pendant les meilleures années de sa vie, le représentant des nobles traditions de l'Humanité, le chantre des gloires de la France.

A l'heure où la rue organisera une dernière manifestation en faveur du flatteur de la populace, des prières s'élèveront peut-être vers le ciel pour le poète vraiment grand qui a dû ses inspirations les plus sublimes à la Foi, à la Patrie, à la Famille, à la Charité.

Sans doute, celui qui n'est plus aurait pu faire, au déclin de sa vie, un meilleur usage du génie merveilleux, du génie presque divin que le Créateur lui avait accordé ; il aurait pu prêcher la concorde et l'amour, au lieu de

semer la haine dans le cœur des déshérités. Mais il est maintenant devant un juge plus haut que nous, devant le seul qui ait le droit de sonder les cœurs et les reins. Souhaitons qu'il ait trouvé la miséricorde et la paix dans ces sphères supérieures auxquelles il aspirait déjà par la pensée, lorsqu'il s'écriait :

Quand nous en irons-nous où sont l'aube et la foudre?
Quand verrons-nous, déjà libres, hommes encor,
Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre
Et nos pieds faits de nuit éclore en ailes d'or?

ED. DRUMONT.

La Revue politique et littéraire:

Victor Hugo est mort, mort après avoir marché tout vivant dans l'immortalité — ce qui n'avait pas été donné à Shakespeare, — mort, comme il l'avait désiré, « dans la saison des roses ». Un tel deuil est plus que national. Avec la France et avec la République, c'est la civilisation tout entière qui le mène.

Tout homme qui sait lire pleure le poète. Dans ce grand soleil qui a illuminé le ciel pendant près d'un siècle et qui vient de disparaître à l'horizon, les républicains et les Français saluent d'abord le républicain et le patriote.

Pro patria poeta, écrivait Agrippa d'Aubigné, et Victor Hugo se plaisait à citer cette formule, poétique du poète, si je puis dire. Patriote, en effet, il a toujours été, si ce fils d'un soldat de l'empire et d'une mère vendéenne n'a pas toujours été républicain L'enfant sublime a chanté le drapeau blanc et les lis ; le jeune homme a chanté Napoléon et

sa prodigieuse épopée : c'est que le roi lui était apparu comme le sauveur « du vieux peuple franc » ; c'est que l'empereur avait ramassé des moissons de gloire comme nul n'en avait jamais recueillies avant lui, pour la douce France. « O ma mère ! » Jamais ces trois mots n'ont été dits à la patrie avec plus d'amour profond, avec plus de piété — aux jours clairs et radieux avec plus d'orgueil et de joie, aux heures sombres avec plus de tristesse et de désolation. A quelque étape de cette longue vie qu'on le prenne, Hugo reporte tout à la France. Comme il exulte et déborde d'enthousiasme au souvenir des marches triomphales à travers le monde ! Comme on le sent brisé dans tout son être quand aux jours de liberté succèdent les nuits de honte et quand la victoire déserte ! Pourtant, la pitié et l'orgueil ne sont pas, comme on l'a cru, les seuls métaux qui aient servi à couler un pareil bronze. Sur l'ensemble des destinées historiques de son pays, Victor Hugo a souvent, soit intuition du génie, soit clairvoyance de l'amour, vu très juste et très avant — hier encore, sur le rôle de la France dans le bassin de la Méditerranée, sur le continent africain qui appelle notre conquête civilisatrice. — Puis, la foi robuste, la foi invincible dans l'avenir. Jamais il n'a désespéré :

On nous a mutilés ; mais le temps a peut-être
Fait croître l'ongle du lion.

Ainsi il s'écriait dans l'ode *A la Colonne*, en 1827, en pleine Restauration ; ainsi il parlera encore au lendemain de Sedan et de Metz, en pleine année terrible.

Victor Hugo est né avec le siècle ; il marche avec lui ; sa belle jeunesse ardente le suit dans toutes ses évolutions, qui sont des révolutions ; et, sauf pour les injustices, pour les fureurs contre les dieux adorés la veille, le poète est le fidèle miroir de son temps : passions, espérances, illusions. rêves, regrets, il reflète tout dans le flot majestueux qui descend sa pente. Années des indécisions politiques, années de l'éclosion progressive du génie. Mais voici que le génie approche de sa maturité ; demain le verbe sera moulé dans sa forme définitive ; demain l'image éclatera dans sa plus radieuse lumière et « les ailes de l'ouragan lyrique » atteindront leur plus puissante envergure. Et toute la vérité se fait alors dans cet esprit. Le génie va s'élever à l'apogée ; le citoyen se donne à la république.

Grand honneur pour le parti républicain que cette accession d'un tel homme, non point à l'heure où le flambeau vacille et s'éteint, mais à l'heure, bien au contraire, où l'esprit mûr atteint la pleine possession de toutes ses forces. Ce n'est point ici un corps affaibli laissant prendre son âme par le premier venu qui étend la main, c'est l'âme en possession de toute sa santé qui se donne librement elle-même et à jamais. Aussi comme elle en sera récompensée et quel élan nouveau pour s'élancer vers les cimes les plus hautes, en plein ciel, comme le dieu du statuaire qui pour tremplin a le globe ! Grand honneur pour la République, grand bonheur pour Victor Hugo. Par la République, par cela seul qu'il lui a dit : « Tiens, me voici, prends-moi ! » il va monter des *Chants du Crépuscule* aux

Châtiments, de *Notre-Dame de Paris* aux *Misérables*. Comme Cybèle, la République double les forces de qui vient à elle et, sans regret, sans regarder en arrière, se livre tout entier.

Victor Hugo doit beaucoup à la République; la République ne doit pas moins à Victor Hugo. Et je ne parle pas seulement de l'honneur d'avoir compté devant les partis, devant le monde, devant l'histoire, un aussi merveilleux esprit parmi les siens. Il y a plus encore, en effet, et, dans notre gratitude, nous ne saurions trop souvent ni trop haut le proclamer. Là bas, sur son îlot battu des vagues, pendant dix-huit ans — les dix-huit années de notre bas empire, — par son exemple, par ses vers vengeurs et par sa prose d'implacable justicier, par les *Châtiments* et par *Napoléon le Petit*, combien de serviteurs a-t-il conservés à la République dont la corruption impériale, sans lui, eût fini par venir à bout? Combien lui en a-t-il amené, de jeunes et héroïques recrues qui, sans lui, n'auraient pas reconnu dans décembre un crime et qui auraient ignoré la vérité? D'un côté, le guet-apens triomphant, le mensonge vainqueur, le droit foulé aux pieds, la justice avilie, la force grossière et brutale régnant en souveraine; de l'autre, Victor Hugo à Guernesey — et l'équilibre moral ne fut pas rompu. Cette flamme sur un rocher, ce phare dans la tempête, cela suffit : il est certain que la nuit ne sera pas éternelle. Césarion a volé la France, vaincu la Russie, pris l'Angleterre pour alliée, diminué l'Autriche, libéré l'Italie, ébloui, l'Europe pourquoi ne pas aller à lui ? Pourquoi ? parce que du côté de l'Océan on a

entendu une voix. Ah ! ce petit volume imprimé sur du papier à chandelles, introduit en fraude, lu en cachette derrière les portes fermées à double tour ou tout au fond des bois, qui dira combien il a sauvé de jeunes esprits, combien il en a éclairés, illuminés, acquis à jamais, jusqu'à la mort, à la cause de la liberté ! Chaque vers des *Châtiments* a engendré un soldat à la République ; chaque page de *Napoléon le Petit* a dressé contre l'empire un ennemi, un champion de la justice. Avoir rendu à la conscience humaine un service pareil, quelle gloire est supérieure à celle-là ? Et il est des gens qui parlent de *l'art pour l'art*, qui répètent encore que la politique a enlevé Victore Hugo à la poésie !

A la monarchie Victor Hugo n'avait donné que des chefs-d'œuvre. A la République, il a donné des armées d'hommes, des légions de citoyens.

JOSEPH REINACH.

Le Temps :

. . . .

Ce génie si complexe, qui réunit assez de parties différentes pour qu'on pût, en le brisant, y trouver les éléments de plusieurs génies, a pourtant sa caractéristique propre : la puissance et la force. On l'a remarqué justement : les mots qui reviennent le plus souvent sous la plume de Victor Hugo, ce sont les mots *énorme*, *immense*, *géant*, *monstrueux*, etc. L'infiniment grand de la matière, de la pensée et de la passion, voilà son domaine. Il s'y meut avec le plus parfait dédain



de la mesure et de la limite. Si, pour atteindre le colossal, il lui faut passer par l'invraisemblable, par l'insensé, hardiment, il s'y fraye sa route. Un homme d'un rare esprit, qui l'admirait plus qu'il ne l'aimait, Amiel, a dit de lui, non sans chagrin : « Hugo fait de la folie un de ses animaux domestiques ; il chevauche de sang-froid le Cauchemar, Pégase, l'Hippogriffe et la Chimère. » Je tiens le mot pour bien dit, et la critique pour une louange, car la Chimère, l'Hippogriffe, Pégase et le Cauchemar sont de vaillantes montures qui emportent leur cavalier dans les régions de la fantaisie inaccessibles à qui ne les dompta jamais. La folie elle-même a sa réalité, et par conséquent ses beautés, qui valent peut-être celles de la raison ; et, pour qui cherche des sensations nouvelles, un ébranlement de l'âme violent, rien ne vaut ces visions d'un œil éveillé, ce délire si maître de lui, qui se possède et se dirige. Au reste, la poursuite du grand ne jette pas toujours Hugo dans le gigantesque. Aux bons endroits, et il y en a partout, la force éclate sans outrance, la puissance s'étale paisiblement.

La langue de Racine compte, dit-on, douze cents mots. La langue de Hugo se compose de toutes les langues. Il n'est pas de profession, d'art, de métier, de civilisation, qui n'en soient tributaires, pour leurs termes les plus généraux ou les plus techniques, pour leurs expressions les plus populaires où les plus savantes. Tel vers exigerait, pour être parfaitement entendu, le secours d'un lexique, et il faut plaindre les commentateurs de l'avenir. C'est là l'excès et le travers dont on peut sourire, mais qui ne doivent point faire mécon-

naitre le don incomparable. Jamais plus puissant manieur du verbe humain n'en a distribué les formes multiples en combinaisons plus riches et plus imprévues. — Grand écrivain, ai-je dit, mais moins par l'opulence de son vocabulaire que par son respect pour les lois de la grammaire. En un temps où l'on prend plaisir à les violer, où l'on disloque, où l'on torture la phrase jusqu'à lui faire perdre toute figure, Victor Hugo a conservé les scrupules de sa jeunesse. Sa langue est cosmopolite, sa phrase est bien française. Mais cet écrivain est surtout un peintre ; le secret de ce style, c'est l'image. Fénelon disait jadis de l'orateur : « Il pense, il sent, et la parole suit. » On pourrait dire de Victor Hugo : Il voit, et la pensée suit. L'image amène l'idée, et parfois elle la mène. Vous croyez que le poète raisonne ? Point, il regarde ; l'image qui a d'abord frappé son regard se développe, se réfléchit, se brise en fragments qui forment autant d'images nouvelles, et ce que le lecteur a pris pour la marche dialectique de l'esprit, n'a été que le mécanisme spontané ou le jeu capricieux de l'imagination. On pourrait relever des passages, peut-être même des morceaux entiers, où ce procédé se trahit. Est-ce bien un procédé ? Non : c'est la nature même de l'artiste. Victor Hugo est moins un penseur qu'un voyant. Il en a le style et le ton, le geste et l'attitude, l'œil songeur, en quête de visions, visions fantastiques que le profane se travaille en vain à saisir, visions grandioses qui éblouissent, visions radieuses qui transportent, toujours et partout, visions.

L'action de cette poésie sur l'âme est sin-



gulière. Il s'établit rarement entre le lecteur et le poète ce colloque intime où un Lamartine, un Musset vous invite. Si l'on veut être pacifié, ce n'est pas un volume de Hugo que l'on ouvre : la main cherche d'elle-même d'autres maîtres, plus sereins et moins magnifiques. Ce n'est pas lui non plus qui aide à nourrir les chers tourments, à creuser les voluptueuses mélancolies : un Byron fait mieux cet office. Pourtant, à de certaines heures, aux heures où l'on retombe sur soi-même sans force et sans confiance, il est le cordial qui ranime. On n'a pas plus tôt commencé de lire qu'un afflux de vie se précipite. Comment douter de l'esprit de l'homme quand on le voit faisant ainsi jouer tous ses prestiges? Comment ne pas se sentir récréé par tant de lumière et tant de flamme? Il se produit alors une exaltation des facultés, une sorte d'ivresse intellectuelle. Pour un instant, on se croit capable de quelque grand effort. Est-ce la séduction toute morale d'une pensée haute et généreuse? Est-ce la contagion presque physique de cette puissance qui se traduit en sonorités violentes? L'un et l'autre, sans doute. Quand l'ivresse se dissipe, l'élan subsiste. Hugo est le rédempteur de ces courtes chutes. Pourquoi ? Parce que au lieu de ramener le moi sur lui-même, il l'en détache violemment. C'est par là que sa poésie est saine. Jusque dans ses propres angoisses, loin de s'abandonner à l'analyse des mouvements intérieurs, il se répand au dehors, il se disperse dans le réel ou à travers l'idéal, en pleine terre ou en plein ciel, et, chose rare, il ne se fuit pas pour se chercher encore là où sa fuite l'entraîne, mais pour s'y

oublier et s'y perdre. Plus que jamais, on est tenté de voir aujourd'hui dans le subjectivisme de la sensation le dernier mot de l'art. C'est de l'art, assurément, mais un art inférieur et malsain. Comme Gœthe et Shakespeare, Hugo a prouvé que le vrai génie, le génie bien portant, est essentiellemeut objectif.

Il y a quelque chose de plus extraordinaire encore que sa carrière, son œuvre, son génie : la place qu'il a tenue parmi nous dans ce dernier quart de siècle. De profonds changements ont bouleversé l'art, la société, les consciences. Quelles contradictions foncières entre le culte de Victor Hugo pour la grandeur, et la prédilection des écrivains du jour pour le bas et le vil ; entre son romantisme obstiné et leur réalisme féroce; entre son spiritualisme vaste et compréhensif et leur matérialisme étroit! Il est resté chevaleresque, tandis qu'autour de lui on devenait odieusement utilitaire. Il a gardé sa foi dans la vie, dans l'idée, dans l'amour, tandis que le pessimisme de Schopenhauer gagne chaque jour du terrain. La manie archéologique nous tient courbés, la loupe à la main, sur le passé ; ce siècle, qui a créé l'histoire, mourra de l'a, bus de l'histoire : jusqu'à son dernier souffle- Victor Hugo a essayé de plonger dans l'avenir. A nos lamentations sur le perpétuel recommencement des choses, il ne répond qu'en affirmant sa confiance dans le progrès, dans la perfectibilité indéfinie de l'homme. Peu de points de contact, par conséquent, entre ses successeurs et lui, soit en fait d'art, soit en fait de principes philosophiques. Il plane encore sur les cimes, où les contempo-

rains de sa jeunesse l'avaient suivi, tandis que notre génération a descendu les pentes de la montagne, et s'agite au plus profond de la vallée. Malgré tout, l'accord s'est établi pour consacrer sa gloire, pour la placer au-dessus de toute discussion, un accord unanime, irrésistible. Des esprits, d'ailleurs intolérants, n'ont pas songé à lui reprocher sa foi à des principes qu'ils détestent. On lui a même pardonné d'être plus jeune que sa postérité. Sans doute, la déférence qu'on lui témoignait n'entraînait pas l'adhésion à ses doctrines. Lui qui a eu tant de dévots, il n'a guère eu de disciples. Le moindre écrivain d'à présent passe chef d'école. Où est l'école de Hugo? Mais enfin il a régné, et jamais royauté ne fut assise sur un trône moins exposé aux attentats. C'est trop de dire qu'il a été roi : il a été presque dieu. Les dix lettres de son nom sont à elles seules une religion tout entière, dogmes et symbole.

Cette religion, comme beaucoup d'autres, a eu ses adeptes qui l'ont compromise, ses pontifes qui l'ont ridiculisée. Mais ne suffit-il pas qu'elle ait procuré à d'innombrables esprits les jouissances, qui se font si rares, de l'adoration et du prosternement? En outre, elle a uni dans un sentiment commun des hommes divisés sur tout le reste. En ce temps où tout devient matière à conflits et à scissions, où l'on met à élever des barrières entre les âmes tout le soin que l'on devrait mettre à renverser celles qu'avait dressées le passé, toutes les colères, tous les partis, toutes les Eglises, désarmaient devant cette gloire. Il y a eu là comme un asile privilégié et hospitalier, où les adversaires de la veille et du len-

demain étaient sûrs de se rencontrer la même parole aux lèvres, la même émotion dans l'âme. Peut-on ne pas bénir la mémoire du poète pour un tel bienfait ? Peut-on songer, sans une tristesse amère, que tout cela va finir ?

HENRY MICHEL.

Gil Blas :

. . . .

Oui, l'âme de Victor Hugo est avec ses pareils, avec Homère, avec Pindare, avec Eschyle, avec Dante, avec Shakespeare ; mais aussi elle est, elle sera vue toujours vivante parmi nous ; et longtemps après que les petits-fils de nos fils seront couchés sous le gazon, c'est elle, c'est cette âme qui continuera à éclairer les hommes, et à les embraser des feux de l'immense amour. Tout ce qui sera fait de grand, de beau, d'héroïque, sera nécessairement fait en son nom. Victor Hugo sera présent, il sera visible parmi nous, toutes les fois que la vieillesse sera honorée, que la femme sera déifiée, que la misère sera consolée ; toutes les fois que retentira un noble chant de lyre, faisant s'ouvrir mystérieusement les portes du ciel.

Mais, hélas ! ne nous y trompons pas, n'essayons pas de nous leurrer d'un vain espoir ; c'est elle, la Lyre, c'est la Poésie, c'est la Muse qui de ce coup est atteinte, et mortellement frappée. Oui, ce grand fleuve lyrique, dont il avait déchaîné sur la France les ondes frémissantes, sera séché et tari uniquement parce que Victor Hugo n'est plus là, le lais-



sant tomber de son urne géante. Mais de son œuvre énorme, éternelle, effrayante et charmante, couverte de neiges et d'abîmes et de fleurs, pareille à une montagne, jailliront des sources nouvelles, où les jeunes poètes vivants et les poètes à venir puiseront la force et la joie.

Victor Hugo est le père des Odes, et il est le père des poèmes futurs, et c'est en entendant son nom prononcé que l'Histoire, avec un grand cri de délivrance, remontera sur la scène nettoyée et lavée, et que le Drame se réveillera, faisant retentir le clairon des batailles et brandissant dans sa main le glaive tragique.

. . . .

TH. DE BANVILLE.

Gil-Blas :

. . . .

Le grand poète qui vient de descendre au tombeau comme un soleil qui disparaît derrière l'Océan a eu, vivant, tant de gloires qu'on peut dire qu'il lui en a manqué une ; ou, du moins, qu'il en est une qu'on ne lui a pas accordée autant qu'il la méritait. Victor Hugo, en étant le poète que les femmes ont le plus admiré, n'a pas été toujours celui que nous avons le plus aimé. Lamartine et A. de Musset ont été surtout nos poètes, l'un ayant volontiers plané dans les hautes régions de l'amour idéal, l'autre étant descendu dans les abîmes de la passion et nous y ayant entraînées. Anges ou démons, voilà, paraît-il, ce qu'il plaît surtout d'être ; et nous ne sommes

contentes qu'à demi de ceux qui nous traitent simplement comme des êtres humains. C'est pourtant notre lot le plus sûr et le plus charmant; et nul poète ne nous l'a accordé comme Victor Hugo.

Jusqu'au dernier jour de sa vie, il a gardé pour les femmes un amour qui se traduisait par une galanterie touchante. Jeunes ou vieilles, petites-filles ou aïeules, les femmes étaient toujours saluées par le poète avec une grâce particulière, et, à toutes, il baisait la main comme un marquis d'ancien régime. Mais c'est surtout dans ses écrits que nous devons chercher ce qu'il a pensé de nous. Or, dans l'œuvre entier de Victor Hugo, il n'y a pas un mot contre nous, pas même une de ces malices auxquelles nous sommes si habituées que nous les entendons sans ennui et les prenons parfois pour des compliments. Il a chanté la femme de tous les âges et de toutes les conditions, dégageant sans cesse d'elle l'idéal qui y est, l'éternel féminin que le poète trouve, avec ses grandeurs et ses grâces, chez la reine comme chez la courtisane.

. . . .

COLOMBINE.

Le Figaro :

Le dix-neuvième siècle sera le siècle de Victor Hugo, comme le dix-huitième fut celui de Voltaire et le dix-septième celui de Molière, de Racine et de Corneille.

Devant cette éclipse du plus grand génie littéraire de ce temps, tous les cœurs s'unis-

sent dans la même pensée de tristesse et de deuil, et tous les esprits dans un universel hommage.

Mort, il apparaît plus grand encore : ses erreurs, ses faiblesses s'effacent dans l'irradiation de cette Lumière qui, après avoir éclairé les deux tiers de ce siècle, rayonnera sur sa fin et jusque sur les siècles futurs.

Le Figaro :

C'en est fait, Victor Hugo « entré vivant dans la postérité », entre aujourd'hui glorieux dans la mort.

Devant cette grande tombe, les panégyriques sont superflus et les jugements contradictoires une sorte d'impiété.

Rappelons seulement à grands traits cette haute figure.

. . . .

Environné de l'admiration publique, consolé de ses épreuves passées et de ses douleurs domestiques par une popularité prodigieuse et sans exemple dans notre pays, Victor Hugo n'apparaissait plus que comme le symbole radieux du génie de la France.

Nulle royauté littéraire n'égala jamais la sienne. Voltaire régnait à d'autres titres. On a dit de Voltaire qu'il était le second dans tous les genres. Victor Hugo, au contraire, est et demeurera le premier dans plusieurs. Ni dans ce siècle, ni dans nul des siècles qui l'ont précédé, la France n'a possédé un poète de cette hauteur, de cette abondance et de cette envergure. Il est pour nous ce que Dante, Pétrarque, le Tasse et l'Arioste réu-

nis furent pour l'Italie; c'est le chêne immense dont les robustes frondaisons couvrent depuis soixante ans de leur ombre les floraisons sans cesse renaissantes de la pensée française.

J'ai dit qu'il vivra, et sa meilleure force pour durer à travers les âges futurs, c'est que son génie, quoiqu'en aient dit par irréflexion, par injustice ou par une connaissance imparfaite des choses, est d'essence absolument aborigène et nationale.

On a dit qu'il avait renversé les règles et ramené dans nos coutumes poétiques, *vernacula nostra*, l'antique barbarie, jadis vaincue par Malherbe et Boileau. Quelle erreur! Victor Hugo n'a pas renversé les barrières; il les a franchies d'un bond, et s'est retrouvé derrière Boileau et derrière Malherbe, en contact direct avec le libre génie de nos grands poètes des seizième et dix-septième siècles, avec Ronsard, avec Remi Belleau, avec Regnard, avec Desportes, avec Tristan L'Hermite, avec Beys, et aussi avec Rotrou, avec Pierre Corneille, et d'autres poètes encore, pléiade si nombreuse que son dénombrement fatiguerait nos mémoires débiles.

Cependant, il n'a voulu reprendre aux ancêtres que l'indépendance de leur pensée, que l'ampleur de leurs périodes et de leurs attitudes; il a tenu pour acquises les sages corrections de forme indiquées par les « *législateurs du Parnasse* »; loin de faire front à Malherbe et à Boileau pour les combattre, il se les est mis à dos pour s'appuyer sur eux. Le respect de la forme, il le pratiquait pour lui-même avec une si sévère correction qu'il l'a imposée comme une loi désormais inéluc-

table à ses enfants et aux enfants de ses petits-enfants.

Un mot encore; tout est-il donc fini, Victor Hugo est-il enseveli tout entier dans son cercueil?

Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on tienne?

Victor Hugo ne le pensait pas. Quelles que fussent les causes secrètes de son éloignement, plus ou moins invincible, mais évident, pour les dogmes du culte dans lequel il avait été élevé, Victor Hugo demeurait un croyant et un croyant sincère. Il ne s'en cachait pas, il s'en faisait gloire. Je me permis un jour de lui produire, sous forme de question, la formule résumée de ses idées, telles qu'il venait de les exposer avec une chaleureuse éloquence dans l'un de ses derniers volumes de vers. — « Ceux qui se flattent de connaître Dieu sous « une figure déterminée et de l'enfermer dans « un dogme sont des téméraires ; ceux qui le « nient sont des imbéciles. » — « Très exact! » me répondit-il. « Voilà ma profession de foi ; « et ajoutez-y que ce Dieu que je ne connais « pas, je l'adore de toutes les forces de mon « intelligence et de ma raison. »

Les funérailles de Victor Hugo seront ce qu'il les aura ordonnées; en tout cas, le deuil public les fera nationales. Avec elles sonnera le glas d'un siècle qui finit, et qui finit mal.

AUGUSTE VITU.

Le Figaro :

DERNIER HOMMAGE

Dors, Maître, dans la paix de ta gloire ! Repose,
Cerveau prodigieux, d'où, pendant soixante ans,

Jaillit l'éruption des concerts éclatants.
Va! La mort vénérable est ton apothéose :
Ton esprit immortel chante à travers les temps!
Pour planer à jamais dans la Vie infinie,
Il brise comme un Dieu les tombeaux clos et sourds,
Il emplit l'avenir des voix de ton génie,
Et la terre entendra ce torrent d'harmonie
Rouler de siècle en siècle en grandissant toujours!

LECONTE DE LISLE

Paris :

. . . .

Demandons encore à Paul de Saint-Victor de nous dire son sentiment sur ce point tout particulier, sur la forme, matière en laquelle sa compétence est indiscutable : « C'est, écrit-il, la plus belle langue dramatique qu'on ait jamais parlée au théâtre? Rien n'égale la vigueur, la soudaineté, la souplesse, le luxe exquis, la solennité pénétrante de ce vers, qui détache l'image, qui grave la pensée, qui monte, d'un coup d'aile, au plus haut de la passion et de la grandeur, pour planer dans la rêverie ou redescendre au caprice grotesque et au détail familier. Et pas une faiblesse dans les spirales de son vol; pas une fatigue dans cet essor perpétuel! C'est tantôt le tranchant solide d'une épée, tantôt la floraison d'une luxuriante arabesque. C'est l'éclat de l'arme et la splendeur du joyau, la flamme qui brûle et la fusée qui éblouit; chaque passion jette son cri, chaque fantaisie sa roulade, chaque souffrance son gémissement, dans cette symphonie magnifique qui remplit l'âme et ravit l'esprit. On sort de là comme d'un concert où

toutes les fibres de l'être auraient été tourmentées et caressées tour à tour. »

. . . .

Cependant un jour, en 1867, l'œuvre dramatique est reprise au théâtre, et *Hernani* apparaît non vieilli, mais au contraire plus jeune, plus rayonnant.

Est-ce le public qui a changé de goût? Est-ce le drame qui s'est embelli, comme s'embellissent, grâce à la patine du temps, les peintures et les sculptures des maîtres. Les deux hypothèses sont exactes. Le goût s'est élargi, est devenu moins exclusif : les œuvres « se sont accomplies » et ont pris leur place légitime dans l'admiration de tous.

Dès lors, ce ne fut plus pour Victor Hugo qu'une longue succession de bravos et d'ovations. Les critiques ennemis désarmèrent, les tièdes furent enthousiastes, les maîtres vinrent faire cortège au Maître et s'incliner devant lui.

Je ne crois pas qu'il y ait, dans l'histoire littéraire, exemple d'un aussi prompt et aussi complet revirement de l'opinion dominante.

J'aurais cru que le mouvement de retour vers la poésie au théâtre s'en fût trouvé plus accentué, plus généralisé ; des circonstances spéciales et diverses qu'il n'y a pas lieu d'énumérer et de déterminer à cette heure ont arrêté l'impulsion première; mais ce triomphe de Victor Hugo sur la scène n'en est pas moins le plus heureux et le plus important des faits à observer depuis vingt ans dans l'art dramatique. J'espère que les conséquences salutaires s'en dégageront bientôt. Chaque génération est impatiente de jouir et

s'irrite de la lenteur avec laquelle se produisent les phénomènes dans l'ordre moral; mais quand on domine cette impatience naturelle, sinon raisonnable, on songe que si l'individu peut attendre, l'humanité a tout l'avenir à elle, l'avenir durant lequel s'opérera le développement continu et successif de l'art.

Donc, l'inscription définitive au répertoire courant du Théâtre-Français de *Hernani* et de *Ruy Blas*, l'addition obligatoire et prochaine d'autres chefs-d'œuvre féconderont les esprits et seront pour les générations suivantes ce que les productions du dix-septième siècle et du dix-huitième siècle ont été pour les novateurs du dix-neuvième siècle : une source puissante d'inspiration.

LAPOMMERAYE.

Paris :

Les peuples étrangers s'inclinaient devant l'art français, d'autant plus bas et d'autant plus sincèrement, que nul d'entre eux n'avait à nous montrer chez lui de gloire comparable à celle-là.

Et nous, nous ses compatriotes, nous qu'il a façonnés à notre insu, ce puissant modeleur, en renouvelant notre langue, en modifiant ce qu'on pourrait appeler notre outillage intellectuel, en imprimant à notre littérature tout entière une tournure inattendue, en nous enseignant la fidélité au droit, à la justice, à la liberté, en nous conseillant d'être bons, en nous montrant à être pitoyables, — nous comprenons aussi que la France vient de perdre sa plus illustre parure, et celui de ses ci-

toyens qu'elle pouvait montrer le plus orgueilleusement au monde entier.

. . . .

CH. LAURENT.

Le Cri du Peuple :

Victor Hugo vient de rendre le dernier soupir, après une longue et douloureuse agonie. Nous envoyons notre suprême salut à la mémoire de celui qui, né dans le camp ennemi, vint vers nous par étapes successives et se fit le défenseur des pauvres et l'ami des déshérités.

La Croix :

Victor Hugo est mort à une heure trente-cinq minutes.

Il fut le plus grand poète de notre siècle.

Il était fou depuis plus de trente ans.

Que sa folie lui serve d'excuse devant Dieu.

Plaignons ceux qui vont lui décerner l'apothéose et prions pour lui.

La Bataille :

LES MISÉRABLES

L'auteur des *Misérables* aura sa place dans le cœur du peuple.

Il écrivit ce livre dans l'exil. Il ne l'eût pas rêvé avant la défaite.

L'exil a été bon pour Victor Hugo. Il y a connu un peu de l'âme du peuple. L'orgueilleux poète des olympes bourgeois, précipité dans la boue du champ de bataille, coudoya un peu les vrais vaincus de la vie. Et le soldat obscur aux reins cassés lui parut enfin plus misérable que l'empereur déchu mais trônant encore dans les auréoles de l'histoire.

Le pair de France, le député si dur aux insurgés de juin, eut alors la vision des insurrections obligatoires. Il la subit, comme une vérité pénible il est vrai, mais c'est beaucoup déjà. Combien se raidissent contre toute idée du juste.

Les misérables de Victor Hugo ne ressemblent guère aux malheureux de la plèbe tels que nous les savons aujourd'hui, tels qu'Eugène Süe les avait déjà puissamment esquissés. Même ils apparaissaient quelquefois comme des ombres confuses et fausses; mais le génie du poète a deviné souvent ce que son âme ne sentait pas. Tel cri, tel caractère des *Misérables* est socialiste, parce qu'il suffit de toucher au peuple pour devenir révolutionnaire.

Les intentions ne sont rien pour nous : mais le fait. Victor Hugo a donné le verbe courant à bien des douleurs bégayantes. Beaucoup de ses écrits nous servent de balles. Le peuple saluera celui qui a rempli de son contingent notre cartouchière. LISSAGARAY.

La Gazette de France :

. . . .

Laissons à ceux qui s'imaginent être devenus les uniques propriétaires de la gloire de

Victor Hugo, les faciles dithyrambes et l'hyperbole aveugle. Au lendemain de cette mort il me convient de ne retenir qu'un fait, qu'une vérité : c'est qu'en Victor Hugo vient de mourir un grand poète chrétien, c'est que Victor Hugo n'a été grand que par ce qu'il y a de sentiment chrétien dans son œuvre, même dans les dernières ; c'est que par conséquent, malgré tout, malgré les blessures cruelles infligées par lui à nos croyances, — les siennes de jadis, — malgré les blasphèmes de son génie devenu de plus en plus inconscient avec les années, Victor Hugo doit être revendiqué par la Foi, par la religion. Il n'a existé que par elles, et à partir de ce jour ce n'est que par elles qu'il revivra.

. . . .

Le poète qui écrivait à près de quarante ans, par conséquent en pleine maturité d'esprit, en pleine possession de la vie, de l'expérience de lui-même, que ce qui l'épouvantait c'était d'entendre « l'écho de la voix de Jésus allant s'affaiblissant », ce poète-là, les libres-penseurs auront beau faire : ils ne l'accapareront jamais.

Ils se sont chargés, au surplus, de montrer combien, malgré leur apparente dévotion pour Victor Hugo et leurs bruyants et creux enthousiastes, ils tenaient en méfiance ce génie chrétien quand même, chrétien toujours. Ils se sont soigneusement gardés de faire jamais de Victor Hugo un tribun effectif, de le choisir pour chef, de lui donner jamais un rôle politique quelconque à jouer. Ils en firent un sénateur pour la forme et ce fut tout. Et encore, lorsqu'on élut le Sénat, Pa-

ris, ce Paris qui demain va s'écraser aux obsèques de Victor Hugo, ce Paris politique et socialiste, ce Paris n'accorda pas à ce génie l'honneur de faire sortir le premier son nom de l'urne. Il lui préféra feu M. Hérold, un avocat.

Voilà quinze ans que la République dure. Quelle place a-t-elle donné, dans son gouvernement, à ce poète qui toute sa vie rêva la gloire politique? Pas la moindre, pourquoi! Parce qu'elle savait bien qu'au fond le chrétien était toujours vivace chez Victor Hugo et que si jamais il avait une influence directe, pratique, sur la foule, cette influence se manifesterait par quelque acte en contradiction avec les principes athées du régime nouveau. C'est pourquoi on a embaumé Victor Hugo tout vivant dans l'admiration. C'était moins compromettant que de lui confier les destinées du pays.

. . . .

La noble et fière démarche de Son Eminence le cardinal-archevêque de Paris au lit de mort du poète n'a pas eu d'autre signification. L'illustre pasteur de la métropole française ne s'est pas souvenu de l'ennemi de l'Eglise : il ne s'est rappelé que le génie auquel le croyant avait dû, autrefois, d'écrire tant de chefs-d'œuvre, lesquels ont fécondé bien des âmes, restées pieuses et croyantes, elles, parce qu'elles étaient simples. La population catholique de Paris, et elle est nombreuse, ferait célébrer demain un service religieux à la mémoire de Victor Hugo, que cette manifestation serait toute naturelle.

. . . .

Et c'est pourquoi, lorsqu'aura passé le torrent de la dernière manifestation politique sur ce cercueil, je crois que le Victor Hugo de la postérité sera notre Victor Hugo, celui dont l'œuvre apprenait à prier, à pardonner, à croire et à aimer.

DANCOURT.

Le Petit Caporal:

HUGO LE PETIT

. . . .

Victor Hugo, dont s'emparent aujourd'hui les républicains comme d'un trophée, a professé successivement toutes les opinions. En véritable caméléon, au vent de ses passions, puis du moment, il a fait le tour de l'arc-en-ciel politique.

Par deux fois il fut « bonapartiste », ce qui ne nous flatte d'ailleurs pas autrement, — royaliste blanc, royaliste bleu, et enfin républicain idéologue.

. . . .

Nous les eussions quand mêmes pardonnées à ce vieillard, si elles n'avaient fait beaucoup de mal à la France elle-même, en faussant le sens moral d'une bonne partie de la génération nouvelle. On déclame aujourd'hui les vers d'Hugo comme jadis nos pères chantaient ceux de Béranger, et nous ne dissimulons pas que cette sorte de guerre contre l'empire nous a été très funeste.

. . . .

MAURICE MARX

La France libre:

Victor Hugo a mené notre siècle d'étonnement en étonnement ; son talent a eu autant de puissance que de souplesse, sa forme a été aussi brillante que sa pensée a été largé et humaine ; il a été à la fois un coloriste sans rival et un penseur ému et entraînant.

C'est l'écrivain *objectif* par excellence. Il a eu les rugissements d'un formidable lutteur, et les tendresses exquises d'un enfant.

. . . .

Victor Hugo a été mieux qu'un écrivain de génie, il a été un grand citoyen.

Il est démeuré le défenseur intrépide des proscrits auxquels sa maison est toujours restée ouverte. Il s'est montré l'orateur obstiné et éloquent de l'amnistie.

Enfin, il a profondément aimé le peuple, et voilà pourquoi nous garderons nous-même avec affection son cher et illustre souvenir.

Victor Hugo a exprimé la volonté formelle d'être conduit au cimetière dans le corbillard des pauvres.

C'est là une pensée digne du poète des *Pauvres gens* et de la *Pitié suprême*.

On parle d'exposer le corps du poète, pendant quelques jours, sous l'Arc de Triomphe ; nous demandons que la volonté du mort soit respectée, et qu'en rendant hommage à Victor Hugo, on sache conserver aux diverses cérémonies le caractère simple et populaire qu'il a prescrit lui-même.

A. MAUJAN.

Le Monde :

. . . .

Phénomène étrange ! D'autres écrivains, moins gratifiés des dons de Dieu, ont incarné leur époque. Voltaire a infligé son nom au XVIIIe siècle. Mais jamais la postérité n'aura l'idée d'appeler notre siècle le siècle de Victor Hugo. Victor Hugo n'est point un initiateur, c'est un Epigone. Comme l'a si bien dit un jour M. Désiré Nisard : « L'auteur de *Ruy-Blas* a toujours été à la suite d'un mouvement, jamais à la tête. » Poète de génie, un des plus grands poètes que l'humanité ait connus, Victor Hugo n'a point exercé l'influence à laquelle sa supériorité intellectuelle lui donnait droit. Il emboîte le pas, il ne précède personne.

. . . .

Mais pourquoi Victor Hugo divorça-t-il de si bonne heure avec les opinions paternelles ? C'est qu'alors Chateaubriand et Lamennais vengeaient la Bible des sarcasmes de Voltaire, et qu'à la voix de ces deux maîtres, la société remplissait les vieux temples. Toujours disciple, jamais initiateur, Victor Hugo suit le courant. Plus tard, ce courant dévie et Victor Hugo de même. Il continue de se traîner à la remorque des hérauts du jour et souffle dans leurs trompettes. Sa pensée n'est qu'un écho ; tour à tour royaliste, bonapartiste, orléaniste, membre du comité de la rue de Poitiers, républicain modéré, républicain radical, il se laisse docilement entraîner dans le sillage populaire. Victor Hugo ne se

montre embarrassé qu'un seul jour, le 18 mars. Devait-il aller à Paris ? devait-il rester à Versailles ? Si la Commune lui avait semblé viable, il n'aurait peut-être pas refusé de l'acclamer. Mais les plus perspicaces partisans de l'insurrection entrevoyaient dès cette époque sa fin prochaine et sanglante. M. Victor Hugo croit devoir alors s'inspirer de l'exemple des « hommes politiques » de son parti. Non moins avisé que MM. Gambetta, Ranc, Lockroy, Floquet, etc., il quitte l'Assemblée nationale et file prestement vers l'étranger.

. . . .

C'est à lui qu'appartient la double gloire d'avoir donné le signal de la révolution littéraire et commencé la restauration morale du XIXe siècle. Lamartine s'est emparé des âmes rêveuses et tendres. Musset a dit les désenchantements des esprits désespérés. Quelle école définitive Victor Hugo a-t-il fondée ? Le romantisme dont il était le chef est mort, et le réalisme gouverne en despote. Le siècle tourne plus que jamais le dos à la poésie des *Feuilles d'automne*, de la *Légende des siècles* et d'*Hernani*. Aux héros de Victor Hugo ont succédé les héros de M. Zola. Peut-être les maîtres du naturalisme consentiront-ils à répandre quelques pleurs sur la tombe du poète ; mais entre eux ils le bafouent. C'est à Victor Hugo surtout qu'on pourrait appliquer les deux vers que le poète des *Châtiments* adresse à Napoléon :

Te voilà dans leurs rangs ; on t'a, l'on te harnache,
Ils t'appellent tout haut grand homme, entre eux ganache !

OSCAR HAVARD

***Le Temps*:**

. . . .

Il faudra étudier un jour, et de près, techniquement, l'influence que Victor Hugo a exercée sur la poésie par la richesse de sa rime, et sur l'art d'écrire en général par l'éclat et la nouveauté de son vocabulaire. On aura à examiner si cette influence n'a été que bienfaisante ; ce qui est certain, c'est que l'écrivain a révélé à notre langue des facultés qu'elle ne se connaissait pas, c'est qu'il a agrandi, transformé notre littérature comme si des siècles avaient passé par là.

Il y a eu, dans l'œuvre de Victor Hugo, une part de virtuosité, de gageure, de défi. Il a mené, et il s'y est complu, deux ou trois générations d'étonnement en étonnement. Mais gardons-nous de croire que sa puissance consiste uniquement dans des ressources d'imprévu. Victor Hugo a eu la qualité maîtresse de l'artiste, l'imagination, et il l'a eue forte, souple, inépuisable ; il a par elle tout vu et tout compris, tout senti ou deviné ; s'il est allé de préference aux choses démesurées, il n'a point ignoré les nuances. J'ajoute qu'avec l'imagination, il a eu l'esprit, beaucoup d'esprit, d'un genre très particulier il est vrai, plus fort que fin,. une sorte de gaieté herculéenne, une veine d'amusante extravagance. Mais je me trompe, car on se trompe toujours avec lui, et il échappe à toutes les définitions : ce géant a fait des chansons, et dans ces chansons il en est de gracieuses et de délicates.

Le merveilleux, c'est qu'un écrivain si épris

de la forme et de la couleur des choses, vivant d'une vie si intense dans le dehors, le plus *objectif* assurément de nos poètes, en ait été, à l'occasion, le plus ému et le plus profond. Il sait toucher et faire rêver. Il a des mots qui donnent une expression à l'ineffable, où l'on sent passer je ne sais quoi d'infini.

. . . .

ED. SCHERER.

La Lanterne :

. . . .

Non seulement, il fut grand par cette puissance d'évocation qui fait la *Légende des siècles*; il fut grand par le génie qui lui a fait épuiser toutes les formules poétiques, mais il fut grand comme caractère.

Comme Dante, il dut payer de l'exil sa gloire et son amour de la patrie. Cet exil dura vingt ans. Dès le premier jour il dit :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Il resta fidèle à l'engagement qu'il avait devant le monde et surtout devant lui-même. Il demeura debout sur le rocher de Guernesey, faisant entendre à Napoléon III la malédiction de l'avenir, faisant hurler à ses oreilles les colères et les gémissements de tous les spectres de la nuit du 2 décembre.

Il ne remit le pied sur la terre de France que le jour où Napoléon la quitta.

. . . .

Le Français :

. . . .

Malheureusement ce deuil dont on aurait pu faire un deuil national, on veut en faire le triomphe d'un parti et d'une secte. Ces funérailles, auxquelles on aurait pu associer toute la France, on en veut faire une apothéose bien moins pour le grand poète que pour ses dernières opinions politiques et religieuses. Et alors, devant le défi jeté à tant de souvenirs, le faisceau des admirations est aussitôt rompu. Il y a deux parts dans la vie de Victor Hugo. C'est la seconde qu'on veut seule glorifier, et, devant cette provocation, l'histoire reprend ses droits.

Ce que furent les enthousiasmes de sa foi religieuse et de sa foi monarchique, les plus beaux chants de Victor Hugo en sont un admirable témoignage. Comment il parlait quelquefois aux rois, on peut le demander aux annales de la Patrie. « Sire, Dieu a besoin de vous, » disait Victor Hugo au roi Louis-Philippe, dont le ferme bon sens dut quelque peu s'étonner d'une parole que les courtisans d'autrefois auraient eu peut-être quelque peine à trouver. Comment on accueillit la République du 24 février, qui était venu l'arracher brutalement à son siège de pair de France, les mémoires du temps sont là pour le raconter. Comment il servit la candidature du prince Napoléon à la présidence de la République, le journal qu'il avait fondé l'atteste. De quelles caresses et de quels sourires il enveloppa, au lendemain du triomphe, le nouvel hôte du palais de l'Elysée, tous les demeurants de cette époque s'en souviennent et le disent.

Puis il vint un jour où Victor Hugo se plut à étonner le monde par une évolution qui le jetait en pleine démagogie et au fond de laquelle il ne fallait chercher, disait-on, comme mobile, que des ambitions déçues.

Lorsque, brisant violemment avec tous les souvenirs et toutes les fidélités de son passé, il vint apporter à l'assemblée législative son nouveau credo politique, Victor Hugo fut salué par des acclamations enthousiastes ; la démagogie l'avait conquis, elle devait le garder jusqu'à la fin. En présence de ces applaudissements qui ne se lassaient point, Montalembert, montant aussitôt à la tribune, eut un de ces mots qui étaient familiers à son éloquence : « Le discours que vous venez d'entendre a déjà reçu son châtiment. » Et, comme cette parole vengeresse avait déchaîné une tempête, Montalembert de se reprendre et de dire, plus impitoyable encore : « Le discours de M. Victor Hugo a déjà reçu la récompense qu'il méritait. »

Récompense et châtiment, ni l'un ni l'autre n'ont manqué un seul jour à Victor Hugo pendant les longues années qu'il a passées au service de la démagogie. La récompense, il la trouvait dans ces adorations venues d'en bas dont l'encens l'enivrait, dans ce culte dont on avait fait une idolâtrie qui bravait tout, souvent même le ridicule. Le châtiment, il a dû le trouver dans les abaissements auxquels il s'était condamné lui-même, et dont il est impossible que cette nature si fière et si haute n'ait pas bien des fois cruellement souffert.

. . . .

DEPEYRE.

Le Voltaire :

. . . .

Il fut par excellence le Chef, le chef de guerre tout d'abord, puis le Maître triomphant, souverain, planant dans sa gloire au-dessus des fronts inclinés.

Tout avait fini par céder à l'ascendant de son génie, et ceux-là mêmes qui n'en pouvaient pénétrer le sens, parfois obscur, se sentaient entraînés par l'irrésistible courant de l'admiration universelle.

. . . .

Ce qu'il nommait trop simplement sa tentative littéraire, c'est la révolution dont il fut l'âme et le bras, et qui fit surgir, sur les ruines d'une littérature foudroyée, tout un monde nouveau, peuplé d'êtres exubérants, passionnés, orageux.

. . . .

Sa « tentative politique » se relie étroitement à l'autre. Elle procède du même esprit émancipateur.

On le voit, à partir de sa vingtième année, rompre un à un les liens qui le rattachent à l'ancien monde. Aucune influence de famille ni de milieux ne pourra le retenir, non plus que les flatteries et les faveurs royales.

. . . .

Sa « tentative sociale » fut toute de miséricorde et de bonté.

. . . .

La pitié fut l'intime conseillère du poète ; dans les dernières années, sa voix dominait toutes les autres.

. . . .

Nulle vie ne fut plus noble, ni mieux remplie.

Victor Hugo pensait que la mort ne détruit pas ceux qu'elle a touchés, qu'elle les rend seulement invisibles, et qu'ils restent toujours présents...

Rien n'est plus exact, s'il voulait dire que son souvenir ne s'effacera jamais.

Il est permis de contester de l'immortalité des âmes, mais on ne peut douter de celle du génie.

J.-A. MAGEN.

La France :

. . . .

Hugo fut surtout un semeur, un vulgarisateur d'idées. Il est peu de choses nobles et grandes qu'il n'ait touchées, et qu'il n'ait encore ennoblies et agrandies en les touchant. Partout, il laissait l'empreinte de son génie puissant, empreinte que le temps creusera de plus en plus, au lieu de l'effacer.

Poète incomparable, s'il ajoutait volontiers à sa lyre une corde d'airain, à l'usage des oppresseurs, il savait, mieux que personne, se faire paternel avec les faibles, doux avec les humbles, consolateur avec les affligés. La même main qui stigmatisait au front avec tant d'indomptable énergie, César et les triomphateurs criminels, pansait charitablement les plaies, essuyait doucement les larmes des opprimés et des vaincus de la vie. Celui qui lança les *Châtiments*, comme un Jupiter sa foudre, fut aussi le chantre des *Pauvres gens*.

. . . .

HENRI SECOND



Le Peuple :

Victor Hugo est mort ! Nous n'avons qu'à répéter aujourd'hui ce que nous écrivions lorsque la nouvelle de sa fin imminente nous est parvenue. Devant ce grand mort, et dans l'éblouissement de son immortalité radieuse, toutes les misères de la politique disparaissent pour nous.

Demain les partis vont se précipiter sur l'œuvre colossale de Victor Hugo. Royalistes, républicains, bonapartistes vont s'acharner sur l'héritage merveilleux, sur l'œuvre incomparable.

Chacun d'eux y pourra trouver sa part, sa part magnifique. Et pourquoi pas ? En quoi la gloire du poète pourrait-elle être atteinte par la diversité des inspirations, alors que peintres, musiciens, sculpteurs sont à l'abri de cette misérable critique ?

Gérard a peint Napoléon à Austerlitz et la rentrée d'Henri IV à Paris.

Gros a peint Napoléon au milieu des pestiférés de Jaffa et le départ de Louis XVIII des Tuileries le 19 mars.

Ingres a peint Napoléon et Charles X.

Victor Hugo a chanté Napoléon, Charles X, Louis XVIII, la République.

Et c'est parce que ton œuvre tout entière constitue un des plus précieux joyaux du patrimoine des gloires nationales, que le cœur étreint d'une indicible et patriotique émotion, nous te saluons sur ton lit de mort, ô poète, toi le frère d'Homère et de Virgile, de Gœthe et de Shakespeare, toi le plus grand des poètes français !

La Défense :

Il est peut-être mort, à l'heure où j'écris ces lignes. Et l'on nous apprend déjà qu'IL meurt « civilement ».

Dans les affres de l'agonie, le vieux poète, « pelotonné dans ses draps », ayant « l'air d'un spectre », se serait même écrié cette nuit : — « Je vois de la lumière noire !... »

Quoi ! cela serait donc vrai ?

Le grand poète, qui poussa l'usage de l'antithèse jusqu'au plus déplorable abus, dans la langue,— et surtout dans sa vie,— va mourir ainsi, cherchant une image monstrueuse, et ne trouvant qu'un accouplement contre nature de mots qui jurent !

Cette riche imagination, qui sut évoquer tant de merveilles, créer tant de chefs-d'œuvres, et comme arracher tant d'éblouissantes parcelles de la Beauté Suprême, va s'éteindre ainsi dans l'incohérence, dans d'affreuses ténèbres !

. . . .

Glorieux poète ! vous devez entrevoir à cette heure, si « noire » que vous paraisse la « lumière », ce peu de choses qu'est la gloire, et ce que vaut ce néant en face de l'Eternité !

Ne mourez pas ainsi !

Après avoir si magnifiquement chanté Dieu et ses œuvres, ne mourez pas en blasphémant les œuvres de Dieu !

Après avoir flétri tant d'idolâtries, relevez vos regards plus haut, ne mourez pas hugolâtre !

JOSEPH DENAIS

Le Radical:

Ne vous semble-t-il pas que ce soit là un coucher d'astre, et que nous entrions dans je ne sais quelles ténèbres?

On ne peut pas dire que Victor Hugo pénètre dans l'immortalité; il y était déjà. Comme Voltaire, mourant presque au même âge, presque au même jour, il donnera son nom au siècle qu'il a illuminé de son génie, qu'il a éclairé de sa bonté.

Ils sont rares les hommes dont l'épanouissement laisse l'humanité toute seule et crée un si vaste vide autour d'eux. Plus rares encore sont ceux qui sont suivis dans le tombeau, non pas seulement par les marques d'admiration des foules, mais par leurs pleurs et leurs regrets.

Aujourd'hui, nous pleurons tous; car à tous ce grand homme était cher. Tout avait dis-disparu, haine littéraire, haine politique. On n'entendra autour de ce cercueil que les sanglots de la France; et l'univers respectueusement s'inclinera.

Deuil national, deuil universel, deuil avant tout de ce Paris qu'il a tant aimé. La cité, qu'il a baptisée capitale du monde, fera à son poète de splendides funérailles; l'atelier chômera, le théâtre fermera, les passions s'apaiseront, et les partisans des vieux trônes se joindront aux fils de la Révolution pour accompagner, tristes et recueillis, les restes du chantre sublime de toutes les gloires et de tous les malheurs.

HENRI MARET

Le Gaulois :

. . . .

Du cadavre de Victor Hugo, la Révolution et ce qu'on appelle la Libre-Pensée peuvent s'emparer, pour l'ensevelir à leur guise; mais nous prétendons que le meilleur de son âme, à l'immortalité de laquelle il croyait fermement, et le plus beau de son génie doivent être revendiqués pour les principes religieux et politiques dont le *Gaulois* est le serviteur passionné.

Victor Hugo a été le chantre sublime de Dieu, du Roi et de l'Empereur, aussi bien que de la liberté et de la nature; il a été le poète de la foi et de la famille, et jamais l'inspiration n'a si triomphalement visité sa lèvre et fait vibrer si haut son luth, que lorsqu'il demeura fidèle aux vœux de sa jeunesse ou que, échappant à la contagion des pestes ambiantes, il leur revenait. Le géant Antée, quand il avait touché la terre sa mère, retrouvait des forces pour le combat. Le géant Hugo, quand il touchait le Ciel, sa vraie patrie, redevenait jeune et invincible. Honorons donc, sans trouble et sans remords, ce grand esprit certain de la postérité, dont les défaillances seules appartiennent à nos adversaires.

H. DE PÈNE.

L'Intransigeant :

LE GRAND AMNISTIEUR

C'est sous ce nom et avec ce caractère que le souvenir de Victor Hugo restera vivant

parmi le peuple. On sait vaguement qu'il était royaliste de naissance et d'éducation; mais même lorsqu'il chantait les rois, il s'est montré républicain de sentiments. Il défendait ses drames révolutionnaires contre la censure de Charles X. Il n'est allé rendre visite aux souverains que pour demander la grâce de quelque proscrit.

. . . .

Et si le mort d'hier avait pu se prononcer sur la demande d'amnistie présentée ces jours-ci par l'extrême-gauche, le gouvernement, qui va demander aujourd'hui pour Hugo des obsèques nationales, oserait-il soutenir qu'il ne l'eût pas votée? Les ministres savent bien qu'il aurait été le premier à déposer dans l'urne un bulletin libérateur.

Puisqu'ils tiennent si fort à l'honorer, pourquoi donc ne l'imitent-ils pas? Le plus magnifique hommage qu'ils pourraient rendre à sa mémoire, ne serait-ce pas de reprendre pour leur compte ce projet d'amnistie qu'ils ont tout récemment repoussé?

Le décret qui rendrait la liberté aux condamnés politiques serait la plus riche des couronnes qui vont s'amonceler sur sa tombe; et s'il pouvait jeter un dernier mot du fond de son cercueil, nous sommes sûr qu'il dirait :

« Emportez toutes les autres; je ne veux que celle-là ! »

HENRI ROCHEFORT.

L'Evénement :

. . . .

Et cet art émancipé par son génie, Victor Hugo ne l'a pas exclusivement appliqué aux

souveraines jouissances du beau, aux voluptés du *far niente*, aux élégances et aux délicatesses de la vie. Il lui a assigné un but autrement utile, autrement noble. Il l'a fait servir à consoler, à défendre, à améliorer l'humanité. C'est aux petits surtout, aux faibles, aux malheureux, à ceux qui souffrent de l'injustice des choses ou de l'indignité des hommes que s'adressent ses pitiés éloquentes. Par là, son cœur est peuple, sincèrement et radicalement peuple. Il est avec Jésus contre Rome, avec la victime contre le bourreau, avec la femme contre ses insulteurs, avec le pauvre contre le mauvais riche, avec la République contre Bonaparte qui l'assassine. On l'a accusé d'avoir changé dans ses affections politiques. Stupide et inutile reproche! Qu'importe, ô petits esprits qui mesurez tout à votre taille, que Hugo ait célébré, dans des heures de jeunesse, la royauté hospitalière, ou qu'il ait plus tard encore chanté l'épopée de Napoléon! Ce qu'il n'a jamais conspué, ce qu'il a sans faiblir proclamé et préconisé, c'est la justice, la liberté, l'honneur, le droit, la charité! Et quel patriotisme plus vibrant! Quel courage et quelle obstination dans la lutte! Et ces vingt années d'exil héroïque, passées en face de l'Océan qui retentit de ses anathèmes, des *Châtiments!*

. . . .

ED. MAGNIER.

Le Petit Journal :

. . . .

Ce qui frappe le plus dans la vie de Victor Hugo, c'est la sincérité.

Ses idées se sont modifiées; son tempérament poétique a changé; son caractère politique s'est transformé; de classique il est devenu romantique, de catholique, déiste, de monarchiste, révolutionnaire.

Mais, à aucune époque, dans aucun de ses actes, on n'a pu voir une évolution intéressée.

Quand il a fallu résister, il a été implacable; pendant toute la durée de l'Empire, il est resté en exil, ne reconnaissant pas à un usurpateur criminel, le droit à l'amnistie. Pour Victor Hugo, entrer en France en bénéficiant d'un droit de grâce ou d'une loi, c'eût été amnistier le crime du 2 décembre.

Après la loi d'amnistie du 15 août 1869, il avait répondu à Félix Pyat son ami, qui lui proposait de rentrer en France avec lui, par une épitre célèbre dans laquelle se trouve ce vers mille fois cité :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Il a tenu parole, de même qu'il est resté inflexible dans ses croyances religieuses, malgré l'athéisme envahissant et de plus en plus à la mode.

. . . .

Le Déisme ne serait que la préface de l'Athéisme actuel.

C'est, je crois, méconnaître et le génie de Victor Hugo, et la loi naturelle des évolutions.

Victor Hugo fut en littérature et en morale un grand conquérant. Comme Alexandre, il n'a pas eu et il n'a pas de successeur; les puissantes envolées lyriques, les généreuses

combinaisons romanesques sont plus faciles à admirer qu'à renouveler.

Les lecteurs sont bien obligés de se rabattre sur ce qu'on leur donne, sur ce que les intéressés proclament chef-d'œuvre. Mais à des indices nombreux, il est facile de voir qu'une réaction est souhaitée et attendue.

Le public a assez des grossièretés de pensées, de description et de langage.

Vienne un homme, je ne dis pas de génie, le génie est souverain et s'impose, mais de grand talent, qui ait l'imagination puissante et riante, il ralliera toutes ces aspirations dévoyées, et le réalisme aura vécu.

. . . .

THOMAS GRIMM,

Le Télégraphe :

. . . .

Un seul mot exprime Hugo ; il est Tout ! Il a été, il est la gamme universelle. Son génie n'est pas une voix qui chante, c'est un orchestre qui éclate. Il s'est renouvelé, comme se renouvelle le globe. Dans son œuvre, toutes les races se rencontrent, tous les siècles se mêlent, l'Histoire s'ajoute à l'Espace. Personne, comme lui, n'a eu l'amour ; personne comme lui n'a eu la haine ; personne, comme lui, ne s'est envolé vers les astres. Sa poésie va du retentissement des batailles au bruit des feuilles. Il est doux, fort, terrible, échevelé, tendre, pittoresque ; il est comme l'immense terre où fument les volcans et où chantent les nids.

. . . .

La Ligue :

. . . .

La postérité aura cependant à faire un choix dans cette création. Elle voudra sans doute en supprimer certaines œuvres dans lesquelles le Maître ne valait presque plus que par le souvenir de ce qu'il avait été. Il s'est produit en cet esprit, jusqu'à l'heure de la nuit éternelle, des congestions de lumière qui lui ont montré des mondes bizarres, où les idées et les choses n'ont plus guère fait que s'agiter en un gigantesque chaos. Le sentiment de la proportion avait presque disparu ; mais, parfois encore, au-dessus de ces belles ruines, un alexandrin s'enlevait d'un vol superbe.

Chose étrange ! cet homme, dont la lyre a si souvent vibré pour le peuple et chez qui la sympathie pour les humbles et les malheureux était devenue, sur le tard, une manière de sacerdoce moral, ne vivra pas dans l'âme profonde du peuple. Il a été un admirable poète, il n'a point été un barde dans l'acception populaire du mot. L'auteur des *Pauvres gens* ne tiendra pas d'eux l'immortalité qui l'attend.

C'est que cet artiste sans rival a vécu plus encore peut-être de l'art que de l'émotion. Il n'était point le poète des simples et ceux-ci ont pu souvent voir passer, sans le bien comprendre, dans le fastueux appareil de son style, ce grand seigneur en l'art de dire.

Demain, la foule bruyante et curieuse fera cortège à ses funérailles ; la sottise viendra parler sur son tombeau. Qu'importe ? Sa gloire est de force à résister même à tous les hom-

mages, et le meilleur de son oraison funèbre tiendra encore dans le respect muet de celui qui, se découvrant bien bas, saura vraiment comprendre que ce cortège emporte vers l'éternel silence le plus grand poète de notre siècle.

FRÉDÉRIC BAILLE.

La République Française :

. . . .

Francais, nous étions fiers de Victor Hugo pour la France. Républicains et démocrates, nous sommes fiers de Victor Hugo pour la démocratie et la République.

Victor Hugo, pour grand qu'il fût déjà, a dû beaucoup à son adhésion si loyale, si généreuse, si désintéressée à la République. Ce que la République, ce que le parti républicain doivent à Victor Hugo, nous ne le dirons jamais assez. D'abord, l'honneur incomparable de compter parmi les siens un pareil homme, la force que donnait à notre parti la présence de ce maitre toujours prêt à prendre la parole et la plume pour toutes nos nobles causes, dans tous nos combats contre les tyrannies, les hypocrisies et les trop longues répressions qui hésitaient à s'effacer devant les amnisties. La République lui dut encore pendant dix-huit ans, pendant les dix-huit années du bas empire, la foi dans un avenir réparateur, la confiance inaltérable dans une justice vengeresse du crime, la vie, oui, la vie même. Nous pouvons l'avouer sans honte ; combien n'ont pas désespéré, combien sont restés fidèles à travers les épreuves à la cause de la Répu-

blique, combien parmi les jeunes gens sont venus à la République, parce que là-bas, sur son rocher battu des flots, Victor Hugo était le poète sublime des *Châtiments* et l'historien impitoyable de *Napoléon le Petit !* Oui, chacun de ces vers, chacune de ces pages a conservé à la République un serviteur et lui a suscité — et lui suscitera encore — des millions de soldats. Des chefs-d'œuvre, Victor Hugo en avait donné à la monarchie. A la République, il devait davantage : il l'a senti et il lui a donné des légions d'hommes, des armées de citoyens.

La Presse :

Etudier son œuvre littéraire aujourd'hui, quand l'Arc-de-Triomphe va couvrir pendant quelques heures ses restes, ce serait une vaine entreprise. Tout ce qu'il faut en dire c'est que nul, sur cette fin du dix-neuvième, en France, en Europe, dans les deux mondes, nul poète, historien, dramaturge, nul n'écrit en prose ou en vers, dans la langue francaise, anglaise, allemande, italienne, espagnole qui n'ait appris de Victor Hugo l'art d'exprimer sa pensée et de faire rêver les peuples. Voltaire n'a régné incontestablement que sur un demi-siècle ; lui, il a dominé tout le dix-neuvième. Victor Hugo mort, c'est le vingtième siècle qui commence.

HENRI LANNES.

L'Echo de Paris :

. . . .

Il a forgé, sur l'enclume sonore de la rime,

une langue poétique neuve et puissante. Tous les poètes se sont approvisionnés par la suite à sa forge souveraine. Il a « disloqué ce grand niais d'alexandrin », mais à la façon de l'orthopédiste qui fracture et brise les membres contrefaits pour les ramener dans leur ordre naturel et régulier. Victor Hugo a été le chirurgien des lettres françaises et a sauvé la langue après avoir paru la brutaliser.

. . . .

Victor Hugo n'aurait pas été l'homme complet et supérieur que la postérité reconnaîtra, comme ses contemporains l'acclament, s'il s'était détaché des préoccupations de son siècle, s'il s'était cantonné dans une indifférence idéale pour les problèmes de son temps. Victor Hugo a marché avec les idées et les hommes du dix-neuvième siècle. Sa carrière politique est une ascension constante. Il s'est élevé vers le progrès, vers la liberté, vers la lumière. Né royaliste, il est mort républicain.

« Qu'avez vous fait ? » lui écrivait un de ses parents endurci, indigné de ce qu'il appelait son apostasie, et Victor Hugo répondit dans une pièce fameuse des *Contemplations* : « J'ai grandi ! »

Ce n'est pas sans un légitime sentiment de vanité que nous comptons parmi les nôtres le grand poète. La République affirmée et défendue par Victor Hugo, quel argument pour nous, quelle foudroyante réponse aux obstinés partisans des prétendues splendeurs de la monarchie !

ED. LEPELLETIER.

Le Monde des Arts et du Théâtre :

Victor Hugo n'est pas mort. Pourquoi donc le pleurer ?

Si le corps a succombé à la fatalité qui pèse sur l'humanité, et est retombé dans le néant, l'œuvre du poète est gravée sur le temple granitique de la renommée et jette, de cette hauteur, son défi aux siècles.

L'homme qui a pu, comme lui, dédier à son art quatre-vingt-trois ans d'existence, qui a pu lutter contre deux générations de poètes, dont les plus grands sont tombés sur la brèche à la fleur de l'âge, est, sans nul doute, l'heureux parmi les heureux.

Il a pu, lui, faire dire à son génie le dernier mot ; il a pu se bâtir, pierre par pierre, un monument de gloire. Son triomphe a eu toujours un lendemain, qui était un nouveau triomphe.

Pleurons Musset, pleurons Beaudelaire, disparus de la scène, le lendemain du premier succès, au beau moment où leur œuvre poétique commençait. Pleurons ces ouvriers de la pensée, qui ont à peine élevé le premier échafaudage de leur travail.

Mais à celui auquel il a été accordé, pour compléter son œuvre, une vie entière d'homme, n'offrons pas des regrets vains ou menteurs. Mettons-le simplement à sa place ; c'est notre devoir de concitoyens. En pleurant l'homme, on amoindrirait le poète.

. . . .

Le jour n'est pas loin où le puissant écrivain passera à l'histoire, ce grand livre dont les pages froides et sévères constatent des

faits, sans aucune appréciation ou aucune justification.

Ce jour-là, on attaquera en Victor Hugo l'homme politique avec plus de violence qu'on n'ose le faire aujourd'hui devant une tombe, et des colères qui se déchaîneront sur lui, toute la faute retombera sur ceux qui ont voulu l'affirmer comme homme politique.

Le poète ne pourra jamais et ne saura jamais faire de la politique.

L'âme qui plane dans des régions absolument idéales, qui n'a d'autre souci ni d'autre culte que le beau, aura des enthousiasmes faciles pour les grandeurs du moment.

Si après avoir chanté aujourd'hui l'hymne de gloire aux exploits éclatants de César, l'empereur, il élève demain superbement aux cieux, dans une ode, l'audacieuse révolte de Brutus, on n'a pas pour cela le droit de l'accuser d'apostasie.

Le rêve idéal de la patrie n'a pas pour lui d'autre forme précise que celle qui la mène en droite ligne à la gloire.

ABENIACAR.

Le XIXe Siècle :

. . . .

Né, aux premiers jours du siècle, d'un père vieux soldat et d'une mère vendéenne, épris d'enthousiasme pour les gloires de l'Empire, accessible aux rêves dorés de la foi, il est venu, passant par le libéralisme un peu vague de 1830, à l'idée définitive de la République en politique, et de la libre-pensée en philosophie.

Pourquoi un homme cesserait-il d'être grand justement pour avoir fait les progrès que les plus humbles d'esprit ont accomplis ?

Le passage de V. Hugo à travers les partis a été, au contraire, une source de grandeurs pour son œuvre. Il a appris à respecter ce qui est respectable en tous ; il a célébré ce qu'il y a de glorieux.

Mort en philosophe, il laisse après lui le magnifique éloge des vertus chrétiennes ; mort sénateur de la République, il a dit, comme personne, les splendeurs de l'épopée impériale, et adressé au passé royaliste, à la vraie monarchie, les plus nobles adieux.

Voilà pourquoi son deuil peut et doit être porté par le pays tout entier, pourquoi les misérables questions de parti s'effacent devant sa tombe.

A moins de prétendre que ce que l'Empire a de plus beau soit le 2 Décembre, et de croire que ce que le christianisme a de plus essentiel soit le miracle de la Salette, les partisans des régimes déchus, comme les catholiques, peuvent saluer en V. Hugo un homme qui les a grandis en les combattant.

C'est cette merveilleuse puissance qui constitue le génie même.

. . . .

FOUQUIER.

Le Soleil :

. . . .

Victor Hugo, tout au contraire, en marchant vers le siècle, devenait de plus en plus

grand. Il est possible que, trompés par la perspective politique, si variable et si décevante, quelques-uns, même parmi ses admirateurs, lui aient tenu, et lui tiennent encore rancune. Il était bien facile, cependant, de faire la part de l'incomparable poète et de lui garder une admiration qu'on ne saurait lui refuser, sans une certaine diminution de soi-même. La mort va passer son niveau sur tout cela, c'est-à-dire qu'elle va donner au poète une jeunesse nouvelle et le ranger parmi les génies de l'humanité. Les grands hommes sont comme les nations privilégiées, celles qui ont apporté à la civilisation le tribut de leurs œuvres et de leurs traditions. Leurs contemporains passent, ils restent, et leur influence bienfaisante se poursuit à travers les temps.

FONTENAY.

Le Matin :

. . . .

Nous n'avons voulu qu'examiner la magnifique et publique existence du Maître et fixer quelques traits de sa grande figure. Grande figure sans doute. La grandeur, telle est, en effet, la spécialité de Victor Hugo, et il disait très juste ce critique qui a prétendu que le poète avait un œil particulier qui grossissait les objets Tel est, en effet, son système, si ce mot n'était pas trop inférieur, appliqué au génie. Victor Hugo a procédé, sinon par l'exagération, du moins par le grandissement calculé. Il grandit les objets. Et pour les faire

paraître plus grands, il imite volontiers le système des montreurs de curiosités qui placent un nain à côté d'un géant et une aiguille à tricoter auprès d'un obélisque.

Il met en relief les idées les plus hautes par les pensées les plus familières. Et quand ces juxtapositions ne le conduisent pas au pathos, il obtient des effets foudroyants.

Cet homme, qui a tout osé en littérature, s'est arrêté pourtant devant une chose, et l'a toujours respectée : la langue française, la vieille langue française des grands écrivains des seizième et dix-septième siècle, qu'il possédait à fond. Sa phrase est courte, frappante, incisive. Il dédaigne généralement l'adjectif et le remplace par le substantif, ce qui donne au style une allure à la fois plus nerveuse et plus vigoureuse.

Enfin, et pour nous résumer, Victor Hugo est certainement le plus grand poète qui se soit jamais servi du langage français, et ceux de ses admirateurs qui le considèrent comme le plus vaste génie littéraire qu'ait produit l'humanité, ne se trompent peut-être pas entièrement. Car s'il n'a pas la bonhomie grandiose d'Homère, l'amertume hautaine de Dante, la profonde connaissance des passions humaines de Shakespeare, et la psychologie intense de Molière, il a une grandeur d'images, une ampleur de figures et un éclat de style que personne n'a jamais atteints.

S'il n'avait jamais égaré sa lyre d'airain et ses lauriers dans les criailleries du Forum, il se dresserait aux yeux de tous, comme une sorte de statue fabuleuse, chantant superbement sous les rayons du soleil, absolument

irréprochable dans ses proportions, et sans la moindre félure dans son indestructible métal.

« LE MATIN. »

L'Opinion :

. . . .

Le dix-neuvième siècle s'appellera le siècle de Victor Hugo. Ce sera le verdict de l'histoire, car Hugo a été le défenseur de toutes les douleurs, de toutes les injustices sociales. Vingt années aussi, il a été, suivant la saisissante expression de M. Spuller, le ministre de la vengeance nationale contre le crime triomphant et le parjure couronné.

. . . .

EMILE MAISONS.

Le Petit Moniteur :

Victor Hugo est rentré dans l'éternité.

Il avait, durant sa vie terrestre, connu tous les honneurs de la postérité ; il avait vu sa gloire.

Notre monde, livré aux disputes des hommes, n'existe plus pour lui qui vit toujours pour nous.

Que tout bruit de nos vaines querelles cesse autour de sa tombe.

Le silence, cette majesté de l'infini, est un hommage qui lui est dû.

Ce simple mot s'adresse à celui qui m'honora de son amitié.

La dernière fois que je le vis, passant affec-

tueusement sa main sur mon épaule, il dit à une personne qui se trouvait là :

— Celui-ci est mon ami. Il est toujours selon mon cœur, s'il n'est pas toujours selon mon esprit. Et encore ?... ajouta-t-il.

Le poète sidéral des *Rayons et des Ombres*, qui toucha les sommets aux blancheurs immaculées et sonda les abîmes les plus noirs, le Christophe Colomb d'un nouveau monde littéraire, nous reste tout entier par ses œuvres.

Mais l'ami ?

Comme lui, j'ai la ferme croyance que la Mort n'est elle-même qu'une forme de la vie ; je me souviens des paroles qu'il me chargea de prononcer sur la tombe de Saint-Victor : « *Pour de telles âmes, la mort est un grandissement de fonction.* »

Malgré tout, je pleure.

PAUL DALLOZ.

Le Soir :

Victor Hugo ne semblait jouer aucun rôle actif dans notre Parlement : il ne dirigeait aucun groupe, il n'appartenait en propre à aucune des fractions républicaines. S'il siégeait à l'Extrême-Gauche, c'est que sa place naturelle était à l'avant-garde. Il nous frayait la route vers l'idéal ; il ne commandait pas la marche, il ne réglait ni les étapes ni les haltes.

. . . .

Hélas ! de cette couronne de gloire, notre patrie perd aujourd'hui le rayon le plus beau. Par quoi le remplacer ? Par rien. Un seul peuple n'a pas deux Hugo dans un siècle !

Nous n'exagérons rien en affirmant qu'il a fallu dix-huit siècles à notre cher pays pour produire l'auteur des *Châtiments* et des *Misérables*. Satirique, ingénieux, sarcastique, mordant, romancier à l'imagination la plus riche, dramaturge qui a créé un art, ce lyrique, qui dépasse les lyriques de tous les temps, va sans effort de la chanson amoureuse à l'ïambe frémissant, de l'ode sublime à l'épopée prestigieuse. Il résume Corneille et Voltaire, Racine et Rabelais, et l'auteur inconnu de la *Chanson de Roland*, toutes nos gloires et tous nos maîtres, toutes nos aspirations et toutes nos espérances.

A trois siècles d'intervalle, il a repris, mais en l'amplifiant, l'œuvre commencée par Molière. Lui seul parlait au nom de tous, car on sentait, dans ses vers comme dans sa prose, vibrer le génie gaulois.

Et voilà bien pourquoi la mort subite de Victor Hugo est un deuil pour la France entière. Si quelque chose peut nous consoler, c'est la conviction que l'œuvre est impérissable et que le nom de Victor Hugo rayonnera, à travers les âges, comme ceux d'Homère, de Shakespeare et de Molière. Comment, d'ailleurs, la pensée, l'espérance de l'immortalité ne naîtrait-elle pas au bord de cette tombe? Cette fin n'est qu'un recommencement ; cette mort est une apothéose!

GRANDIN.

Le Gagne Petit :

. . . .

Un nom dominera le dix-neuvième siècle dans l'histoire, d'autant plus grand que la

reculée sera plus grande, comme un nom, celui de Voltaire, domine le dix-huitième siècle, et ce nom sera celui de Victor Hugo. De même qu'on a dit : « le roi Voltaire » on pourra dire : « le roi Hugo. » Et cette royauté n'a rien qui puisse offenser, même les républicains, car elle ne repose ni sur le préjugé ni sur le hasard de la naissance. Elle ne fait que consacrer l'œuvre de la nature qui n'a donné à tous également ni les dons de l'intelligence, ni ceux de l'âme, ni ceux de la volonté. Et malheur à l'humanité le jour où elle cesserait de reconnaître la supériorité là où quelque chose de supérieur à elle l'a placée, le jour où elle deviendrait incapable d'admirer, où le mot de génie serait pour elle un mot qui n'aurait plus de sens !

Les vrais grands hommes ne sont pas seulement des hommes plus grands que les autres. Ils sont les bienfaiteurs de l'humanité; ils sont les initiateurs. Ce sont eux qui ouvrent les routes où le reste des hommes marche à leur suite. Ce sont eux qui agrandissent l'idéal des consciences et des intelligences. C'est grâce à eux que le progrès s'accomplit et que, d'âge en âge, une plus noble révélation de l'emploi de l'activité humaine et du but de la vie nous apparait. Que serions-nous tous, nous autres êtres chétifs, si les grands hommes n'étaient là? Mais ils nous communiquent leur souffle, ils nous soulèvent, ils nous emportent à leur suite. Ils nous élèvent au-dessus des appétits vulgaires, au-dessus de nous-mêmes. C'est à eux que nous devons, pour la plupart, ce qu'il y a de meilleur en nous ; les heures où nous avons le mieux valu, ce sont celles où, grâce à eux, nous sommes sortis de nous.

Notre admiration et notre reconnaissance n'acquitteront jamais la dette que nous avons contractée à leur égard.

Victor Hugo a été l'un de ces bienfaiteurs de l'humanité. Il a renouvelé et rajeuni la poésie française à l'heure même où elle semblait ne pouvoir plus être rajeunie et renouvelée ; il a frappé le rocher et en a fait jaillir l'eau vive ; et à cette source pure tout un siècle est venu s'abreuver. Celui qui avait débuté comme un révolutionnaire et un iconoclaste, cinquante ans plus tard est devenu un classique. De par son génie, il a conquis sa place à côté des plus grands, que nul ne songe à lui contester. Poésie lyrique, épopée, drame, roman, il a touché à tout et partout marqué la griffe du lion. Il aura été tout à la fois, on l'a dit souvent, l'Homère, le Pindare et l'Eschyle de la France.

. . . .

CHARLES BIGOT.

L'Ami du Peuple :

Hugo est un mort que nous ne pleurerons pas.

Pendant soixante années, la scène qu'il vient de quitter a retenti de ses triomphes. Et ces triomphes eussent grisé un dieu.

Ses nombreux admirateurs vont nous le faire revivre aux quatre coins de France ; revivre aux quatre coins du globe, sous forme d'un dieu de marbre, ou de bronze.

— Grand bien lui fasse !

Personne encore, personne dans notre langue n'avait habillé son œuvre d'une façon aussi étincelante.

Pas un écrivain, peut-être, n'avait encore été autant que lui, à la fois fécond, varié, original et brillant.

Comme lui, peut-être, pas un lyrique n'avait su faire vivre l'Histoire.

Comme lui, peut-être, pas un chantre n'avait su faire pleurer une harpe : pincer les fibres du cœur.

Pas un poète, avec une note aussi tendre, n'avait chanté les enfants.

Chanté la nature.

Pas un peintre, n'avait dessiné la campagne les ruisseaux, les prés ; ni, comme lui, colorié les bois, les oiseaux, les papillons et les fleurs.

Hugo reste donc un admirable, un incomparable artiste.

Mais Hugo n'est point un mort que nous pleurons.

La Nature — que cet illustre appelle Dieu — l'avait doué de facultés immenses.

De plus, grâce au hasard, il possédait ces deux outils de la réussite : argent, santé robuste.

Et sa longue existence de satisfait lui permit d'acccumuler ces travaux intellectuels qui feront l'étonnement des générations à venir.

Si les arts sont bien faits pour charmer, doivent-ils pour cela constituer le but principal de notre être?

C'est pourtant à atteindre à la perfection en littérature que, toute sa vie, Hugo s'est uniquement appliqué.

Aussi quoi d'étonnant qu'il eût acquis cette supériorité dans laquelle toute vanité d'artiste se drape ?

Quoi d'étonnant, après s'être mis à la re-

morque d'une ambition littéraire aussi effrénée, qu'il fût resté sourd à l'appel désespéré des foules : Elles qui placent instinctivement la nécessité de manger à leur faim au-dessus des félicités que peut procurer l'art d'écrire ?

Quoi d'étonnant, si, en 1830, quand, dans les rues de Paris, le canon tonne,

« L'ENFANT SUBLIME » versifie,

tandis que Le Peuple, lui, donne son sang ?

Mais quoi d'étonnant si c'est pour les durs sacrifices que nous n'hésitons pas à affirmer nos préférences ?

En 48, en Juin, quand le sang de l'éternel Martyr se remet à couler dans d'effroyables boucheries ;

Quand le peuple affamé joue encore sa vie pour reprendre la part qu'un gouvernement de républicains hypocrites lui vole — que fait-il ?

Lui le prince du lyrisme, le chantre du sentimentalisme, le poète à la note si tendre, l'adorateur des enfants, le peintre des ruisseaux, des bois, des oiseaux, des papillons, et des fleurs, il échange sa plume enchanteresse, et sa lyre, contre une épée, dont il frappe les désespérés armés par la faim !

Ah ! ce n'est pas quand l'humanité se divise en deux camps :

Ceux qui jouissent — Ceux qui souffrent.

En deux camps irréconciliables ;

Ce n'est pas quand nous avons planté nos tentes déguenillées autour du drapeau des vaincus de toutes les insurrections ;

Et quand nous ne cessâmes d'honorer la mémoire des insurgés qui roulèrent il y a trente ans sous les coups implacables du « Grand Poète » qu'il est vraisemblable que

nous oublions que ce « Grand Poète » fut leur assassin.

Hugo a toujours vécu dans le camp opposé au nôtre.

Il nous a charmé souvent, il nous charmera encore avec ses livres.

Parce que, du côté des pauvres, on produit peu de ces œuvres de l'esprit qui sont les filles du loisir.

Et de même que la bourgeoisie se sert de nos bras pour s'engraisser, — nos bras qu'elle méprise, — de même nous nous repaissons, parfois, de l'œuvre récréative de ces artistes que nous détestons.

Nous nous chargeons, nous, Peuple, d'enterrer nos morts.

Il est naturel que la classe des heureux s'occupe, elle, d'enterrer les siens.

Hugo n'a point trouvé bon de saluer, avec des strophes comme il savait si magistralement en ciseler, les quarante mille cadavres de la Semaine Sanglante.

Hugo a cru même devoir cracher sur ces deux admirables lutteurs : Ferré, Raoul Rigault.

Deux citoyens courageux, honnêtes, qui préférèrent, au culte de la Littérature, celui de la Justice.

Deux hommes tombés, deux vaincus.

L'insulte lui échappa dans une heure de colère : heure de surprise : heure à laquelle apparut enfin, béant, le gouffre qui sépare à jamais le Peuple du dernier « Grand Poète » de la classe bourgeoise.

Après soixante ans de mensonges, et d'ailleurs de perfidies délicieuses — de la part du

chantre des *Châtiments* plus un masque sur les visages.

Situation nette.

Et le Peuple seul y gagnera.

— Allons, messieurs, nous ne cracherons pas sur les vôtres ; mais ne mêlons pas nos cadavres !

. . . .

PHILLIP.

Je
n'ai
pas
cru en toi, mais tu
m'as
bien
ser-
vi !

Victor Hugo laisse 6 millions de fortune ainsi partagés :

Sept cent mille francs aux membres de sa famille.

Deux millions cinq cent mille francs à Jeanne et Georges, ses petits-enfants ;

Deux millions au citoyen et à la citoyenne Lockroy ;

Deux cent mille francs à la Societé des Gens de lettres ;

Cent mille francs à la Société des Auteurs dramatiques ;

Cinquante mille francs à partager entre ses domestiques :

Vingt mille francs aux pauvres de Paris ;

Vingt-cinq mille francs au gardien du rocher de Guernesey ;

Quinze mille francs au concierge de la maison de Bruxelles ;

Cinq cents francs à Lacroix pour avoir mangé sa fortune en éditant les *Misérables* ;

Cent francs au cocher Moore ;

Et pour les révolutionnaires qui se sont sacrifiés avec lui pour la République, depuis 1830, et qui sont encore de ce monde, une rente viagère :

Vingt sous par jour !

. . . .

MAXIME LISBONNE.

Le Journal des Débats :

Immense a été et est encore son action sur les lettres françaises. Tous ceux qui tiennent une plume aujourd'hui, les prosateurs comme les poètes, les journalistes comme les auteurs dramatiques, procèdent plus ou moins de lui. Ils se servent d'épithètes et d'images, ils ont des alliances de termes et des surprises de rimes, des tours de phrases et des formes de pensée, qui sont des réminiscences inconscientes de Victor Hugo. Le style moderne est marqué à son empreinte. Son œuvre écrite passe, par le nombre des volumes, celle même de Voltaire et égale par la puissance et l'éclat celles des plus grands poètes.

. . . .

HENRI HOUSSAYE.

Le National :

. . . .

Victor Hugo a marché avec son siècle, dont son œuvre est une sorte de résumé. D'abord

royaliste, il est venu peu à peu à la République ; mais, royaliste ou républicain, il a toujours lutté pour la liberté, qui fut la grande passion de sa vie. Son œuvre est colossale et la seule énumération des volumes qu'il a publiés suffit à inspirer l'étonnement. Quelle variété dans ces productions merveilleuses ! Que d'idées y sont remuées, arrêtées au vol, fixées sous une forme lapidaire ! Le sublime et le familier, l'idéal et le réel, le rêve et la vérité tangible s'y mêlent et y forment l'éternel poème humain.

. . . .

Poète, dramaturge, romancier, philosophe, auteur de ce récit de voyage : le *Rhin* qui est un chef-d'œuvre, et de ces livres sévères : *Napoléon le Petit* et l'*Histoire d'un Crime*, qui peut-être empêchèrent un autre crime d'être commis par le gouvernement du 16 mai. Victor Hugo a excellé dans tous les genres. Sa vie est contenue dans les documents d'*Actes et paroles*. Son œuvre n'est pas encore entièrement publiée. La postérité en jugera l'ensemble et en dégagera la morale si élevée, si pure, si consolante et si douce, où dominent les deux plus nobles sentiments du cœur humain : l'amour et la pitié.

PAUL FOUCHER.

La Nation :

Sans doute Victor Hugo, comme tous les grands génies, appartenait à l'humanité presque autant qu'à la France.

Mais relisez le prologue de l'*Année terrible*

et demandez si, dans cette poitrine de poète, ne battait pas un cœur de patriote.

Victor Hugo mort, c'est une parcelle de la patrie qui disparaît et qui meurt.

CAMILLE DREYFUS.

L'Echo de Paris :

On ne peut pas dire qu'il n'est plus, il est toujours, mais son génie s'est séparé de ce qui le faisait homme.

La France entière est en deuil : Victor Hugo est mort.

Il ont été quatre depuis que les sociétés se connaissent : Homère, Dante, Shakespeare et Hugo. Poètes plus grands que les prophètes, leur souffle animait l'humanité et l'agrandissait.

Victor Hugo aimait les faibles, les femmes, les enfants et les bêtes. Son âme miséricordieuse avait des attendrissements qui pénétraient les masses. Ses vers était comme la harpe de David apaisant les fureurs de Saül. Il a dit aux grands de ce monde : « Vous n'êtes que poussière ! » Il a dit aux affligés : « Séchez vos larmes et comptez-vous ; chacun aura sa part de soleil... »

Il se repose, mais les germes qu'il a semés jailliront de toutes parts et l'idée féconde se répandra sur toute la surface de la terre. Son corps restera parmi nous, mais il a pour tombeau l'univers. AURÉLIEN SCHOLL.

Le Charivari :

Il y a eu un apôtre dans le poète, un apôtre qui n'a cessé de redire : — Aimons-nous, se-

courons-nous, épargnons-nous. Il avait pour les déshérités une tendresse paternelle. A la difformité physique, il apportait la consolation; il apportait la réhabilitation à la déchéance morale. Toute la devise de son labeur immense a semblé être : Plus de parias!

Voilà pourquoi il y a unanimité aujourd'hui pour pleurer.

Celui-là, on ne se contentait pas de l'admirer on l'aimait.

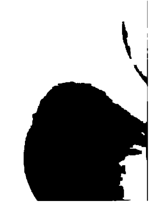
Raconter Victor Hugo, à quoi bon? Sa vie est entrée dans l'histoire. L'apprécier, qui l'oserait ? Son œuvre est entrée dans l'immortalité.

Ce n'est même pas un adieu que nous venons dire au géant terrassé. Ne reste-t-il pas parmi nous! Ne continuerons-nous pas à vivre avec lui, par ses livres, par ses drames?

Ce quil faut maintenant, c'est que la France fasse de ses funérailles un triomphe.

En faisant un splendide cortège au maître de la poésie contemporaine, qui a dominé tout ce siècle de sa taille colossale, elle attestera en même temps son respect pour la liberté de conscience dont Victor Hugo, spiritualiste convaincu, mais philosophe tolérant, a été le glorieux représentant, l'éloquent défenseur.

Tous les rangs, toutes les opinions, en se confondant pour faire plus éclatant le suprême hommage qu'on va lui rendre, attesteront qu'il n'y a plus dans notre pays de religion d'Etat. Et c'est encore un dernier service que Victor Hugo aura rendu à la cause de l'humanité tout entière, en séparant l'espoir en Dieu, qui rapproche les hommes, de l'esprit de secte, qui les a divisés si souvent. — PIERRE VÉRON.



Moniteur universel :

Il est toujours jeune, il a toujours la même grâce et, quand il lui plaît, le même sourire ; mais chacun de ses volumes de poésies qui se succèdent a un épilogue où son front s'assombrit. Sa parole prend on ne sait quel accent qui trouble et tient de la menace.

Il a deux voix, l'une de cristal et qui sonne aussi doux que le timbre de la note harmonieuse, l'autre grondante et profonde de la profondeur d'où elle vient qui est celle de sa pensée. De volume en volume et d'année en année, la profondeur se creuse ; elle se fait abîme, abîme en dessus, abîme en dessous, comme le ciel lui-même, ce double abîme. Il plane, il vole de la nuit au jour entre ces deux infinis. Il y voit, comme l'apôtre, ce que l'œil humain n'a jamais vu ; il y entend ce que n'a jamais entendu l'oreille humaine, et ce que l'apôtre n'a pas cru devoir répéter à qui ne le comprendrait pas, Victor Hugo l'a rapporté à la terre dans une langue que personne ne lui avait apprise.

C'est une langue de Titan, formidable et superbe, une langue faite de tous les métaux, l'or, l'argent, le plomb, le cuivre et le fer, amalgamés par l'incendie comme l'airain de Corinthe. Cet airain inaltérable n'a pas de prix. Le marteau des cyclopes ne le forgerait pas ; Victor Hugo n'a pas besoin — il n'avait pas besoin, hélas ! — du marteau des cyclopes. Il le tordait, il le pétrissait de ses seules mains. Il lui donnait, toutes les formes sans effort. Il le pliait, il le repliait à son gré pour s'en faire son clairon et sa foudre. C'était avec ce clairon qu'il interpellait la foudre di-

vine et l'interrogeait de tonnerre à tonnerre.

Douceur charmante de l'homme de combat. Pour être le chef d'école qu'il a été, Victor Hugo avait le double don nécessaire, le génie et le charme. La séduction la plus gracieuse dans la souveraine énergie du talent et de la volonté.

ÉDOUARD THIERRY.

Le Messager d'Occident :

C'est avec une profonde douleur que la France entière a appris la mort de son grand poète, le plus grand de notre époque !

Le deuil de la France a retenti au dehors et tous les jours les journaux sont encombrés de télégrammes, échos de la peine universelle des esprits et des cœurs haut placés.

Les Parlements, les municipalités, les ministres d'Etat, la jeunesse des écoles, les souverains saluent respectueusement l'âme sublime du chantre français qui vient de mourir.

A ces tristesses de la France, à ces regrets des étrangers, nous venons aussi mèler le tribut de nos larmes.

. . . .

The Morning News :

Si la grandeur se mesure d'après l'intérêt que le genre humain porte universellement à

un homme, Victor Hugo est sans contredit le plus grand hpmme du monde. Dans la vie politique, il y a peut-être quelqu'un dont la puissance, le succès, et l'individualité s'imposent avec la même force à l'attention des hommes.

Mais Victor Hugo n'était pas suivi d'une armée et ne brandissait pas une épée. Il était la souveraineté des cœurs, et il avait atteint sa grande place par les pures qualités de son intelligence, la noblesse de ses propos, la douceur de sa nature. Le grand et illustre poète appartenait à tous les pays, et le monde entier le pleure aujourd'hui.

The Continental Gazette :

. . . .

Dans un tel moment les errements et les exagérations politiques, tout ce qui peut avoir jeté une ombre sur la merveilleuse figure de Victor Hugo est oublié : le monde se rappelle seulement son pouvoir transcendant pour peindre ces pensées et ces mouvements hauts et nobles, que dans les familiarités mêmes de la vie quotidienne reflétait le caractère resplendissant du poète, et son effort continuel pour rendre la nature humaine meilleure que ce qu'elle est.

. . . .

The American Register :

. . . .

La mort de Victor Hugo, tout en arrivant dans la plénitude de son âge et de sa renom-

mée, provoquera un sentiment de regret universel.

Son caractère, nonobstant quelques faiblesses éveillées par cette espèce d'admiration théâtrale dont ses compatriotes l'avaient entouré, était cependant un grand caractère : son cœur était sans nul doute bien noble, mais sa tête était assez souvent en défaut. Quant à ses œuvres de poète il ne peut pas y avoir deux opinions.

Aucun poète peut être, dans toute l'histoire n'a parcouru une carrière aussi extraordinaire que la sienne. La vie de Victor Hugo est le grand roman du dix-neuvième siècle.

. . . .

Paris-Rome :

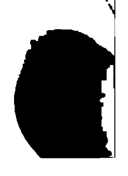
Un grand malheur a frappé le monde. Victor Hugo est mort.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quels sentiments toute l'Italie partage l'émotion de la France en ces jours où elle est frappée dans une de ses illustrations les plus grandes.

. . . .

Toute l'œuvre de Victor Hugo est remplie de ces sentiments de liberté et de solidarité des peuples qui sont l'avenir des deux nations.

C'est pour cela que le malheur qui a frappé aujourd'hui la France, frappe aussi au cœur l'Italie. Que cette communion de la douleur resserre les liens de fraternité cordiale entre les deux pays destinés à marcher ensemble sur la voie du progrès.



DÉPARTEMENTS

La Gironde :

. . . .

On ne peut s'empêcher, à l'heure où cette destinée vient d'aborder au terme inévitable, d'en assimiler le développement à la puissante et harmonieuse évolution des forces naturelles. Cette vie n'a-t-elle pas eu, l'un après l'autre, sans heurt, sans secousse, sans défaillance, son aurore, son matin, son éblouissant midi, son grandiose crépuscule, et au moment où elle s'achève, ne compare-t-on pas, malgré soi, Victor Hugo qui meurt à quelque soleil qui se couche ?

. . . .

Si son nom est le plus vénéré, le plus aimé, le plus acclamé de tous ceux dont la nation française ait depuis cinquante ans salué la vie, fêté les anniversaires et pleuré la mort, c'est que nous avons vu en cet homme encore autre chose qu'un sublime faiseur de vers et de prose, c'est que placée, comme il l'a dit ui même, « au centre de tout comme un écho sonore », son âme de penseur et de poète a recueilli et répété en les amplifiant tous les chants et tous les cris, tous les désirs et

toutes les aspirations de la démocratie, c'est à-dire de l'humanité moderne.

C'est pour avoir personnifié en quelque sorte l'idée de progrès, pour avoir eu la foi dans l'avenir et dans l'idéal, pour avoir appelé, prédit, annoncé l'avènement de la justice, de la liberté, de la fraternité, réalisées par le développement d'une République devenue peu à peu et de proche en proche universelle ; c'est pour avoir été comme un prophète de l'idée humanitaire, républicaine, et, pour tout dire en un mot, de l'idée française ; c'est pour avoir signalé, d'une voix si haute et d'une conviction si profonde, comme une vigie plus clairvoyante veillant sur un sommet plus élevé, le « lever lointain du droit humain » sur l'horizon de l'histoire ; c'est pour s'être fait, en maintes occasions mémorables l'interprète de la volonté collective, le verbe de la conscience nationale, que Victor Hugo est devenu l'écrivain, le poète, le grand homme, et, comme aurait dit Carlyle, le « héros » si cher à la France.

. . . .

Le Phare de la Loire :

. . . .

Plutarque rapporte que, sous le règne de Tibère, un certain pilote, nommé Thamas, qui naviguait dans la Méditerranée, entendit ces mots retentir au milieu de la nuit : *Le grand Pan est mort !* puis de tous côtés s'élevèrent des plaintes et des gémissements comme si la nature entière se fût désolée et mise en deuil.

Le grand Pan c'était le Monde romain qui s'écroulait.

Cette légende reprise par Rabelais et de nos jours par Henri Heine, dans ses *Dieux en exil*, nous revient d'autant plus naturellement en mémoire, que lors de la mort du grand Goëthe, par toute l'Allemagne on entendit la même lamentation.

Le grand Pan est mort !

Avec Goëthe s'éteignait le dernier survivant du XVIII[e] siècle.

Victor Hugo qui résume toutes les gloires, tous les progrès, toute la civilisation du XIX[e] siècle, semble disparaître, à son tour, comme un dernier soleil dans le couchant enflammé.

Comme le dit si justement aujourd'hui même un autre poète, Catulle Mendès, les plus hautes paroles de ce siècle, n'est-ce pas lui qui les a proférées ? N'a-t-il pas été, dans toute l'immense envergure de la pensée humaine, l'exemple du bien et l'exemple du beau ? Et les poètes les plus grands, comme les plus humbles, qu'adviendra-t-il d'eux quand il ne sera plus là pour imposer aux plus rebelles la toute puissante dictature de son génie ? »

Que nous reste-t-il à perdre encore après lui?

La France aura raison de pleurer et de s'incliner sur la tombe qui vient de s'ouvrir.

Elle va y déposer le plus illustre de ses enfants ! G. S.

Le Courrier de Lyon :

Victor Hugo, c'est le nom que vous lirez en tête de tous les journaux, que vous entendrez

sortir de toutes les lèvres, qui occupe tous les esprits, que l'électricité et la vapeur, moins rapides que la renommée, transportent aux confins de l'univers civilisé et transmettent à tous les échos.

Nous ne pensons pas que jamais plus universelle gloire ait été saluée par de plus universels regrets et de plus universelles louanges.

A peine quelques notes criardes, quelques dissonances aigres détonnent-elles dans l'hymne général qui s'élève autour du cercueil de celui qui fut le grand génie poétique du siècle et de l'Europe.

Si Victor Hugo appartient à la France, en effet, par sa naissance, ses affections, sa vie et sa mort, par l'admirable langue qu'il forgea et qu'il assouplit à un rythme nouveau, les autres nations peuvent revendiquer, elles aussi, une part des inspirations, et des conceptions sublimes de cette vaste intelligence que ne borna aucune frontière.

. . . .

L'Union Bretonne (Nantes) :

Il était chargé de gloire; mais, surfait sur plusieurs points, il s'offrait avec une sorte d'orgueil encombrant et tumultueux à la critique la plus sévère. Toutefois, devant l'éternelle majesté de la mort succédant brusquement à la majesté souvent éphémère du génie lui-même, nous ne voulons nous souvenir que du poète incomparable, sans songer à l'homme politique si mobile, si vulnérable et si incomplet.

Et cependant c'est à l'homme politique, égaré dans des insanités étranges et presque coupables, que l'on va faire des funérailles tapageuses; c'est lui qu'on va louanger jusqu'à la plus folle hyperbole; c'est sur lui qu'on va répandre des fleurs malsaines et à l'avance flétries.

. . . .

Victor Hugo fut à la fois supérieur parmi l'élite des littérateurs de ce siècle et médiocre parmi les plus imparfaits des hommes politiques; et c'est justement dans sa médiocrité qu'on cherchera son plus vif relief; c'est par son infirmité qu'on s'efforcera de le hausser jusqu'à ternir sa gloire, ne pouvant l'effacer.

Il marquera comme un poète pour ainsi dire sans rival; mais on ne peut trouver en lui, quoi qu'on fasse, la solide étoffe d'un véritable grand homme.

ERNEST MERSON.

Le Journal du Havre :

Toute la presse — et nous pourrions dire toute l'Europe — rend, ce matin, un pieux hommage à l'illustre poète qui vient d'entrer dans l'éternité.

Nous n'essayerons, ici, ni de retracer la vie du grand patriote, ni d'analyser son œuvre colossale. Depuis longtemps, Victor Hugo est entré dans l'histoire, et si quelques voix se sont élevées, dans ces dernières années, pour critiquer l'homme politique, ces voix sont muettes, aujourd'hui, et la mort de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre est un deuil national, plus encore, un deuil universel.

Le premier résultat de cette mort a été de provoquer une trêve entre les différents partis, et les journaux de ce matin consacrent tous leur premier article, — quelques-uns leur première page, — à ce douloureux événement.

Avec la mort de Victor Hugo commence son apothéose.

. . . .

Le Messager du Midi :

. . . .

Si nous savons ce que la mort, ce que le sentiment patriotique commandent, et si nous faisons taire des ressentiments bien légitimes pour ne voir en Victor Hugo que le chantre des gloires de la France, nous avons certes le droit de trouver que les amis du grand homme dépassent la mesure et risquent de ridiculiser celui qu'ils avaient fait leur esclave et qu'ils prétendent, aujourd'hui, adorer à l'égal de Dieu.

. . . .

Le Courrier de la Gironde :

. . . .

Victor Hugo est une illustration nationale. Sa gloire, comme l'a dit M. le président du Sénat, n'appartient à aucun parti, à aucune opinion. Elle est à tous. La France entière va marcher derrière ce cercueil. Pourquoi, suivant l'heureuse expression d'un de nos jeunes

poètes bordelais, Dieu ne marche-t-il pas devant ?

. . . .

Le Petit Lyonnais :

La nouvelle de la mort de Victor Hugo va causer dans le pays une émotion profonde qui trouvera dans le monde entier un douloureux écho.

. . . .

C'est, en effet, la plus haute personnification de ce temps qui disparaît. On dira le siècle de Victor Hugo, comme on a dit du précédent : le siècle de Voltaire.

L'Avenir de l'Aude :

Devant cette tombe où va descendre le poète le plus puissant et le plus fécond que la France ait produit, que tous les fronts s'inclinent et que tous les genoux fléchissent !

. . . .

Regardons les cieux pour y chercher la trace de ce rayon d'immortalité qui se dégage du front des poètes, même lorsque ce front s'est couvert, comme à plaisir, de toutes les poussières de ce monde, bien avant d'être descendu dans la poussière du tombeau !

Le Mémorial d'Amiens :

. . . .

Victor Hugo n'a été ni un matérialiste, ni

un adversaire irréconciliable du catholicisme.

Nous n'en sommes que plus à l'aise pour rendre ici un sincère hommage à sa mémoire.

Mais, s'il n'était même pas permis de pardonner au pamphlétaire ses moments de haine il resterait encore dans la vie du patriote, dans les œuvres du poète assez de grandes choses et de chants sublimes pour mériter l'admiration de la France tout entière.

C'est pour cette France qu'il a dit :

Gloire à ceux qui sont morts pour elle.

A notre tour, disons : Gloire à celui qui est mort en l'aimant et qui l'a honorée par son génie !

Et c'est surtout à la grande famille des Lettres, à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, que revient le droit et le devoir de célébrer la mémoire du poète national qui a illustré un siècle.

Voilà pourquoi, sans distinction d'opinions, nous nous sentons tous une émotion au cœur. Voilà pourquoi toutes les têtes s'inclinent avec respect et pourquoi ma plume modeste ose écrire ces grands mots : Honneur et gloire à jamais à la mémoire de Victor Hugo, notre maître à tous !

L'Espérance du Peuple :

Victor Hugo est mort aujourd'hui.

Sa maladie a donné lieu à un spectacle vraiment humiliant pour la nation française.

Tous les journaux républicains, les plus nombreux, hélas! des journaux conservateurs même, déraisonnent à faire pitié ! Ils encensent Victor Hugo comme un dieu : « On sent, dit l'un, que si Victor Hugo meurt, ce siècle aura perdu *son soleil !* » Un autre écrit : «Victor Hugo est né avec le siècle, et s'il disparaissait, il semble *qu'il emporterait le siècle avec lui* ! » Un troisième ne veut pas admettre que ce poète puisse mourir. Un quatrième cite avec des transports d'admiration ce mot du malade : « Allons, il est temps de *désencombrer mon siècle* ! »

Dans toute la France républicaine, et même un peu dans l'autre, résonne l'écho de ces flagorneries monstrueuses ; elles sont d'autant plus ridicules que depuis longtemps, Victor Hugo était en quelque sorte tombé en enfance. Le poète qui a tant chanté l'ombre n'était lui-même qu'une ombre ; cette intelligence, jadis si belle, était enveloppée d'une nuit épaisse ; un seul rayon la traversait encore ; par instant brillait la flamme de l'orgueil et son éclat douloureux ne servait qu'à rendre plus lamentable le chaos où gisaient tant de ruines.

Enorme était son génie, plus énorme encore son orgueil, c'est ce qui l'a perdu. Victor Hugo s'est révolté contre Dieu, coupable d'être plus grand que lui ; il l'invoquait pour la forme, parce qu'il le fallait bien ; Dieu résume toutes les grandeurs, toutes les gloires, toute les splendeurs de l'infini, et l'aigle, ne pouvant ramper, est forcé de voler au ciel. — Mais le cœur n'y était pas. Dans ses invocations les plus lyriques, le cri sortait des lèvres avec force pour monter en haut, mais il ne jaillis-

sait pas du cœur, avec l'élan de la foi et l'onction de l'amour.

. . . .

H. A. MARTIN

La Dépêche de Toulouse :

La terre va recouvrir le corps de celui qui fut Victor Hugo, mais Victor Hugo n'est pas mort. La civilisation grecque a disparu, les dieux du paganisme se sont évanouis ; l'Iliade et l'Odyssée sont encore debout. Les sociétés modernes se transformeront, les dogmes de la catholicité s'écrouleront ; l'œuvre de Victor Hugo, toujours jeune et vivante, resplendira à travers la fuite des siècles. On a dit de lui qu'il était entré, vivant dans l'immortalité ; rien de plus exact, et, comme Voltaire, il aura assisté vivant à son apothéose : le siècle précédent porte le nom de Voltaire, Victor Hugo donnera son nom au siècle que domine son génie, et il est assuré de cette immortalité — en est-il d'autre que cette survivance des choses de l'esprit — qui s'attache aux créateurs et aux puissants artisans de la pensée.

Non, Victor Hugo n'est pas mort ; non, le chantre surhumain de la *Légende des Siècles*, le poète étincelant des *Orientales*, le patriote vengeur des *Châtiments* et de l'*Année terrible*, le philosophe plein de pitié des *Misérables*, le styliste impeccable de *Notre-Dame de Paris* et des *Travailleurs de la Mer*, le grand-père adoré des petits enfants n'a pas disparu. Sans doute, son enveloppe périssable est détruite, et, dans quelques jours, elle ne tiendra pas plus de place que celle du plus

humble... *quot libras in duce summo?*.... mais ses œuvres illumineront d'un éclat radieux le temps présent et les siècles à venir.

Victor Hugo n'est pas mort, son immortalité continue.

Le Nouvelliste de Bordeaux :

Victor Hugo est mort !

C'est un grand poète qui s'éteint ; c'est une gloire nationale qui disparaît.

Il n'est pas un Français qui puisse rester indifférent à ce deuil cruel.

Mais plus profonde et plus amère sera la douleur de la France chrétienne qui avait salué avec tant d'enthousiasme le poète adolescent et qui, demain, n'aura point de place derrière le cercueil du vieillard.

Silence devant sa tombe !

Que d'autres, exploitant les défaillances de son génie, se fassent une réclame sacrilège de sa dépouille. Nous n'oublierons pas, nous chrétiens, qu'il n'a jamais été plus divinement inspiré que lorsqu'il a chanté Dieu et l'âme immortelle !

A eux, l'homme de parti : à nous le poète !

Que Dieu ait pitié de lui !

Lyon Républicain :

La douloureuse nouvelle que tout faisait malheureusement pressentir, depuis trois jours, est arrivée. Victor Hugo est mort. C'est un deuil national ; c'est même un deuil

universel, car cet incomparable génie avait autant d'admirateurs passionnés et respectueux qu'il y a d'esprits d'élite dans le monde entier. C'est à cette source inépuisable de toutes les grandes pensées, de tous les nobles sentiments et de toutes les inspirations généreuses que s'est retrempée, regénérée et fécondée, depuis un demi-siècle, notre littérature et celle de tous les peuples.

. . . .

Le Journal de Roanne :

. . . .

Quant à l'homme politique...., la postérité s'en souciera-t-elle ? Et se souviendra-t-on, dans cinquante ans, que l'auteur de la *Prière pour tous* fût variable en religion comme en politique ?

Celui que la France pleurera, ce n'est pas, je suppose, le collègue de M. Labordère. Non, c'est l'incomparable poète, c'est le merveilleux écrivain, c'est l'homme aussi bon, aussi généreux que fort, qu'aucune infortune ne laissa insensible, et qui aima sa patrie jusqu'à l'adoration ! Les lettres françaises sont frappées du deuil le plus grand qui puisse les atteindre : leur plus illustre représentant, leur orgueil, le génie qui a dominé tout ce siècle, disparaît. Une lumière, déjà vacillante, mais puissante encore, s'éteint tout à coup.

Peut-on éprouver d'autre sentiment qu'un deuil patriotique, quand meurt un si grand Français ?

Le Radical de Marseille :

La France entière, depuis hier, est plongée dans le deuil le plus profond.

Victor Hugo, notre grand poète national, Victor Hugo, qui défendit si bien le faible contre le fort, celui qui écrivit les belles pages indignées de « Napoléon-le-Petit », vient de mourir, entouré des siens, et pleuré de tous ceux qui connurent son cœur et sa belle âme.

A côté du grand patriote, qui paya de l'exil sa révolte contre l'Empire, à côté du grand écrivain, du fécond, du charmant et du puissant poète, Victor Hugo incarnait tout ce dix-neuvième siècle dont il fut la lumière.

. . . .

Le Normand (Lisieux) :

. . . .

La Libre-Pensée, la Franc-Maçonnerie, la République vont s'emparer de la dépouille mortelle du grand écrivain, de l'illustre poète et en faire l'objet de démonstrations bruyantes.

Pendant ce temps, la France religieuse et chrétienne, la vraie France, en proie à la douleur, priera pour celui qui a méconnu à ses derniers instants la main qui l'avait si largement comblé des dons les plus beaux de l'intelligence et du génie.

Le Progrès de la Somme :

. . . .

Si la patrie en larmes se prépare à faire

aux dépouilles de celui qui vient de s'éteindre des funérailles comme on n'en vit jamais, c'est que Victor Hugo fut quelque chose de plus qu'un puissant écrivain.

Derrière l'homme de lettres, il y avait un grand cœur, toujours prêt à embrasser les causes justes, à élever la voix — fût-il seul — en faveur des malheureux ; il y avait aussi un grand caractère, celui de l'homme qui sacrifie tout à ses convictions ; qui ne se met jamais du côté de l'oppresseur, mais qu'une générosité instinctive pousse toujours vers les opprimés qui souffrent.

C'est grâce à cette alliance des plus nobles qualités du cœur avec les dons les plus éblouissants de la plus splendide imagination que Victor Hugo est devenu l'idole du peuple ; c'est grâce à l'action encore plus qu'au génie littéraire qu'il s'est élevé, de son vivant, à une royauté intellectuelle que nul ne songeait plus à contester, et qu'à la nouvelle de sa mort une acclamation unanime le déclare digne des honneurs du Panthéon.

Le Progrès National :

Victor Hugo est mort ; il est mort sans qu'un prêtre vint consoler et sanctifier sa dernière heure, et les obsèques de cet homme dont le génie a rayonné sur la première moitié de ce siècle, aura les funérailles du premier communard venu.

. . . .

Funérailles nationales, dit-on ! Oh, que non pas, car il a trop outragé et vilipendé tout ce que nous respectons et aimons, il a trop blas-

phémé, il a trop bavé sur les saintes choses pour que nous puissions nous associer sans arrière-pensée à ce deuil auquel nous convie un gouvernement que nous méprisons et que Victor Hugo n'a pas dédaigné de servir.

Il avait le génie, il avait la gloire, il avait le respect et l'admiration de tous ceux qui sont capables de respecter et d'admirer le génie, mais son orgueil insatiable a trouvé que ce n'était pas assez, il fallait à son ambition l'approbation de la canaille, et le poète est volontairement descendu des régions sereines de la poésie pour se jeter — lutteur obscure et incapable — dans cette misérable arène politique où luttent, dans la fange et la boue, des ambitions déchaînées.

. . . .

Le Journal de Bordeaux :

Une grande existence vient de s'éteindre. Victor Hugo est mort.

Il y avait en lui deux hommes : le poète national, le grand poète, et l'homme politique. ambitieux démesuré, turbulent et pamphlétaire.

Poète, il n'a pas été égalé. Le monde entier nous l'envie. Vastes pensées, forme harmonieuse, éblouissante toujours, parfois sublime. Du génie partout.

. . . .

Le Journal de Roubaix :

Victor Hugo est mort!

Voici que tout est fini et qu'une fois de plus

le néant de tout ce qui est humain s'affirme devant le corps sans vie de ce souverain littéraire, qui a tenu tant de place dans l'art, créé tant de chefs-d'œuvre, remué tant d'intelligences, entendu son nom voltiger sur les lèvres de tant de millions d'hommes.

Les amis, les sectaires qui gardaient le grand poète, qui ont écarté de son lit de mort les consolations de la religion, nous montreront bientôt ce que valait leur attachement.

La foule, à laquelle Victor Hugo a tout sacrifié, l'abandonnera bien vite ; il n'existe déjà presque plus de conformité d'idées entre le poète et son parti, et l'on a déjà interdit dans les écoles les volumes dans lesquels l'auteur des *Feuilles d'automne* parlait de Dieu.

C'est nous qui recueillerons cette figure immortelle lorsque ceux qui s'en sont servis comme d'une réclame et d'un drapeau auront cherché d'autres idoles. C'est nous qui nous souviendrons que Victor Hugo a été, pendant les meilleures années de sa vie, le représentant des nobles traditions de l'Humanité, le chantre des gloires de la France.

. . . .

Le Patriote des Pyrénées-Orientales (Perpignan) :

Victor Hugo laissera une place considérable dans l'histoire de la littérature française comme créateur d'une école littéraire funeste dont les Goncourt et les Zola sont les produits.

Doué de dons merveilleux et d'un orgueil

plus merveilleux encore, Victor Hugo n'a jamais eu l'esprit bien équilibré.

Tour à tour, légitimiste, bonapartiste, républicain, il n'a été en réalité qu'un poète, mais surtout un poète lyrique ; son nom restera dans la poésie contemporaine à côté, mais point au-dessus de Lamartine.

Le Progrès de la Charente-Inférieure (Saintes) :

. . . .

Au moment où la tombe s'ouvre sur le spectre de cet homme (car, à nos yeux, l'écrivain de génie est mort depuis longtemps), nous voulons rendre hommage à celui qui célébra, dans des vers immortels, les épopées napoléoniennes.

L'Empire, en effet, n'eut pas de chantre plus inspiré, d'admirateur plus fervent que le grand poète qui s'éteint aujourd'hui pour la seconde fois.

Nous ne voulons mêler à notre admiration ni acrimonie, ni amertume.

Et pour le renom de Victor Hugo, nous soutenons qu'il est mort, il y a bien des années, et qu'il ne restait, depuis longtemps, de l'ancien grand homme que..... M. Vacquerie !!

F. D-L.

Le Petit Rouennais :

La France vient de perdre son plus grand homme, celui dont la gloire balance la gloire des plus grands noms de l'antiquité. L'immor-

talité, dont il a connu, de son vivant, les douceurs, lui est définitivement acquise, et Victor Hugo, désormais, est au rang d'Homère, d'Eschyle, de Shakespeare, de Molière et de Corneille. Le grand poète national est mort, et l'on peut d'autant mieux lui donner ce beau titre que tous les partis le pleureront et lui tresseront des couronnes. Victor Hugo n'est pas l'homme d'une école ou d'une coterie, mais le grand poète de la France entière. Sa mort cause une émotion plus profonde que celle d'un souverain, et demain, le pays lui fera de plus superbes funérailles que jamais rois ou empereurs n'en ont eues.

. . . .

Le Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire :

. . . .

Le plus grand poète des temps modernes, celui que l'univers s'était habitué à appeler le « Maître » et devant qui nulle rivalité n'avait osé élever génie contre génie, gloire contre gloire, est descendu, hier, dans le néant du tombeau, après avoir empli de l'éclat de son nom et du bruit de sa renommée, le dix-neuvième siècle presque tout entier.

. . . .

Victor Hugo fut, jusqu'à soixante ans, un croyant convaincu. Les plus magnifiques de ses vers ont été inspirés par le sentiment religieux et la foi catholique. Il s'en est allé de ce monde, prosaïquement, comme un vulgaire libre-penseur, qui n'aurait nul souci des destinées de l'âme immortelle.

Petite fin d'une grande existenee.

Le Courrier Républicain de l'Aveyron (Rodez) :

. . . .

Poète, Victor Hugo a transfiguré le vers français par une révolution féconde ; fait vibrer toutes les cordes de la lyre ; rajeuni les thèmes éternels de la passion humaine ; personnifié en images éblouissantes de grâce et de force les abstractions de la philosophie et de la science ; créé un monde dans le monde.

Citoyen, il a fait, comme Châteaubriand, Lamartine, Lamennais, son ascension vers la lumière en se dégageant des préjugés monarchiques et cléricaux auxquels semblaient le river sa naissance et ses premiers écrits ; il s'est montré, à la tribune et dans le livre, l'avocat de toutes les libertés et de toutes les clémences ; il a été, sur la terre d'exil, la vertu qui ne fléchit pas devant le crime qui triomphe.

Les républicains admiraient en lui le flagellateur du césarisme, l'apôtre des revendications démocratiques, le prophète de la fraternité des peuples. Mais ce ne sont pas seulement les républicains, ce sont tous les êtres pensants qui doivent s'unir dans le deuil de cette immense personnalité. Victor Hugo ne fut pas l'homme d'un parti : il fut l'homme de l'humanité.

JOSEPH FABRE.

La Guienne (Bordeaux) :

Pour une fois le président du Sénat s'est fait l'interprète du sentiment national en

disant hier, au sujet de la mort de Victor Hugo : « Sa gloire n'appartient à aucun parti, à aucune opinion. C'est l'apanage et l'héritage de tous. »

Oui, quelques efforts que fasse un parti, disons-mieux, une secte qui se fait une triste habitude de l'exploitation des cadavres, on a pu, profitant de rancunes séniles et d'un orgueil sans bornes, soigneusement encensé, nous confisquer les dernières années du grand poète et l'on pourra demain faire servir sa dépouille à de scandaleuses manifestations d'impiété ; ce que l'on ne pourra jamais nous prendre, c'est sa gloire, qui est une gloire française, c'est son œuvre dont la meilleure part, la plus pure et la plus belle, est celle dans laquelle il se glorifie lui-même de demeurer fidèle

... Au sang qu'ont versé dans sa veine
Son père, vieux soldat, sa mère Vendéenne !

. . . .

Pauvre sublime poète ! Malgré ses erreurs, malgré ses palinodies, malgré tout et malgré tous, sa mort nous met en deuil parce qu'elle est un deuil réel pour tous ceux qui admirent le génie et qui aiment la France, dont il devait accroître le trésor de gloire.

Le Petit Marseillais :

On a dit de Victor Hugo qu'il était entré vivant dans l'immortalité, qu'il avait pu voir de ses yeux sa propre apothéose. C'est vrai. Sa gloire a reçu, lui vivant, cette consécration suprême, qui ne luit d'ordinaire que pour les morts. L'Europe entière l'a reconnu

comme un de ces génies universels dont il avait, dans son *William Shakespeare*, groupé tous les noms, en oubliant le sien naturellement, mais en le faisant entrevoir.

. . . .

La Revue Bourguignonne :

. . . .

Dans les innombrables chefs-d'œuvre que l'écrivain sans rival a semés sur son passage, on retrouve la fécondité et la diversité, ces signes les plus essentiels du génie.

. . . .

Mais malgré son prodigieux génie, Victor Hugo n'a exercé que très peu d'influence sur les idées de son temps.

La politique, qui a fait tant de victimes parmi les illustrations contemporaines, lui a été fatale.

Le Courrier du Pas-de-Calais :

. . . .

Il y a deux hommes parfaitement distincts et parfaitement dissemblables en Victor Hugo.

Nous saluons, nous, le grand et généreux écrivain, celui dont de légitimes admirateurs perpétueront le grand souvenir, mais nous nous détournons de l'Ombre qu'on veut élever sur les autels d'un culte nouveau, dans la résurrection d'un paganisme qui n'a même pas, comme celui des anciens, l'excuse d'une poétique mythologie.

Victor Hugo n'a été qu'un homme. Un

homme justement illustre, mais un homme comme tant d'autres, poursuivant le secret des grandes vérités politiques et morales, et succombant à la peine, sans l'avoir découvert.

Le Progrès de l'Est :

La mort de notre grand poète national est un deuil pour tous les membres de la famille française. Elle provoque à la frontière une impression particulièrement douloureuse.

La Lorraine saluait dans l'auteur de *L'année terrible* un patriote incomparable.

Elle lui devait les rares heures de joie qu'elle avait goûtées sous l'empire, en lisant : *Les Châtiments*.

Elle était fière de sa gloire. Elle lui savait gré d'avoir donné à la langue française un prestige renouvelé qui étendait hors de nos frontières le rayonnement de nos idées.

Nancy le pleure comme Metz et Strasbourg le pleureront, mais en faisant serment de le relire.

L'Anjou :

. . . .

Même nous voyions toujours en lui, nous autres catholiques et royalistes, le chantre inspiré des fêtes et des deuils de la Monarchie, alors que les républicains célébraient en Hugo le Juvénal des *Châtiments* ou l'auteur des *Misérables*.

Et, aujourd'hui encore, devant ce cercueil

que n'accompagneront pas au champ du repos les prières de l'Eglise, nous ne voulons pas désespérer du salut éternel de cette âme que Dieu se plut à enrichir des dons les plus merveilleux.

L'Echo Rochelais :

. . . .

Nous eussions voulu, devant cette mort, ne nous occuper que du poète magnifique,

Génie entré vivant dans l'immortalité

qui a jeté quelques rayons d'or sur les boues de ce XIX[e] siècle. Les politiciens qui ont exploité plus encore le nom que l'esprit de Victor Hugo, ne nous le permettent pas. Ils laissent de côté les *Odes*, les *Feuilles d'automne*, le créateur dramatique, puissant entre tous, d'*Hernani*, de *Ruy-Blas*, de *Marion Delorme*, de *Marie Tudor*, d'*Esmeralda*, pour mettre en scène le bonze politique qui ne s'est guère affirmé que par des maximes solennelles, solennellement démenties par ses propres écrits. *Summa injuria.*

Nous avons plus de respect de la mort et voulons oublier devant cette tombe qui s'ouvre les contradictions, les défaillances, les inconséquences de l'homme politique, pour ne nous rappeler que le poète magique.

La Petite Gironde :

. . . .

La France, les lettres et, on peut le dire,

l'humanité tout entière viennent de faire une perte irréparable: Victor Hugo est mort aujourd'hui, après une maladie de quelques jours à peine, alors que sa verte vieillesse semblait lui promettre encore de longues années de vie heureuse et honorée.

Son génie littéraire incomparable rayonnait sur le monde entier; il était pour sa patrie un légitime sujet d'orgueil. Son cœur était à la hauteur de son genie. Nul plus que Victor Hugo ne fut épris des nobles causes; nul ne mit au service d'idées, parfois utopiques, mais toujours généreuses, une foi plus ardente, un talent plus puissant.

Républicain, Victor Hugo l'était avec passion depuis la maturité de son âge, et lorsque son esprit se fut dégagé des liens de sa première éducation, ce fut pour toujours; nul converti ne resta plus fidèle à la cause démocratique, nul ne la servit avec plus d'éclat et de ténacité, nul plus que lui n'aima la Patrie et la République dont il ne séparait plus les noms.

Tous les républicains, tous ceux qui honorent les lettres, tous les patriotes pleureront donc comme une calamité publique la mort de Victor Hugo, qui est dans toute la force du terme un deuil national.

Tous adresseront comme nous à la famille qu'il aimait tant, et qui entourait sa vieillesse de tant de respect et de piété filiale, l'expression de leur douleur et l'assurance de la part bien vive qu'ils prennent au coup qui la frappe.

La Rédaction.

Le Ralliement (Montauban) :

. . . .

Que les francs-maçons se saisissent demain du cadavre de ce grand homme pour faire, autour de cette dépouille sacrée d'un chrétien, odieusement parade de leur impiété.

Le Victor Hugo de nos grands jours ne leur appartient pas.

Il est à nous le Victor Hugo de génie, l'auteur des *Odes et Ballades*, des *Feuilles d'automne*, des *Chants du crépuscule*, *etc.*

Avec nous il a adoré Dieu, avec nous il a honoré et aimé la royauté, avec nous il a détesté la révolution et ses bourreaux.

A vous républicains, Francs-maçons et impies, le Victor Hugo de la décadence, l'auteur des *Travailleurs de la mer* et de *l'Homme qui rit !*

Et maintenant, gardons, malgré toutes les apparences, l'espoir que Dieu, dont la miséricorde est infinie, aura au dernier moment triomphé dans le cœur de cet homme que le démon de l'orgueil avait séparé de lui.

. . . .

Le Courrier de l'Eure :

. . . .

Son éclat eût été sans égal si, à côté du poète des *Rayons et des Ombres*, il n'y avait eu le politicien dévoué à une secte intolérante et haineuse, et dévoué uniquement pour pouvoir donner satisfaction à ses rancunes.

Car l'auteur de l'*Ode à la Colonne* et de la *Prière pour tous* ne fût pas devenu le solen-

nel gâteux que nous avons eu la tristesse de voir en ces dernières années, si, en 1849, celui qui devait bientôt être l'Empereur avait voulu lui confier le portefeuille de l'instruction publique.

Mais il ne nous plaît pas d'insister autrement à ce sujet. Si graves qu'aient été les fautes de Victor Hugo, quelques critiques qu'on puisse porter contre celui qui, dans son âge mûr, a brisé d'un cœur si léger les dieux qu'avait adorés sa jeunesse. Victor Hugo n'en reste pas moins une des gloires littéraires les plus belles de la France.

L'Autunois :

Les journaux républicains sont en deuil ; cela se conçoit. Victor Hugo, qui avait successivement encensé tous les régimes, devait naturellement, au déclin de sa vie, verser dans l'ornière républicaine.

Ses dernières œuvres littéraires trahissent un déplorable affaiblissement du cerveau. Depuis longtemps le poète était mort, l'homme seul avait survécu.

Le Petit Bordelais :

Hugo a été, il est Homère, Eschyle, Juvénal, Dante ; il est l'incarnation la plus complète de la poésie. Il a connu toutes les joies, il a connu toutes les douleurs. Il a été le défenseur du faible, à l'égal de Voltaire. Il a eu ses Calas.



Le Conservateur du Gers (Auch) :

. . . .

Celui qui fut un illustre poète, le chantre inspiré de la Vérité religieuse et du Droit monarchique, est mort hier, vers deux heures de l'après-midi, comme un païen, après avoir souillé, dans la seconde partie de sa vie, l'auréole glorieuse que lui avaient value les premiers accents de sa lyre.

. . . .

Le Nouvelliste de Rouen :

Victor Hugo est mort. Quoique prévue depuis huit jours, cette nouvelle causera non seulement en France, mais dans le monde entier, une vive et légitime émotion. Le poète des *Odes et Ballades* et de la *Légendes des siècles* était, en effet, le plus brillant et le plus glorieux représentant des lettres françaises au XIXe siècle. Sa royauté littéraire, longtemps contestée, était maintenant tacitement reconnue, et, ceux-là mêmes dont ils ne craignit pas de froisser les convictions et de blesser les consciences, en ces derniers ouvrages, se condamnaient par déférence à un silence attristé. Comme homme politique, en effet, si V. Hugo appartient à un parti, comme poète, la France entière a le droit de le revendiquer comme un des siens.

. . . .

Le Journal du Loiret :

. . . .

Homme d'imagination, Victor Hugo le fut

certainement au suprême degré. Chez lui la faculté d'imaginer, c'est-à-dire de voir et de traduire l'idéal n'a point de limites. On peut dire de lui qu'il était tout imagination. Au poète dont le nom marquera un siècle, à l'écrivain, au littérateur qui illustrera le pays qui l'a vu naître, le Créateur a dévolu des trésors inépuisables d'imagination ; il a chargé sa palette des couleurs les plus variées ; mais il lui refusa cette faculté indispensable à l'homme ordinaire pour marcher dans la vie : le jugement. N'est-on point tenté de voir, dans ce contraste, comme un effet de la loi naturelle des compensations ?

Le Courrier de la Vienne (Poitiers) :

. . . .

Pourquoi faut-il que les catholiques aient à regretter qu'une fin chrétienne n'ait pas racheté une vie qui fut marquée par de nombreuses défaillances.

L'Espérance de Nancy :

. . . .

Victor Hugo était l'homme des couleurs et des images, de la sensibilité plutôt que du sentiment. Il éblouit, il étonne, il entraîne parfois, mais n'émeut pas. Nous doutons qu'il ait jamais fait pleurer, depuis qu'il a versé dans l'impiété.

Des doctrines fixes et fermes, on ne lui en a point connu. Chez lui, la forme remplaçait le fond, et le mot les idées ; et quand désormais

on sondera ses œuvres, celles principalement qui ont fait le plus de bruit, on sera tout étonné d'y trouver le vide au lieu de la profondeur.

Grand écrivain, assurément, et poète incomparable ; grand homme auquel manqua la véritable grandeur, celle qui sait embrasser la vérité et s'humilier devant Dieu !

Le Journal du Midi (Nimes) :

. . . .

Ce fut dans ses années florissantes, en pleine possession de sa raison et de son génie, qu'il se fit le chantre des saintes vérités et de la beauté céleste.

Plus tard ses facultés se troublèrent et s'il abandonna ses premières croyances, il le dut à l'affaiblissement de l'âge, il le dut encore à l'influence néfaste de la politique et d'une philosophie malsaine qui en pervertissant son esprit, faussèrent son talent.

Est-ce la blanche muse de sa jeunesse, est-ce la muse flétrie de sa vieillesse qui viendra le chercher sur le seuil de l'éternité ?

C'est le secret de Dieu.

Le Journal de la Marne :

. . . .

La postérité accueillera-t-elle toutes les productions de son génie? Ne distinguera-t-elle pas entre les pages touchantes ou superbes des *Voix intérieures*, des *Feuilles d'automne*, des *Contemplations*, de la *Légende des siècles*, — et les œuvres confuses de la vieillesse du poète?

Si elle admire presque sans réserve le poète lyrique qui a donné une vigueur nouvelle au vers français, sera-t-elle aussi indulgente pour l'auteur dramatique? Dans ses drames, Victor Hugo a rencontré le faux plus souvent que le vrai. Il voulut imposer une théorie qui était la réhabilitation du laid, du grotesque, l'abus perpétuel de l'antithèse.

Pour son théâtre, l'auteur d'*Hernani* pouvait puiser dans le passé glorieux de la France; il a malheureusement préféré chercher ses sujets en Espagne, en Angleterre, en Italie. Enfin, dans le *Roi s'amuse*, il a odieusement travesti sur la scène François oer, le roi chevalier, le vainqueur de Marignan.

Nous, les vaincus de 1870, ne devons-nous pas regretter que la plus belle œuvre dramatique de Victor Hugo, les *Burgraves*, soit précisément une sorte d'apothéose de l'empire d'Allemagne? Quand donc viendra le poète qui consacrera son génie à chanter la France, qui créera le drame vraiment patriotique, ce drame que l'Angleterre possède, que Schiller et Gœthe ont donné à l'Allemagne; qui nous apportera cette poésie nationale, saisissant l'âme du peuple par tous ses fibres? Une telle tâche n'était pas au-dessus du génie de Victor Hugo.

Le Messager de Valence et Gazette de Marseille :

. . . .

Le dieu va passer une fois encore en triomphateur sur le boulevard qui a vu défiler bien d'autres idoles oubliées : républicains, libres-

penseurs, renégats, badauds surtout qui vous êtes extasiés sur les « torchons radieux » de la lessiveuse plus que sur l'ode des Vierges de Verdun ou celle de la naissance du duc de Bordeaux, saluez avec l'émotion dont vous êtes capables, et acclamez bien fort. Pour nous, catholiques et royalistes, nous n'avons qu'un soupir de tristesse en voyant un tel homme, dont le prêtre n'a pu approcher la couche funèbre, aller rendre compte au juge souverain de sa vie et de l'usage de son génie, et nous répétons ces mots que l'on gravait autrefois sur la tombe des plus illustres personnages comme conclusion d'une pompeuse épitaphe : Priez pour lui pauvre pécheur.

La Gazette de Cambrai :

Victor Hugo est mort. On ignore tout de la mort d'Homère, et la tradition ne nous dit pas si la Rome impériale fit à Virgile des obsèques dignes de son génie. Mais sous ce rapport, les esprits soucieux de la gloire des lettres peuvent se rassurer. La France entière oubliera pour un jour ses divisions, pour accompagner de ses regrets, pour charger d'honneurs et pour combler d'hommages la dépouille du Poète qui a enrichi sa littérature, déjà si riche au commencement du dix-neuvième siècle, de chefs-d'œuvre impérissables.

Si l'on peut craindre quelque chose, à cet égard, c'est même que le concert d'éloges qui s'élèvera de la presse, en cette occurence, ne tourne à l'apothéose. Il s'était formé, dans ces derniers temps, autour de Victor Hugo, une sorte d'association de thuriféraires, dont

les excès peuvent faire plus de tort à sa mémoire que les écarts de son génie. Le nuage d'encens qui enveloppait le Poète lui cachait les contours et la couleur de la réalité ; et l'on peut sans crainte affirmer que, s'il avait été moins étroitement investi par les courtisans intéressés de sa gloire, les élans de son cœur et la pénétrante lucidité de son génie l'eussent préservé de bien des fautes. Peut-on, pour n'en citer qu'un exemple, mettre sur le compte de son libre arbitre ce refus des consolations religieuses au lit de mort et cet enterrement civil qu'on lui prépare ? Non ! non ! ce sont là des faiblesses imputables au parti politique qui, depuis 1849, a exploité l'illustration du poète. L'homme qui, il y a un an à peine, osait renouveler une profession de foi spiritualiste sur la tombe d'un républicain, n'est pas mort athée ; l'auteur du *Crucifix* et de vingt autres pièces traversées par le souffle de la foi catholique la plus ardente, est mort chrétien.

Le Journal de Saint-Quentin :

Victor Hugo est mort hier à 1 heure 35 minutes de l'après-midi, après une longue et douloureuse agonie.

Gardé à vue par les sectaires qui entouraient son lit de souffrances, il n'a même pas eu connaissance de la belle lettre que lui adressait, la veille de sa mort, un autre vieillard, aussi grand par son caractère que par la dignité dont il est revêtu : le cardinal-archevêque de Paris.

L'illustre poète sera enterré civilement et

ses obsèques donneront lieu à une manifestation athée, lui qui, toute sa vie, a affirmé sa profonde croyance en un Dieu juste et bon.

M. Lockroy l'a voulu ainsi. Il nous sera permis de regretter qu'une telle fin amoindrisse une vie si glorieuse. Le chantre, inspiré du crucifix, celui qui écrivait ces beaux vers :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure,
Vous qui souffrez, venez à Lui, car il guérit,
Vous qui tremblez, venez à Lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à Lui, car il demeure.

ne verra pas la croix présider à ses pompeuses funérailles, qui, cependant, seront froides et n'iront pas à l'âme.

Les ennemis de la gloire de Victor Hugo ont trouvé moyen de le mettre au niveau de Gambetta.

C'est triste pour ce grand homme, dont le nom est désormais immortel.

Le Journal de Marseille :

. . . .

Ce qu'il faut lui dire devant le cercueil sans croix de Victor Hugo, c'est que là dort un admirable poète, mais qu'on peut être tel sans avoir la santé ni du caractère ni de la raison. Un autre de nos grands poètes, qui eut tout cela, lui, notre noble André Chénier, s'est écrié un jour douloureusement :

Ah ! j'atteste les cieux que j'ai voulu le croire ;
Mais non ! il n'est pas vrai...

il n'est pas vrai que l'âme vaille toujours le génie. Et peut-être l'excuse antique devient-

elle exacte aussi ; *nullum ingénium sine mixtura dementiæ.*

Voilà ce qu'il faudrait dire, par toutes les voix de la presse, à ce peuple. On ne lui dira pas, bien au contraire. A deux genoux devant les Idoles nouvelles ! Un homme de talent exquis écrivait hier :

Le mot *mort* prononcé en parlant de Victor Hugo trouble comme une invraisemblance, épouvante comme un crime. C'est donc vrai que tout meurt, *même les dieux* ? Il meurt, lui l'*infini génie*, lui l'*infinie bonté*, lui qui est *tout ce que notre siècle a eu de doux et de sublime* !

Ah ! pour ne parler que de poésie immortelle, le 2 mai 1857 avez vous enseveli dans ces apothéoses Alfred de Musset, ou le 1er mars 1869 Lamartine ?

Le Réveil des Landes :

Victor Hugo a succombé hier, vendredi, à une heure et demie, à une courte, mais douloureuse maladie.

C'est un grand poète qui s'éteint ; c'est une gloire nationale qui disparait.

Dans tout l'épanouissement de son admirable talent, brisé par la douleur que lui avait occasionnée la mort de sa fille, Victor Hugo avait composé les vers suivants :

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé !

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

La veille de sa mort, il refusait les secours de la Religion et mercredi le grand poète qui a chanté Dieu et l'âme immortelle, sera enterré *civilement* !

Son génie fut si grand qu'il ne nous appartient pas à nous, humble journaliste, de juger ses défaillances.

. . . .

La France du Nord (Boulogne-sur-Mer) :

On peut dire de l'homme qui vient de s'éteindre qu'il a rempli son siècle : ce siècle portera son nom ; né avec lui, Victor Hugo l'a accompagné presque jusqu'à sa fin ; il l'a fécondé, l'a fait pleurer, palpiter, soupirer, et, après en avoir illuminé l'aurore, il en a éclairé radieusement le déclin.

. . . .

Le Mémorial du Poitou :

. . . .

Le monde civilisé tout entier a été atteint du coup qui nous frappe, car un génie tel que Victor Hugo appartient autant à l'humanité qu'à sa propre patrie.

. . . .

Le Républicain du Gers :

La France est en deuil, elle vient de perdre le plus grand poète qui ait surgi depuis la Ré-

volution et le plus grand écrivain des temps modernes.

Cette mort sera une grande douleur pour les poètes, pour les littérateurs, pour tous les hommes qui placent l'intelligence humaine au-dessus des privilèges de la fortune.

Cette mort frappera au cœur tous ceux qui, comme lui, sont par les entrailles les enfants de la Révolution.

. . . .

L'Avenir Lozérien de Florac :

. . . .

Victor Hugo, c'est le grand poète de notre siècle, c'est le grand patriote, le grand républicain : c'est mieux encore, c'est le généreux défenseur du droit opprimé; c'est la grande voix qui s'est toujours élevée pour protéger le faible contre l'oppresseur; c'est le vengeur impitoyable de toutes les injustices, de toutes les iniquités.

Gloire à Victor Hugo!

Le Petit Méridional (Montpellier) :

Un deuil immense vient de frapper la France : Victor Hugo n'est plus!

Le grand poète, en qui s'incarnait le génie du dix-neuvième siècle, et qui semblait, dans sa verte vieillesse, défier les années, vient d'être emporté, en quelques jours, par une maladie implacable.

. . . .



Son souvenir restera vivant parmi nous, et il nous semblera toujours entendre la voix de notre grand poète national, chanter la gloire de cette patrie qu'il a tant aimée.

Journal de l'Aveyron :

. . . .

Quels qu'aient été les défauts de Victor Hugo, il est incontestable qu'il tiendra dans l'histoire de la littérature française une grande place, et il est incontestable que, en France surtout, il n'est pas possible de méconnaître l'illustration qui s'attache à son nom.

. . . .

Mais du moment où les républicains ne veulent plus exalter que l'homme politique, l'adversaire de la religion et des prêtres, nous n'avons plus qu'à nous abstenir.

. . . .

L'Union Républicaine de Fontenay :

Victor Hugo est mort.

Cette mort est un voile jeté sur le monde ; c'est un rayon disparu ; c'est la civilisation un moment arrêtée.

La France entière incline son front sous le coup funeste qu'une verte et vaillante vieillesse rendait imprévu.

La disparition de ce géant fait hésiter l'humanité qui regarde ce vide immense avec effroi.

. . . .

Le Moniteur de l'Indre :

. . . .

Qu'on compare Victor Hugo à Homère, à Virgile, au Dante, à Shakespeare ; qu'on le mette au-dessus de Voltaire, en tant qu'influence sur son siècle, on reste, selon nous, autant au-delà qu'en deçà de la vérité. Victor Hugo poète, prosateur, pamphlétaire épique même, malgré ses scories, obscurités et défaillances, est incomparable, *extraordinaire*, selon le mot de M. Renan. Il domine et de très haut tout ce XIXe siècle, dont le début l'a vu naître, et le déclin le voit mourir. A ce titre, mais à ce titre seul, sa mort est non seulement un deuil pour la France, dont il est la gloire, mais pour l'humanité entière qu'il honore.

. . . .

Le Populaire (Nantes) :

Notre grand poète national vient de mourir.

Le penseur sublime a interrompu sa noble tâche. Qui sait pourtant combien de chefs-d'œuvre il portait encore en lui ?

Son œuvre grandiose, et devant qui l'esprit reste confondu, est un long plaidoyer en faveur de l'humanité. Le philosophe sincère et désintéressé aura plaidé jusqu'à son dernier jour, et ce sera sa gloire.

. . . .

L'Aveyronnais :

. . . .

Entre ceux qui prétendent confisquer au profit de leurs passions la mémoire de Victor



Hugo, rapetisser cette figure colossale aux mesquines proportions d'un parti, et ne retenir de ses œuvres que celles qui servirent leur parti ou leur secte ;

Et ceux qui, embrassant toute la carrière et toutes les œuvres de Victor Hugo, et passant par dessus ses erreurs et ses défaillances, saluent en lui un grand poète national et humanitaire ;

Quels sont les plus équitables, les plus impartiaux, les plus sincèrement respectueux du génie et de la mémoire du glorieux défunt, les plus patriotes ?...

. . . .

Le Montmédy-Journal :

. . . .

Tous les partis peuvent revendiquer Victor Hugo homme politique. Décoré par Louis XVIII, pensionné par Charles X, créé pair de France par Louis Philippe, partisan du Prince Louis-Bonaparte, chantre inspiré de Napoléon 1er et adversaire implacable du second Empire ; depuis républicain jusqu'à sa mort ; tour à tour conservateur, catholique, révolutionnaire : ces opinions diverses, ces changements d'attitude tiennent en réalité une bien petite place dans la vie de Victor Hugo : ce sont les taches du soleil.

. . . .

Le Messager de la Marne :

. . . .

Poète, historien, orateur, Victor Hugo marqua d'un cachet ineffaçable tous les sujets

qu'il traita. Guidé par l'amour du bien, des humbles, compâtissant aux misérables, il revêt sa pensée de formes diverses, d'où se dégagent toujours la douceur, la bonté, la haine de l'injustice et de la tyrannie.

. . . .

L'Echo du Poitou :

Victor Hugo a exalté Napoléon, notre grand Empereur, qui avait enfin trouvé un barde à sa taille, de même qu'il a célébré en vers magnifiques tout ce qui est sublime, comme tout ce qui fut glorieux. Il est le génie incomparable, il est le Maître.

Victor Hugo doit être pleuré aujourd'hui, par tous ceux qui aiment la France pour la France elle-même, et non pour la basse vanité d'un parti égoïste et aux idées étroites. Napoléoniens et Royalistes, catholiques et spiritualistes, républicains et radicaux, tous doivent s'incliner devant cette grande ombre qui vient de s'envoler vers sa véritable patrie, celle de tous les grands génies, de tous les grands esprits : l'immortalité !

Le Courrier de Gournay :

. . . .

Le nom de Victor Hugo répété dans l'univers entier était le nom français par excellence. Il était respecté et honoré partout ; on nous l'enviait tout en l'aimant ; fiers de lui, nous étions unis aux autres peuples dans un sentiment de commune admiration.

. . . .

Le Courrier du Pas-de-Calais :

. . . .

Que l'on rende à ses dépouilles des honneurs semblables à ceux que l'Italie prodigua à celles du Tasse, avec lequel il a plus d'un point de ressemblance, ce ne serait que justice. Mais qu'on l'élève sur un pavois politique, et qu'on veuille en faire le génie de la République et de la libre-pensée, c'est contre quoi son œuvre littéraire, celle que la postérité respectera, proteste avec énergie.

Le Salut Public de Lyon :

. . . .

Qu'on étudie Victor Hugo, depuis l'enfant sublime jusqu'au vieillard déifié, on retrouvera, dans cette puissante physionomie, toutes les fortes impressions du siècle qui s'achève : les ardeurs de la foi religieuse et patriotique, les nobles aspirations vers la justice ; puis, des déviations soudaines du sens moral, les attractions d'en bas faussant les grands essors de ce génie. A la fin, l'aigle ne plane plus, bien qu'il ait encore des ailes ; il les étend par habitude dans la cage où on l'apprivoise en lui persuadant que c'est un sanctuaire. Il a de la fange aux serres et l'on affirme que c'est de l'azur !

. . . .

Le Courrier de Dreux :

. . . .

Les hommes de cette envergure, après avoir plané pendant de longues années, laissent

derrière eux un sillon interminable. Longtemps après leur mort, on cherche la trace de leurs ailes, qui tenaient une si grande place, et, dans le moment même, on ne sent guère autre chose que l'impression d'un vide immense.

. . . .

Le Mémorial Arlésien :

. . . .

Ce grand poète, ce psychologue si profond, ce prodigieux remueur d'idées croyait à l'affranchissement de l'humanité. Et qui donc pourrait douter de cet affranchissement quand on le voit prédit par Victor Hugo dans trente chefs-d'œuvre incontestés ? Oui, il faut bien le dire, les peuples travaillent à leur affranchissement définitif ; et comme Victor Hugo était, avant tout, l'homme du peuple il s'était jeté avec enthousiasme dans les bras de la République. Aussi la démocratie perd-elle en lui le plus radieux, le plus génial de ses défenseurs.

. . . .

L'Impartial du Nord :

. . . .

Oui, il vous a instruits, il nous a instruits tous, enseignant à tout le monde ses droits et ses devoirs, faisant pénétrer dans les âmes la bonté et l'humanité, ennoblissant l'homme, répandant dans les cœurs des torrents de lumière. Le vaste flot de sa poésie — le plus vaste, suivant nous qui ait jamais jailli d'une

poitrine humaine — continuera à désaltérer pendant des siècles les esprits assoiffés d'idéal, à porter dans les âmes la joie ou l'apaisement. Victor Hugo, homme, va reposer dans la tombe, le front couronné de lauriers, le corps enveloppé dans un linceul de pourpre! Mais Victor Hugo, poète, se dressera à jamais au-dessus de cette tombe, radieux et sublime, dans l'immortalité.

. . . .

L'Union Savoisienne :

. . . .

Si la France littéraire ne peut rester indifférente à cette mort, la France chrétienne doit éprouver une profonde douleur en présence des funérailles politiques et antireligieuses qui sont réservées à un homme dont elle avait salué avec tant d'enthousiasme et une si légitime fierté les premières productions poétiques chantant Dieu et l'âme immortelle.

. . . .

L'Echo de la Dordogne :

Le grand deuil produit par la mort de Victor Hugo est ressenti, on peut le dire, dans toute la France, sans distinction d'opinions. La gloire de l'illustre poète fait partie du patrimoine national, et chacun sent que, lui disparu, c'est une irréparable perte non seulement pour le pays, mais pour l'humanité, dont

il aura été un des plus prodigieux phénomènes.

. . . .

Le Progrès de Haute-Marne :

Victor Hugo a été un de ces hommes qui honorent à la fois leur patrie et l'humanité. Le jour où de tels hommes viennent à disparaître, une grande lumière s'éteint pour le monde entier. Aussi la mort du « grand poète » est-elle un deuil pour la France, pour l'Europe, pour l'univers qui honoraient en lui le représentant le plus illustre de la pensée humaine.

. . . .

Journal d'Alençon :

. . . .

Plus heureux que Virgile, plus heureux qu'Homère, que Dante, que Corneille, le grand poète national a, de son vivant, assisté à son apothéose.

L'homme politique disparaît devant le poète, en Victor Hugo. Et à cette heure, où son nom est sur toutes les lèvres, nous ne voulons voir en lui, pour verser aussi nos regrets sur sa tombe, que le chantre de l'Epopée Impériale, des grandeurs de la royauté, le défenseur des humbles, qui incarnait le génie même de la Patrie, et celui-là vivra éternellement dans la mémoire de tous.

. . . .

Courrier des Ardennes:

Plus heureux que Sophocle et que Corneille, dont les vieux jours furent longtemps si chargés d'amertume, Victor Hugo a vécu entouré de la pieuse admiration des hommes qui fermeront le siècle, et pour qui il était déjà un ancêtre immortel vivant au milieu de de sa gloire.

Avec lui, c'est une part lumineuse de notre époque que nous allons mettre au tombeau.

Et c'est aussi une partie de la France, une partie de nous-mêmes.

. . . .

L'Éclaireur de Lunéville :

. . . .

On s'était accoutumé à juger, par Victor Hugo, les tendances de la France moderne, et quand il prenait la plume pour flétrir une iniquité ou faire cesser une injustice, il semblait à Londres, à Vienne et à New-York, qu'on entendît les battements du cœur de la France.

C'est que Victor Hugo appartenait à l'admirable race des créateurs et des initiateurs. Génie fait d'un rayonnement et d'un sourire il avait pour lui l'immense, l'ineffable amour de l'humanité.

Vivant, Victor Hugo a connu toutes es gloires humaines, il a joui de tous les triomphes. Les républicains perdent en lui le plus chaleureux défenseur, l'apôtre le plus fervent, le plus désintéressé. Mais la gloire de cet homme prodigieux ne fera que grandir : la France et

le monde n'ont-ils pas à louer en lui la plus belle personnification du génie et de la bonté?

. . . .

Le Progrès de la Côte-d'Or :

. . . .

De tous les points de la France les adresses exprimant l'admiration et la douleur publiques, arrivent par centaines : dans les départements comme à Paris, beaucoup de journaux républicains ont paru encadrés de noir et, il faut le constater aussi, à l'honneur de la presse française, la plupart des organes de toutes nuances s'associent au deuil national — prouvant ainsi la vérité de cette parole du président du Sénat : « La gloire de Victor Hugo est l'apanage et l'héritage de tous. »

A l'étranger, l'impression causée par la mort de ce grand soldat de la civilisation n'a pas été moins profonde. Comme l'a dit, aux applaudissements de ses collègues, M. Crispi, président de la Chambre italienne, « la douleur de la France est commune à toutes les nations ».

Et c'est le monde entier qui, en contemplant aujourd'hui dans toute la grandeur de son œuvre, celui qui vient de mourir, est prêt à répéter le vers fameux :

Va, nous te ferons de belles funérailles.

Journal d'Ille-et-Vilaine :

. . . .

L'œuvre lyrique et l'œuvre dramatique ne



sont cependant pas les seules qui concourent à la gloire du grand homme qui vient de mourir. Quelle puissance dans *Notre-Dame-de-Paris*; quelle merveilleuse fécondité dans les *Misérables* ? On comprend qu'en face de ces productions innombrables et également splendides, on ait pu dire à la Chambre des députés d'Italie : « Le génie de Victor Hugo n'illustre pas seulement la France, mais honore l'humanité tout entière. »

Le Petit Comtois :

La nouvelle de la mort de Victor Hugo aura un douloureux retentissement dans le monde entier.

En France, elle sera, comme l'a dit le président du conseil à la séance du Sénat, un véritable deuil national.

C'est que l'œuvre du grand poète qui vient de mourir plein de jours et de gloire, est une œuvre avant tout humaine. La magie du style, la splendeur de la forme qui caractérisent les œuvres de Victor Hugo, ne tiennent que la seconde place dans ce fleuve de poésie où le monde entier s'est largement abreuvé.

Victor Hugo, qui a chanté toutes les gloires de la France, qui a fait puissamment vibrer toutes les cordes du cœur humain, est surtout le chantre des pauvres, des humbles, des malheureux. Tous ceux qui souffrent ont trouvé en lui un puissant défenseur, un éloquent interprète.

Nous ne saurions entrer ici dans l'énumération de l'œuvre colossale du plus grand génie du siècle. Qu'il nous suffise de dire que

la France vient de perdre le poète qui a le plus contribué à élever la dignité humaine, à propager l'amôur de la patrie, de la justice, de la liberté, à répandre les nobles sentiments sans lesquels il n'est point de grande nation.

Non, Victor Hugo n'est pas mort. Son œuvre est là, vivante, impérissable. Elle continuera à porter aux jeunes générations les généreuses pensées du Maître, et à leur enseigner, en même temps que le sacrifice et le dévouement à la patrie, l'ardent amour de l'humanité.

Au moment où la France pleure le grand homme qui, suivant l'expression du président du Sénat, était l'honneur du pays, la ville de Besançon, qui s'enorgueillit de l'avoir vu naître, tiendra à affirmer sa douleur.

Elle voudra certainement prendre part aux funérailles nationales que la nation prépare au plus grand poète des temps modernes.

L'Ere Nouvelle (Tarn) :

. . . .

Ce n'est pas le moment de juger l'homme politique qui vient de disparaître. En Victor Hugo s'éteint une gloire bien réellement nationale, puisque chaque parti a encore présents à la mémoire les chants que lui inspira son génie poétique.

Les regrets de la France accompagneront donc le convoi de Victor Hugo, mort dans les idées spiritualistes, croyant à Dieu, mais rejetant, peut-être par un dernier reste d'orgueil, les consolations spirituelles de l'Eglise.

Devant le cercueil de celui dont le nom a retenti dans tous les mondes, il convient de s'incliner et de ne garder que le souvenir de l'auteur des *Odes et Ballades*, des *Feuilles d'automne*, et de la *Légende des Siècles*.

Le Phare des Charentes :

. . . .

Ce merveilleux génie a saisi tour à tour, dans ses bras titanesques, tous les sujets et tous les genres, et il n'est pas une branche de l'esprit humain où il n'ait fait pousser sa fleur.

Sous ses doigts prestigieux, toutes les cordes de la lyre ont vibré. Odes, idylles, élégies, épopées, tout ce qui chante, tout ce qui pleure, tout ce qui sourit, tout ce qui rugit; il a tout connu, tout rendu, tout vécu. Et avec quelle grâce, quelle émotion, quelle gaieté, quelle énergie, quel soufle, quelle variété de sentiments, quelle richesse ou quelle puissance de style !

. . . .

Et c'est ce rare génie qui vient de disparaître ; c'est ce vaste cœur qui a cessé de battre ! Voilà le dix-neuvième siècle qui se clôt avant sa fin. Son poète est mort, — celui qui naquit avec lui et l'escorta d'année en année, éclairant sa marche du pur rayonnement d'une gloire croissante. La grande lumière s'est éteinte. L'ombre nous ressaisit...

L'Echo du Lubérou :

Victor Hugo est mort !

La France perd en lui le plus glorieux de

ses enfants et son chantre national par excellence.

L'Humanité voit disparaître son apôtre le plus dévoué, son défenseur le plus ardent.

La République des lettres, dont il était le président inné, voit s'éteindre, avec ce grand génie, cette lumineuse intelligence qui éclairait les deux hémisphères.

Victor Hugo n'a pas été seulement le poète le plus illustre du dix-neuvième siècle, il a été encore le vengeur de la conscience humaine, le justicier des tyrans, l'ami des opprimés de tous pays.

La mort de cette esprit sublime, qui est entré vivant dans l'immortalité, puisqu'il a pu voir sa propre apothéose, est un deuil général.

Paris, dont il était l'idole, la France, dont il était l'orgueil, lui feront des funérailles nationales dignes de lui ; son. corps reposera parmi nous, mais les idées qu'il a émises, jaillissant de toutes parts, lui donneront l'univers pour tombeau.

Le Courrier Populaire (Lille) :

Victor Hugo a toujours chanté mieux que toute autre chose en ce monde, ces âmes qui s'éveillent et ces fleurs de chair qui s'ouvrent : les enfants. Comme l'a très bien dit M. Claretie, Victor Hugo est le poète de la patrie glorieuse ou vaincue ; il est le poète du guerrier qui combat ou du soldat qui meurt ; il a célébré avec un éclat retentissant les légendes françaises qu'il a voulu ramener plus tard à des proportions plus humaines.

Il a été le poète de la couleur dans les *Orientales*, il a été le poète du bonheur intime, profond, de l'amour loyal, dans les *Feuilles d'automne*; il a été le poète de la rêverie et de la grâce juvénile dans les *Contemplations*; il a été le poète de la vengeance, une sorte d'Isaïe républicain dans les *Châtiments*; il a eu la grandeur dans *Hernani*, la pitié dans les *Pauvres gens*, la tendresse sacrifiée dans le dévouement des *Travailleurs de la Mer*, le sourire dans la *Coccinelle*, la vaillance militaire dans *Quatre-vingt-treize*, mais par-dessus tout cela, il a exprimé, il a peint, il a chanté, il a immortalisé cette poésie vivante, courante, brillante, adorable, adorée : l'*Enfant*.

Le Libéral de l'Est (Belfort) :

. . . .

Devant ce mort auguste, il n'y a plus de divisions, plus de distinctions, de croyances, d'opinions ou de partis. Tous se découvrent, tous s'inclinent, tous pleurent. Touchante manifestation d'un grand peuple envers un grand homme !

Nous venons, nous aussi, apporter notre hommage. Il est d'autant plus humble qu'il doit monter plus haut. Nous venons témoigner notre admiration et notre respect pour l'homme dont les actes et les paroles sont des exemples, au prosateur qui infusa un sang nouveau à la langue française vieillie, au poète qui purifia nos âmes en les charmant, à l'auteur dramatique, créateur d'un théâtre admirable, à l'historien qui marqua d'un fer rouge les crimes politiques de notre temps,

au satirique, vengeur des consciences outragées, à l'orateur, défenseur de tous les droits et avocat de toutes les nobles causes, à l'exilé toujours debout pour la revendication de la justice, au patriote qui a pleuré les malheurs de la France blessée, au Maître, enfin, dont le génie a jeté sur notre pays un rayonnement de gloire.

Le Semeur de l'Oise :

Ce ne sont aujourd'hui ni les banalités louangeuses, ni les haines qui pourraient accroître ou diminuer la gloire de ce puissant génie.

Il est entré dans l'immortalité depuis longtemps déjà, et l'histoire seule est maintenant de taille à le juger.

Il demeurera comme l'un des plus beaux cerveaux littéraires que l'humanité ait produits, et c'est de lui qu'on pourrait plus que de tout autre écrire : « Il vient de mourrir un homme qui faisait honneur à l'homme. »

La France Centrale (Limoges) :

Le glorieux vieillard, le magnanime patriote, le puissant poète qui a fait resplendir de l'éclat le plus merveilleux les lettres françaises, Victor Hugo vient de s'éteindre. C'est un deuil national. Cette perte cruelle a soulevé partout le même cri de douleur. Elle s'est imposée à tous, à ceux que tant d'œuvres sublimes avaient charmés, aux républicains dont il avait été le défenseur et le soutien,

aux pauvres gens, à ces *misérables* dont il avait retracé, comme l'épopée de la faim, la vie lamentable.

. . . .

Il meurt, comme son ancêtre Sophocle, dans la plénitude de ses jours, de son génie et de sa gloire. Il semblait cependant qu'il dût voir la fin de ce siècle qu'il a dominé par la puissance de son œuvre et de sa renommée.

. . . .

La Vigie de Cherbourg :

Victor Hugo est mort!

Cette lumière du siècle s'est éteinte!

Le monde civilisé tout entier portera le deuil du grand poète qui fut l'un des plus glorieux génies de l'histoire universelle.

Le peuple français perd en Victor Hugo le chantre de ses épopées, le Verbe de sa liberté.

. . . .

L'Union Agricole (Chartres) :

. . . .

La France vient de perdre l'homme de génie qui a été un irrésistible remueur d'idées et dont la pensée domine le dix-neuvième siècle.

Victor Hugo a les deux signes distinctifs du génie bienfaisant : la fécondité et la bonté.

L'œuvre écrite de Victor Hugo est immense : l'édition définitive de ses œuvres par M. E. Hetzel et Quantin forme 46 volumes in-octavo.

L'œuvre de propagande du penseur et du

philosophe ne peut être appréciée matériellement; elle s'est manifestée par un apostolat continuel et par une correspondance qui formera une énorme collection, si jamais on parvient à réunir ses lettres éparses dans toutes les parties dn monde.

Cette universalité même peut être considérée comme une consolation dans le malheur qui nous frappe; Victor Hugo, en effet, a été le phare lumineux qui est resté toujours resplendissant sur les ruines de la patrie.

Le National Républicain de l'Ardèche :

. . . .

Victor Hugo est l'homme du dix-neuvième siècle comme Voltaire a été celui du dix-huitième.

Son génie plane au-dessus des partis politiques qui tous se font humbles devant une mort si imposante.

Le monde entier se fera représenter aux funérailles civiles de ce grand citoyen, dont la vie entière n'a été qu'une lutte suprême pour la justice, la liberté et la civilisation.

La Tribune du Midi (Montpellier) :

. . . .

Nous n'avons pas la prétention d'écrire dans une simple page de journal l'histoire de ce génie qui fut Victor Hugo. Cette histoire est d'ailleurs si complètement mêlée aux annales politiques et littéraires de la France, que tout le monde la connait.

Mais il est de notre devoir de rendre un faible et dernier hommage au poète incomparable, au patriote généreux, à l'homme immortel que nous pleurons tous.

Le Petit Ariégeois (Pamiers) :

En pleurant mort un de ses plus glorieux enfants, la France démocratique pleure aujourd'hui le plus grand poète du dix-neuvième siècle.

Le Petit Niçois :

. . . .

Depuis que Voltaire a succombé, nul « homme de lettres » n'aura laissé derrière lui une place plus considérable, — une place qui n'est pas près d'être occupée, car, il faut souvent l'enfantement de plus d'un siècle pour produire de tels génies.

Au reste, la France peut être glorieuse en considérant cette tombe entr'ouverte où l'on va descendre la dépouille d'un de ses enfants qui l'honorait le plus. A ses larmes, elle peut mêler des lauriers, car de même que Voltaire marcha à la tête du dix-huitième siècle, Victor Hugo a été la plus haute, la plus belle et la plus séduisante personnification du dix-neuvième siècle — dont on ne saurait non plus méconnaître la valeur.

Le Journal de l'Ain :

La mort du grand poète, du rêveur sublime, dont le génie a illuminé le siècle de sa radieuse

auréole, jette aujourd'hui un voile de deuil sur toute la France.

Mais ici la mort est impuissante, elle ne peut rien contre le géant qui est « entré vivant dans l'immortalité », suivant l'expression si juste de Théodore de Banville, et le nom de Victor Hugo, du chantre sublime de nos gloires et de nos splendeurs, vivra éternellement, rayonnant à travers les siècles dans la plus triomphale apothéose.

. . . .

L'Indépendant (Orange) :

Victor Hugo, notre grand poète national n'est plus !

. . . .

Ses œuvres sont immenses, elles ne sauraient périr. Le grand poète personnifiait le génie, il réalisait aussi l'une de nos plus pures gloires nationales. Sa disparition atteint donc notre patrie, mais elle affectera aussi le monde contemporain, dont Victor Hugo aura été une des lumières.

Le Journal de Lot-et-Garonne (Agen) :

. . . .

La postérité avait depuis longtemps commencé pour cet homme de génie qui aborda avec un égal succès les genres les plus divers et qui restera dans l'histoire de notre siècle la plus éclatante personnification de la poésie lyrique.

Entre tous ceux dont la France s'honore, en ce genre, il est le plus grand, et les littératures de tous les siècles et de tous les pays en ont peu donné qui se haussent à sa taille.

. . . .

Pour nous, le poète domine tellement, en Victor Hugo, le politique et l'homme, que nous saluerons son cercueil, et que nous nous inclinerons avec tristesse devant cette illustration nationale qui disparaît. . . . . .

OSWALD ACHÉ.

La Charente :

. . . .

Le monde civilisé tout entier portera le deuil du grand poète ; il sentira qu'une grande lumière s'est éteinte, et que le plus glorieux des fils de la France moderne est entré définitivement par la mort dans cette immortalité dont, vivant, il avait déjà connu les prémices.

. . . .

L'Indépendant de l'Allier :

. . . .

Victor Hugo donnera son nom au dix-neuvième siècle, non seulement à cause de l'influence qu'il a exercée sur les esprits, mais surtout parce qu'à une époque où la poésie s'en va, il y a eu en lui l'étoffe de plusieurs poètes comme il y avait en César l'étoffe de plusieurs Marius.

. . . .

Cette vie est un exemple et un enseignement. Il en est peu parmi nous qui n'aient eu à se débarrasser d'abord de liens noués autour de leur esprit, autour de leur pensée. Victor Hugo nous a montré comment on se délivre, comment on s'élève, comment on grandit.

Et c'est à cause de cela, surtout, qu'en ce moment suprême, nous nous sentons pleins de reconnaissance et d'admiration. . . .

La Sarthe :

. . . .

Depuis longtemps déjà sa gloire dominait notre siècle, son nom rayonnait au-dessus de toutes les discussions, de toutes les critiques, ses vers magnifiques sont dans toutes les mémoires ; comme l'a dit un poète, il était « entré vivant dans l'immortalité ». C'est en vain que les petits qui entouraient ce géant essaieront peut-être d'en faire l'homme d'un parti, et moins encore, l'homme d'une coterie : Victor Hugo appartient à la France entière et sa mort est un deuil national.

Vouloir le transformer en homme politique, ce serait l'amoindrir.

. . . .

L'Yonne :

Pendant cinquante ans, c'est par Victor Hugo que l'humanité a vécu, aimé, pleuré, gémi, a souffert ou s'est révoltée.

Aujourd'hui, la foule immense, aux mille pensées obscures, se sent frappée elle-même

par la catastrophe qui vient d'atteindre cette illustre individualité. C'est que la grande voix, qui a été si longtemps l'interprète superbe de ses tendresses, de ses ironies et de ses vengeances, vient de s'éteindre; c'est qu'elle comprend que Victor Hugo mort, la grande voix populaire va rentrer dans le silence.

L'Aube :

La France entière est consternée. Celui qui meurt répandait sur elle, aux yeux de l'univers, un rayon de cette gloire qu'il avait su conquérir, non pas en versant le sang des hommes de bataille, mais en propageant des pensées nobles, élevées, généreuses, auxquelles son génie sùt donner une forme immortelle.

Le poète l'a dit lui-même :

Le nom grandit, quand l'homme tombe.

Victor Hugo n'est plus, son nom grandira toujours.

L'Echo d'Indre-et-Loire :

La France a le droit de gémir; Victor Hugo répandait sur elle, aux yeux de l'univers, le plus éclatant rayon de cette gloire qu'il avait su conquérir non pas en versant sur les champs de bataille le sang des hommes, mais en propageant dans le monde des pensées nobles, élevées, généreuses ou touchantes, auxquelles son génie sut imprimer une forme immortelle.

Le nom grandit quand l'homme tombe a

écrit Victor Hugo. L'homme tombé, son nom ne cessera de grandir; mais déjà le dix-neuvième siècle s'incline vers sa fin; car il perd son poète.

L'Echo du Cher (Saint-Amand) :

. . . .

Cet homme extraordinaire caractérise notre siècle, dans ses exagérations comme dans ses grandeurs. Il lui donnera son nom. Il fut de son époque et il est une époque. On a dit le siècle de Voltaire; on dira le siècle d'Hugo.

Nous ne nous préoccuperons point de l'homme politique. Il vit les théories sociales à travers les mirages de sa splendide imagination. Il regardait trop haut; comme l'aigle, il fixait le soleil et il passa, sans percevoir l'ombre, sans distinguer la triste réalité qui grouillait en bas.

. . . .

Son nom est une auréole synthétique qui luit et qui rayonne!... Ce nom reste gravé dans le cœur et dans la pensée de tous ceux qui, sans l'avoir vu, le connaissent et l'admirent dans ses poésies sublimes.

. . . .

Le Courrier de Verdun :

. . . .

Tous les partis peuvent revendiquer Victor Hugo homme politique. Décoré par Louis XVIII, pensionné par Charles X, créé pair de France par Louis-Philippe, partisan du prince Louis-Bonaparte, chantre inspiré de Napo-

léon Ier et adversaire implacable du second Empire; depuis républicain jusqu'à sa mort; tour à tour conservateur, catholique, révolutionnaire : ces opinions diverses, ces changements d'attitude tiennent en réalité une bien petite place dans la vie de Victor Hugo : ce sont les taches du soleil.

Le génie poétique de Victor Hugo est le patrimoine de la France tout entière. C'est une de ses gloires.

. . . .

L'Indépendance de l'Est (Bar-le-Duc) :

. . . .

Après s'être dégagé des préjugés d'une éducation toute royaliste, il était venu à la République, à la démocratie.

Plus que personne il s'apitoyait sur le sort des humbles, des petits, des travailleurs obscurs, de tous les malheureux. Il avait hérité de Voltaire l'amour profond de la justice et de la tolérance. Il admettait toutes les croyances sincères et avait horreur de toutes les hypocrisies. Le droit n'a jamais eu de défenseur plus courageux et plus éloquent : il a combattu, au péril de sa vie, le criminel attentat du Deux-Décembre, et il en a flétri à jamais les auteurs. On pourrait dire de lui qu'il a été une conscience se dressant sur l'effondrement de la loi et de la morale. Et si, dans ses hautes idées humanitaires, il a prêché la cessation des guerres et la paix entre les peuples, il n'a jamais rien sacrifié de son amour filial pour la France. On n'a pas oublié

dans quels termes, d'une âpre et pieuse colère, il recommandait la guerre sainte contre l'envahissement allemand. . . . .

Le Mémorial des Vosges :

. . . .

Oui, la France a le droit de gémir. Celui qui n'est plus répandait sur elle, aux yeux de l'univers, le plus éclatant rayon de cette gloire qu'il avait su conquérir non pas en versant sur les champs de bataille le sang des hommes, mais en propageant dans le monde des pensées nobles, élevées, généreuses ou touchantes, auxquelles son génie sut imprimer une forme immortelle.

Le nom grandit quand l'homme tombe

a écrit Victor Hugo. L'homme tombé, son nom ne cessera de grandir; mais déjà le dix-neuvième siècle s'incline vers sa fin, car il perd son poète.

LA RÉDACTION DU *Mémorial.*

Le Moniteur du Puy-de-Dôme :

. . . .

C'est quelque chose d'immense qui disparaît matériellement, mais qui reste debout dans l'esprit et dans le souvenir des hommes.

C'est une gigantesque figure que la mort grandit encore en la précipitant dans la rayonnante immortalité.

C'est un livre colossal qui se ferme, mais que des mains pieuses rouvriront toujours,

tant qu'il y aura sur la terre des cœurs amoureux de beauté, d'éloquence et de poésie.

. . . .

Le Courrier des Alpes :

Victor Hugo est mort !

Tel est le cri qui, depuis vendredi dernier, retentit d'un bout de l'Europe à l'autre, et ce cri, comme un glas funèbre, résonne tristement dans tous les cœurs, fait mouiller toutes les paupières.

C'est que la France vient de perdre un de ses plus glorieux enfants, l'Europe le plus vaste génie des temps modernes, l'humanité le plus autorisé et le plus intrépide de ses défenseurs.

L'Avenir de Mitidja (Boufarick) :

. . . .

Au point de vue littéraire, Victor Hugo, restera comme notre plus grand poète, parce qu'il a personnifié dans cet art le génie qui crée, et l'on demeurera émerveillé devant cette sublime audace avec laquelle il manie l'antithèse, il oppose les contrastes.

Au point de vue philosophique, Victor Hugo était un libre-penseur dans le sens que, selon nous, on devrait donner à cette idée. Ame noble et généreuse, il ne croyait pas à une divinité prisonnière de sectaires ou de lévites n'ayant d'autres préoccupations que de l'exploiter à leur profit. Mais ce serait une grossière erreur, en même temps qu'une insulte à la mémoire du grand génie que nous pleurons

tous, que de le représenter comme un apôtre de l'athéisme.

Au point de vue politique : par l'éclat et l'autorité de son génie, plus que par ses aptitudes particulières sur ce sujet spécial, il servait, pour ainsi dire, de trait d'union entre les diverses nuances du parti démocratique où tous écoutaient sa voix avec respect.

A ce titre notre pays qui a tant besoin d'apaisement, d'union et de concorde, fait une grande perte..

Le poète et le philosophe ne sont pas morts, c'est au contraire, l'immortalité réelle qui dès maintenant commence pour eux.

Les Alpes (Annecy) :

. . . .

Il n'est plus, ce mâle et doux génie dont le nom emplira pendant de longs siècles l'imagination des hommes et fera songer les jeunes filles, lorsque l'ombre du soir descendra des collines et ranimera tous les parfums de la terre alanguie. Il n'est plus !... Saluons d'un regard attendri ce majestueux soleil couchant.

Derrière les prestigieux sommets où il disparaît comme dans une apothéose, Homère, Dante, Shakespeare, Camoëns, Cervantès, Rabelais, Ronsard et Corneille lui tendent leurs bras fraternels et lui montrent la rive fortunée où, souriants et rajeunis, les pasteurs de l'humanité revivent de l'ineffable allégresse du devoir accompli, dans l'éternel mirage des ans.

L'Avenir du Cantal :

. . . .

Le chantre surhumain de la *Légende des Siècles*, le poète étincelant des *Orientales*, le patriote vengeur des *Châtiments* et de l'*Année terrible*, le grand-père adoré des petits enfants n'a pas disparu. Sans doute, son enveloppe périssable est détruite, elle ne tiendra pas plus de place que celle du plus humble.... mais ses œuvres illumineront d'un éclat radieux le temps présent et les siècles à venir.

. . . .

L'Avenir du Morbihan (Vannes) :

. . . .

D'un bout de notre pays à l'autre, un peuple se prosterne en deuil.

La meilleure partie de notre âme semble envolée : Hugo n'est plus.

Et ce Français radieux qui disparaît, citoyen du monde — car il était l'apôtre de l'humanité — rend attentives toutes les nations, mêlant à nos larmes le tribut de leurs regrets.

Gœthe mourant apparut à sa génération comme la fin du XVIII[e] siècle.

Résumant davantage toutes les grandeurs, tous les progrès, toute la civilisation du dix-neuvième siècle, Hugo, son dernier sommet, s'abîme dans l'immortalité.

. . . .

Le Finistère :

. . . .

Toutes les nations civilisées ont, en ce moment, les regards fixés sur la France, qui s'apprête à rendre au plus merveilleux de ses poètes des honneurs funèbres dignes d'elle et de lui.

Nos lecteurs n'attendent pas que nous tentions une étude même succincte de cette colossale physionomie. Nous nous bornerons à faire remarquer que si Victor Hugo appartient à tous par ses côtés artistiques, nous pouvons cependant le revendiquer comme une des gloires républicaines de la France.

. . . .

Le Réformateur du Lot :

. . . .

L'émotion que produit en France la mort de Victor Hugo est aussi grande, qu'était grand son génie.

Souverains et valets, découvrez-vous, sceptiques et fanatiques saluez, votre maître à tous est mort.

Peuples pleurez, votre défenseur n'est plus!

La Démocratie Franc-Comtoise (Besançon) :

. . . .

Le poète national n'est plus. La maladie a

triomphé de cette robuste et admirable organisation, qui était la gloire de la France et l'admiration du monde civilisé.

C'est un deuil national.

. . . .

Victor Hugo est né à Besançon.

Nous demandons que la Grande-Rue, où ce génie s'alluma, change son nom banal en celui de :

RUE VICTOR-HUGO

A. VÉZIAN.

Le Petit Var :

. . . .

La vie de Victor Hugo est un de ces longs et sublimes drames, dont la justice immuable fournit le dénoûment, par le châtiment du traître et le triomphe du juste. Ici, le traître fut l'homme de Décembre ; le juste, ce fut le proscrit. Celui-là était empereur, maniait le trésor de la France, poussait en avant, d'un geste, des armées ; le proscrit n'avait d'autre arme qu'une plume et le droit. En cette lutte, qui fut vainqueur ? L'empereur assassin ou le poète proscrit ? Quelques jours encore et l'histoire enregistrera, pour l'honneur de la moralité humaine, le dénoûment définitif de ce drame énorme ; car, tandis que le César découronné pourrira dans l'exil, sous le mépris et la boue, le poète, rayonnant de gloire, montera au Panthéon, porté par tout un peuple, pleuré par l'univers entier et ces rois de l'Europe, que Bonaparte appelait audacieu-

sement « mon frère », enverront leurs ambassadeurs plier respectueusement le genou, devant le cercueil du poète proscrit.

Le Journal de Seine-et-Marne :

. . . .

En poésie, il fut un rénovateur ; en politique, il fut un incorruptible. Ce sera pour le second empire une honte éternelle d'avoir banni de France l'auteur des *Odes et Ballades*, qui était la gloire des lettres françaises. Mais du moins le grand poète eut le bonheur de voir la chute de ce régime qui prenait l'exil pour une force de gouvernement. L'empire est passé : qu'en reste-t-il ? L'œuvre de Victor Hugo, au contraire, est et restera.

Tunis-Journal

. . . .

Victor Hugo fut l'apôtre de la pitié, de la liberté et de la justice.

. . . .

Le Petit Algérien :

. . . .

Il est aussi superflu de caractériser, dans Victor Hugo, l'homme politique qu'il serait impossible à cette heure de le juger.

On m'appelle apostat, moi qui me crus apôtre.

dit-il dans ses *Contemplations*.

La postérité ratifiera ce mot, car si Victor Hugo a erré parfois, s'il a rêvé et s'est perdu dans un vague que la politique ne peut admettre, la bonté et la générosité remplissaient son cœur.

En littérature, il est pour la France et pour l'étranger le chef incontesté de l'école romantique. Il a exhumé et mis à la mode le moyen-âge qui est passé, depuis, de la poésie dans les arts, dans les idées et les habitudes de la vie. A des traditions littéraires qui ne conservaient des modèles classiques que des formes, il a substitué la vie et le mouvement. Sa révolte contre les règles et les conventions a eu des excès inévitables, surtout chez les disciples. On a confondu dans le même dédain les conditions essentielles de l'art avec les procédés arbitraires d'une époque ; la haine d'une beauté convenue a conduit à la négation du beau, puis à la réhabilitation, dans l'ordre physique et moral, du laid, du monstrueux ; l'art s'est matérialisé et démoralisé tout ensemble. Du moins les esprits avaient reçu une vive et féconde impulsion, et si la plupart des œuvres que Victor Hugo a suscitées ou produites, doivent passer, la révolution qu'il a consommée marquera parmi nos époques littéraires.

. . . . . .

ALSACE-LORRAINE

La Gazette de Lorraine :

. . . .

La vie politique cède aujourd'hui le pas, en France, au deuil immense causé par la mort d'un des plus illustres du pays. Avec Victor Hugo disparaît une personnalité puissante qui a imprimé son caractère à toute l'histoire de France du dix-neuvième siècle.

. . . .

En littérature, il est pour la France et pour l'étranger le chef incontesté de l'art romantique. Il a exhumé et mis à la mode le moyen âge qui est passé, depuis, de la poésie dans les arts, dans les idées et les habitudes de la vie. A des traditions littéraires qui ne conservaient des modèles classiques que les formes, il a substitué la vie et le mouvement. Sa révolte contre les règles et les conventions a eu, il est vrai, des excès inévitables, surtout chez les disciples. Mais les esprits avaient reçu une vive et féconde impulsion, et la révolution que Victor Hugo a consommée marquera en France parmi les époques littéraires.

La France fait, depuis 1880, une apothéose vivante à Victor Hugo. Il a été donné à l'illustre écrivain de connaître, dès avant le trépas, l'immortalité qui succède à la vie. Le

poète du siècle ne finit pas avec le siècle ; il traversera les temps lointains. Comme les poètes de l'antiquité, il garderait des lecteurs, quand bien même la littérature et la civilisation dont il a été un des plus brillants représentants auraient disparu.

Inclinons-nous devant cette grande lumière, devant ce héros de l'esprit qui vient de s'éteindre !

Le Lorrain :

Nous eussions voulu ne nous occuper que du poète magnifique : « Génie entré vivant dans l'immortalité », qui a jeté quelques rayons d'or sur les boues de ce dix-neuvième siècle ! Les politiciens qui ont exploité plus encore le nom que l'esprit de Victor Hugo, ne nous le permettent pas. Ils laissent de côté les *Odes*, les *Feuilles d'automne*, le créateur dramatique, puissant entre tous, d'*Hernani*, de *Ruy-Blas*, de *Marion Delorme*, de *Marie Tudor*, d'*Esmeralda*, pour mettre en scène le bonze politique qui ne s'est guère affirmé que par des maximes solennellement démenties par ses propres écrits. *Summa injuria.*

Nous avons plus de respect de la mort et voulons oublier devant cette tombe qui s'entr'ouvre les contradictions, les défaillances, les inconséquences de l'homme politique pour ne nous rappeler que le poète magique.

Et il a fallu cette magie du poète pour que l'on pût ne point appliquer à l'homme politique ces mots empruntés à l'une de ses œuvres :

Ceci a tué cela !

EDOUARD GRIMBLOT.

Le Journal d'Alsace :

« Victor Hugo est mort. Le grand maître de la langue française, le poète dont la muse a célébré toutes les gloires comme elle a cherché à consoler toutes les misères, celui qui était entré tout vivant dans l'immortalité, celui que l'histoire a déjà placé à côté d'Eschyle, de Corneille, de Schiller et de Shakespeare, celui qui de son génie a illuminé la France pendant plus d'un demi-siècle, n'est plus depuis hier. Paris a pris le deuil aussitôt que la fatale nouvelle s'est répandue et tout le peuple français s'apprête à faire des funérailles royales à ce roi de la plume et de la pensée. »

Ce poète, à la fois lyrique, satirique et dramatique, a été le plus créateur de tous les écrivains de son pays et de son temps, de cet homme phénoménal qui a fait passer par son cerveau toutes les idées de son siècle et les a fixées pour la postérité en leur donnant une forme incomparable et étonnante.

Victor Hugo réunissait en lui Rabelais, Ronsard, Corneille, Voltaire, en y joignant quelque chose des prophètes, d'Eschyle, de Juvénal, du Dante, de Shakespeare et de Gœthe. Il était grand, non seulement pour la France, mais pour le monde, il n'est pas immortel pour la France seulement, il est immortel pour tous les peuples. Le temps élaguera, il est vrai, l'œuvre immense et luxuriante du gigantesque poète ; mais le legs de génie que cet homme extraordinaire fait au lointain avenir, n'en demeurera pas moins énorme.

ETRANGER

BELGIQUE

L'Indépendance Belge :

L'histoire de Victor Hugo pourrait être l'histoire de la France au dix-neuvième siècle. Du 26 février 1802 au 22 mai 1885, tous les grands événements se rattachent aux origines, à l'influence, aux œuvres du plus grand poète de notre temps.

. . . .

Ce sera la tâche des historiens et des commentateurs futurs de noter dans cette poésie le trop de richesses, la poursuite du gigantesque, les violences subtiles, les développements prolongés, les volumes qui n'ont rien ajouté à la gloire de l'écrivain. « Une montagne est à prendre ou à laisser, » a-t-il dit de Shakespeare. Mais la postérité n'a pas tout accepté d'aucun des génies les plus incontestés. Ce qu'elle prendra de Victor Hugo

suffira à lui faire le plus grand nom de poète lyrique, des littératures de tous les temps.

. . . .

La France fait, depuis 1880, une apothéose vivante à Victor Hugo. Il a pu connaître, encore plein de jours, l'immortalité qui succède à la vie. Le poète d'un siècle ne finit pas avec ce siècle, et Victor Hugo traversera les temps lointains. Comme les poètes de l'antiquité, il garderait des lecteurs, quand même la littérature et la civilisation, dont il est, auraient disparu.

GUSTAVE FRÉDÉRIX.

L'Étoile Belge :

Il n'est plus, le poète altier qui dominait de sa hauteur vertigineuse le Parnasse français et nous dirons même toute la poésie de ce siècle. Ainsi telle flèche merveilleuse d'une cathédrale gothique dépasse les beffrois et les campaniles de la Cité, et son bourdon majestueux couvre toutes les voix d'airain des clochers d'alentour.

Victor Hugo, l'illustre chef du romantisme, le continuateur direct des Shakespeare et des Gœthe, vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il en a marqué presque tous les lustres par une œuvre géniale plantée sur les cimes de la gloire comme une flamme plus brillante que l'épée des conquérants.

. . . .

Malgré le succès obtenu par plusieurs de ses pièces de théâtre, nous croyons qu'elles forment la partie secondaire de l'œuvre de

Hugo. A vrai dire, ce n'est pas là du théâtre. C'est de l'ode mise en dialogue. De l'ode magnifique soit, dont certaines tirades ont l'envolée d'un lyrisme génial, mais qui perd et qui languit à la scène. Victor Hugo s'est trompé lorsqu'il a cru qu'il suffisait pour alimenter l'action scènique, d'une violente antithèse de passions ou de conditions.

. . . .

La *Légende des Siècles*, avec les *Châtiments*, les *Quatre Vents de l'Esprit*, forment l'œuvre capitale de Hugo. Comme l'a très bien dit le poète Albert Girard, dans une étude consacrée aux dernières et définitives productions du Maître, dans ces livres le poète n'est plus le rhétoricien romantique de 1830 : il n'écrit plus pour enlever à la pointe du vers, les principales redoutes classiques ; il ne peint plus dans le seul but de rendre à la langue de 1820 son ancienne splendeur. La période militante et de transition est passée. Il n'est plus le chef d'école mais son propre chef.

. . . .

C'est tout un siècle littéraire qu'on enterre, révolu, avec ce colosse.

Dans la pléïade des poètes français de ce siècle il y a eu des génies plus subtils, plus artistes et plus impeccables, comme Beaudelaire ; plus sympathiques et plus gracieux, comme Musset et Lamartine ; plus majestueux comme Leconte de Lisle et Alfred de Vigny ; il n'y en a pas de plus complet, de plus abondant, de mieux équilibré, réunissant des dons plus divers, ayant embrassé avec une égale autorité des sujets aussi nombreux et aussi variés.

Victor Hugo est le foyer où se sont condensés tous les rayons poétiques de ce siècle.

G. E.

SUISSE

Liberté de Fribourg :

Devant le lit de mort de ce poète qui fut grand par les dons de l'esprit, plus, hélas! que par les qualités de l'âme et du cœur, devant ce lit que la religion n'a point visité, devant ces restes que la croix ne protège point de ses consolations, de ses espérances et de ses réparations, le chrétien s'épouvante en songeant aux lacunes, aux défaillances et aux chutes de cette longue existence, énivrée de succès et chargée de responsabilités.

Courrier de Genève :

Tout Paris s'occupe en ce moment de la mort de Victor Hugo; les Chambres ont levé séance en signe de deuil; la province a aussi ses petits centres d'émotion plus ou moins factice. On voudrait même associer l'univers entier, au moins « le monde civilisé », au deuil de la France. Ce n'est certes pas le défunt qui trouverait de l'exagération en cela, car, de son vivant, il acceptait toutes les apothéoses ; il sera difficile de trouver dans tout « ce monde civilisé », auquel certains jour-

naux de Paris font appel, assez d'admiration pour égaler celle que Victor Hugo avait de lui-même.

Un homme s'amoindrit toujours par l'orgueil. Il y a quelque chose de répugnant dans cette avidité d'hommages que Victor Hugo a montrée un peu toute sa vie, mais surtout dans les dernières années. Qu'il y eût en lui le génie d'un grand poète, personne ne le niera, mais qu'il ait profané ce génie, on ne le niera pas davantage ; et, ce qui aggrave cette profanation, c'est qu'elle a été dictée par la passion d'une popularité malsaine, par un bas esprit d'égoïsme.

Nous laissons à qui la voudra la liberté de louer le mérite littéraire des immenses productions de cet homme, qui a essayé et renouvelé tous les genres de la poésie. Nous respecterons le talent que Dieu a mis en lui, mais nous déplorons l'abus qu'il en a fait, et, en présence d'un tel abus, le monde civilisé n'a pas le droit de s'associer aux hommages qu'on lui demande, car ce serait outrager Dieu que d'exalter les contempteurs de ses dons.

Journal de Genève :

. . . .

C'est un deuil universel ; un deuil littéraire, mais surtout un deuil national, car parmi ceux qui pleurent aujourd'hui le poète, on peut croire que beaucoup, peut-être le plus grand nombre, ne l'avaient jamais lu : ils se contentaient de savoir que c'était une des gloires de la France moderne, et cela leur

suffisait ; ils y croyaient comme à Jeanne d'Arc.

Il est difficile, et le moment serait mal choisi pour le faire, de rechercher les causes de cette étonnante popularité. Il y en a qui sautent aux yeux, car la nature lui avait prodigué ses dons les plus rares : une imagination puissante, l'art de bien voir, celui de bien dire, le talent de faire valoir la pensée et même de la grossir un peu par l'arrangement des mots ; elle lui avait donné le génie de la description, celui de l'antithèse, de la métaphore, de l'hyperbole et en général de toutes les figures de la rhétorique. S'il n'était pas, comme on l'a un peu trop répété en France, le plus grand poète de notre siècle, d'un siècle qui a connu Gœthe et Byron, Schiller et Leopardi, sans même parler de Lamartine et d'Alfred de Musset, il comptait certainement parmi les premiers ; sinon parmi les plus profonds et les plus vrais, du moins parmi les plus éloquents.

Mais ces dons, si merveilleux qu'ils soient, n'expliquent pas encore le rang presque surhumain auquel l'a placé l'enthousiasme de ses compatriotes et contemporains. Il a fallu pour cela que les chances de la vie lui fussent exceptionnellement favorables ; qu'il soit né et qu'il soit mort à l'heure qu'il fallait pour sa gloire.

. . . .

Personne n'a décrit comme lui, personne ne nous a jamais fait voir, comme s'il était là sous nos yeux, un paysage, une ville, une scène de bataille, une cathédrale gothique avec son ornementation compliquée. Il était moins heureux dans la peinture du cœur

humain, peut-être parce qu'il y apportait, avec la préoccupation de l'effet à produire, une prédilection pour l'exceptionnel, le bizarre, le monstrueux et le raffiné ; il aimait les passions rares et compliquées, les contrastes, les antithèses ; aussi ses caractères les plus célèbres ont-ils de la peine à se tenir debout; ils étonnent plus qu'ils ne touchent avec leurs cris et leurs gestes de convulsionnaires, leur langue qui, dans les moments de crise, semble celle du rêve, presque du délire ; il y a toujours en eux quelque chose du Han d'Islande ou du Quasimodo.

En cela, comme en beaucoup d'autres choses, il ne ressemble que de bien loin à son maître Shakespeare, auquel on l'a trop souvent comparé. Il lui a emprunté les allures, la forme extérieure du drame, les brusques changements de lieu, le mélange du bouffon et du pathétique, mais il ne lui a pas dérobé son secret de faire vivre des hommes sur la scène et de nous faire vivre, nous aussi, de leurs douleurs et de leurs joies, palpiter de leurs passions. La tirade, le lieu commun déclamatoire tient dans ses pièces de théâtre une place exagérée, qui leur donne déjà un air vieillot et qui les empêchera peut-être d'aller à la postérité.

Par un singulier contraste, cet esprit qui avait le goût du violent, du heurté, de la force brutale déchaînée, a su aussi mieux que personne comprendre ce qui se passe dans le cœur et l'esprit des enfants. Tout ce qu'il a écrit à ce sujet, depuis les *Feuillantines* jusqu'à *L'art d'être grand-père*, en passant par la Cosette des *Misérables*, tout cela est charmant et absolument exquis. Jamais ces

petites âmes qui, après tout, sont aussi compliquées que les grandes, n'ont été devinées de la sorte.

Pour rendre dans le langage qui leur est propre et dans toute leur fraîcheur naïve ces pensées écloses d'hier, il fallait que cet artiste eût, lui aussi, une âme enfantine et tendre. Et nous croyons que c'était la vérité. Lorsqu'on dépouillait le dieu des oripeaux dont l'avaient couvert ses admirateurs mal inspirés, on trouvait un homme simple, doux et bon.

. . . .

Aujourd'hui ce n'est pas au poète des enfants, c'est au poète des hommes, au patriote qui a combattu avec sa plume, plus redoutable qu'une épée, le despotisme de l'empire, ou citoyen qui, dans les plus mauvais jours, a gardé fidèlement au fond de son cœur le culte de la France, la foi ardente dans ses destinées, c'est à lui que s'adressent les témoignages de profonde douleur de tout un peuple.

Ces sentiments sont respectables dans leur exagération même, et si nous ne pouvons nous y associer sans réserve, il nous sera cependant permis d'exprimer ici nos sincères regrets pour la perte que les lettres françaises viennent de faire, notre admiration pour cette belle vie qui vient de s'éteindre, après avoir été tout entière remplie par le travail, tcut entière consacrée au culte de l'idéal.



ESPAGNE

El Imparcial :

. . . .

Victor Hugo a trouvé dans sa poésie des accents inconnus à tous les poètes qui l'ont précédé. Il a été amoureux, terrible et candide, classique, romantique, suave comme le baiser de la mère et cruel comme le châtiment du juge.

Quelle forme et quelles immenses richesses de pensées ! Quelle divine philosophie il découvre dans l'aurore de ses inspirations !

Merveilleux génie ! contrastes surprenants d'étrangeté ! variété infinie de tons !...

. . . .

Victor Hugo est rationaliste ; mais dans sa critique des religions positivistes, il apporte un esprit respectueux qui le fait estimer même de ses ennemis les plus acharnés.

Une lutte constante contre la tyrannie, un combat en faveur des faibles, le culte de la famille, de la Société et du devoir, voilà ce dont a été remplie la vie de Victor Hugo.

Travail de héros et d'artiste, de philosophe et de citoyen !

Le XIXe siècle qui lui doit tant, lui fait les obsèques conformes à l'immortalité qu'il a obtenu et à la douleur universelle qu'il mérite.

L'Espagne tient à honneur de partager ce deuil et demande une modeste place pour ses couronnes.

La Epoca :

Le plus grand poète du XIXe siècle vient de mourir. Aucune personnalité n'a régné plus que lui sur l'opinion publique. Depuis que Napoléon Ier est mort, aucun homme n'a produit plus de sensation dans le monde entier. L'Espagne doit avoir une place privilégiée dans ce deuil universel. La France était la patrie de Hugo, mais c'est en Espagne qu'il trouva ses premières inspirations, qui firent de lui pendant un demi-siècle, le roi des poètes européens.

El Globo :

Victor Hugo était la personnification et l'idéalisation du XIXe siècle.

ITALIE

Le Moniteur de Rome :

Le poète, avant de mourir, a refusé les consolations de la religion. Cette apostasie suprême termine hélas ! misérablement une vie, qui aurait pu être grande et féconde, mais qui, surtout dans sa dernière moitié, a été marquée par des défaillances sans nombre et dont le vice radical a été un immense orgueil.

. . . .

L'Italie (de Rome) :

. . . .

Celui qui s'en va a été incontestablement un des plus grands esprits de ce temps.

Victor Hugo était à la France ce que Dante a été à l'Italie, Shaskespeare à l'Angleterre. Et l'on peut, dès maintenant, assigner sa place auprès de ces grands génies, à ce poète sublime qui fut, pour nous servir d'un de ces vers :

...Aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel.

. . . .

Ce génie, qui apparut après une longue période d'abaissement littéraire, a été en France, dans le domaine de l'esprit, une émanation fulgurante de la grande révolution. Il en a eu les audaces, les initiatives, l'indomptable énergie, et son apparition a marqué le réveil de l'esprit littéraire français assoupi pendant les luttes sanglantes du commencement du siècle.

. . . .

Aucun homme n'aura, dans les temps modernes exercé une influence aussi décisive sur les tendances littéraires de son époque, aucun n'aura aussi complètement façonné les générations en leur imprimant le sceau de son génie.

Et quelle puissance de conception, quel génie tout à la fois, doux, radieux ! Il a eu tous les dons : celui d'émouvoir, de terrifier, d'élever les âmes à la hauteur de la sienne.

Il y a tels de ses vers qu'on ne peut lire sans éprouver le frisson sacré qui transforme

l'être le plus matériel, l'esprit le plus sceptique. Aucune gymnastique morale n'est égale à celle que l'on retire de la lecture de ses œuvres.

En de certains jours où l'esprit est affaissé, inquiet, malade, lire ou se réciter certains passages des *Chants du Crépuscule*, des *Feuilles d'automne* c'est procurer à l'esprit la sensation bienfaisante qu'exerce, sur un corps fatigué et énervé, l'action réparatrice d'une douche d'eau froide venant vivifier et raffermir l'organisme.

L'émotion profonde que produira en France la disparition de ce grand poète, s'étendra à toute l'Europe et traversera les mers.

Et ce sera un spectacle consolant de voir que l'esprit l'emporte parfois sur la matière, et qu'il n'y a pas place dans le monde que pour le culte de la force.

L'Opinione de Rome :

. . . .

L'action de Victor Hugo sur le mouvement littéraire de son temps a été immense. Après avoir été le chef de l'école romantique et en avoir combattu les importantes batailles, il a survécu à cette même école, et aux disputes qu'elle avait éveillées. Beaucoup de ses livres resteront, surtout ceux dans lesquels le poète s'est élevé au-dessus des luttes de parti, qui empêchent souvent la sérénité du jugement.

Victor Hugo a été un ardent défenseur de toutes les causes libérales et de la concorde entre les peuples.

. . . .

La Gazzetta di Torino :

. . . .

Ecrivain et poète, il détermina en France une révolution profonde dans les lettres; il détruisit la poésie de convention, rendit à la langue une élégance et une efficacité qu'elle avait perdues.

. . . .

Victor Hugo reste à l'histoire comme un grand poète, un grand écrivain, un grand penseur de réformes sociales.

. . . .

La Nation de Florence :

Tout le monde connaît quel homme le siècle a perdu avec la mort de Victor Hugo : quel caractère de poète, d'écrivain, de citoyen s'est éteint en lui; mais nous, nous devons pleurer aussi l'ami fidèle, enthousiaste, inébranlable de l'Italie.

Le plus grand des Français fut peut-être l'ami le plus passionné des Italiens.

La Lombardia de Milan :

LE VENDREDI-SAINT

La patrie, ses enfants, ses livres se fondent en lui dans une harmonie admirable de travail, d'inspiration, de bonté, harmonie qui dure toute sa vie, qui retentit dans tous ses ouvrages, et donne une nouvelle élévation à son style, une ampleur dans ses conceptions qui effraye, et jusque dans ses images, cette ma-

gnificence et cette largeur qui ne trouve de ressemblance que dans les saints prophètes.

C'est lui, vraiment lui, qui avait un enthousiasme jeune et une recommandation solennelle pour tous les opprimés, que ce fussent des peuples, des races entières, des individus seuls et condamnés, pour toutes les entreprises fortes et bienveillantes; c'est lui vraiment qui a accompli sa mission d'écrivain, comme les apôtres accomplissaient leur devoir de prêcher pour consoler, pour rendre meilleur, pour délivrer les gens.

Et depuis Dante, il fut le poète qui a mérité le plus hautement le noble titre de civil, il fut le plus fort guerrier pour l'humanité, qui, en revanche, et par gratitude spontanée, lui accorda la plus grande dictature intellectuelle dont l'histoire se souvienne.

C'est pour cette raison que le monde civil appelle *vendredi saint* le jour dans lequel le grand poète lui a été enlevé.

Il Piccolo (de Naples) :

Lundi, la nouvelle se répandit à Paris que Victor Hugo était gravement malade. En ce moment le télégraphe nous annonce que Victor Hugo est mort :

Il est mort : Il va voir!

Il va voir face à face le Sphinx, et si on ne voit pas de là, c'est-à-dire si le *au-delà* n'existe que dans notre fantaisie : il finit de voir au moment où il croyait que tout voile devait se déchirer.

Mais croyait-il dans cet *au-delà*. En enten-

dant sonner sa dernière heure, pensait-il : Je vais voir ? Ou pensait-il seulement atteindre le but de l'inutile voyage.

. . . .

ROCCO DE ZERBI.

PORTUGAL

El Jornal do Comercio :

Dans un siècle qui a admiré Byron, Schiller, Goethe, Manzoni, Lamartine, il n'est pas facile de prononcer un jugement comparatif. Ce que la critique la plus sincère peut établir dès à présent, c'est que, chez Byron, Schiller et Lamartine, la spontanéité et l'inspiration sont plus visibles, tandis que, chez Hugo, l'énergie de volonté, la profondeur et la vigueur de l'esprit sont plus accentuées.

El Correo :

Le monde civilisé tout entier partage la douleur de la France, car Victor Hugo était le plus grand poète de l'époque moderne.

El Correo da Manhâ (Lisbonne) :

M. Ramalho Ortigao, qui présidait la réunion convoquée par nous en vue de rendre hommage à Victor Hugo, a adressé à M. Vacquerie la lettre suivante, où les lecteurs

admireront une fois de plus, le style brillant du célèbre écrivain :

« Monsieur et honoré confrère,

« Ayant eu l'honneur d'être élu président de la commission de la presse de Lisbonne réunie d'après une convocation du journal *Correo da Manha* pour rendre les derniers hommages à Victor Hugo, je crois devoir ajouter ces quelques mots au télégramme qui vient de nous être expédié :

« Les noms apposés à ce document représentent toutes les nuances des opinions politiques, religieuses et littéraires de la presse portugaise. Pour la première fois depuis la célébration du centenaire du poète national Luiz de Camoes, les noms de ces journaux et de ces journalistes se trouvent réunis dans l'affirmation collective d'un sentiment commun.

« Ce fait de concilation unanime s'explique — selon moi — par la nature transcendentale du génie poétique de Victor Hugo.

« Dans la politique il plane au dessus de tous les conflits, étant la plus rayonnante et la plus pure expression de cet idéal, si cher à nous tous et pourtant encore si obscure, qu'on appelle la liberté.

« Dans la religion il personnifie le spiritualisme indépendant de tous les dogmes et de toutes les sectes, et prêchant le culte de la bonté et de la responsabilité de l'âme devant l'éternel amour, suprême destinée de l'univers, il est le seul prêtre qui resterait debout, son offrande à la main, quand toutes les églises viendraient à s'écrouler.

« Dans la littérature, il tient le flambeau de l'inspiration latine, que les poètes italiens, espagnols et portugais de la Renaissance avaient reçus des mains de Virgile, d'Horace et de Lucrèce, et que Victor Hugo hérita des peuples méridionaux, quand la révolution fit de la France du XIX[e] siècle la nation maîtresse de l'Europe latine. Beaucoup de choses ont été enlevées à la suprématie intellectuelle de notre race par la sagesse, par la ténacité, par la force du savoir et par le savoir de la force des races envahissantes. Personne ne s'est pourtant jamais avisé de nous disputer ce pouvoir énorme, dont Victor Hugo était l'image, qui, sous sa plume, remuait le monde, l'immortelle perfection lyrique de la parole humaine.

« Au nom des journalistes réunis ce matin aux bureaux du *Correo du Manha*, je vous prie de vouloir agréer, Monsieur et de transmettre à la famille Hugo les hommages de la presse de Lisbonne, et l'assurance de mes sentiments personnels les plus respectueux et les plus dévoués.

« RAMALHO ORTIGAO. »

ANGLETERRE

Le Standard :

. . . .

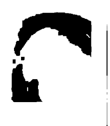
Plusieurs veulent le placer au sommet de la littérature française, mais cette appréciation de ses contemporains ne sera pas parta-

gée par la postérité. Il suffira de reconnaître que son succès fut grand comme poète, auteur dramatique et romancier, et que pendant un demi-siècle il fut l'idole de ses compatriotes. — Soi-disant cosmopolite, il ne l'était pas de fait, mais eût voulu assimiler à la France, l'Europe entière. Jamais il ne voyagea, et son imagination même, en art, en poésie et en politique, ne voulut voir que ce qui était Français. Il en est résulté, pour le poète patriote, une admiration outrée de ses non moins patriotiques compatriotes.

Le rang qu'on veut lui attribuer comme poète ne peut lui rester acquis. Il se croyait un second Shakespeare, il n'égale pas Dryden. Ses meilleures poésies sont celles qui traitent du berceau et de la tombe. Là, sobre de toute rhétorique ampoulée, il redevient le poète simple et vrai. Comme romancier, il savait s'attacher son monde, et cela fait, les descriptions et les déclamations s'entrelaçaient à sa guise, sans fatiguer ou rebuter ses lecteurs.

Comme homme politique, il n'a jamais su raisonner sainement, ni être un législateur sérieux. Se bornant à lancer de temps à autre quelques aphorismes sentencieux, il lui semblait dû que ses compatriotes les acceptassent comme une révélation de la sagesse in carnée, et ses collègues voyaient en lui plutôt un instrument qu'un guide, Son rôle a été tout au plus celui de chef choriste du parti du désordre, et il paraissait lui même avoir conscience du caractère théâtral de son milieu politique.

. . . .



The Pall Mall Gazette :

. . . .

Sa vie est pour ainsi dire la vie de la République française ; mais le fait qu'aucune animosité politique n'a ébranlé l'empire extraordinaire qu'il avait sur ses concitoyens, démontre à quel point dans ses ouvrages, « roi du drame, roi du roman » il représente l'esprit, non d'un parti, mais de la France même. Il était le plus Français des Français, et maître en l'art de faire couler les larmes, et, bien certainement l'auteur français du siècle, le plus connu dans son propre pays et à l'étranger. Le tribut d'hommages que notre poète lauréat rend au génie de Victor Hugo est bien connu ; et quant à M. Swinburne, ses louanges du maître français sont aussi fréquentes que celles qu'il a adressées à la mer. De plus, *Notre-Dame-de-Paris* a été traduite dans toutes les langues de l'Europe, et les *Misérables*, traduits en huit langues différentes, ont été publiés (le 3 avril 1863), simultanément, à Paris, à Bruxelles, Londres, New-York, Madrid, Berlin, Saint-Pétersbourg et Turin. En ce sens, il était donc vrai de dire, que puisque Victor Hugo était Paris, Paris la France, et la France le monde, Victor Hugo était le monde.

Le poète avait une vie privée aussi bien qu'une vie publique et littéraire. Comme beaucoup de grands hommes, il était souvent harcelé par des gens qui s'inquiétaient de son « orthodoxie », et fut souvent victime de l'erreur qui confond le poète et ses œuvres. Après la publication des *Travailleurs de la*

mer, par exemple, le suicide de Gilliat fut cité comme la preuve que l'auteur approuvait la destruction de soi. Ses véritables idées sur la mort, qu'il est intéressant de rappeler en ce moment, peuvent être recueillies dans les paroles suivantes, conclusion du discours qu'il prononçait il y a quelques années sur la tombe de Mme Paul Meurice : — « Des hauteurs sereines du monde inconnu, elle voit autour d'elle ces cœurs remplis de son souvenir, ces amis qui la vénèrent et qui la glorifient, ce tendre époux qui la pleure. Son souvenir à la fois triste et charmant ne s'effacera jamais. Il éclairera le crépuscule où nous vivons. Que l'éternel esprit accueille dans son sublime domaine son esprit immortel. La vie est un problème, la mort en est la solution. Je le répète et je termine ainsi mes adieux : la tombe n'est ni noire, ni vide ; non, elle est une grande lumière, et puisse celui qui vous parle se tourner vers cette lumière ! Pour celui qui n'est pour ainsi dire plus de ce monde, pour celui dont l'unique ambition est contenue dans la mort, il est réservé de voir dans la profondeur de cet infini, dans le sublime éblouissement du tombeau, l'étoile fixe de Dieu ».

. . . .

Evening Standard :

. . . .

La lutte est terminée. « Le combat entre le jour et la nuit », pour citer les paroles de Victor Hugo sur son lit de mort, le combat a cessé, et la mort qu'il désirait comme fin de

ses souffrances est venue pour l'auteur de la *Légende des Siècles.* La France pleure la perte d'un de ses plus illustres enfants, et dans tous les pays où ses œuvres sont connues et admirées, cette mort fera naître de sympathiques regrets, quoi qu'elle l'ait frappé à un âge où, dans le cours ordinaire de la nature, un tel événement ne puisse causer de surprise. Pendant la courte maladie qui, dès le début, a fait craindre un dénouement fatal, un intérêt extraordinaire pour l'état du poète national s'est manifesté dans toutes les classes de la Société ; et des hommes de toutes conditions se sont rassemblés dans un respectueux silence autour de sa demeure, avides d'apprendre les dernières nouvelles du malade. A présent que ses yeux sont à jamais fermés, la France républicaine prendra à tâche d'aimer et d'honorer le défunt, en faisant à Victor Hugo des funérailles nationales, et des députations de tous les coins de la France accompagneront ses restes à leur dernière demeure. Ainsi que pour Léon Gambetta, une souscription nationale sera problablement ouverte, pour élever un monument à la mémoire du grand poète. Néanmoins, Victor Hugo n'a besoin ni de bronze, ni de marbre, pour perpétuer son nom. Ses œuvres nombreuses suffiront à le préserver de l'oubli.

. . . .

The Times :

En Victor Hugo, la France a perdu hier celui de ses enfants qui possédait les dons les plus variés, et le monde des lettres son plus

brillant ornement. Pour l'ampleur de son génie, il a été souvent comparé à Shakespeare, mais si son pouvoir sur les passions humaines, son imagination vive et étendue, son énergie intellectuelle peuvent provoquer et justifier cette comparaison avec le premier d'entre tous les poètes, par contre le grand écrivain qui vient de mourir a manqué de cette impartialité, de ce calme profond, de ce jugement sérieux et sûr qui sont un des traits caractéristiques de Shakespeare et des quelques maîtres de l'esprit du monde. Mais, ces restrictions faites, le poète dont l'humanité tout entière porte aujourd'hui le deuil, ne fut pas seulement une des figures marquantes de cette génération, mais peut-être l'esprit littéraire le plus beau et le plus pur que la France ait jamais produit.

. . . .

Ce n'est pas ici la place de tirer l'horoscope de ce grand nom. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de dire ce qui périra ou ce qui restera du trésor littéraire que Victor Hugo laisse derrière lui, mais il est évident que ce grand chef de l'école romantique disparaissant, la littérature française perd en lui une de ses forces les plus puissantes et les plus vives. Victor Hugo a tenu une place colossale dans cette littérature. Son esprit est un des plus puissants et des plus originaux; cependant il avait ses faiblesses. Superbe dans le domaine de la fantaisie et dans la force du langage, le vrai don de la parole semble lui avoir manqué. Il manquait de concentration.

. . . .

Il a sa place dans le temple de la renommée où vont les grands poètes du monde; cette

place est vaste et honorable. En ce moment, nous ne pouvons qu'apporter notre tribut de regrets, lorsque l'une des plus puissantes lumières de notre temps disparaît sous l'horizon terrestre.

Daily-Telegraph :

M. Victor-Marie Hugo, pair de France, poète, homme politique, romancier, dramaturge, historien, artiste et ami de l'humanité, est mort hier dans l'après-midi à Paris, à l'âge de quatrevingt-trois ans et trois mois. Avec lui disparaît une des figures marquantes du grand dix-neuvième siècle, si fertile en événements, mais sa mémoire restera vivante et sa renommée plus solide que les monuments d'airain.

. . . .

Sous certains rapports, l'image de Victor Hugo s'effacera comme une photographie, mais sous d'autres elle restera comme rehaussée par des couleurs immortelles. L'illustre défunt avait plus qu'une réputation nationale. Depuis longtemps il avait conquis glorieusement une place dans la littérature universelle. Il appartenait donc au monde entier sans cesser de sentir, de parler et d'agir comme un Français. Hugo personnifiait le souvenir des lettres comme l'empereur d'Allemagne personnifie le souvenir de la guerre.

En mourant, un volume entier de la littérature se trouve achevé, catalogué, il n'y aura plus qu'à le consulter.

. . . .

Il est sans doute difficile pour les Anglais

d'apprécier la grandeur de Victor Hugo. C'était un écrivain essentiellement français et il n'y avait rien de cosmopolite dans sa manière de voir les choses, ou d'exprimer ses propres pensées. C'est là que notre attention peut être arrêtée, non pas tant par l'idée émise que par le langage extravagant dont cette idée est enveloppée. Cette remarque s'applique spécialement aux œuvres en prose dont quelques-unes demandent des restrictions aux hommages dus au génie. Par dessus tout, cependant, plane la personnalité imposante et la nature profondément poétique de Victor Hugo. Quels que puissent être les défauts de ses ouvrages ils vivront certainement, par leur profondeur d'idées, par la force des sentiments exprimés et par leur imagination puissante. Autour de cette tombe le charme et la grâce que le poète faisait rayonner sur tous ceux qui l'approchaient.

Daily News:

Victor Hugo est mort aujoud'hui, ce n'est pas le cas de crier: « le Roi est mort, vive le Roi ! Il n'existe personne pour prendre la place extraordinaire que Victor Hugo occupait dans Paris, surtout depuis que la populace belge s'était jetée dans sa maison pour le punir d'avoir donné asile à des proscrits communistes. Il fut remarquable par la fermeté de son caractère, par la solidité de son amitié et par son courage à dire ce qu'il pensait. Il ne se brouilla jamais avec ses amis, même lorsqu'ils étaient en hostilité politique contre lui, l'amitié ne cessait pour lui qu'avec la mort.

M. Vacquerie et M. P. Meurice qui sont âgés maintenant se sont faits ses disciples lorsqu'ils étaient écoliers. Il reçut à Guernesey les bonapartistes Th. Gautier, Houssaye et Paul de Saint-Victor et il continua à correspondre dans l'exil avec la mère du comte de Paris dont il disait plus tard : « Mon admiration et mon affection pour la duchesse d'Orléans ont été un culte. » S'il avait été seulement un littérateur, on ne l'aurait pas remarqué, mais il s'était jeté dans la politique ardente de 1848 et il était le souffle qui donnait la vie au vieux parti républicain pendant l'empire. Tous les républicains qui l'approchaient étaient avancés et il partageait leur bouillant tempérament ; mais les polémiques n'ont jamais amoindri son vaste cœur et ne l'ont jamais fait se départir d'une noble courtoisie envers ceux qui l'entouraient. Le voir, c'était l'aimer. Plus on le voyait, plus on l'aimait. Il avait conscience de sa grandeur, et de la position qu'il occupait, mais il recevait les honneurs avec simplicité et dignité... Depuis son retour à Paris il dépensait une fortune en aumônes et en petites pensions. C'est une erreur de croire qu'il fût avare. Il dut vivre avec économie jusqu'au jour où les *Misérables* lui rapportèrent une fortune que la chute de l'empire, permettant la vente en France des *Châtiments* et de *Napoléon-le-Petit*, accrut considérablement, sans parler de ses pièces de théâtre. Lorsqu'il fut riche, il donna, sans ostentation, libre cours à sa générosité naturelle. Par la première clause de son testament il donne 50,000 francs aux pauvres de Paris.

RUSSIE

Nowié Vrêmia :

Un des plus grands poètes du siècle, Victor Hugo, vient de mourir. Il y a des hommes qui sont, pour ainsi dire, nés pour tout le monde civilisé et qui acquièrent une importance universelle par leur action dans une sphère ou dans une autre.

Victor Hugo était un de ces hommes. Son domaine était la poésie. Il a créé dans ce domaine des œuvres qui sont considérées par ses contemporains et seront, à un plus haut degré, considérées par la postérité comme l'incarnation merveilleuse des idées les plus profondes et les plus fécondes qui aient occupé l'humanité pendant la longue existence accordée par le destin au grand poète.

Victor Hugo est mort dans un âge avancé, comme l'homme de génie allemand dont un de nos poètes a dit « qu'il reposait tranquillement, parce qu'il avait accompli sur terre tout ce qu'on peut y accomplir ». La France pourra en dire autant de son grand poète ; tout ce que Victor Hugo pouvait, par son génie, donner à son pays et au monde entier, il l'avait donné depuis longtemps, dans ses années les plus florissantes, dans la plénitude de sa puissance créatrice ; mais dans sa verte veillesse, au milieu de la génération actuelle, il jouissait encore de la même gloire qu'autrefois, il n'avait pas survécu à sa renommée ; au contraire, sa gloire lui survivra pendant de longs siècles.

Novosti :

La poésie vient de faire une grande perte, une perte irréparable. Il est mort, le poète unique et universel de notre époque, qui se dressait comme un géant au milieu de pygmées, celui dont les hommes de toutes les opinions littéraires prononçaient le nom avec la même vénération.

Victor Hugo, le poète de l'éternité, s'en est allé dans l'éternité, dans la sphère qu'il a conquise par la force de son puissant génie... Victor Hugo n'était pas seulement un grand poète. Son véritable parti politique était celui de l'égalité et de la fraternité des hommes.

La France et le monde entier lui sauront gré de ces aspirations autant et peut-être encore plus que de son action littéraire.

ALLEMAGNE

Post (Berlin) :

La France a perdu en Victor Hugo, non seulement son plus grand poète contemporain et un de ses patriotes les plus enthousiastes, mais aussi l'homme qui émouvait le cœur de toute la nation de ses paroles retentissantes. Il est le représentant des qualités, des faiblesses et des défauts du caractère français, qu'il montre dans ses œuvres avec une vérité qu'on rencontre rarement.

Tout cela suffit bien en fait de louanges à ceux qui savent estimer et trouver dans un poète la grande force nationale dont il était doué; mais bien d'autres, et le grand mort lui-même, ne seraient pas satisfaits de cette juste mesure, avec laquelle on reconnaît sa supériorité. Car Victor Hugo était, à ses propres yeux, non seulement le poète d'un peuple, mais aussi son apôtre et prophète, le penseur et le philosophe, qui est à la hauteur de son siècle, qui comprend les problèmes les plus profonds et appartient à l'humanité.

Nous regrettons d'être obligés de discuter cette opinion, qui a eu aussi son assentiment dans la presse allemande et que nous sommes forcés de repousser, malgré notre grand respect pour le poète.

Victor Hugo possédait une force de création inépuisable et ardente, une imagination qui atteignait le surnaturel, une versification admirable; aucun de ses lecteurs ne peut résister à l'adorable entrain et à l'enivrante mélodie de ses strophes, à ce qu'on appelle l'ivresse de Hugo; il possédait des qualités qui lui donnent une place à côté des plus grands poètes, mais il ne fut jamais un inspiré. La pauvreté de ses pensées, philosophiques et autres, et son manque de logique, sont vraiment stupéfiants. Hugo n'avait qu'une corde, qu'il savait faire vibrer en maître, et qui montre qu'il avait du cœur : c'est la peinture de l'âme enfantine, avec ses ombres pleines d'énigmes et toutes ses petites douleurs touchantes; ajoutons à cela la haine; car Hugo savait bien haïr, quand il s'agissait de ses idiosyncrasies, d'une désillusion ou d'une amère expérience dans sa propre vie.

Mais l'amour pour l'enfance et la haine ne sont que des sentiments et ce qu'il appelle ses pensées philosophiques, qui doivent aider l'humanité à résoudre les problèmes religieux et sociaux, se présentent alors comme une sagesse ordinaire, qu'on retrouve partout et qui est revêtue de pourpre pour cacher sa pauvreté et sa nudité. Ses idées philanthropiques, personne ne les prend plus au sérieux, mais elles ont causé au monde trop de malheurs, et ont paralysé déjà trop souvent la bonne volonté des hommes, pour paraître même supportables, arrangées en jeux d'esprit et en aperçus brillants.

Victor Hugo n'avait presque pas le sentiment de la vérité, de la nature, des idées et des besoins des hommes, et il les sacrifiait à chaque instant facilement à une antithèse brillante, ou à sa haine implacable, fanatique et intolérante contre la royauté et la religion chrétienne.

Si nous considérons enfin Hugo comme homme politique et homme moral, il est assez connu qu'il a pris, dans différents événements politiques de son temps, une part quelque peu caléidoscopique.

Son immense orgueil et la haute considération qu'il avait pour sa propre personne, se montrent dans ses poésies politiques d'une façon si éclatante, que personne, même parmi ses plus enthousiastes adorateurs, n'oserait contester la vanité sans bornes du poète. Il est pénible d'être obligé d'avouer que cet homme, au génie duquel on voudrait volontiers accorder toute son estime, tient, pou-r ainsi dire, continuellement la montre à la main pour fixer les grands moments histori-

ques qui ont rapport à sa personne, ou qu'il se sert de ses cheveux blancs pour attirer l'attention du public, et met dans la plus grande lumière son grand cœur et ses autres vertus resplendissantes, tout en jetant à la tête des princes et des ministres les sottises les plus impertinentes, et cela dans le seul but de se mettre en relief.

De telles observations sont d'autant plus déplorables et pénibles que, par là, chacun a le droit de considérer un des plus grands génies comme une personne comique.

La Gazette de Cologne :

. . . .

Le jugement des Allemands sur Victor Hugo est tout à fait différent du jugement des Français. Ce que les disciples de cet écrivain trouvent *sublime* dans ses œuvres nous paraît forcé ; ce qu'ils considèrent comme grandiose nous paraît grimaçant ; ce qu'ils nomment souffle pindarique, nous semble ampoulé et nous déplaît, et ses alexandrins, avec leurs antithèses affectées, nous font le même effet que les œuvres encore connues de la seconde école de Silésie, dans lesquelles le sublime artificiel tourne au ridicule, et la noblesse des sentiments à la phrase. . . . .

. . . .

Comme homme politique, Victor Hugo était un caméléon. . . . .

Tout en lui était extérieur ; il ne s'agissait pour lui que d'agir sur le peuple, que d'étonner les lettres ; il était toujours en haut, toujours en avant, et, quand cela ne lui réussit

pas, il devient un adversaire acharné ; Victor Hugo était un virtuose dans l'expression des sentiments tendres et des émotions puissantes, un maître dans la description de nouveaux personnages de drame et de roman, un créateur et un travailleur infatigable ; c'est ainsi qu'il a agi, vécu et recherché le succès, et qu'il est finalement devenu le véritable représentant de l'esprit et du caractère de son pays, qu'il remplissait d'étonnement et d'admiration.

Volkszeitung (de Berlin) :

Victor Hugo est mort, mais sa mort n'était pas nécessaire, pour faire apprécier ses grandes qualités et sa gloire. De son vivant déjà il a obtenu tout ce que la sympathie d'un peuple entier peut faire pour fêter un héros de l'esprit. Son quatre-vingtième anniversaire l'a pleinement démontré.

Malgré tout ce qu'on peut objecter il faut avouer que le grand poète a rendu d'immenses services à la littérature française, et on aime à pardonner aux grands hommes leurs grandes fautes.

Il était grand dans la haine comme dans l'amour. Il croyait fermement à une Némésis dans l'histoire et il n'admettait pas que la mort conciliât tout. Il ne craignait point la critique de ses contemporains et nous lui consacrerons par conséquent un jugement impartial. Il cherchait dans ses œuvres littéraires à faire de l'effet avec des paroles sonores; il s'entoure souvent, comme un prophète, d'une obscurité mystique, nous montre ses

héros comme des géants et exagère dans le bien comme dans le mal. Il aimait beaucoup l'antithèse. Il se servait souvent dans ses drames et romans d'un changement du nom ou d'une erreur pour produire ses effets et pour amener le dénouement. Hugo est resté toujours l'« enfant sublime » de Châteaubriand. Peu à peu il devint le défenseur de la liberté et de l'humanité en passant par bien des phases. Mais autant il est terrible dans ses chants de guerre et de politique, autant il est doux dans ses chants lyriques qui brillent par les plus nobles sentiments. Comme Voltaire était le patriarche de Ferney, Hugo était celui de Jersey, et tous deux ont su planer au-dessus de la médiocrité du siècle dans leur solitude. Tous deux aimaient l'humanité, combattaient pour les opprimés et les déshérités contre les puissants de ce monde.

. . . .

Kossische Zeitung (de Berlin) :

Jamais peut-être un poète a été adoré de son vivant comme Hugo. Il est l'objet d'un culte qui touche à l'idolâtrie. Malgré ses bizarreries et sa recherche des extrêmes et du grotesque, l'enthousiasme qu'il inspirait au peuple entier, ne connaissait pas de bornes.

Pendant toute sa vie il a poursuivi sur le terrain politique un but insaisissable et des idées fantastiques. La connaissance de la vérité lui manquait absolument, parcequ'il n'était pas persuadé lui-même et même son talent oratoire ne cache pas cette lacune dans ses œuvres. La tribune avait pour lui la même



signification que la scène, et il est vrai que la politique lui a servi de réclame pour son triomphe comme poète.

Ses œuvres ont charmé des milliers de lecteurs et quoique bien des productions doivent disparaître, il restera pourtant la révolution qu'il a causée dans la littérature française.

. . . .

AUTRICHE-HONGRIE

Le Pesther Lloyd :

La justice de l'histoire dira de Victor Hugo que, parmi tous les penseurs qui sont apparus en France, aucun n'a été plus digne que lui d'être l'honneur et la gloire d'une grande nation.

Le Neue freie Press :

Partout où on lutte contre l'oppression et la réaction, on déplorera la mort de Victor Hugo, qui a combattu jusqu'à son dernier soupir pour les principes sublimes de l'égalité, de la liberté et de l'humanité.

Le Tagbaltt :

Ce cri suprême : *Plus de lumière !* a été au trefois la dernière parole du plus grand poète de l'Allemagne, Gœthe, et à peu près sembla-

bles ont été les idées du grand poète Victor Hugo avant de quitter ce monde : *C'est ici le combat du jour et de la nuit !* Mais tandis que Gœthe s'était retiré presque entièrement de ce monde dans sa vieillesse, Hugo est resté, malgré son grand âge, le champion de la liberté et des droits du peuple, qu'il considérait comme son devoir.

Beaucoup d'entre ceux qui l'avaient autrefois aidé dans cette tache, avaient fait leur paix avec Napoléon III et se contentaient dès lors de rimer des vers pleins d'art, mais lui, malgré l'exil et les dangers de toutes sortes, ne s'est jamais lassé d'être le défenseur des opprimés contre le second empire, ce gouffre qui a englouti tant de courages et de dévouements.

Après la chute de l'empire, revenant enfin dans sa patrie, il continuait d''aider, de toutes ses forces, à la prospérité de la République ; et alors il rassemblait autour de lui quelques fidèles, restés dévoués à leur ancien idéal, malgré le réalisme croissant de la littérature, les disputes des partis, l'insuffisance des hommes d'État et la chasse aux plaisirs et à la fortune.

Hugo était un grand optimiste dans ses poésies, quand il s'agissait de dépeindre les déshérités de la société dans leur misère et dans leur travail, de même qu'il n'a jamais cessé de les aider à sortir de leur état affreux et de les éclairer ainsi d'un rayon d'éternelle poésie. L'amour du peuple pour son poète s'est manifesté surtout à son 80e anniversaire, qui fut pour lui un vrai triomphe. Non seulement la France, mais aussi les autres peuples, quand il les voyait souffrir, furent consolés

par lui et jamais dans de pareilles occasions il ne manquait de faire entendre sa parole encourageante et retentissante. Victor Hugo a été vénéré pour toutes ces bonnes actions et son grand génie jusqu'à la fin de ses jours, et il a partagé pleinement la gloire du grand philosophe de Ferney. Mais, pendant que Voltaire se voyait toujours protégé par les princes, qu'il encensait avec habileté, Victor Hugo leur a tenu tête, et sa force reposait sur les hommes de travail, sur le peuple, qui le conduit triomphalement, pour le récompenser, au Panthéon, redevenu le temple des hommes célèbres de la Nation française.

Allgemeine Zeitung (de Vienne) :

Le célèbre vieillard qui paraissait presque immortel et qui a vu passer devant lui tout ce cortège des célébrités de ce siècle, a enfin payé son tribut à la mort.

Il était pour les Français le représentant de leur génie, le saint de la nation, leur orgueil et leur amour. Il a vécu assez longtemps pour pouvoir triompher de tous ceux qui l'ont blâmé et qui ont discuté de lui.

La sympathie du peuple français pour Victor Hugo était un culte; car de tout temps il avait été l'ami et le défenseur de ce peuple. Il était pour ses compatriotes un magicien charmant, un bon génie, un grand homme sans fierté, un puissant, plein de piété, bienfaisant et sage, comme on se représente un Dieu. Depuis Voltaire, aucun poète n'a atteint une telle popularité, et il l'a pleinement méritée. Il a le grand mérite de savoir allier le beau,

le grand et le bon avec la poésie et la justice.

En mêlant la littérature aux événements politiques, il a rendu sa tâche plus difficile. En appréciant les événements selon les opinions populaires en 1870, il a peut-être plutôt aidé à embrouiller les choses qu'à les éclaircir, mais il a toujours combattu pour les idées généreuses.

Avec toutes ces qualités, Hugo n'avait pas un talent spécialement français comme Molière, Voltaire ou Alexandre Dumas fils.

Dans chaque autre pays, sa force créatrice inépuisable aurait remué également le public et la critique. Comme lui, Henri Heine a bouleversé notre littérature en dominant le goût pendant toute sa vie et en formant un nouveau langage.

L'art dramatique de Victor Hugo consistait à relever des situations saisissantes, et manquait par conséquent d'un sens profond et tragique; comme auparavant, les personnages étaient exagérés et le dialogue était fait pour empoigner le public. Ce qui est surtout défectueux, ce sont les scènes comiques dans lesquelles il ne réussissait jamais. Victor Hugo était pour ainsi dire un Corneille devenu sauvage, mais cette sauvagerie semblait être naturelle en comparaison de l'ancien style. L'apparition de ce jeune géant bouleversant la tragédie, donnait une évolution au théâtre.

La littérature du temps de la révolution avait idéalisé le patriotisme, le romantisme; chantait le triomphe égoïste de l'homme et arrivait par des détours à la démocratie.

Rousseau avait tracé le chemin que Victor

Hugo a fidèlement suivi. L'un comme l'autre, ils ont combattu pour la révolution.

Dans le roman et la ballade, il déploie un art qui n'admet pas de comparaison dans la littérature contemporaine. Son sentiment exquis, son sens du coloris et son émotion passionnée changeaient tout le langage, dont les expressions classiques ne suffisaient pas au poète romantique. L'expression devenait plus recherchée, les comparaisons plus pittoresques et le langage du peuple y avait sa place.

Hugo avait trouvé pour ainsi dire, la langue française blanche comme le marbre, et il l'avait teinte de mille couleurs charmantes, propres à servir à la poésie des siècles à venir. Il a été aidé dans cette tâche par plusieurs auteurs, malgré leur infériorité.

Avec Victor Hugo est mort le représentant de l'époque qui juge impitoyablement les faiblesses de l'État, de la société et des croyances. L'époque qui commençait par les encyclopédistes se termine par Victor Hugo.

Fremdemblatt (de Vienne) :

. . . .

Victor Hugo était une des plus grandes apparitions du siècle, le plus grand poète de la France. Il ressemblait à une colonne conservée depuis les anciens temps. Il avait toujours possédé une renommée européenne. La France porte un grand deuil en ensevelissant ce héros de l'esprit, qui a contribué plus que Napoléon Ier à la gloire de sa nation.

. . . .

Correspondance de Pesth :

. . . .

Le christianisme donna au monde la forme et l'idée religieuse des principes de la liberté, de la fraternité et de l'égalité. C'est la révolution française qui a créé la renaissance politique de cet évangile et donna au monde des apôtres, des généraux, des professeurs et des organisateurs de la propagande de cet évangile. Comme le mouvement de réforme religieuse a purifié le christianisme, on peut dire que le génie de la France a trouvé en Victor Hugo un réformateur et nouveau rédempteur et qui partout où l'univers incommensurable de la poésie est en contact avec le monde des idées politiques et des préjugés de race agissait comme un véritable *Jésus Christ de la poésie moderne*, parce qu'il n'y a jamais eu de poète dont les poésies ont mieux propagé les idées de la liberté, du progrès de l'humanité et du culte de l'idéal que celles de Victor Hugo, qui a vraiment démocratisé les idées les plus sublimes. C'est Victor Hugo qui a stigmatisé tous les péchés contre le Saint-Esprit de la liberté, qui a chassé les pharisiens de la poésie, écrasé par la propagande puissante de son génie, le mensonge de l'absolutisme et qui a combattu contre la stupidité brutale de la haine et de la guerre, entre deux nations civilisées.

Les Hongrois, dont l'histoire prouve qu'ils ont toujours combattu et beaucoup souffert pour la liberté, pleurent Victor Hugo avec la même sincérité de condoléance que les Français eux-mêmes.

. . . .

Pesti Hirlap :

Le plus grand poète de la France, l'orgueil de la littérature du monde entier, le combattant et l'apôtre magnanime de la liberté, Victor Hugo est mort. Couvrez, ô Français ! des voiles les plus noirs, le drapeau flottant tricolore. Faites sonner sur les sombres tours de Notre-Dame, des voix les plus lugubres, les cloches de célèbre mémoire des tempêtes des guerres de la liberté. Victor Hugo repose au cercueil. La gloire du siècle, la splendeur étincelante de la nation française, couvre ta face sublime en pleurant, ô protectrice de la liberté ! Victor Hugo est mort. Le catafalque froid et lugubre est préparé pour le célèbre vieillard, le chanteur de la *Légende des siècles*, qui a stigmatisé toutes les tyrannies avec le fer brûlant de la vérité. Abaissez vos drapeaux ô Hongrois, affligés de douleur devant ce cercueil. Il y dort un véritable grand homme et un sincère ami de la nation hongroise. Des siècles iront se perdre dans la mer de l'éternité jusqu'à ce qu'une mère française mettra au monde un enfant de la France semblable a ce génie.

Parce qu'il fut grand comme poète, grand comme écrivain et grand comme homme, dont l'amour fut toujours chaleureux pour tout ce qui est noble et sublime.

. . . .

FERDINAND BOROSTYANY.

ROUMANIE

L'Indépendance Roumaine :

La France vient de perdre un de ses plus grands poètes, un de ses plus illustres citoyens.

Victor Hugo est mort.

Louis Ulbach, qui a beaucoup connu Victor Hugo, résume en un mot son génie : la puissance.

« Tempérament énergique, écrit-il, volonté indéracinable, le poète aime la force, la communique à tout ce qu'il fait. L'énorme, le profond, le splendide, l'éclatant, c'est-à-dire la force dans la lumière et dans la couleur, comme la force dans le dessin et dans la silhouette, voilà, non pas seulement ce qu'il choisit, mais ce qu'il cherche, naïvement, dans ses drames, dans ses vers, dans sa prose, dans sa vie. »

Je voudrais reproduire ici le portrait tout entier qu'Ulbach a tracé du grand poète que la France vient de perdre ; mais l'espace me fait défaut aujourd'hui.

Surpris par la dépêche arrivée ce matin, je n'ai pu que résumer sèchement les dates principales de l'œuvre prodigieuse de ce puissant esprit qui a jeté une vive clarté sur notre siècle, produit une si grande révolution dans les lettres et exercé une si légitime influence sur la littérature de l'Europe.

Indépendance :

Plein de gloire, rassasié de jours, bercé au murmure universel des respects et des deuils,

Victor Hugo s'en est allé. Mais son âme demeure resplendissante comme un soleil dont l'humanité est tout illuminée. Aucune impure haleine, pas même celle de la mort, n'a pu éteindre « le grand Flambeau ». La nuit n'est point sur cette tombe, de laquelle monte, auguste et triomphale, l'aube rajeunie de l'immortalité.

Aussi loin qu'on aille, en Asie ou en Afrique, on rencontre des gens qui ont entendu parler de Victor Hugo. Partout où il y a une littérature, on voit des poètes ou des écrivains qui cherchent à l'imiter. Je ne crois pas m'avancer en disant qu'en Roumanie, Victor Hugo est aussi connu qu'Alexandri.

Le *Figaro* a eu raison de dire que le dix-neuvième siècle s'appellerait le *Siècle de Victor Hugo*, comme le dix-huitième siècle s'est appelé le *Siècle de Voltaire*.

La Romania (de Bucharest) :

Victor Hugo est mort! La France porte le deuil d'un de ses fils les plus glorieux, de son plus grand citoyen, de son poète national par excellence. Ce deuil est partagé par toutes les nations civilisées. En effet, Victor Hugo appartient à l'humanité par son génie. Il est un des flambeaux que la France, notre grande sœur, tient dans ses mains généreuses pour éclairer le monde... *Victor Hugo*, ces quatre syllabes retentissantes veulent tout dire, et c'est là l'épitaphe la plus éloquente que l'on puisse inscrire sur le tombeau du poète.

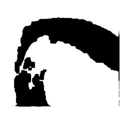
. . . .

Les hommes comme Victor Hugo ne meurent pas. Il vivra éternellement dans tous les cœurs et dans toutes les mémoires. La mort ne peut rien ni pour ni contre une gloire aussi indiscutable et aussi indiscutée. Une mort comme celle de Victor Hugo est une apothéose.

DANEMARK

Le Dagblad (de Copenhague) :

Victor Hugo était le grand poète national de la France. Les temps étaient changés ; mais Victor Hugo était resté Victor Hugo. Il était resté romantique à l'époque du réalisme, du naturalisme et du modernisme. C'est pourquoi il avait gardé sa popularité, son influence sur la nation, qui voyait en lui, à tort ou à raison, son plus grand poète. Avec Victor Hugo disparaît quelque chose de grand et de beau, un symbole, un drapeau autour duquel peuvent se rassembler tous les Français, sans distinction d'opinion politique et de goût littéraire, Victor Hugo était la personnification des idées et des rêves de la nation française.



LIVRE III

LES FUNÉRAILLES

LES FUNÉRAILLES

Le jour même de la mort de Victor Hugo, aussi bien dans la Presse que dans les Assemblées municipales et législatives, était discutée la question des funérailles.

CONSEIL MUNICIPAL

Séance du 22 mai

M. Deschamps. — J'ai l'honneur, au nom de plusieurs de mes amis et au mien de déposer la proposition suivante :

« Le conseil,

« Emet le vœu :

« Que le Panthéon soit rendu à sa destination primitive et que le corps de Victor Hugo y soit inhumé. (Assentiment sur un grand nombre de bancs).

« Signé : Deschamps, Cattiaux, Boué, Rousselle, Chassaing, Guichard, Muzet, Voisin, Mesureur, Jacques, Maillard, Mayer, Cernesson, Simoneau, Dujarrier, Braleret, Songeon, Delhomme, Hubbard, Navarre, Marsoulan, Millerand, Dreyfus, Curé, Chautemps, Darlot, Monteil, Strauss, Pichon. »

Je demande l'urgence.

L'urgence, mise aux voix, est adoptée.

La proposition de M. Deschamps est adoptée.

SÉNAT

Séance du 23 mai

(Journal Officiel)

M. Brisson, *président du Conseil.* — Messieurs, Victor Hugo n'est plus. Il était entré vivant dans l'immortalité. La mort elle-même, qui grandit souvent les hommes, ne pouvait plus rien pour sa gloire.

Son génie domine notre siècle. La France, par lui, rayonnait sur le monde. Les lettres ne sont pas seules en deuil, mais aussi la patrie et l'humanité, quiconque lit et pense dans l'univers entier.

Pour nous, Français, depuis soixante-cinq ans, sa voix se mêle à notre vie morale intérieure et à notre existence nationale, à ce qu'elles ont eu de plus doux ou de plus brillant, de plus poignant et de plus haut, à l'histoire intime et à l'histoire publique de cette longue série de générations qu'il a charmées, consolées, embrasées de pitié ou d'indignation, éclairées et échauffées de sa flamme. (Applaudissements.) Quelle âme, en notre temps, ne lui a été redevable et des plus nobles jouissances de l'art et des plus fortes émotions ?

Notre démocratie le pleure : il a chanté toutes ses grandeurs, il s'est attendri sur toutes ses misères. Les petits et les humbles

chérissaient et vénéraient son nom ; ils savaient que ce grand homme les portait dans son cœur. (Nouveaux applaudissements). C'est tout un peuple qui conduira ses funérailles. (Applaudissements.)

Le gouvernement de la République a l'honneur de vous présenter le projet de loi suivant :

PROJET DE LOI

Le président de la République française,

Décrète :

Le projet de loi dont la teneur suit, sera présenté à la Chambre des députés par le président du conseil, ministre de la justice, et par les ministres de l'intérieur et des finances, qui sont chargés d'en exposer les motifs et d'en soutenir la discussion.

Article premier. — Des funérailles nationales seront faites à Victor Hugo.

Art. 2. — Un crédit de vingt mille francs (20,000 fr.) est ouvert à cet effet au budget du ministère de l'intérieur, exercice 1885 (chapitre 62 : Funérailles de Victor Hugo).

Il sera pourvu à cette dépense au moyen des ressources générales du budget ordinaire de l'exercice 1885. (Applaudissements.)

Fait à Paris, le 23 mai 1885.

Le président de la République,
Signé : JULES GRÉVY.

Par le président de la République :

Le président du conseil, ministre de la justice,
Signé : HENRI BRISSON.

Le ministre de l'intérieur,
Signé : ALLAIN-TARGÉ.

Le ministre des finances,
Signé : SADI-CARNOT.

Le président du conseil demande l'urgence et la discussion immédiate.

La commission des finances se réunit immédiatement.

Quelques instants plus tard elle revient, et M. Dauphin fait en son nom le rapport suivant :

« Messieurs, le génie qui fut et qui restera la grande gloire du 19e siècle vient, suivant la belle expression de M. le président du conseil, d'entrer dans l'immortalité.

« Le gouvernement vous propose de décider que des funérailles nationales seront faites à Victor Hugo aux frais de l'Etat.

« Ce n'est qu'un faible témoignage du double sentiment de douleur et de fierté qui anime le pays.

« Mais la France, plus puissante que ses représentants, rend à cette heure, par un deuil public, un solennel hommage au poète inimitable, au profond penseur, au grand patriote qu'elle a perdu. (Vive approbation.)

« Votre commission des finances vous propose, à l'unanimité, de voter le projet de loi dont lecture a été donnée par M. le président du conseil. »

Le projet est voté par 219 voix sur 220 votants.

M. de Freycinet, *ministre des affaires étrangères.*— Je crois devoir donner lecture au Sénat d'un télégramme que j'ai reçu hier de notre ambassadeur à Rome, à l'occasion de notre deuil national.

« Rome, 22 mai 1885.

« La mort de Victor Hugo a donné lieu, à la Chambre des députés d'Italie, à une imposante manifestation. M. Crispi, après avoir fait l'éloge du grand poète que la France a perdu, a dit que la mort de Victor Hugo était un deuil pour toutes les nations civilisées. (Applaudissements.)

« M. Biancheri, président de la Chambre, a déclaré que le Parlement tout entier partageait la douleur de la France. M. le ministre des affaires étrangères s'est associé, au nom du gouvernement, à cette manifestation, et toutes ces paroles ont été accueillies par les applaudissements de l'Assemblée. » (Applaudissements.)

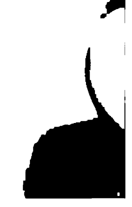
Je crois être l'interprète du Sénat, du Parlement tout entier, en déclarant que la France est profondément sensible à ces témoignages de sympathies de l'Italie et qu'elle l'en remercie solennellement. (Acclamations prolongées).

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séance du 23 mai

(Journal Officiel)

M. le président. — Mes chers collègues, le monde vient de perdre un grand homme ; la France pleure un de ses meilleurs citoyens, un fils qui a enrichi l'antique trésor de notre



gloire nationale. (Très bien ! très bien !) Le dix-neuvième siècle n'entendra plus la voix de son contemporain, de celui qui a été l'écho sonore de ses joies et de ses douleurs, le témoin passionné de ses grandeurs et de ses désastres.

Le poète, celui qu'on appelait l'enfant sublime, avait charmé jusqu'au ravissement la jeunesse brillante de ce siècle. Aux heures sombres, le penseur avait soutenu les consciences, relevé les courages. (Applaudissements.) Et, dans les dernières années, le vieillard auguste nous était revenu, apportant au milieu de nos malheurs et de nos luttes, l'esprit de concorde et la tolérance de celui qui peut tout comprendre et tout concilier, ayant tout souffert pour la République. (Vifs applaudissements.)

Nous nous étions habitués à le croire immortel dans sa laborieuse et indomptable vieillesse ; désormais il vivra dans l'éternelle admiration de la postérité, dans le cercle lumineux des esprits souverains qui imposent leur nom à leur âge. (Applaudissements).

Victor Hugo n'a pas seulement ciselé et fait resplendir notre langue comme une merveille de l'art; il l'a forgée comme une arme de combat, comme un outil de propagande. (Nouveaux et vifs applaudissements.)

Cette arme, il l'a vaillamment tournée, pendant plus de soixante années, contre toutes les tyrannies de la force. (Applaudissements.) Pendant plus de soixante années la propagande de ce héros de l'humanité a été en faveur des faibles, des humbles, des déshérités, pour la défense du pauvre, de la femme, de l'enfant, pour le respect inviolable de la

vie, pour la miséricorde envers ceux qui s'égarent et qu'il appelait à la lumière et au devoir. (Applaudissements répétés.)

C'est pourquoi le nom de Victor Hugo doit être proclamé, non seulement dans l'enceinte des académies où s'inscrit la renommée des artistes, des poètes, des philosophes, mais dans toutes les assemblées où s'élabore la loi moderne, à laquelle l'illustre élu de Paris voulait donner pour règles supérieures les inspirations de son génie prodigieux fait de toute puissance et de toute bonté. (Double salve d'applaudissements. — Acclamations prolongées.)

Je vais donner la parole au gouvernement qui l'a demandée et, après que la Chambre aura statué sur les résolutions qui lui seront proposées, je pense que je répondrai au vœu de toute la Chambre en lui demandant de lever la séance en signe de deuil national. (Applaudissements.)

Le président du conseil présente, dans les mêmes terme qu'au Sénat, la proposition de funérailles nationales.

Voix à gauche. — Votons par acclamations !

M. P. de Cassagnac. — Il me semble que c'était une occasion unique, particulière, où il était facile de grouper dans un deuil aussi grand que celui-là, l'unanimité de cette Assemblée.

Pour cela rien n'était plus aisé : il suffisait de prononcer le nom de la France autour duquel tous ses enfants de droite et de gauche se seraient rangés. On ne l'a pas voulu.

M. le président de la Chambre vient de faire entendre un mot, un nom, que je n'attendais pas dans une circonstance pareille : le nom de la République. (Bruits à gauche et cris : à l'ordre !)

Dans de pareilles conditions, — et je parle naturellement en mon nom personnel — je refuse de voter une somme qui serait affectée à une cérémonie qui n'aurait plus, dès lors, le caractère national, mais qui aurait le caractère d'une politique qui n'est pas la mienne et d'une pensée antireligieuse qui n'est pas la nôtre. (Bruit à gauche.)

M. de Baudry-d'Asson. — Personne ici ne s'étonnera qu'un député de la Vendée prenne la parole dans cette circonstance solennelle.

Par sa mère, notre grand poète appartient à la Vendée ; je crois donc qu'il est de mon devoir de représentant de la Vendée de m'associer au chagrin de la famille de Victor Hugo et de déclarer que je partage le deuil de la France. (Très bien ! très bien !)

Mais en même temps j'exprime un regret, qui est celui de cinq millions de catholiques. (Interruptions.) Combien il est triste, en effet, que Victor Hugo ne se soit pas endormi dans les bras de l'archevêque de Paris, Mgr Guibert (Bruit à gauche), c'est-à-dire dans les bras de la religion chrétienne, c'est-à-dire dans la paix du Seigneur. Quoi qu'il en soit, que Dieu reçoive son âme !

Des hommes comme lui appartiennent à la patrie ; c'est pourquoi j'ai cru de mon devoir de témoigner mes sympathies et mes regrets. Mais, dans les circonstances où se présente la demande de crédits, il est clair, comme l'a dit

M. Paul de Cassagnac, que cette demande a pris un caractère républicain. (Oui! oui! à gauche), et de plus, un caractère antireligieux auquel je ne puis m'associer: les funérailles de Victor Hugo seront purement civiles; c'est pourquoi je déclare que mon devoir est de voter contre la demande du gouvernement. (Bruit. — La clôture !)

La clôture de la discussion générale est prononcée.

La Chambre adopte, par assis et levé, les articles 1 et 2 du projet de loi.

Il est procédé au scrutin sur l'ensemble.

A la majorité de 415 voix contre 3, sur 418 votants, l'ensemble du projet de loi est adopté.

M. le président. — La parole est à M. le ministre des affaires étrangères.

M. le ministre des affaires étrangères donne lecture de la dépêche de l'ambassadeur de France en Italie, relative à l'émotion causée en Italie par la mort de Victor Hugo.

Voix à gauche.— Levons la séance !

M. le président.— La parole est à M. Anatole de la Forge.

M. Devès.— Pas de surenchère! (Exclamations.)

M. Anatole de la Forge. — Je ne relèverai pas ce mot; il est humiliant pour celui qui l'a prononcé. (Applaudissements à gauche.)

M. Devès. — Ce n'est pas à vous qu'il est adressé.

M. Anatole de la Forge. — J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de la Chambre la proposition suivante :

« Le Panthéon est rendu à sa destination

première et légale. Le corps de Victor Hugo sera transporté au Panthéon. »

Je crois que le pays tout entier s'associera à cette proposition. (Applaudissements. — Bruit.) Je demande l'urgence.

Il est procédé au scrutin sur la demande d'urgence.

A la majorité de 229 voix contre 114, sur 343 votants, l'urgence est déclarée.

M. le président. — Les auteurs de la proposition demandent la discussion immédiate et ils ont déposé une demande de scrutin sur cette demande.

Voix à gauche. — L'avis du gouvernement !

M. Allain-Targé, ministre de l'intérieur. — Je demanderai à la Chambre de ne pas ordonner la discussion immédiate.

Il n'y a pas seulement pour le gouvernement une étude préalable à faire ; il a aussi à prendre l'avis de la famille. (Interruptions sur divers bancs à gauche.)

Je suis autorisé à parler ainsi. (Très bien ! très bien ! — Bruit.)

M. le président. — La demande de scrutin sur le vote de la discussion immédiate est maintenue.

M. Jolibois. — Au moment où se posait la question de savoir si la discussion aurait lieu immédiatement, j'avais demandé la parole dans l'unique espoir de faire monter à la tribune un membre du gouvernement.

M. le ministre de l'intérieur s'est expliqué sur la discussion immédiate et l'ajournement qu'il a demandé me donnerait entière satisfaction ; mais puisque d'un côté de la Chambre

on insiste pour la discussion immédiate, je demande à faire une simple observation.

Je suis bien à l'aise pour la présenter, car j'ai voté pour les obsèques nationales; je me suis mis au-dessus de toutes les questions accessoires; j'ai pensé qu'une gloire comme celle de Victor Hugo devait être l'objet d'une cérémonie ayant un caractère véritablement national. (Très bien! très bien! à droite!)

On me permettra de dire que quoique Victor Hugo ait dit et écrit contre un régime que j'ai servi avec dévouement, je suis convaincu que si l'empire existait encore, il aurait fait à Victor Hugo des obsèques nationales. (Interruptions à gauche.)

Vos interruptions ne me prouvent qu'une chose; c'est qu'en ce moment vous ne vous mettez pas, comme j'ai voulu le faire, au dessus des questions accessoires dont je parlais.

Je répète que l'empire aurait fait à Victor Hugo des obsèques nationales, comme il en a fait à Béranger. (Nouvelles interruptions.)

Vous pouvez le nier, vous pouvez même protester, mais je ne crois pas manquer de modestie en disant que je représente mieux que vous la pensée du gouvernement impérial. (Bruit.)

Pour ceux qui, comme moi, ont voté les obsèques nationales, il y a une étrange surprise et même une amère déception à voir, après l'acceptation du projet du gouvernement, soulever une question de nature à nous diviser. (Mouvements divers.)

Il ne s'agit plus seulement d'obsèques nationales; il s'agit maintenant de savoir si le

Panthéon sera enlevé au culte de l'Eglise catholique. (Très bien ! très bien !)

Vous ne pouvez sans examen préalable, sans préparation dans un moment d'entraînement légitime même, si vous le voulez, statuer sur cette proposition. (Nouvelles interruptions sur divers bancs à gauche.)

M. Roque de Fillol. — La précédente Chambre l'avait votée.

M. Jolibois. — Ne nous gâtez pas ces funérailles nationales par une question de parti contre laquelle la France tout entière proteste. (Applaudissements à droite. — Bruit sur d'autres bancs.)

M. Anatole de la Forge. — J'ai entendu avec regret la restriction formulée par M. le ministre de l'intérieur ; il a invoqué l'opinion de la famille ; la famille est représentée par deux enfants mineurs.

La famille de Victor Hugo, c'est la France entière, et c'est au nom du pays tout entier... (Réclamations à droite. — Applaudissements à gauche.) que je demande la discussion immédiate.

Ses représentants légitimes sont ici, c'est à eux de prononcer. Je persiste à demander la discussion immédiate. (Applaudissements sur divers bancs à gauche. — Bruit à droite.)

M. le président. — Il s'agit uniquement en ce moment de savoir si la Chambre discutera immédiatement ou non la proposition.

M. de Mun. — J'apporte ici une courte parole de protestation.

M. Anatole de la Forge, pour justifier sa demande de discussion immédiate, a dit que sa proposition lui paraissait inspirée par le sentiment de la France tout entière.

Assurément, ainsi qu'on l'a dit tout à l'heure la France tout entière pouvait se réunir dans un hommage au grand génie qui vient de disparaître ; mais puisqu'on a voulu en faire, non seulement une question politique, mais une provocation religieuse..... (Très bien ! très bien ! à droite. — Bruit à gauche.) en soulevant une discussion qui touche aux graves intérêts de la religion et au domaine des consciences, nous sommes obligés, — nous qui comptons bien pour quelque chose dans la France entière. (Applaudissements à droite). — de venir déclarer que si nous pouvions nous associer à l'hommage rendu au génie, nous refusons de nous associer à une provocation religieuse. (Très bien ! très bien ! à droite. — Bruit à gauche.)

Nous protestons au nom de la conscience des catholiques contre la proposition de M. Anatole de la Forge. Tout à l'heure nous nous sommes abstenus dans le vote sur les obsèques nationales.

M. de Baudry-d'Asson. — Pas tous !

M. de Mun. — Excepté trois de nos collègues, nous nous sommes abstenus dans le vote par le sentiment que je viens de dire ; mais ce ne sont plus maintenant des obsèques nationales que vous voulez ; vous les transformez en des obsèques de parti.

Vous voulez en exclure les catholiques qui ne peuvent s'associer à votre provocation. (Applaudissements à droite.)

Il est procédé au scrutin sur la demande de discussion immédiate.

A la majorité de 257 voix contre 147, sur 404 votants, la discussion immédiate n'est pas ordonnée.

Le vœu du conseil municipal, le projet de loi de M. de la Forge et l'opposition de la Chambre à la discussion immédiate de ce projet de loi étaient différemment appréciés par la presse :

La Liberté :

Le conseil municipal de la ville de Paris n'est pas resté étranger à l'émotion générale; mais, à la manifestation d'un louable sentiment, il n'a pas manqué d'ajouter une de ces absurdités qui caractérisent ses délibérations habituelles. A la demande d'un de ses membres, le conseil a émis le vœu que « le Panthéon fût rendu à sa destination primitive, et que le corps de Victor Hugo y fût inhumé ». Si cet édile eût consulté le savant épigraphiste municipal qui vient, par un travail fameux sur les rues de Paris, de se faire un renom dans la littérature paradoxale, il aurait appris que la destination primitive du Panthéon est précisément celle qui lui a été rendue en 1852; car le Panthéon n'a pas été construit avec les démolitions de la Bastille pour recevoir les mânes de Marat, ainsi que les quarteniers parisiens semblent le croire.

La République radicale :

VICTOR HUGO AU PANTHÉON

Il y a un temple à Paris, qui porte à son fronton : « *Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante.* »

Ce temple contient les tombeaux de Jean Jacques, de Mirabeau et de Voltaire.

La place de Victor Hugo y est marquée.

Ce temple, il est vrai, a été volé à la nation par l'Eglise catholique, et la République cléricale n'a pas protesté.

Le moment est venu pour la Patrie de reprendre son bien, de désaffecter l'église Sainte-Geneviève, et de rendre le Panthéon au culte des grands hommes.

Si Victor Hugo ne repose pas sous le dôme de ce temple, l'inscription que nous avons rappelée plus haut n'est qu'une odieuse ironie, et on doit l'effacer.

Si Victor Hugo ne repose pas au Panthéon, c'est l'abdication de la France aux pieds de la Rome du Vatican.

Pour notre grand homme, nous réclamons le temple des grands hommes.

A. LAISANT.

Paris :

Le rédacteur en chef du *Figaro*, un esprit discret et mesuré, cependant, a cru devoir poser tout de suite la question de savoir s'il ne conviendrait pas de désaffecter le monument de Gambetta, dont les assises viennent d'être placées dans la cour du Carrousel, pour y mettre la statue du grand poète à la place de l'image du grand patriote de la défense nationale et du grand citoyen, qui est le principal fondateur de la République.

Il y a place dans le monde pour plus d'un grand homme... de même qu'il y a place dans le Carrousel pour plus d'une statue

Aussi bien, celle de Gambetta ne sera pas seulement l'image d'un homme, mais la consécration d'un régime et l'apothéose d'un principe, — le principe de la démocratie triomphante.

Pour l'arracher de la place qu'on a obtenue pour elle, il faudra une révolution, et si ce malheur arrivait à la France, qu'elle retombât sous le joug d'un empereur ou d'un roi, le poète des *Châtiments* ne serait pas plus en sûreté sur son piédestal que le créateur des armées de la défense nationale.

La République est debout :

Achevons la statue de Gambetta !

Dressons celle de Victor Hugo !

CH. LAURENT.

L'Echo de Paris :

Je sais un point dans Paris qui convient à l'impérissable monument que les deux mondes vont édifier à la gloire de Victor Hugo. Un point qui regarde la ville immense jusqu'aux horizons lointains.

Montmartre.

Là, du haut de la colline altière, la statue colossale de Victor Hugo contemplerait Paris. Le front dans les nuages, le poète verrait la ville formidable. A ses pieds coulerait, dans ses joies, dans ses douleurs, dans ses espérances, le flot humain. A ses pieds se renouvellerait, chaque jour, la multitude pensante. Comme dans la vie, le prophète resplendissant domina l'humanité, Victor Hugo, dans la mort, dominerait les siècles et les générations.

Un jour d'opprobre a vu bâtir à Mont-

Le suffrage universel a beau avoir des éclipses, il est l'unique mode de gouvernement. Le suffrage universelle c'est la puissance, bien supérieure à la force.

Lettre de Victor Hugo au peuple de Paris, au lendemain de l'élection Vautrain 8 janvier 1872

Paul Benoit.

Aussi bien, celle de Gambetta ne sera pas seulement l'image d'un homme, mais la con-

Un jour d'opprobre a vu bâtir à Mont-

Voir dans Victor Hugo
devant l'opinion.
page 308
de l'Echo de Paris

matinée à Echo

Paul BENOIT.

moins aux juifs

… bien celle de Gambetta ne sera pas

le franc-maçon est

part à la campagne
, comme beaucoup de
antisémitisme. L'in-
ntolérance.

nal. — L'antisémi-
parce qu'il appartient
e opposition entre la
e sémite repose sur
phique de pure fan-
pposer vraie, qu'en
est-ce pas du sang
Christ ?

assimilable ?

uif provient d'une
prescriptions de sa
la mise à l'index,
uestration dont le
nt des siècles. L'es-
rain de disparaître,
i le renforcent.

smopolites ?
en voyageur qu'on
nt. mais à qui on

qu'aux nations qui, pendant si longtemps, ne leur ont pas permis de faire autre chose. Est-ce que maintenant ils n'abordent pas toutes les carrières libérales avec un succès dont il leur est fait aussi grief ?

L'antisémitisme conduit à l'anticapitalisme, il mène au socialisme, à l'anarchisme et à ses pires conséquences.

Le jour où auront lieu les mouvements populaires provoqués par les antisémites, bien fou qui croirait que les agitateurs feront choix uniquement des demeures juives. On voit à quel danger social tout cela conduit.

Conclusions de la démonstration ainsi faite par M. Leroy-Beaulieu :

Les lois d'exception ne servent à rien ; elles sont d'ailleurs impossibles dans un pays de liberté. — A quoi reconnaîtra-t-on le juif qu'il faut frapper ? Et s'il est baptisé ? Etablira-t-on encore l'inquisition ? Les antisémites condamnent l'Eglise à ce retour aux procédés du Moyen Age. ou-

[redacted]

smopolites ?

en voyageur qu'on
nt, mais à qui on
citoyen, il n'a pu
ne local des nations
lement. Il n'en est
le juif est admis à
avient un véritable

cosmopolitisme ne
s être invoqué par
qui a autant encouru
catholicisme, lequel
tre dans un centre
Rome, tandis que
centre religieux ni

. — Le juif a-t on
n intermédiaire.
aires seraient donc
que de parasites en
à quel moment de-
Le socialiste pré-
il travaille et mérite
le parasite, c'est le
soit la race.
poser ce reproche
st moins aux juifs

... -t-on encore l'Inquisition ?
Les antisémites condamnent l'Église à ce retour aux procédés du Moyen Age, oublient que c'est Pie IX qui, à Rome, a ouvert le Ghetto. — Et comment les catholiques demanderaient-ils contre une catégorie de citoyens des lois d'exception, eux qui invoquent la liberté à l'appui de leurs revendications. Les lois d'exception sont des armes à deux tranchants.

Telle est, dans ses grandes lignes, la brochure de M. Leroy-Beaulieu, qui a fait, en la publiant, acte de bon citoyen, de catholique libéral et de patriote.

A l'heure où la lie des partis, où tous les déclassés forment, sous le titre d'antisémitisme, un parti plus dangereux encore que n'a été le boulangisme, nous félicitons M. Leroy-Beaulieu d'avoir osé dire ce que beaucoup pensent tout bas, ce que les vrais chrétiens pensent avec lui. Que deviendrait la France si on créait entre les citoyens ces catégories de juifs, de protestants, de francs-maçons ?... Croit-on d'ailleurs que les antisemites sont des catholiques qui défendent leur religion ? Belle plaisanterie ! La phalange antisémite ne va pas à la messe.

Paul BENOIT.

, le franc-maçon est

part à la campagne
, comme beaucoup de
antisémitisme. L'in-
ntolérance.
mal. — L'antisémi-
parce qu'il appartient
e opposition entre la
e sémite repose sur
phique de pure fan-
opposer vraie, qu'en
est-ce pas du sang
Christ ?
assimilable ?
uif provient d'une
prescriptions de sa
la mise à l'index,
questration dont le
nt des siècles. L'es-
rain de disparaître,
ui le renforcent.
smopolites ?
en voyageur qu'on

qu'aux nations qui, pendant si longtemps, ne leur ont pas permis de faire autre chose. Est-ce que maintenant ils n'abordent pas toutes les carrières libérales avec un succès dont il leur est fait aussi grief ?

L'antisémitisme conduit à l'anticapitalisme, il mène au socialisme, à l'anarchisme et à ses pires conséquences.

Le jour où auront lieu les mouvements populaires provoqués par les antisémites, bien fou qui croirait que les agitateurs feront choix uniquement des demeures juives. On voit à quel danger social tout cela conduit.

Conclusions de la démonstration ainsi faite par M. Leroy-Beaulieu :

Les lois d'exception ne servent à rien ; elles sont d'ailleurs impossibles dans un pays de liberté. — A quoi reconnaîtra-t-on le juif qu'il faut frapper? Et s'il est baptisé? Etablira-t-on encore l'inquisition ? Les antisémites condamnent l'Eglise à ce retour aux procédés du Moyen Age ou-

Un jour d'opprobre a vu bâtir à Mont-

ıi le renforcent.
ısmopolites ?

en voyageur qu'on
nt. mais à qui on
citoyen. il n'a pu
ne local des nations
ılement. Il n'en est
le juif est admis à
əvient un véritable

cosmopolitisme ne
s être invoqué par
qui a autant encouru
catholicisme, lequel
ıre dans un centre
Rome, tandis que
centre religieux ni

·l. — Le juif a-t on
.n intermédiaire.
aires seraient donc
que de parasites en
à quel moment de-
Le socialiste pré-
ıl travaille et mérite
. le parasite, c'est le
soit la race.
poser ce reproche
st moins aux juifs

... juif qu'il faut frapper ? Et s'il est bap-
tisé ? Etablira-t-on encore l'inquisition ?
Les antisémites condamnent l'Eglise à ce retour aux procédés du Moyen Age. oublient que c'est Pie IX qui, à Rome, a ouvert le Ghetto. — Et comment les catholiques demanderaient-ils contre une catégorie de citoyens des lois d'exception, eux qui invoquent la liberté à l'appui de leurs revendications. Les lois d'exception sont des armes à deux tranchants.

Telle est, dans ses grandes lignes, la brochure de M. Leroy-Beaulieu, qui a fait, en la publiant, acte de bon citoyen, de catholique libéral et de patriote.

A l'heure où la lie des partis, où tous les déclassés forment, sous le titre d'antisémitisme, un parti plus dangereux encore que n'a été le boulangisme, nous félicitons M. Leroy-Beaulieu d'avoir osé dire ce que beaucoup pensent tout bas, ce que les vrais chrétiens pensent avec lui. Que deviendrait la France si on créait entre les citoyens ces catégories de juifs, de protestants, de francs-maçons ?... Croit-on d'ailleurs que les antisemites sont des catholiques qui défendent leur religion ? Belle plaisanterie ! La phalange antisémite ne va pas à la messe.

Paul Benoit.

le franc-maçon est

part à la campagne
, comme beaucoup de
ntisémitisme. L'in-
ntolérance.
mal. — L'antisémi-
parce qu'il appartient
e opposition entre la
e sémite repose sur
phique de pure fan-
pposer vraie, qu'en
est-ce pas du sang
Christ ?
assimilable ?
uif provient d'une
prescriptions de sa
la mise à l'index,
uestration dont le
nt des siècles. L'es-
rain de disparaître,
i le renforcent.
smopolites ?

qu'aux nations qui, pendant si longtemps, ne leur ont pas permis de faire autre chose. Est-ce que maintenant ils n'abordent pas toutes les carrières libérales avec un succès dont il leur est fait aussi grief ?

L'antisémitisme conduit à l'anticapitalisme, il mène au socialisme, à l'anarchisme et à ses pires conséquences.

Le jour où auront lieu les mouvements populaires provoqués par les antisémites, bien fou qui croirait que les agitateurs feront choix uniquement des demeures juives. On voit à quel danger social tout cela conduit.

Conclusions de la démonstration ainsi faite par M. Leroy-Beaulieu :

Les lois d'exception ne servent à rien; elles sont d'ailleurs impossibles dans un pays de liberté. — A quoi reconnaîtra-t-on le juif qu'il faut frapper? Et s'il est baptisé? Etablira-t-on encore l'inquisition ? Les antisémites condamnent l'Eglise à ce

...un jour d'opprobre a vu bâtir à Mont-

...rain de disparaître,
...i le renforcent.
...smopolites?

...en voyageur qu'on
...nt. mais à qui on
... citoyen. il n'a pu
...ne local des nations
...lement. Il n'en est
... le juif est admis à
...avient un véritable

... cosmopolitisme ne
...s être invoqué par
...qui a autant encouru
...catholicisme, lequel
...tre dans un centre
... Rome, taudis que
... centre religieux ni

...l. — Le juif a-t on
...n intermédiaire.
...aires seraient donc
... que de parasites en
... à quel moment de-
... Le socialiste pré-
...il travaille et mérite
... le parasite, c'est le
... soit la race.
...poser ce reproche
...st moins aux juifs

pays de liberté. — A quoi reconnaîtra-t-on le juif qu'il faut frapper? Et s'il est baptisé? Etablira-t-on encore l'inquisition? Les antisémites condamnent l'Eglise à ce retour aux procédés du Moyen Age. oublient que c'est Pie IX qui, à Rome, a ouvert le Ghetto. — Et comment les catholiques demanderaient-ils contre une catégorie de citoyens des lois d'exception, eux qui invoquent la liberté à l'appui de leurs revendications. Les lois d'exception sont des armes à deux tranchants.

Telle est, dans ses grandes lignes, la brochure de M. Leroy-Beaulieu, qui a fait, en la publiant, acte de bon citoyen, de catholique libéral et de patriote.

A l'heure où la lie des partis, où tous les déclassés forment, sous le titre d'antisémitisme, un parti plus dangereux encore que n'a été le boulangisme, nous félicitons M. Leroy-Beaulieu d'avoir osé dire ce que beaucoup pensent tout bas, ce que les vrais chrétiens pensent avec lui. Que deviendrait la France si on créait entre les citoyens ces catégories de juifs, de protestants, de francs-maçons?... Croit-on d'ailleurs que les antisemites sont des catholiques qui défendent leur religion? Belle plaisanterie! La phalange antisémite ne va pas à la messe.

Paul B...

Aussi bien, celle de Gambetta ne sera pas



Un jour d'opprobre a vu bâtir à Mont-
[redacted]

Aussi bien, celle de Gambetta ne sera pas
seulement l'image d'un homme, mais la con-

Un jour d'opprobre a vu bâtir à Montmartre une église catholique. Loi d'utilité publique. Qu'on exproprie les propriétaires de cette église menaçante, qu'on en restitue les matériaux et que, sur la haute colline, s'élève jusqu'au ciel la statue du plus grand des hommes !

ABEL PEYROUTON.

La Lanterne :

. . . .

Si la population, ne comprenant rien à ses timidités, à ses hésitations, dans un mouvement spontané, tournait les roues du corbillard vers le Panthéon, le gouvernement oserait-il employer la force pour s'y opposer? Oserait-il faire sabrer la foule sur le cercueil de Victor Hugo?

Et au lieu de prendre légalement, simplement possession du Panthéon, en laisserait-il prendre possession par une multitude surexcitée? Ce serait un fait aussi grave que regrettable!

Le Soleil :

BATAILLE SUR UN CADAVRE

La Chambre des députés nous a donné hier le triste spectacle d'une bataille livrée sur le cadavre de Victor Hugo. Le feu a été ouvert par le discours de M. Floquet qui, au lieu d'imiter l'exemple donné la veille par M. Le Royer, a voulu faire de la gloire de Victor Hugo l'apanage exclusif du parti républicain.

La gloire de Victor Hugo est une gloire

nationale. Elle a pris de plus en plus ce caractère pendant les dernières années de la vie du grand poète. L'apaisement s'était fait autour de son nom autrefois si discuté. L'homme de combat était oublié ; on ne connaissait plus que l'homme de génie. Ses contemporains avaient devancé pour lui le jugement de l'avenir. Il était entré vivant dans l'immortalité.

On pouvait donc réunir autour de son cercueil, sans exagération, la France tout entière. L'unanimité de la presse indiquait l'unanimité de l'opinion.

On allait avoir une grande manifestation nationale. Cette manifestation se faisait d'elle-même, toute seule, sans que personne eût un effort à faire pour la provoquer. Elle avait un caractère de spontanéité qui lui donnait une inappréciable valeur.

On aime mieux avoir une manifestation de parti.

Là où il fallait chercher l'union et où l'on pouvait si facilement la trouver, on veut à tout prix créer une division.

C'est créer une division, en effet, que d'associer les funérailles de Victor Hugo à la desaffectation d'une église : car c'est vouloir que ces funérailles aient un caractère blessant pour les catholiques.

Le Panthéon est-il, par hasard, le seul endroit où les cendres de Victor Hugo puissent reposer avec honneur et dormir en paix ?

L'histoire est là pour répondre. Quatre fois déjà le monument a changé de destination. Si la proposition de M. Anatole de la Forge est adoptée, ce sera le cinquième changement en moins d'un siècle. Qui oserait affirmer que ce sera le dernier ?

Le Panthéon est un monument de combat.
Y ensevelir Victor Hugo, ce ne serait pas lui faire des funérailles nationales, mais des funérailles de combat.

ÉDOUARD HERVÉ.

Le Radical :

Si Victor Hugo avait voulu un enterrement religieux, je suis sûr que les amis de M. de Mun ne se seraient point opposés à ce que ses restes fussent conduits dans les caveaux du Panthéon. Or, ni eux ni nous ne pouvons rien changer à cette situation de grands hommes mourants qui ne sont point catholiques.

Il nous faut donc un édifice neutre. M. de Mun et ses amis auraient raison de se plaindre, si nous voulions faire passer de force un enterrement civil devant leurs autels. C'est pour demeurer respectueux de leurs convictions, que nous les prions de les porter ailleurs.

Et, si l'on nous demande pourquoi nous choisissons ce moment pour réclamer ces pierres, nous répondrons que jamais elles ne pourront enfermer sous leur dôme un plus illustre habitant.

HENRY MARET.

La Nation :

Quand on gratte le centre, le clérical reparaît.

Quand on gratte l'opportuniste, le réactionnaire ne tarde pas à se montrer.

On l'a bien vu, hier, à la Chambre.

Notre ami Anatole de la Forge — se faisant l'écho de toute la démocratie française — demande que le Panthéon, usurpé par l'Eglise après le Deux Décembre, soit rendu aux grands hommes et qu'on y transporte Victor Hugo.

Aussitôt les grenouilles du marais, celles qu'il terrassait de son éloquence à la Législative, de 1849 à 1851, se sont réveillées.

Elles ont fait passer leur pusillanimité dans l'esprit du ministre de l'intérieur.

Et le gouvernement de la République n'a pas osé faire pour Victor Hugo, ce que Louis-Philippe avait osé après juillet 1830.

Il faudra que le gouvernement laisse faire, que la Chambre s'incline, que le Sénat obéisse.

Ou s'ils résistaient, c'est le peuple de Paris qui, prenant par la guide les chevaux du corbillard et poussant aux roues, mènerait le cadavre du Maître à la nécropole de la montagne Sainte-Geneviève.

Lundi donc, Victor Hugo sera au Panthéon. Et les tombes de Voltaire et de Rousseau seront définitivement arrachées des mains des prêtres.

CAMILLE DREYFUS

Le Monde :

Nous citons plus loin quelques-unes des appréciations des journaux républicains sur Victor Hugo, et nous faisons connaître les principaux projets mis en avant dans le but ou sous le prétexte de glorifier sa mémoire. Il y

a là des exagérations qui nous paraissent profondément affligeantes. Nous en souffrons pour l'illustre poète lui-même; triste moyen de l'honorer que d'imiter précisément, par ce manque absolu de mesure et d'équilibre, les défauts qui trop souvent nous gâtent son œuvre! Nous en souffrons pour notre pays : la France est-elle donc en train, elle aussi, de perdre le sentiment des proportions? et faut-il que ses deuils, transformés en exhibitions, affectent des allures théâtrales.

. . . .

OSCAR HAVARD

Le Petit Caporal :

. . . .

La dépouille mortelle du poète est à peine refroidie, que déjà ses thuriféraires songent à lui décerner les honneurs divins.

La proposition de M. de La Forge est un acte de véritable emballement qui confine presque à la démence. Opposer Victor Hugo à Dieu, le jour même de la publication du testament où le grand poète a reconnu la vraie Divinité, voilà une idée qui ne pouvait entrer que dans un cerveau d'halluciné, comme celui de M. de La Forge.

BLANC.

Le Français :

. . . .

Victor Hugo n'est-il pas menacé de pis encore par ceux auxquels il s'est livré dans

la dernière partie de sa vie? Ce matin, une feuille radicale fort répandue, la *Lanterne*, émet le veu que la dépouille mortelle du poète soit portée au Panthéon; or, comme il ne peut plus y avoir place sous la même coupole pour le Christ et pour M. Hugo, la *Lanterne* demande naturellement qu'on jette le Christ à la porte. Sainte-Geneviève, la plus pure figure, avec Jeanne d'Arc, du patriotisme populaire, serait ignominieusement expulsée pour faire place à l'ancien chantre de la royauté et de l'empire, devenu dans ses vieux jours le favori de la démagogie athée. La croix serait arrachée pour livrer passage à celui qui avait écrit naguère, au bas d'un crucifix, ces beaux vers :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à Lui, car il guérit
Vous qui tremblez venez à Lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à Lui, car il demeure.

Parmi toutes les sombres visions qui traversaient parfois l'imagination du poète, il n'a dû jamais s'en présenter une aussi horrible ; son cadavre servant de bélier sacrilège pour briser l'autel du Dieu qu'il avait adoré, et cela à l'heure même où son âme — qui ne serait plus « protégée » alors par M. Lockroy et M. Pelletan — comparaîtrait devant le juge suprême et serait exposée aux redoutables représailles de la justice divine. Espérons que l'apostasie de l'ancien auteur de la *Prière pour tous* ne lui vaudra pas ce dernier châtiment.

PAUL THUREAU-DANGIN.

P.-S. — Ces lignes étaient écrites quand nous avons appris la mort du poète. Cette

mort ne change rien aux réflexions que nous venons d'exprimer; elle y ajoute seulement quelque chose de plus triste et de plus douloureux.

Le Rappel :

UN CHICANEUR DE TOMBEAU

. . . . — Et cette œuvre unique, cette action souveraine et civilisatrice, ce grand génie toujours prêt à tous les grands devoirs, ce n'est rien pour M. Paul Devès. Le deuil public n'est plus seulement à Paris, plus seulement en Europe; il s'étend sur le monde entier partout où l'on sait ce que c'est qu'un livre. Et, pour cette tombe, M. Devès trouve que le Panthéon est trop grand! L'aurait-il rêvé pour lui tout seul? Soit; mais à la condition qu'on grave autour de sa tombe, les noms de tous les malheureux que ses votes ont envoyés mourir dans de folles et ruineuses aventures.

A. GAULIER

Le Télégraphe :

. . . .

Devant cette manifestation de ce deuil d'intelligences, nous trouvons que la politique intervient trop et prend trop de place. Les littérateurs n'entrent pas assez au chevet de ce littérateur, seuls les politiciens ont accès, s'inscrivent, dominent et font tapage. Tout à l'heure, si l'on n'y prend garde, et si personne n'élève la voix et ne proteste, grâce à leurs

manœuvres, Victor Hugo ne sera plus qu'un immense sénateur, lui qui fût un immense poète, et qui a élevé à la gloire des lettres françaises un monument comparable aux plus grands, une œuvre colossale par laquelle il s'est égalé aux premiers poètes de toutes les civilisations.

Qu'un deuil national se prépare. On voit bien le rang qu'y tiendront les ambassadeurs, quel cordon porteront les ministres, où s'assembleront les sénateurs, à quel endroit se réuniront les députés ; on sait d'avance ce qui se brûlera de luminaire et combien de mètres de tentures seront déployés ; mais ce qu'on ne devine pas, ce que personne ne peut dire, c'est quelle place y occuperont les écrivains. D'eux, il ne sera pas question ; il n'en est jamais question, du reste. On les oublie, peut-être serait-il plus juste de dire qu'on les méprise, si bien que la cavalerie a toujours le pas sur eux dans l'organisation du défilé.

. . . .

Que les puissants de la République et les régleurs de cérémonies funèbres apprennent, du passé, à quelle préséance les écrivains ont le droit légitime de prétendre, dans tout cortège d'un mort littéraire.

En un jour de deuil comme celui que la France entière craint en ces heures d'angoisse, le jour des funérailles de Pierre de Ronsard, lequel, comme Victor Hugo, avait été salué du titre de prince des poètes, et qualifié lui aussi de poète national, la cour des Valois se rangea, et le roi de France, humiliant dignement la majesté de la monarchie devant la majesté des lettres qu'il jugeait plus haute, devant lui fit passer les premiers, le

chœur entier, comme dit Montaigne, le chœur entier des écrivains et des poètes.

Gil-Blas :

VICTOR HUGO AUX INVALIDES

Nous recevons d'un médecin bien connu, et qui fut l'un des amis du Maître, une lettre très intéressante. Nous en extrayons les passages suivants :

« S'il est une place à choisir pour Victor Hugo, ce n'est pas, actuellement du moins, le Panthéon, d'où tant de vicissitudes ont tour à tour banni les grands hommes qu'on y a placés. Au poète-patriote, il convient de réserver un autre séjour.

« C'est aux Invalides, à côté des grands guerriers qu'il a célébrés et immortalisés dans ses odes ou dans les merveilleux chapitres de Waterloo, que sa place est toute marquée.

« De même que les Anglais, sans s'occuper des question d'opinion, enterrent leurs grands morts à Westminster, de même nous autres Français pouvons-nous faire une exception justifiée et glorieuse en couchant côte à côte ceux qui ont combattu les grands combats, et celui qui les a chantés et rendus à jamais célèbres. Si les Grecs retrouvaient la dépouille d'Homère et celle d'Achille, il leur conviendrait de les joindre dans la même couche funèbre. »

L'Eclaireur du Littoral, à Nice :

Tout s'épuise, même la douleur.

L'heure est venue de sécher les larmes : l'apothéose commence.

Ce ne sont pas de banales funérailles qu'il faut au Maître, c'est un témoignage éclatant de toute une grande nation.

Dès la première heure, nous l'avons dit : Victor Hugo doit être porté triomphalement au Panthéon qui, à cette occasion unique, doit, selon l'esprit dans lequel il fut créé, redevenir le temple civil consacré aux grands hommes par la patrie reconnaissante.

. . . . . .

Le Journal du Midi :

L'apothéose commence, apothéose grotesque et sacrilège qui ridiculise l'homme au lieu de le grandir.

L'Arc de Triomphe ! le Panthéon ! Comme si le poète eut incarné toutes les gloires ! Comme si l'auteur des *Châtiments* et de *Torquemada* dût prendre place dans l'histoire entre Mirabeau et Napoléon.

Il faut donc que l'immense orgueil qui a dominé sa vie trop longue, plane encore sur sa mort et que la pose prétentieuse qui a défiguré son talent et amoindri son caractère, grimace une dernière fois sur son cercueil !

Au moins si tout le monde pouvait s'associer à ces funérailles dites nationales ! Si l'on nous permettait d'oublier, devant la tombe, le barde farouche de la démagogie, pour ne songer qu'à l'aède inspiré qui, dans la pureté de sa jeunesse, a chanté nos rois, notre patrie et notre Dieu !

Il y aurait dans cette unanimité d'un peuple quelque chose de grand et de respectable et sans justifier l'exagération des hommages, nous trouverions de quoi les excuser.

Mais non ! L'impiété s'est emparée de ce cadavre : la secte anti-religieuse et le parti révolutionnaire, hideux vampires, en ont fait leur proie.

Bulletin des Lois :

Loi relative aux funérailles de Victor Hugo.

Le Sénat et la Chambre des députés ont adopté,

Le Président de la République promulgue la loi dont la teneur suit :

Article premier. — Des funérailles nationales seront faites à Victor Hugo.

Art. 2. — Un crédit extraordinaire de vingt mille francs (20,000 fr.) est ouvert, à cet effet, au budget du ministère de l'intérieur, exercice 1885, chapitre 62 : « Funérailles de Victor Hugo. »

Il sera pourvu à cette dépense au moyen des ressources générales du budget ordinaire de l'exercice 1885.

La présente loi, délibérée et adoptée par le Sénat et par la Chambre des députés, sera exécutée comme loi de l'Etat.

Fait à Paris, le 24 mai 1885.

JULES GRÉVY.

Par le Président de la République,
Le Présideut du conseil,
garde des sceaux, ministre des cultes,
HENRI BRISSON.

Le ministre des finances,
SARDI CARNOT.

Le ministre de l'intérieur,
H. ALLAIN-TARGÉ.

Journal officiel :

RAPPORT

AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Monsieur le Président,

Le Panthéon, commencé sous le règne de Louis XV, et terminé seulement sous la Restauration, a subi, même avant son achèvement définitif, des affectations diverses.

Par le décret-loi des 4-10 avril 1791, l'Assemblée nationale décida que « le nouvel édifice serait destiné à recevoir les cendres des grands hommes à dater de l'époque de la liberté française » ; elle décerna immédiatement cet honneur à Mirabeau.

En 1806, le décret du 20 février décida que l'église Sainte-Geneviève serait affectée au culte et confia au chapitre de Notre-Dame, augmenté à cet effet de six chapelains, le soin de desservir cette église. Il en remit la garde à un archiprêtre choisi parmi les chanoines. Il ordonnait la célébration de services solennels à certains anniversaires, notamment à la date de la bataille d'Austerlitz. Toutefois, ce décret, qui ne devait entrer en vigueur qu'après l'achèvement complet de la construction, ne fut pas exécuté.

L'ordonnance du 12 décembre 1821 rendit l'église au culte public, et la mit à la disposition de l'archevêque de Paris pour être provisoirement desservie par des prêtres que ce prélat était chargé de désigner. La même ordonnance portait qu'il serait ultérieurement statué sur le service régulier et perpétuel qui

devrait être fait dans ladite église, et sur la nature de ce service. Cependant aucune décision n'intervint à cet égard et l'église ne fut érigée ni en cure, ni en succursale de la cure voisine. Elle n'avait donc encore reçu aucun titre légal lors de la révolution de 1830.

L'ordonnance du 26 août 1830 statua en ces termes :

« Louis-Philippe,

« Vu les lois des 4-10 avril 1791 ;

« Vu le décret du 20 février 1806 et l'ordonnance du 12 décembre 1821 ;

« Notre conseil entendu,

« Considérant, que, pour atteindre ce but, les lois, qui avaient affecté le Panthéon à une semblable destination, doivent être remises en vigueur,

« Décrète :

« Article premier.— Le Panthéon sera rendu à sa destination primitive et légale ; l'inscription : *Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante*, sera rétablie sur le fronton. Les restes des grands hommes qui ont bien mérité de la patrie y seront déposés.

« Art. 2 — Il sera pris des mesures pour déterminer à quelles conditions et dans quelles formes ce témoignage de la reconnaissance nationale sera décerné au nom de la patrie.

« Une commission sera immédiatement chargée de préparer un projet de loi à cet effet.

« Art. 3. — Le décret du 20 février 1806 et l'ordonnance du 12 décembre 1821 sont rapportés. »

Ainsi, l'ordonnance qui précède faisait du Panthéon un lieu de sépulture non confes-

sionnel, comme l'avait voulu l'Assemblée nationale. L'édifice était laïcisé.

Au lendemain du coup d'Etat, le décret du 6 décembre 1851 vint encore une fois rendre au culte l'ancienne église.

Ce décret porte :

« Le Président de la République,

« Sur le rapport du ministre de l'instruction publique et des cultes ;

« Vu la loi du 4-10 avril 1791 ;

« Vu le décret du 20 février 1806 ;

« Vu l'ordonnance du 26 août 1830,

« Décrète :

« Article premier.— L'ancienne église de Ste-Geneviève est rendue au culte, conformément à l'intention de son fondateur, sous l'invocation de Sainte-Geneviève, patronne de Paris.

« Il sera pris ultérieurement des mesures pour régler l'exercice permanent du culte catholique dans cette église.

« Art. 2. — L'ordonnance du 26 août 1830 est rapportée.

« Art. 3. — Les ministres de l'instruction publique et des cultes et des travaux publics, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, etc. »

Conformément à la promesse contenue dans l'article 1er du décret qui précède, un décret du 22 mars 1852 remit en vigueur les dispositions de celui de 1806, et reconstitua la communauté des chapelains de Sainte-Geneviève, recrutée au concours avec traitement alloué par l'Etat.

A la suite de la loi de finances du 29 juillet 1881, qui supprima cette allocation, le chapitre a cessé de se compléter lors des vacances, et ne contient plus que trois mem-

bres, lesquels ne reçoivent aucun traitement de l'État.

En résumé, le Panthéon n'est, comme la basilique de Saint-Denis, ni un édifice diocésain, ni un édifice paroissial. Il ne rentre pas dans la catégorie de ceux qui, aux termes de l'article 75 de la loi du 18 germinal an X, ont dû être mis à la disposition des évêques à raison d'un édifice par cure et par succursale. Le culte ne s'y célèbre pas d'une manière régulière et légale. Ce n'est la paroisse d'aucun citoyen français. Il n'a aucune existence comme circonscription ecclésiastique.

Comme monument, il appartient incontestablement au domaine de l'État et, dès lors, il rentre dans vos attributions, monsieur le Président, conformément aux dispositions de l'arrêté des consuls du 13 messidor an X et de l'ordonnance du 14 juin 1833, d'affecter cet édifice à un nouveau service public.

Il nous a paru que le moment était venu de donner satisfaction au vœu dejà formulé par le Parlement en 1881, et de restituer au Panthéon sa destination première. Si ces vues sont agréées par vous, monsieur le Président, nous avons l'honneur de vous prier de vouloir bien revêtir de votre signature le décret ci-joint.

Nous vous prions d'agréer, monsieur le Président, l'hommage de notre profond respect.

Le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes,
RENÉ GOBLET.

Le ministre de l'intérieur,
H. ALLAIN-TARGÉ.

Le ministre des finances,
SADI CARNOT.

Le Président de la République française,

Sur le rapport des ministres de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, de l'intérieur et des finances;

Vu la loi des 4-10 avril 1791 ;

Vu le décret du 20 février 1806;

Vu l'ordonnance du 12 décembre 1821 ;

Vu l'ordonnance du 26 août 1830;

Vu le décret des 6-12 décembre 1851 ;

Vu les décrets des 22 mars 1852 et 26 juillet1867 ;

Vu l'arrêté du gouvernement du 13 messidor an X et l'ordonnance du 14 juin 1833;

Considérant que la France a le devoir de consacrer, par une sépulture nationale, la mémoire des grands hommes qui ont honoré la Patrie, et qu'il convient, à cet effet, de rendre le Panthéon à la destination que lui avait donnée la loi des 4-10 avril 1791,

Décrète :

Article premier. — Le Panthéon est rendu à sa destination primitive et légale. Les restes des grands hommes qui ont mérité la reconnaissance nationale y seront déposés.

Art. 2. — La disposition qui précède est applicable aux citoyens à qui une loi aura décerné des funérailles nationales. Un décret du Président de la République ordonnera la translation de leurs restes au Panthéon.

Art. 3. — Sont rapportés le décret des 6-12 décembre 1851, le décret du 20 février 1806, l'ordonnance du 12 décembre 1821, les décrets des 22 mars 1852 et 26 juillet 1867, ainsi que toutes les dispositions règlementaires contraires au présent décret.

Art. 4. — Les ministres de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, de l'inté-

rieur et des finances sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 26 mai 1885,

JULES GRÉVY.

Par le Président de la République,

Le ministre de l'instruction publique,
des beaux-arts et des cultes,

RENÉ GOBLET.

Le ministre de l'intérieur,

H. ALLAIN-TARGÉ.

Le ministre des finances,

SADI CARNOT.

Le Président de la République française,

Sur le rapport des ministres de l'intérieur, de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

Vu le décret du 26 mai 1885 ;

Vu la loi du 24 mai 1885, décernant à Victor Hugo des funérailles nationales,

Décrète :

Article premier. — A la suite des obsèques ordonnées par la loi du 24 mai 1885, le corps de Victor Hugo sera déposé au Panthéon.

Art. 2. — Le ministre de l'intérieur et le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 26 mai 1885.

JULES GRÉVY.

Par le Président de la République :

Le ministre de l'intérieur,

H. ALLAIN-TARGÉ.

Le ministre de l'instruction publique,
des beaux-arts et des cultes,

RENÉ GOBLET.

C'est le dimanche à 5 heures du matin que le corps de Victor Hugo a été transporté de son domicile à l'Arc de Triomphe :

Gil-Blas :

. . . .

III

EN CHEMIN

Chacun sait que la maison du poète est toute proche du bois. Nous nous y rendions silencieux, sous un ciel rasséréné que traversait cependant encore un vol rapide de nuages. Toutes les maison voisines étant demeurées ouvertes depuis la veille, on surprenait çà et là, aux vitres, le clignotement d'une clarté jaune mourant dans la blancheur du jour. Stimulés par l'averse, les parfums des marronniers et des tilleuls, voire les souffles violents des seringas en pleine floraison nous passaient au visage dans une indicible impression de réveil et de fraîcheur. Les chuchotements de la foule, foule étrange à mesure qu'on approche des limites de ce grand dortoir aux rideaux de verdure où les vagabonds succèdent, la nuit, aux promeneurs élégants, ne sont pas, comme on pourrait le croire, traversés de propos avinés ou malséants. Non! le respect est venu, même à ceux-là. de celui qui eut d'immenses pitiés pour tous les misérables. L'aspect seul inquiète, de ces dépenaillés dont l'insomnie a bleui les tempes hisurtes. Cette clameur sourde de la curiosité attendrie est d'ailleurs

dominée pour nous par le concert qui monte des bouquets d'arbres voisins. Là tous les oiseaux chantent. Ils chantent, joyeux, à la grande âme délivrée ! Le rossignol au gosier hérissé vibre comme une lyre. Et, dans le fond, la belle note de cristal du crapaud, tinte sonore, du crapaud que le Maître a défendu, dans son grand amour des méprisés.

IV

VISITE SUPRÊME

La maison et le jardin sont pleins de couronnes dont quelques-unes s'effeuillent déjà, jonchant de pétales les tapis et le sable. C'est partout une odeur complexe de fleurs venant de tous les pays, fleurs de parterre et fleurs marines cueillies aux rives sacrées de l'exil pour celui qui fut le frère de tous les proscrits. Bien que pleine de monde, la maison semble solitaire et les gémissements y passent comme des bruits d'écho dans un lieu abandonné. On se rencontre dans le petit escalier sans se reconnaître. Qu'importe, à cette heure, le reste de l'humanité. Il fait grand jour dans la chambre du poète et devant son lit, dont les rideaux sont relevés autour des colonnettes, le cercueil est posé, boîte de velours constellé de clous d'argent, un cercueil qui semble tout petit devant le lit que le vide rend immense. Eh quoi ? celui qui fut l'honneur vivant de l'humanité, celui qui porta dans son cœur et dans son cerveau toutes les douleurs et toutes les pensées, celui qui tenait un monde enfermé dans sa poitrine et sous son front, est là-dedans, tient là-dedans ! Voilà ce qu'il faut de planches et

d'étoffe noire pour contenir tout ce qui fut la gloire, tout ce qui fut le rêve, tout ce qui fut l'amour !

V

Dans la hideuse voiture verte que nous avons si bien cachée sous un amoncellement de couronnes, que les chevaux qui la tirent s'essoufflent aux moindres montées, comme si ce parterre mouvant reprenait racine dans le sol, le corps chemine lentement vers l'Arc de Triomphe. Celui-ci se présente obliquement au cortège, présentant ainsi le flanc, pour toute ornementation de circonstance, un lambeau de draperie noire, un médaillon de Victor Hugo, le tout surmonté de chimères et renommées en carton découpé. C'est abominablement mesquin. Que dire du projet d'encrier gigantesque qui constitue le morceau de résistance de ce chef-d'œuvre décoratif? M. Garnier a été au-dessous de son propre génie. Quoi, voilà tout ce que leur inspire ce grand besoin d'apothéose mortuaire qui est dans toutes les âmes ! Ces messieurs craindraient-ils, comme le chef de l'Etat justifiant son abstention, de « créer un précédent ? » Je vous souhaite longue vie, bonnes gens, mais vous avez tort de craindre qu'un tel homme puisse mourir sous votre consulat !

Allons ! ce ne sont pas les pompes gouvernementales qui donneront tout son éclat à ce convoi magnifique. La grandeur de ces funérailles publiques est ailleurs que dans le concours officiel, et l'Etat aura beau faire, il n'accaparera pas ce grand mort. Il est bon et consolant, toutefois, de voir que tout ce remue-ménage est fait pour celui qui ne fut,

après tout, qu'un admirable Rêveur, qu'un magnifique Poète !

ARMAND SILVESTRE.

En même temps que la question des obsèques se posait, le jour même de la mort de Victor Hugo, la question des discours se posait également au sujet du règlement de l'Académie française, en vertu duquel M. Maxime Ducamp, actuellement directeur, devait prendre la parole au nom de la Compagnie.

Paris :

Il se trouve que c'est M. Maxime du Camp qui doit, aux termes des règlements de l'Académie française, prendre la parole au nom de cette Compagnie sur la tombe de Victor Hugo.

Nous espérons que M. Maxime du Camp aura le bon goût de s'abstenir, et de laisser ce soin à un autre de ses confrères.

Si le délateur des vaincus de la Commune prenait la parole sur la tombe de l'apôtre de l'amnistie, ce serait un scandale.

L'Académie est juge de son honneur. Elle empêchera ce scandale..

La France libre :

L'OUTRAGE

Il paraît que l'Académie française réserve à Victor Hugo un dernier outrage.

Elle chargerait Maxime du Camp de parler sur la tombe de celui qui fut toujours avec les vaincus.

Un seul, peut-être, parmi les académiciens, n'a pas le droit de parler en ce moment, c'est le Maxime du Camp qui dénonçait aux fusilleurs les vaincus de 1871, alors que Victor Hugo leur ouvrait les portes de sa maison à Bruxelles.

Laissera-t-on parler celui qui dirigeait les mouchards dans leur ignoble besogne, celui qui s'est fait le valet des Gallifet et des autres bourreaux de Mai, injurier l'auteur des *Châtiments*.

On nous dit que Maxime du Camp est directeur de l'Académie française ; tant pis pour l'Académie française; elle peut se vautrer dans la fange, mais on ne peut lui permettre d'éclabousser la foule attristée qui accompagnera Victor Hugo à sa dernière demeure.

Libre à l'Académie d'être... ce qu'elle veut, mais qu'on ne la laisse pas publiquement, sans vergogne et sans honte, jeter l'outrage à qui fut l'honneur de la France, de l'humanité.

MAUJAN.

Le Mot d'Ordre :

. . . .

Après cela, que viendra faire ou que viendra dire M. Maxime du Camp auprès du cercueil de Victor Hugo? Il est, cette année, directeur de l'Académie française, et l'usage veut que ce soit ce directeur même qui prononce l'oraison funèbre de l'académicien dé-

cédé. Mais ici, le hasard a eu la main malheureuse.

M. Maxime du Camp a toutes les raisons du monde de se taire, et la meilleure de toutes ces raisons, c'est qu'il a été l'ennemi le plus acharné de l'amnistie.

Victor Hugo était l'homme de la clémence. En quatre vers sublimes, il avait demandé à Louis-Philippe la grâce de Barbès; en un livre non moins sublime, il demanda la grâce des égarés de la Commune, et il faillit, à Bruxelles, être martyr de la générosité de son cœur.

M. Maxime du Camp a été l'homme de la rigueur : il s'est fait l'exécuteur de ces mêmes égarés.

A. CÉRON.

La Justice :

OUTRAGE AUX LETTRES

Il semblait que la Littérature eût le droit de figurer dans le cortège mortuaire du poète qui vient de mourir. Il semblait qu'à l'heure de l'ensevelissement un écrivain devait sortir de la foule pour dire, au nom de tous ceux qui tiennent une plume, des illustres comme des obscurs, la gloire du Verbe lyrique, la magnificence de la pensée enfermée dans la phrase rythmée, la victoire remportée par le mystérieux pouvoir des mots. On attendait, devant un tel mort, une célébration hautaine du Livre. Des noms d'écrivains dignes de cette tâche venaient à la pensée. On songeait à celui que sa sérénité philosophique rapproche de toutes les poésies, à celui que son intelli-

gente compréhension met de plain-pied avec toutes les choses humaines, gloires disparues, immortalités cérébrales. Devant ce cercueil on appelait M. Ernest Renan.

Le pitoyable règlement de l'Académie française en décide autrement. La triste boutique qui fonctionne encore au milieu de l'indifférence intervient et impose son orateur. Cet orateur, c'est le directeur en exercice, c'est M. Maxime Ducamp.

Oui, pour louer Victor Hugo qui ouvrait en 1871 sa maison aux vaincus de la guerre civile aux échappés de la fusillade, le ridicule corps littéraire va chercher le pourvoyeur des conseils de guerre, celui qui prit le rôle d'indiquer les retraites et d'achever les blessés. Pour exalter l'écrivain qui mit sa conscience dans la page écrite, on désigne le faux homme de lettres qui mettait les infirmités du grand Flaubert, — son ami! — en racontars pour la *Revue des Deux Mondes*, — après avoir raturé ses manuscrits.

Est-ce qu'on laissera cette injure atteindre Hugo et, avec lui, la politique qu'il a défendue, la littérature qu'il a servie? Est-ce que le monsieur galonné, portant allègrement ses palinodies et ses dénonciations, pourra venir impudemment débiter ses venimeuses épigrammes et ses menteuses apologies?

Soit. Qu'on laisse l'Académie s'infliger cette suprême déconsidération. Qu'elle charge de parlotter le premier laquais de lettres venu; qu'elle délègue ses ecclésiastiques, ses ducs et ses mouchards. La littérature a le droit de choisir son porte-parole; elle a le droit de vouloir, en face de M. Ducamp, le philosophe à l'esprit libre qui a nom Renan : pour l'hon-

neur de tous, il faut que son choix s'impose, — et aussi la clameur de sa huée.

GUSTAVE GEFFROY

La Bataille :

. . . .

Nous en prévenons hautement, loyalement, la famille et les amis de Victor Hugo ; nous ne laisserons pas Maxime Du Camp parler sur cette tombe.

Nous ne sommes pas des incitateurs de scandales ; nous ne jouons pas avec les cadavres comme certains fumistes du tirage quand même ; nous ne sommes pas des écervelés ; nous demandons, nous souhaitons que les funérailles de Victor Hugo soient celles qui conviennent au plus grand génie poétique de la France moderne ; c'est pour cela même que nous prévenons les organisateurs de ces funérailles de ceci :

Nous ne laisserons pas l'ignoble calomniateur de la Commune, Maxime Du Camp, le plus grand fusilleur de Paris après Thiers et Mac-Mahon, parler au Père-Lachaise.

Et s'il ose ouvrir la bouche, nous la fermerons vigoureusement.

LISSAGARAY.

L'Intransigeant :

PROSCRIPTEUR ET PROSCRIT

. . . .

Tandis que le grand poète ouvrait sa porte aux réfugiés, l'académicien Du Camp s'effor-

çait de leur faire ouvrir les prisons. Nous serions curieux de savoir par quel procédé oratoire ce Quarante parviendra à faire le panégyrique d'un homme dont la vie a été aussi diamétralement opposée à la sienne. Chacun des actes de Victor Hugo étant la condamnation de Maxime Du Camp, celui-ci ne pourra risquer le moindre éloge sans paraître faire son *meâ culpâ* et se désigner lui-même aux trognons de choux et aux huées, que, malgré la solennité de la cérémonie, il n'éviterait pas.

Victor Hugo ayant secouru les enfants dont M. Du Camp et ses amis ont fait des orphelins, il serait par trop étrange que le vivant qui a commis les crimes félicitât le mort d'avoir tenté de les réparer.

Le délégué de l'Académie s'est trompé de cadavre : la seule tombe sur laquelle il lui soit jamais permis de parler, c'est celle de Galliffet.

HENRI ROCHEFORT.

Le Rappel:

M. Maxime Ducamp a compris que ce n'était pas par lui que l'Académie française pouvait être représentée aux funérailles de Victor Hugo.

Il a écrit que son état de santé l'obligeait à demander qu'on lui donnât un remplaçant.

Quelques académiciens ont résisté, disant que déposséder M. Maxime Ducamp, c'était « céder à la Commune ».

MM. Ernest Legouvé et Jules Simon ont

vivement parlé pour que la démission fût acceptée.

Ils ont convaincu les opposants, et la démission a été acceptée à l'unanimité.

M. Maxime Ducamp a été remplacé par M. Emile Augier.

C'est là un porte-paroles que personne ne récusera.

Discours de M. Le Royer

PRÉSIDENT DU SÉNAT

Messieurs,

En présence du spectacle grandiose de cette foule immense, de toute une nation respectueusement inclinée devant ce cercueil, aux échos retentissants de la commotion éprouvée, à la nouvelle de la mort de Victor Hugo, par tout ce qui pense et lit dans le monde civilisé, je me demande ce que le langage humain, dans son expression la plus élevée, peut ajouter aux témoignages de regret et d'admiration prodigués à ce prodigieux génie.

Le Sénat, dont Victor Hugo a été le plus illustre membre, qu'il a honoré d'un reflet de sa gloire, ne saurait cependant rester muet.

D'autres, mieux qualifiés, vous diront ce qu'a été l'œuvre littéraire et poétique de Victor Hugo. A moi, un rôle plus modeste : celui de rappeler en quelques paroles la marche ascensionnelle et progressive de ce grand esprit dans son évolution politique, son influence sur ses contemporains et les services qu'il a rendus.

Victor Hugo vint au monde à l'heure où la France, après une longue et douloureuse lutte entre le passé et l'avenir, s'était donné un maître, à l'heure où elle avait abdiqué sa volonté et ses destinées entre des mains puissantes et implacables. Un compromis tacite et fatal était intervenu entre l'entraînement de la veille et les nécessités du jour. Victor Hugo grandit dans une famille où régnaient les traditions monarchiques unies au souvenir tragique, mais imposant, de l'épopée révolutionnaire. L'enfant subit nécessairement l'influence de cette atmosphère. Aussi voua-t-il une admiration de poète au génie de Napoléon ; puis, par une pente naturelle, il célébra le retour des Bourbons comme une espérance de repos, comme une promesse d'épanouissement intellectuel et libéral.

A ce moment commencèrent pour Victor Hugo ces mémorables luttes littéraires qu'il ne m'appartient pas de vous décrire. Il n'entra dans la vie politique active que vers les dernières années du régime de Juillet. Dans les remarquables harangues qu'il prononça alors devant la Chambre des Pairs, on discerne facilement la transformation qui devait le conduire à des croyances démocratiques et républicaines, s'affermissant à chaque

pas pour ne plus se démentir jusqu'à son dernier soupir. On sent déjà dans la parole de Victor Hugo un amour passionné de la patrie, un esprit altéré d'idéal et de grandeur, s'enivrant des gloires de la France, pleurant ses défaites, élevant toujours la voix en faveur des opprimés, des exilés et des vaincus.

A son tour, il fut proscrit et c'est surtout dans les douleurs de l'exil qu'il se montra vaillant et superbe. Sous les humiliations qui accablaient la France, son vers vengeur retentit comme le clairon de ralliement et d'espérance.

Rentré le 4 septembre, Victor Hugo partagea toutes les angoisses de la lutte gigantesque qui aboutit au démembrement de la patrie ; mais, après la paix, le poète rendit à nos morts un solennel hommage et releva les courages par ce cri de suprême consolation : Gloire aux vaincus!

Lorsqu'il vint siéger au Sénat, l'apaisement s'était fait en lui. De grands malheurs intimes avaient ajouté leur fardeau au poids de ses tristesses nationales ; la sérénité était cependant rentrée dans son âme. Lui qui avait prophétisé que « la République était la terre ferme » il la tenait, victorieuse et vivante. Son idéal était réalisé ! Vous le voyez encore, messieurs les sénateurs, sur ce fauteuil que la piété de ses collègues veut consacrer, les mains croisées sur sa poitrine, son front olympien incliné, attirant tous les regards et tous les hommages, déjà dans sa pose d'immortalité ! il ne monta qu'une fois à la tribune : c'était pour soutenir la cause qui lui était chère entre toutes, celle du pardon et de l'oubli.

A travers d'apparentes hésitations, il ne faut voir que le travail de l'esprit en quête de formules définitives de sa foi. Victor Hugo a constamment poursuivi un idéal supérieur de justice et d'humanité. Donner la liberté et la lumière à tous, prêcher la fraternité pour les déshérités et les faibles, revendiquer l'autorité du droit contre la force, tel fut le labeur de ce noble cœur, de cette grande intelligence. Son action fut immense sur le moral de la France. Il dévoila et détruisit les sophismes du crime couronné ; releva les cœurs affolés et rendit aux honnêtes gens dévoyés la notion de la loi morale un instant méconnue. Sous son souffle inspiré, les âmes renaissaient à l'espérance : par deux fois, après le 2 décembre, après 1871, il réveilla la conscience de la patrie.

Gloire à ce puissant génie, dont le patriotisme et l'amour du bien illuminent toutes les œuvres ! Gloire à celui que nous saluons tous d'une égale reconnaissance et d'une égale admiration ! Gloire à Victor Hugo, le Grand !

Discours de M. Floquet

PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE

Quelles paroles pourraient égaler la grandeur du spectacle auquel nous assistons et que l'histoire enregistrera !

Sous cette voûte toute constellée des noms légendaires de tant de héros qui firent la France libre et la voulurent glorieuse, apparaît la dépouille mortelle, je me trompe, l'image toujours sereine du grand homme qui

a si longtemps chanté pour la gloire de notre patrie, combattu pour sa liberté !

Autour de nous les maîtres de tous les arts et de toutes les sciences, les représentants du peuple français, les délégués de nos départements, de nos communes, les ambassadeurs volontaires et les missionnaires spontanés de l'univers civilisé s'inclinent pieusement devant celui qui fut un souverain de la pensée, un proscrit pour le droit vaincu et la République trahie, un protecteur persévérant de toute faiblesse contre toute oppression, le défenseur en titre de l'humanité dans notre siècle.

Au nom de la nation nous le saluons aujourd'hui non plus dans l'humble attitude du deuil, mais dans la fierté de la glorification.

Nous le redirons sans cesse, ce ne sont pas des funérailles qui commencent ici, c'est une apothéose.

Nous pleurons l'homme qui finit, mais nous acclamons l'apôtre impérissable qui demeure parmi nous et dont le Verbe survivant d'âge en âge, nous conduira à la conquête définitive de la liberté, de l'égalité, de la fraternité dans le monde.

Ce géant immortel aurait été mal à l'aise dans la solitude et l'obscurité des cryptes souterraines ; nous l'avons exposé, là-haut au jugement des hommes et de la nature, sous le grand soleil qui illuminait sa conscience auguste.

Tout un peuple a voulu réaliser le rêve poétique de ce doux génie :

> Le cercueil au milieu des fleurs veut se coucher.

Que ce cercueil entouré de ces fleurs amies

et de ce peuple reconnaissant entre dans le grand Paris que Victor Hugo appelait de ce nom sacré : la « Cité-mère » et dont il a été véritablement le fils respectueux, le serviteur fidèle et l'élu bien-aimé ; que ce cercueil vénérable qui va à la gloire apporte parmi nous, avec toutes les lumières qui sortaient d'un cerveau si puissant, toutes les douceurs que caressait un cœur si tendre; qu'il enseigne à la multitude émue sur son passage le devoir, la concorde, la paix ; que devant lui se lèvent pour nous éclairer et nous guider les méditations austères du jeune voyant de 1831, cet acte de foi qui pourrait résumer le testament du vieux républicain de 1885 et qui constitue l'unité morale de cette grande vie.

Je hais l'oppression d'une haine profonde ;
Je suis fils de ce siècle. Une erreur chaque année
S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée,
Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie, et sainte liberté.

Discours de M. Goblet

AU NOM DU GOUVERNEMENT

Messieurs,

Le monde entier honore Victor Hugo, mais c'est à la France qu'il appartient. Quel que soit le caractère universel de son génie, il est nôtre d'abord. Il vient de nous, de nos traditions, de notre race, et, si nous accueillons avec une émotion reconnaissante le témoignage d'admiration et de respect que lui envoient à l'envi tous les peuples, cependant la France, justement orgueilleuse, le revendique, elle se glorifie en lui et s'illustre elle-même en lui faisant aujourd'hui ces funérailles nationales.

Dans ce concert d'hommages qui monte vers Victor Hugo, le gouvernement réclame l'honneur de faire entendre sa voix. Ce ne peut être ni pour retracer sa carrière, ni pour résumer son œuvre immense, encore moins pour le louer comme il convient. Il semble, à la première vue, que cette œuvre soit multiple et si grande, la carrière si vaste et si diverse qu'il faille, pour une pareille tâche, autant d'orateurs que son art a compté de genres et qu'il y a de phases diverses dans son existence.

Romans, poèmes, drames, histoire, philosophie, il a tout abordé, et son rôle poétique et social n'est pas moins considérable que celui qu'il a occupé dans la littérature moderne.

Et pourtant, messieurs, ce que je voudrais pouvoir montrer ici, comme je le sens, c'est l'unité du plan qui a présidé à cette vie et à cette œuvre si complexe en apparence.

Je ne sais s'il est vrai que notre siècle portera son nom et qu'on dira le siècle de Victor Hugo, comme on a dit le siècle de Voltaire, mais, ce qui nous apparaît dès aujourd'hui avec une pleine certitude, c'est qu'il en restera la plus haute personnification, parce qu'il est celui qui résume le mieux l'histoire de ce siècle, ses contradictions et ses doutes, ses idées et ses aspirations.

Victor Hugo en a été le témoin attentif et passionné. Il en a vu et jugé les événements avec son génie, il en a suivi toutes les évolutions, ébloui d'abord par les gloires éphémères des premières années, séduit par la résurrection de la liberté que l'ancienne monarchie semblait ramener avec elle, progres-

sant vers la démocratie avec la royauté de Juillet, maudissant et frappant d'une condamnation inexorable l'empire, qui, pour la seconde fois, venait faire violence à ce grand mouvement, jaloux de demeurer exilé pour rendre sa protestation plus forte, trouvant enfin dans la République triomphante le refuge et le couronnement de sa vie.

Dans cette longue et constante ascension, son œuvre l'accompagne. Poète, Victor Hugo n'a pas seulement chanté ce que chantent les poètes. Il ne s'est pas contenté de célébrer les harmonies de la nature, les joies et les tristesses humaines : il ne s'est pas uniquement appliqué à disséquer son cœur pour en exprimer toutes les voluptés et les amertumes de la jeunesse en proie à la passion et au doute. Combien son œuvre est plus virile, plus haute et plus impersonnelle !...

Ce n'est pas en lui tout d'abord, c'est autour de lui qu'il regarde, curieux de notre passé, habile à restituer les souvenirs des temps qui nous ont précédés, à nous faire revivre en plein Paris du moyen âge, parmi ses monuments et ses rues avec les mœurs, les fêtes, les gaietés et les colères de nos aïeux.

Puis le poète embrasse tout ce qu'il rencontre sur son chemin, la gloire des batailles et la pompe des sacres, la liberté, l'amour du droit, de la justice, la haine de la violence et du parjure, les malheurs comme les triomphes de la patrie ! rien n'échappe à son regard dans le domaine des sentiments comme dans celui de la nature. Comme Homère, il admire les merveilles de l'univers, « la Terre, un poème éternel », le ciel superbe, et l'océan qui

chante les beautés de la création. Comme Shakespeare, il pénètre dans les plus profonds replis de l'âme humaine : il en a senti toutes les faiblesses et toutes les grandeurs.

Ainsi va son poème depuis les *Odes*, les *Ballades*, les *Voix intérieures*, par les *Contemplations* et par les *Châtiments*, jusqu'à la *Légende des Siècles*, cette épopée du genre humain, jusqu'à l'*Année terrible*, ce cri d'amour filial et de piété !

Le drame s'y vient mêler à la poésie, drame étrange qui semble inventé en pleine fantaisie, en dehors de toute réalité et de toute convention. Quel drame cependant s'empare plus violemment de nos âmes ? Où trouver à la fois des situations plus hardies et plus fortes, plus de charme ou de grandeur dans les sentiments et dans la pensée, plus de grâce ou de noblesse dans le langage.

Pour cette œuvre, il a fait sa langue, ou plutôt il a renouvelé et transformé notre vieille langue française. En l'arrachant aux anciennes formules, en la démocratisant, il y a découvert de nouvelles ressources et lui a donné une souplesse, une vigueur, une magnificence inconnues jusqu'à lui. Et c'est pourquoi, malgré les prétentions révolutionnaires de sa jeunesse, bien qu'il se soit vanté « d'avoir tout saccagé, tout secoué du haut jusques en bas », Victor Hugo, de son vivant, est devenu classique. Il figurait déjà dans la glorieuse pléïade des grands poètes, avec Corneille, Molière, Racine, Voltaire... Permettez-moi de ne citer que des gloires françaises : elles suffisent à remplir ce cénacle d'élus.

Mais il n'est pas seulement égal à eux, il les dépasse par tout ce que son âme a de

plus grand et de plus vaste, cette âme « où sa pensée habite comme un monde ». Le poète en Victor Hugo n'est qu'une partie de l'homme, ou plutôt l'homme a compris à sa manière le rôle du poète, et cette conception supérieure l'élève et le conduit.

Lui-même l'a dit : « Dans cette mêlée d'hommes, de destinées et d'intérêts qui se ruent si violemment tous les jours sur chacune des œuvres qu'il est donné à ce siècle de faire, le poète à une fonction supérieure. Il faut qu'il jette sur ses contemporains le tranquille regard que l'histoire jette sur le passé. Il faut qu'il sache se maintenir au-dessus du tumulte, inébranlable, austère et bienveillant, sachant être tout à la fois irrité comme homme et calme comme poète. »

Ce rôle grandiose, Victor Hugo l'a rempli en effet. Il a été le grand justicier de son temps. Il a été aussi le témoin auguste de la marche de ce siècle, que mène un noble instinct,

Où le bruit du travail, plein de parole humaine,
Se mêle au bruit divin de la création.

Victor Hugo est l'homme de notre temps qui a le mieux compris, le plus aimé l'humanité dans l'ensemble et dans l'individu, Charitable avant tout aux petits, aux humbles, aux opprimés, aucune misère morale ou physique, le vice même ni le crime ne peuvent rebuter sa magnanimité, et l'amélioration de la nature humaine, comme les destinées de l'humanité tout entière, fait l'objet principal de sa contemplation.

Dans ses drames, vers et prose, pièces et romans, le poète, a-t-il dit, mettra l'histoire et

l'invention, la vie des peuples et des individus; il relèvera partout la dignité de la créature humaine en faisant voir qu'au fond de tout homme, si désespéré et si perdu qu'il soit, Dieu a mis une étincelle qu'un souffle d'en haut peut toujours raviver, que la cendre ne cache pas, que la fange même n'éteint pas : l'âme.

Et maintenant, si l'on demande où est le lien de cette œuvre et de cette vie, ce qui en fait l'unité, je répondrai avec ses propres vers :

Qu'il fut toujours celui
Qui va droit au devoir, dès que l'honnête à lui,
Qui veut le bien, le vrai, le beau, le grand, le juste !

Messieurs, c'est par ce côté profondément humain de sa nature que Victor Hugo a mérité d'être considéré comme le citoyen de toutes les nations. C'est par là aussi qu'il s'est élevé à cette idée de Dieu qui emplit tout son ouvrage. Il croyait à l'âme immortelle. Le génie a des lumières supérieures. Peut-être a-t-il connu la vérité? Nous qui demeurons, nous savons seulement qu'il avait conquis l'immortalité sur la terre, et c'est pourquoi nous le conduisons aujourd'hui avec ce cortège triomphal, dans le temple que la Révolution française avait consacré aux grands hommes.

N'était-il pas juste et nécessaire, en effet, qu'il fût rouvert par lui? La postérité ratifiant nos hommages, l'y honorera éternellement. Non, en vérité, ses cendres ne sauraient redouter ces retours funestes dont on les menace. Après plus de cent ans, les noms de Voltaire et de Rousseau excitent encore les haines et les colères. Mais depuis bien des années déjà Victor Hugo, revenu de l'exil,

vivait devant l'opinion dans une région sereine bien au-dessus de nos passions et de nos disputes ; le grand vieillard « soutien des jours changeants », et le respect universel de ses contemporains lui donnait l'avant-goût de la vénération dont sera entourée sa mémoire.

C'est cette majesté sublime dans laquelle il a terminé sa carrière qui restera le trait dominant de cette belle vie ! Toujours on rejouera quelques uns de ces drames, on relira ces poèmes où il a su mettre « avec les conseils aux temps présents, les esquisses rêveuses de l'avenir, le reflet tantôt éblouissant, tantôt sinistre des événements contemporains, les panthéons, les tombeaux, les ruines, les souvenirs, la charité pour les pauvres, la tendresse pour les misérables, les saisons, le soleil, les champs, la mer, les montagnes, et les coups d'œil furtifs dans le sanctuaire de l'âme, où l'on aperçoit sur un autel mystérieux, comme par la porte extérieure d'une chapelle, toutes ces belles urnes d'or : la foi, l'espérance, la poésie, l'amour ! »

Mais, quelle que soit la gloire du poète, la postérité le connaîtra sous un plus haut aspect ; elle se rappellera surtout qu'il a dit :

Je suis celui qui hâte l'heure,
De ce grand lendemain, l'humanité meilleure !

Et s'il est vrai, comme il le croyait, et comme nous devons le croire, que ce monde, mû par une force dont il n'a pas conscience, marche invinciblement vers le progrès, Victor Hugo ira en grandissant dans la mémoire des hommes et, à mesure que son image reculera dans le lointain des temps, elle leur apparaîtra de plus en plus comme le précurseur du règne de la justice et de l'humanité !

Discours de M. Emile Augier

AU NOM DE L'ACADÉMIE

Messieurs,

Le grand poète que la France vient de perdre voulait bien m'accorder une place dans son amitié; c'est à quoi j'ai dû l'honneur d'être choisi par l'Académie française pour porter ici l'expression d'une douleur partagée par l'Institut tout entier. Mais qu'est-ce que notre deuil de famille devant le deuil national qui fait cortège à notre illustre confrère? Toute la France est là, cette France dont Victor Hugo restait après nos désastres le plus légitime orgueil et la plus fière consolation, car, il l'a dit lui-même :

Rien de ces noirs débris ne sort — que toi, pensée,
Pensée immortelle à tous les vents bercée.

et la sienne est immortelle en effet !

Faut-il vous parler de l'éclat incomparable de son œuvre, de cette imagination merveilleuse, de cette magnificence de style, de cette hauteur de pensée qui font de lui un maître sans pareil? Ses droits à l'admiration des siècles sont proclamés plus éloquemment que je ne saurais le faire par cette cérémonie sans précédent, par cette affluence de populations accourues des quatre points cardinaux à ce pèlerinage du génie.

Grand et salutaire spectacle, messieurs !

Il est juste, il est beau qu'une patrie rende en honneurs à ses fils ce qu'elle en reçoit d'eux en illustration.

Au souverain poète, la France rend aujourd'hui les honneurs souverains.

Elle dresse son catafalque sous cet arc de triomphe qu'il a chanté et sous lequel jusqu'ici elle n'avait encore fait passer qu'un triomphateur, celui qu'elle a entre tous surnommé le Grand. Elle n'est pas prodigue de ce beau surnom, elle en fait presque l'apanage exclusif des conquérants. Il n'y avait qu'un poète couronné par elle de cette auréole ; il y en aura deux désormais, et comme on dit le grand Corneille, on dira le grand Hugo. Il y a dans la plus haute renommée une partie caduque dont elle se dégage par la mort. Il semble alors qu'elle s'élance avec l'âme du mourant, secouant aussi une sorte de dépouille mortelle pour planer radieuse au-dessus de la dispute humaine.

La renommée ce jour-là s'appelle la gloire, et la postérité commence.

Elle a commencé pour Victor Hugo.

Ce n'est pas à des funérailles que nous assistons, c'est à un sacre, et on est tenté d'appliquer au poète ces beaux vers qu'il adressait à son glorieux prédécesseur sous l'arche triomphale :

Maître, en ce moment-là vous aurez pour royaume
Tous les fronts, tous les cœurs qui battront sous le ciel ;
Les nations feront asseoir votre fantôme
Au trône universel.

Les nuages auront passé dans votre gloire.
Rien ne troublera plus son rayonnement pur.
Elle se posera sur toute notre histoire
Comme un dôme d'azur !

Discours de M. Michelin

AU NOM DU CONSEIL MUNICIPAL

Au nom de la ville de Paris, je viens devant cet Arc de Triomphe,

Monceau de pierres assis sur un monceau de gloire,

saluer Victor Hugo et adresser un suprême adieu au poète incomparable, à l'homme bon et humain entre tous, au grand citoyen dont la vie a été si bien remplie au profit de l'humanité.

Je laisse à d'autres le soin de célébrer les mérites littéraires du poète de la *Légende des Siècles*, d'*Hernani* et des *Châtiments*.

Il ne m'appartient pas de retracer le rôle politique de Victor Hugo. Je me contente de rappeler que l'auteur de *Napoléon le Petit* et des *Misérables* a désiré et poursuivi ardemment, pendant toute sa vie, le triomphe de la liberté, de la vérité et de la justice.

Je veux simplement, et en quelques mots, constater le lien indissoluble qui unit Paris à Victor Hugo.

Notre grand poète national professait pour notre grande cité un sentiment d'admiration qui se manifesta, pour ainsi dire, dans chacune de ses œuvres.

Rappelons-nous ces vers admirables sur Paris :

Oh ! Paris est la cité mère !
Paris est le lieu solennel
Où le tourbillon éphémère,
Tourne sur un centre éternel.
. . . .

Fière des Memphis et des Romes,
Il bâtit au siècle où nous sommes
Une Babel pour tous les hommes,
Un Panthéon pour tous les dieux.

. . . .

Toujours Paris s'écrie et gronde,
Nul ne sait, question profonde,
Ce que perdrait le bruit du monde
Le jour où Paris se tairait.

En mai 1867, alors qu'il était en exil, éloigné de Paris depuis le crime du 2 décembre, notre grand et illustre citoyen, examinant le rôle de notre chère cité par le monde, s'exprime ainsi : « La fonction de Paris, c'est la dispersion de l'idée, secouant sur le monde l'inépuisable poignée de vérités, c'est là son devoir et il le remplit. Faire son devoir est un droit, Paris est un semeur. Où sème-t-il ? Dans les ténèbres. Que sème-t-il ? Des étincelles. Tout ce qui, dans les intelligences, éparses sur cette terre, prend feu çà et là et pétille est le fait de Paris. Le magnifique incendie du progrès, c'est Paris qui l'attise. Il y travaille sans relâche. Il y jette ce combustible : les superstitions, les fanatismes, les haines, les sottises, les préjugés. Toute cette nuit fait de la flamme et grâce à Paris, chauffeur du bûcher sublime, monte et se dilate en clarté. De là le profond éclairage des esprits. Voilà trois siècles surtout que Paris triomphe dans ce volumineux épanouissement de la raison et qu'il prodigue la libre pensée aux hommes ; au seizième siècle, par Rabelais ; au dix-septième, par Molière, au dix-huitième, par Voltaire.

« Rabelais, Molière et Voltaire, cette trinité de la raison : Rabelais, le père, Molière, le fils, Voltaire, l'esprit ; ce triple éclat de rire : gaulois au seizième siècle, humain au dix-

septième, cosmopolite au dix-huitième, c'est Paris. »

Qu'il me soit permis de compléter l'énumération faite par notre grand poète et d'ajouter son nom à ceux de Rabelais, de Molière et de Voltaire. Ce nom de Victor Hugo sera évidemment donné à notre siècle par l'histoire.

Le dix-neuvième siècle s'appelle le siècle de Victor Hugo.

Après la chute de l'empire, au lendemain du désastre de Sedan et à la veille du siège, Victor Hugo s'empresse de rentrer à Paris pour partager ses souffrances et ses dangers. Nous nous rappelons tous son arrivée le 5 septembre au soir. Quelle joie! quel enthousiasme dans la population parisienne! Elle revoyait enfin celui qui était absent depuis dix-neuf ans!

Désormais Victor Hugo est resté parmi nous, toujours prêt à défendre les droits de notre grande cité.

Devant l'assemblée de Bordeaux, il défend Paris en ces termes:

« Paris espérait votre reconnaissance et il obtient votre suspicion! Mais qu'est-ce donc qu'il vous a fait? Ce qu'il vous a fait, je vais vous le dire: Dans la défaillance universelle, il a levé la tête; quand il a vu que la France n'avait plus de soldats, Paris s'est transfiguré en armée; il a espéré quand tout désespérait, après Phalsbourg tombée, après Toul tombée, après Strasbourg tombée, après Metz tombée, Paris est resté debout. Un million de Vandales ne l'a pas étonné. Paris s'est dévoué pour tous, il a été la ville superbe du sacrifice. Voilà ce qu'il vous a fait. Il a plus que sauvé la vie à la France, il lui a sauvé l'honneur. »

Voilà comment Victor Hugo parlait de Paris. Vous voyez que j'ai raison de dire que le lien entre notre grand citoyen et Paris est indissoluble. Mon affirmation est confirmée par la population parisienne, qui se presse pour assister à ces magnifiques funérailles.

En rappelant ici les services considérables rendus à Paris par Victor Hugo, j'honore sa mémoire et je lui apporte la reconnaissance et la gratitude de notre grande cité.

Après les événements terribles de mai 1871, Victor Hugo est le premier à parler de concorde et d'apaisement et à réclamer l'amnistie. A Bruxelles, il offre un asile aux Parisiens vaincus, obligés de s'expatrier pour échapper aux rigueurs des conseils de guerre.

Il conseille la clémence alors que la répression et la vengeance sont à l'ordre du jour.

Au point de vue municipal Paris est encore placé sous un régime d'exception. Il y a longtemps que Victor Hugo a réclamé la reconnaissance des droits municipaux de Paris, et voici en quels termes : « Le droit de Paris est patent. Paris est une commune, la plus nécessaire de toutes comme la plus illustre. Paris commune est le résultat de la France République. Comment ! Londres est une commune et Paris n'en serait pas une ! Londres sous l'oligarchie, et Paris, sous la démocratie, n'existeraient pas ! La monarchie respecte Londres et la République violerait Paris ! Enoncer de telles choses suffit ; n'insistons pas. Paris est de droit commune, comme la France est de droit République. »

Je remercie Victor Hugo d'avoir réclamé les droits de Paris. Je suis heureux de rappeler ces paroles en présence des pouvoirs

publics. Qu'ils me permettent d'espérer qu'ils voudront bien se souvenir que Paris vit encore sous un régime d'exception et qu'il est digne cependant d'obtenir enfin ses libertés communales, son autonomie municipale, qu'il réclame depuis si longtemps.

La reconnaissance de Paris envers Victor Hugo sera éternelle. Paris s'est honoré en envoyant Victor Hugo le représenter dans les assemblées législatives. Le conseil municipal par trois fois, l'a élu délégué sénatorial et a attaché son nom à l'une des plus belles avenues de Paris. Dès que le bruit de sa mort s'est répandu dans la ville, le conseil municipal a cru qu'il était de son devoir de demander pour Victor Hugo le triomphe du Panthéon. Il s'est empressé, avant de lever sa séance en signe de deuil, d'émettre un vœu tendant à restituer le Panthéon aux grands hommes. Le gouvernement a donné satisfaction à ce vœu de la population parisienne, et Victor Hugo va reposer au Panthéon et au milieu de la jeunesse des écoles, qui professe pour lui la plus grande vénération.

Je résume en ces mots la vie de Victor Hugo : Grandeur d'âme, bonté, clémence, fraternité, civilisation.

Paris, reconnaissant à Victor Hugo, s'associe aujourd'hui à l'univers entier pour pleurer un mortel et pour saluer un immortel. Le travailleur s'en est allé, mais son travail subsiste impérissable.

Honneur et gloire à Victor Hugo, le génie de l'humanité.

Discours de M. A. Lefèvre

AU NOM DU CONSEIL GÉNÉRAL

Messieurs,

Dans ce jour de deuil, au nom du conseil général de la Seine, je viens rendre un suprême hommage à Victor Hugo.

Au milieu d'une manifestation nationale, si superbement méritée par tant d'œuvres éclatantes, le département de la Seine témoigne au grand mort son admiration sans bornes. Il se souvient avec orgueil qu'il a deux fois envoyé siéger au Sénat celui que toutes les bouches ont raison de proclamer aujourd'hui le premier des poètes et le plus grand des Français.

Nous ses électeurs, nous avons principalement admiré le démocrate aussi dévoué qu'inébranlable.

Sans doute, avec tout le monde civilisé, nous savions l'immensité de son génie; sans doute nous savions la ciselure merveilleuse et la majesté de son langage; nous savions que jamais front plus inspiré ne rayonna parmi les humains; et, pour tout dire, en un mot, nous savions que le dix-neuvième siècle, si étincelant de lumière, s'appellera le siècle de Victor Hugo. Assurément, nous acclamions avec enthousiasme, avec vénération, tant de grandeur, tant de puissance et tant d'éclat!

Mais, s'il fut notre héros, c'est surtout parce qu'il se montra l'apôtre infatigable des revendications populaires et des grandes réformes.

Amis des faibles et des déshérités, nous avons nommé leur plus éloquent défenseur, l'auteur immortel des *Misérables* ; le cœur toujours saignant des blessures de la France, nous avons nommé celui qui marqua éternellement d'un fer rouge les criminels envers la patrie, le sublime justicier des *Châtiments* et de l'*Année terrible*.

Et le jour même de notre premier vote, en face du palais du Luxembourg, le peuple ratifiait magnifiquement notre choix, en faisant au nouvel élu une de ces ovations d'un caractère à la fois si touchant et si grandiose. Oui, à cette époque d'angoisse et de combat, alors que sur la France la réaction dressait encore sa face ténébreuse, Victor Hugo était proclamé sénateur à Paris ; ce fut un triomphe que ne peuvent oublier les républicains et tous ceux qui sont animés d'un véritable patriotisme.

Bientôt l'ancien proscrit de Décembre, qui, au sortir d'horribles tempêtes politiques, avait senti toutes les douleurs de l'exil et qui connaissait maintenant tous les bienfaits de l'apaisement, réclama, avec son éloquence magistrale, en faveur des déportés de nos commotions civiles, la clémence et l'amnistie.

De sa haute autorité il soutint constamment les œuvres les plus généreuses, et, de tous les points de la France et du monde, il était salué comme le représentant le plus vénéré de la démocratie.

A l'avenir, si le grand homme n'est plus au milieu de nous pour parler et pour agir, du moins son exemple, ses œuvres et ses enseignements resteront notre plus riche

héritage. Et sans cesse, du fond de sa tombe, sortira comme un large souffle vivifiant qui fera fleurir partout la justice et la fraternité.

Gloire donc et reconnaissance à cet immortel génie de la patrie française et de l'humanité !

Discours de M. Oudet

AU NOM DE LA VILLE DE BESANÇON

La ville de Besançon, qui s'enorgueillit d'avoir été le berceau du grand citoyen que pleure aujourd'hui la France, avait sa place marquée dans ces obsèques.

C'était pour elle un devoir, c'était un grand honneur de venir, au milieu de ce deuil national, dire un dernier adieu au plus illustre de ses enfants.

Et j'ai accepté du maire, mon vieil ami, et du conseil municipal, après bien des hésitations et avec le sentiment intime de mon insuffisance, la mission périlleuse de prendre ici la parole en leur nom.

Victor Hugo est né à Besançon, le 7 ventôse an V de la République française (26 février 1802), ainsi que les registres de l'état civil en font foi, fils légitime de Sigisbert Hugo, natif de Nancy, alors chef de bataillon de la 20e demi-brigade en garnison à Besançon. Le parrain fut le chef de brigade Jacques Delelée, de Besançon, par représentation de l'adjudant-général Victor Lahorie, résidant alors à Paris, l'un et l'autre amis de la famille.

Le commandant Hugo les avait connus à l'armée du Rhin, le premier comme aide de camp, le second comme chef d'état-major du général Moreau, à la personne duquel il avait été lui-même spécialement attaché. La marraine fut Mme Delelée, née Marine Dessirier.

M. le commandant Hugo était arrivé à Besançon dans les premiers mois de l'année 1801. Il était descendu d'abord chez son ami Delelée, où il resta deux ou trois mois ; mais, ayant bientôt appelé près de lui sa femme et ses deux enfants qu'il avait déjà de son mariage, Abel et Eugène, il alla s'installer place du Capitole dans une maison d'assez belle construction, appartenant à M. Baratte. commissaire des guerres, probablement déjà connu de lui.

Et c'est là que, l'année suivante, le 26 février 1802, Mme Hugo, après une grossesse laborieuse, mit au monde un troisième enfant, faible et chétif, qui deviendra l'honneur de la France, la gloire des lettres, la grande personnification du siècle, et dont nous accompagnons aujourd'hui, à quatre-vingt-trois ans de date, la dépouille mortelle dans ce monument que la patrie reconnaissante vient, après bien des vicissitudes, de consacrer de nouveau à la sépulture et à la mémoire de ses grands hommes.

Le commandant Hugo, qui avait déjà deux garçons, désirait une fille ; ses vœux n'étaient pas réalisés.

Mme Victor Hugo, dans la biographie qu'elle a laissée de son mari, donne d'intéressants détails. On eût dit qu'il savait que ce n'était pas lui qu'on attendait.

Il semblait hésiter à rester; il n'avait rien de la belle mine de ses frères.

Il était petit et chétif, au point que l'accoucheuse déclara qu'il ne vivrait pas.

Tout moribond qu'était l'enfant on le porta à la mairie. Victor Hugo lui-même, dans les *Feuilles d'automne*, a décrit plus tard, en vers d'une délicatesse inimitable, son apparition dans la vie; mais, le moment n'étant point aux longs discours, je ne les citerai pas.

Quiconque, d'ailleurs, sait lire les a lus; quiconque a un cœur les a aimés, s'il m'est permis de paraphraser ainsi l'un de ses biographes. Mais à qui donc « cet enfant que la vie effaçait de son livre, et qui n'avait pas même un lendemain à vivre » dut-il de surmonter alors les dangers d'une aussi délicate conception? Il nous l'a dit lui-même : « aux soins affectueux d'une mère adorée ».

Dieu me garde d'en douter et de commettre un pareil sacrilège. Serait-il cependant téméraire de penser que, dans cette œuvre de dévouement et d'amour, la mère dut être puissamment secondée par l'influence bienfaisante de l'air si pur qui, dans nos montagnes, contribue à créer ces natures solides dans lesquelles se trouvent les caractères si fortement trempés?

Serait-il téméraire de croire que, nous quittant plusieurs mois après sa naisssance et déjà inscrit comme enfant de troupe, il était doué dès lors de cette admirable constitution qui le conserva à sa patrie pendant près d'un siècle.

Energique et robuste, n'emporta-t-il pas en germe, de notre pays, une portion de ces qua-

lités physiques qui ont fait de lui l'un des plus puissants génie de son temps !

Ah ! laissez moi, vous qui voulez bien m'écouter avec indulgence. laissez-moi appeler à mon aide, en ce moment solennel, quelques vers de l'un de nos jeunes poètes francs-comtois, adressant en 1881 une ode à Victor Hugo :

Où votre enfance vagabonde
Ne put rêver au bord de nos grands clairs...
Mais qu'importe ? À votre âme il reste quelque chose
De ce qui l'entoure dans ses premiers moments...
O vieux maître, c'est bien dans la Franche-Comté
Que vous avez puisé pour toute votre vie
Cette sublime soif sans cesse inassouvie
De justice suprême et d'âpre liberté.

C'est pénétré moi-même de cette pensée que, dès le mois de mars 1879. étant maire de Besançon, je proposais au conseil municipal, pour perpétuer parmi nous le nom du grand citoyen dont Besançon fut le berceau et pour en transmettre la mémoire aux générations à venir, de donner son nom à l'une de nos rues et de placer sur la façade de la maison où il est né un cartouche en bronze, dont le Maître lui-même dicta l'inscription : *Victor Hugo : 26 février 1802*, inscription qu'il faut ajourd'hui compléter par cette date funèbre : « 22 mai 1885. »

La pose de ce cartouche fut l'occasion d'une fête presque nationale et d'un banquet où le Maître se fit représenter par son parent, M. Paul Meurice, porteur d'une lettre que nous conservons dans nos archives comme un monument bien précieux.

Elle est ainsi conçue :

« Décembre 1880.

« Je remercie mes compatriotes avec une émotion profonde. Je suis une pierre de la



route où marche l'humanité; mais c'est la bonne route. L'homme n'est le maître ni de sa vie, ni de sa mort. Il ne peut qu'offrir à ses concitoyens ses efforts pour diminuer la souffrance humaine et qu'offrir à Dieu sa foi invincible dans l'accroissement de la liberté.

« VICTOR HUGO. »

Voilà l'admirable testament qu'il a laissé à ceux qui conservent son berceau. Voilà pourquoi la ville de Besançon a délégué une partie de sa municipalité à ces solennelles obsèques, pendant que toute sa population, sur l'initiative des étudiants de ses écoles préparatoires, des instituteurs et des élèves de ses écoles primaires, réunis à la même heure devant la maison où le Maître est né, déposent en ce moment sur la façade des couronnes de fleurs, afin d'honorer sa mémoire, en attendant que la ville complète son œuvre par l'érection de la statue du grand citoyen sur l'une de nos places publiques.

Adieu donc, Maître, recevez une dernière fois l'hommage de notre douleur profonde et de notre souvenir respectueux. Après les désastres de la patrie, foulée par l'envahissement, vous avez, le premier, jeté le cri de la protestation et de rage sur les deux provinces écartelées, Strasbourg en croix, Metz au cachot, et qui, depuis la douloureuse séparation, n'avez cessé de conserver à nos frères malheureux d'Alsace et de Lorraine l'amour de la patrie française et l'espérance dans l'avenir.

Maître, soyez sans inquiétude sur votre berceau; depuis que la Franche-Comté, après toutes ses vicissititudes, se donna à la France

il y a deux siècles de cela, elle resta le rempart avancé et fidèle de la patrie.

Jamais Besançon n'a vu l'ennemi dans sa citadelle, jamais sur ses tours l'ombre d'Attila, et les hirondelles qui viennent chaque année construire leurs nids aux fenêtres de cette chambre où vous êtes né ne diront jamais : La France n'est plus là.

Adieu donc, Maître, au nom de tous mes concitoyens, ou plutôt au revoir, au sein du Dieu de « la raison, du droit, du bien, de la justice dont vous nous avez légué la foi, adieu ».

Discours de M. Madier de Montjau

AU NOM DES PROSCRITS DU DEUX-DÉCEMBRE

Concitoyens,
Mesdames et concitoyennes,

Au lendemain du coup terrible du 22 mai, à l'un de ceux dont ce coup traversait le plus cruellement le cœur, un autre génie contemporain, un chantre illustre de l'art écrivait : « Devant la mort de cet immortel, nulle parole n'est à la hauteur du silence. » Que venons-nous donc faire à cette place d'où je m'adresse à vous ? Et celui qui vient de m'y précéder, et ceux qui m'y suivront, et moi-même ? Ajouter une feuille à la couronne de laurier que depuis si longtemps le monde a tressée pour le Maître, glorifier la gloire elle-même, illustrer cette illustration universelle et déjà

presque séculaire, qui pourrait y songer, qui oserait le dire ?

Nous, nous venons tout simplement, modestement, humblement, je ne crains pas de le dire, payer à celui qui n'est plus, la dette énorme de notre reconnaissance. Et vous modernes poètes, modernes écrivains dont il fut le vaillant pionnier, pour qui il ouvrit des voies nouvelles, à qui il fit entrevoir un immense horizon, et qui vous élevâtes dans un généreux essor, emportés sur les ailes de son inspiration ; et vous, représentants du Parlement et des Académies qui dûtes tant de gloire à sa vaillante éloquence, aux œuvres de son grand esprit et vous tous patriotes qui m'écoutez, qui n'avez pas oublié la grandeur de celui qui porta si haut l'honneur de la France.

Entre tous, pour ceux-là surtout, la dette reste immense, qui m'ont fait l'honneur de m'autoriser à parler ici en leur nom : les proscrits de 1851. Des proscrits de tous les temps, de toutes les heures douloureuses, comme de ceux-là, Victor Hugo fut en effet le champion traditionnel.

Enfant, il avait vu sa mère recueillir dans la maison paternelle ceux du premier empire. Jeune homme, dans son modeste gîte, il offrait un asile à ceux de la Restauration. Sous la monarchie de Juillet, il disputait victorieusement à l'échafaud la tête de notre cher Barbès. Et plus tard, s'il ne sauvait pas la tête de John Brown, du moins en la défendant il rendait la victime immortelle et flétrissait à jamais les défenseurs de l'esclavage sanglant.

Quand vint notre tour, quand, le cœur sai-

gnant de nos misères et de celles de la France, il nous fallut quitter cette patrie qu'on n'emporte pas, a dit un grand homme, à la semelle de ses souliers, alors que quelques cœurs navrés s'abandonnaient au désespoir, quelle joie d'avoir à nos côtés le Maître, de le sentir à la fois notre compagnon et le chef de notre phalange !

Dans l'obscurité profonde qui nous enveloppait, il brillait comme un phare. Il était le soleil où nous nous réchauffions. Par lui, on se sentait éclairé, guidé, protégé ! Protégé, semblait-il, contre tous les périls, mais protégé certainement contre le plus grand de tous, contre les odieuses calomnies, contre les infamies qu'à flots on déversait sur nous. Ne nous suffisait-t-il pas, en effet, pour nous laver, de pouvoir affirmer, de dire : « Nous sommes du parti de Victor Hugo ; nous sommes ses complices ; nous sommes ses amis ! »

Oui, tu nous protégeas et tu nous vengeas, Maître ! Et nous protégeant, tu protégeais, tu vengeais, tu sauvais, plus grands, plus précieux que nous, ces proscrits de tous les temps funestes, le droit, la liberté, dont nous n'étions que les soldats.

Quelle ivresse parmi nous et pour toutes les âmes où vivait encore leur amour, quand de sa plume, formidable Euménide, sortit et traversa, comme un éclair, le monde, cette histoire de *Napoléon-le-Petit*, écrite avec le burin de Tacite ; lorsque plus tard, semblable aux anathèmes antiques, la suivaient les *Châtiments*, cette coulée poétique colossale, épique, grandiose, parfois, on l'a dit, grimaçante comme une charge de Callot, où se mêlaient dans une alliance sublime le terrible et le

grotesque, la poignante ironie et l'inépuisable colère.

Ah ! ces œuvres sublimes, filles de la vertu indignée, de la justice implacable, et ces discours passionnés, prononcés sur la tombe de chacun des martyrs du 2 Décembre, et ces *Misérables*, et cette *Légende des Siècles*, revendication solennelle et plus large encore au profit de toutes les misères, contre toutes les tyrannies de tous les pays, de tous les temps, nous les réclamons comme nôtres, nous compagnons de l'exil de Hugo, solidaires de ses indignations, victimes des persécutions qui le frappaient !

Elles ont été faites, en même temps que de son génie, du spectacle de nos souffrances, de celles de nos proches, de la vue de notre sang, voire du grondement de nos indignations.

Ecrivains illustres de notre pays, vaillants des grandes batailles littéraires du Maître, mettez dans votre lot toutes les autres sorties de sa plume, mais ne nous disputez pas celles-là, n'y touchez pas, elles sont dans le nôtre, encore une fois, elles nous appartiennent, et ce sont les plus belles !...

Quel reconfort nous y avons trouvé ! Et quel sentiment du devoir dans l'exemple de ce stoïque, désigné à la solitude, renonçant à cette cour d'esprit d'élite, que faisait autour de lui dans son pays, tout ce qu'avaient la France et l'Europe de plus illustre, seul sur son roc, au milieu de l'Océan, impassible et inflexible, attendant que l'heure de la justice et de la réparation vînt.

Ce roc, comme celui de Sainte-Hélène, il était chaque jour battu par le flot monotone, attristé par le mugissement de la vague tem-

pêtueuse ; mais tandis que de là, où vécut ses derniers jours et mourut un tyran, ne vinrent que des souvenirs sinistres d'iniquité, de sang partout répandu, l'écho de rancunes furieuses et d'impuissantes colères, — de Hauteville-House partaient, pour courir à travers le monde, de nobles appels à la révolte contre l'oppression, de hautes leçons de sagesse, des paroles d'espérance, avec les plus nobles conseils, les plus généreux exemples !

Nous en retrouvons le reflet et l'écho dans un discours superbe que sur la tombe d'un autre grand homme dont le nom est lié au sien et par le malheur et par la grandeur du génie, Edgard Quinet, Hugo prononçait il y a quelques années..

Pour faire dignement l'oraison funèbre de Hugo, il eût fallu Hugo lui-même. C'est lui qui en célébrant la gloire d'un de ses pairs, nous dira qu'elle fut sa propre gloire.

« Il ne suffit pas, disait-il, en 1876, au cimetière Montparnasse, de faire une œuvre, il faut en faire la preuve. L'œuvre est faite par l'écrivain, la preuve est faite par l'homme. La preuve d'une œuvre, c'est la souffrance acceptée ».

Comme il l'acceptait, lui ! Comme il s'offrait à elle en holocauste avec ardeur, et comme il la faisait accepter à tous qui, en le voyant invincible, invulnérable presque à la douleur, ne songeaient plus à se plaindre, oubliant même qu'ils souffraient !

Par sa sympathie, il les consolait. Par ses encouragements, il les élevait au-dessus d'eux-mêmes.

Qui ne se fût senti fier et presque heureux d'être proscrit quand, des hauteurs d'où il

planait, il laissait tomber ces paroles que nous retrouvons plus tard encore sur ses lèvres devant la tombe glorieuse dont je parlais tout à l'heure : « Il y a de l'élection dans la proscription. Etre proscrit, c'est être choisi par le crime pour représenter le droit. Le crime se connaît en vertus. Le proscrit est l'élu du maudit. »

« Il semble que le maudit lui dise : sois mon contraire. »

Qui eût voulu sortir du bataillon ainsi sanctifié ? Qui aurait pu songer à être infidèle à l'infortune et à l'exil, quand parlant des exilés, il disait dans un de ses vers immortels gravés aujourd'hui dans toutes les mémoires, que « s'il n'en restait qu'un, il serait celui-là ».

Pour les faibles, pour les découragés il affirmait pourtant la victoire future et sûrement prochaine, avec la certitude, avec l'autorité du *vates*, du poète prophète.

Elle vint, ô proscrits ! au milieu de quelles douleurs et de quels désastres, hélas ! Nous nous en souvenons, sans pouvoir l'oublier ! Et pourtant, au milieu de ces désastres, quand, sous le coup de ses angoisses, Paris apprit le retour de son poète, de son orateur, de son vaillant, tout entier il se leva joyeux, une heure, pour le recevoir. Il lui fit fête dans le deuil, tant il lui semblait qu'en franchissant nos murs, Victor Hugo y conduisait avec lui la force invincible et la victoire assurée.

Avec la même unanimité, pénétré d'une émotion plus forte encore, il pleure aujourd'hui. Sur quoi ? sur la fin de cette existence qu'avec admiration nous avons vu se dérouler? sur le sort de celui qui mourut plein de jours et comblé de gloire ? Non ; ne le croyez pas !

Mais sur lui-même, sur le monde à jamais privé de cette grande lumière.

Quand de telles morts viennent nous attrister, ce n'est pas en effet la tombe qui semble noire. De ses profondeurs un rayonnement jaillit qui l'illumine. C'est nous tous, ce sont les vivants qui, comme enveloppés dans un crêpe de deuil, se sentent dans les ténèbres. Nous pleurons comme pleure l'orphelin, qui, éperdu, verse moins des larmes sur sa mère que sur l'appui tutélaire, sur la protection sans égale qui vient à lui manquer.

Lui, le Maître, jusqu'au dernier instant, jusqu'à son dernier souffle il souriait à la mort; mieux encore, se sentant immortel, il n'y pouvait pas croire. Il voyait au-delà la continuation de sa puissante vitalité, devenue plus puissante encore.

Ici-bas, à l'heure où se fermaient ses yeux, il pressentait sans doute avec l'amour de tout ce grand peuple entourant son cercueil, ce temple devant lequel nous sommes, trop longtemps ravi au culte des grands hommes, à celui de la patrie, reconquis par lui, s'ouvrant à deux battants pour le recevoir, sans souci de quelques clameurs vaines qui essayaient de troubler le triomphe, sans souci des accusations inouïes de profanation; comme si le contact du génie pouvait jamais profaner!

En d'autres temps, parlant de cet autre édifice où d'autres honneurs viennent de lui être rendus tout à l'heure, de la grandeur que donne à la pierre le temps écoulé, de la majesté que lui prête l'usure des ans, il avait dit :

> La vieillesse couronne et la ruine achève,
> Il faut à l'édifice un passé dont on rêve.

planait, il laissait tomber ces paroles que nous retrouvons plus tard encore sur ses lèvres devant la tombe glorieuse dont je parlais tout à l'heure : « Il y a de l'élection dans la proscription. Etre proscrit, c'est être choisi par le crime pour représenter le droit. Le crime se connaît en vertus. Le proscrit est l'élu du maudit. »

« Il semble que le maudit lui dise : sois mon contraire. »

Qui eût voulu sortir du bataillon ainsi sanctifié ? Qui aurait pu songer à être infidèle à l'infortune et à l'exil, quand parlant des exilés, il disait dans un de ses vers immortels gravés aujourd'hui dans toutes les mémoires, que « s'il n'en restait qu'un, il serait celui-là ».

Pour les faibles, pour les découragés il affirmait pourtant la victoire future et sûrement prochaine, avec la certitude, avec l'autorité du *vates*, du poète prophète.

Elle vint, ô proscrits ! au milieu de quelles douleurs et de quels désastres, hélas ! Nous nous en souvenons, sans pouvoir l'oublier ! Et pourtant, au milieu de ces désastres, quand, sous le coup de ses angoisses, Paris apprit le retour de son poète, de son orateur, de son vaillant, tout entier il se leva joyeux, une heure, pour le recevoir. Il lui fit fête dans le deuil, tant il lui semblait qu'en franchissant nos murs, Victor Hugo y conduisait avec lui la force invincible et la victoire assurée.

Avec la même unanimité, pénétré d'une émotion plus forte encore, il pleure aujourd'hui. Sur quoi ? sur la fin de cette existence qu'avec admiration nous avons vu se dérouler ? sur le sort de celui qui mourut plein de jours et comblé de gloire ? Non ; ne le croyez pas !

Mais sur lui-même, sur le monde à jamais privé de cette grande lumière.

Quand de telles morts viennent nous attrister, ce n'est pas en effet la tombe qui semble noire. De ses profondeurs un rayonnement jaillit qui l'illumine. C'est nous tous, ce sont les vivants qui, comme enveloppés dans un crêpe de deuil, se sentent dans les ténèbres. Nous pleurons comme pleure l'orphelin, qui, éperdu, verse moins des larmes sur sa mère que sur l'appui tutélaire, sur la protection sans égale qui vient à lui manquer.

Lui, le Maître, jusqu'au dernier instant, jusqu'à son dernier souffle il souriait à la mort; mieux encore, se sentant immortel, il n'y pouvait pas croire. Il voyait au-delà la continuation de sa puissante vitalité, devenue plus puissante encore.

Ici-bas, à l'heure où se fermaient ses yeux, il pressentait sans doute avec l'amour de tout ce grand peuple entourant son cercueil, ce temple devant lequel nous sommes, trop longtemps ravi au culte des grands hommes, à celui de la patrie, reconquis par lui, s'ouvrant à deux battants pour le recevoir, sans souci de quelques clameurs vaines qui essayaient de troubler le triomphe, sans souci des accusations inouïes de profanation ; comme si le contact du génie pouvait jamais profaner!

En d'autres temps, parlant de cet autre édifice où d'autres honneurs viennent de lui être rendus tout à l'heure, de la grandeur que donne à la pierre le temps écoulé, de la majesté que lui prête l'usure des ans, il avait dit :

La vieillesse couronne et la ruine achève,
Il faut à l'édifice un passé dont on rêve.

Ce qui est vrai de la pierre, l'est des hommes, chers concitoyens. Nul n'eût rêvé pour couronner une si admirable vie, une aussi glorieuse vieillesse. La mort vient de les compléter. Pour Victor Hugo le passé a commencé tout à l'heure, et, dans le rêve nous pouvons le voir entouré de Barbès, dont il prolongea la vie, de Ledru Rollin dont la mâle éloquence ne put qu'égaler celle du grand poète, d'Edgard Quinet, du grand Edgard Quinet, cet autre génie qu'on peut célébrer, sans qu'il pâlisse à côté de celui du Maître, et de Louis Blanc, qu'il aimait d'une tendresse fraternelle et qui le payait d'un retour presque filial. Pléiade illustre qui tressaille de joie en se sentant complète !

Nous seuls sommes en deuil. Élevons-nous à la hauteur de toutes ces âmes héroïques ; de celle qui vient de se séparer de nous. Déchirons nos crêpes. Cessons de pleurer sur la mort devant l'Immortalité. Ce que nous devons au Maître, ce ne sont pas des larmes, c'est le souvenir intime de ses œuvres, de ses exemples, germe fécond de nouveaux dévouements, de nouvelles grandeurs, de nouvelles gloires pour le monde.

Discours de M. Henri de Bornier

AU NOM DE LA
SOCIÉTÉ DES AUTEURS DRAMATIQUES

Messieurs,

La Société des auteurs et compositeurs dramatiques m'a chargé d'apporter l'hommage

de son admiration et de sa douleur à l'homme qui a illustré à jamais la scène française.

Je n'ai à parler que du poète dramatique, mais à l'insuffisance de mes paroles suppléera cette voix mystérieuse que chacun entend dans son âme, en face des grands tombeaux.

Victor Hugo a écrit cette phrase dont on pourrait faire l'épigraphe de son théâtre : « *Dieu frappe l'homme, l'homme jette un cri : ce cri, c'est le drame.* »

Oui, c'est le drame, le drame de Victor Hugo surtout. Dans aucun temps, dans aucun pays, aucun poète n'a écouté de plus près, n'a reproduit avec plus de force ce cri de la douleur humaine. Chacune de ses œuvres tragiques semble porter le nom d'un champ de bataille : *Hernani* a l'aspect d'un combat étincelant sous le soleil de l'Espagne, dans quelque *sierra* désolée; *Ruy Blas* ressemble au choc de deux escadrons farouches plus avides de donner la mort que de trouver la victoire; les *Burgraves* ont la grandeur douloureuse et titanique des triologies d'Eschyle.

Cette puissance admirable dans la peinture des souffrances de l'humanité n'est qu'un des mérites du théâtre de Victor Hugo; il en a un autre, le sentiment profond de la pitié : tous ces héros, tous ces vaincus de la fatalité, tous ces désespérés de la vie, tous ces martyrs, tous ces bourreaux même ont sur leur visage un ruissellement de larmes qui tombe comme un torrent d'une montagne sombre.

C'est pourquoi le poète glorifie les uns et absout les autres. Il sait que tout crime est le germe d'un désespoir ; que le poète, ayant dans une main la justice, doit avoir dans

l'autre la clémence, et que si Adam a pleuré sur Abel, Eve a pleuré sur Caïn!

C'est en cela que l'œuvre dramatique de Victor Hugo est à la fois terrible et touchante, et c'est pour cela qu'elle doit rester parmi les plus nobles et les plus hautes dont s'honore le génie humain.

Discours de M. Jules Claretie

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Messieurs,

Dans l'immense deuil de cette journée, le monde célèbre et pleure l'Immortel, la littérature française le Maître, la Société des gens de lettres le Père.

Aux hommages universels qui changent ces funérailles du poète en apothéose, notre famille littéraire apporte son pieux et respectueux souvenir. Les acclamations disent assez combien Victor Hugo est admiré; chez nous, il fut aimé, et quand il s'agit pour nous de donner des canons à la défense nationale, de célébrer le centenaire d'un grand homme, de défendre pour l'écrivain le droit à la liberté et le droit à la vie, le grand poète nous apporta toujours l'autorité de sa parole et l'apostolat de son génie.

Oui, ce fut un apôtre avant tout, ce grand et incomparable homme de lettres qui, dans toute sa longue et glorieuse existence, n'eut jamais d'autre autorité officielle que celle

qu'exerce la pensée, d'autre pouvoir que celui du livre, et qui gouverna l'esprit humain par la plume comme d'autres, mieux que d'autres, par l'épée et par le sceptre.

Il a dit de Paris que sa fonction, c'est la dispersion de l'idée. Sa fonction à lui, ce fut la diffusion de la pensée nationale, par sa langue, cette langue claire et nette des traités diplomatiques des souverains, dont il fit le Verbe vibrant et généreux de l'âme des peuples. Messieurs, ce qui assure encore à notre pays la suprématie dans le monde, c'est la littérature et l'art, c'est le roman, c'est le théâtre, c'est l'histoire, et aucun homme n'a plus fait pour la gloire de son pays que Victor Hugo, le plus grand lyrique de France. Un jour, en un vers admirable, il a parlé du

Geste auguste du semeur.

...Secouant sur le monde l'inépuisable poignée des vérités, il fut, lui, le semeur, le majestueux et sublime semeur de l'idée française.

Oui, ce grand homme qui rêva, salua l'immense fraternité des peuples, a étroitement aussi, énergiquement et tendrement aimé la patrie et, après avoir dit à sa France : « Sers l'humanité et deviens le monde », son œuvre entière dit au monde : « Honore, respecte, acclame, remercie la France. »

Ainsi, toute sa vie fut un combat! Lorsqu'il n'était encore que l'enfant sublime, celui qui devait être le sublime aïeul avait proclamé que le poète a charge d'âmes, et en merveilleux artiste, en artiste souverain et inimitable, dans ces livres dont les titres chantent

en toutes les mémoires, il opposa à la doctrine de l'art pour l'art, l'art pour le droit, l'art pour une foi, l'art pour une vérité, l'art pour le Dieu qu'il proclamait, pour l'humanité qu'il consolait, pour la patrie qu'il glorifiait!

A travers son œuvre, qui a toutes les tempêtes et tous les apaisements du grand nourricier, — l'Océan, — un autre sentiment souffle comme une brise ou court plutôt comme le sang même des veines du poète : la pitié, il a toujours jeté sur les douleurs le voile d'une idée consolante. Il a partout cherché dans l'obscurité de la nature humaine la mélancolie latente et la vertu cachée, la fleur ignorée qu'un peu de bonté pouvait faire refleurir. Tout ce qui souffre a place dans sa vaste tendresse : Fantine et Marion, purifiées par l'amour, Jean Valjean par le repentir, Triboulet châtié dans son cœur de père, Lucrèce dans ses entrailles de mère.

Il a pour les petits des caresses de lion : l'orphelin, le pauvre, le marin ; il les adopte, comme le matelot des pauvres gens recueille les épaves de la mer et, dans un sourire d'enfant, il voit un monde de poésie, comme dans la larme d'une femme qui tombe il voit un monde de douleurs.

Voilà l'exemple que ce grand écrivain a donné à tous les écrivains! Il nous disait, un soir, en parlant d'un illustre homme de lettres qu'il aimait et qui venait de mourir : « Il fut grand, ce qui est bien, mais il fut bon, ce qui est mieux! » Messieurs, Shakespeare a parlé quelque part des mamelles sublimes de la charité. De ce fait de la bonté humaine Victor Hugo s'était nourri; il en garda jusqu'à la fin l'héroïque douceur et, offrant au

monde la manne de sa poésie — il réclama — de sa première ode à son dernier livre :

Avec le pain qu'il faut aux hommes,
Le baiser qu'il faut aux enfants.

Et maintenant, il a laissé tomber sa tête puissante dans le dernier sommeil. Il a rejoint Homère, Eschyle, Isaïe, Juvénal, Tacite, Dante, Rabelais — ceux qu'il appelait des génies ; — Cervantès, Shakespeare, Corneille, Molière ; il a, libre croyant, montré l'évidence du surhumain sortant de l'homme, il a servi la poésie à la fois et le progrès, les lettres et les peuples, dans son ascension vers l'idéal, et libre dans l'art, libre dans le tombeau, il a, je cite ses paroles, « déployé dans la mort ces autres ailes qu'on ne voyait pas ».

Il n'avait demandé que le corbillard des pauvres. Le monde vient de lui faire des funérailles inoubliables, immortelles, comme son œuvre. C'est comme de l'histoire de France qui vient de passer triomphalement à travers l'histoire de Paris. Cherchez parmi ces couronnes : il y en a une qui apporte au défenseur de Thionville l'hommage des habitants de Thionville annexés. Et par une sorte de voie sacrée, de l'avenue qui porte le nom d'Eylau, où son oncle défendit le cimetière, dans la neige, en passant par l'Arc de l'Etoile, où le nom de son père devrait être inscrit, Victor Hugo a eu comme un cortège de monuments : la colonne Notre-Dame, le trophée et la cathédrale, le bronze et le granit qu'il a contresignés de sa griffe, et, de là-haut, du fronton ciselé par le maître sculpteur de sa jeunesse, tombe le cri profond de tout un

peuple : « Aux grands hommes, la patrie reconnaissante. »

N'ajoutons rien, nous, gens de lettres, à cette acclamation... rien, si ce n'est cette parole même que faisait entendre, il y a trente-cinq ans, sa grande voix sur le tombeau de Balzac : « Ce penseur, ce poète, ce génie, a vécu parmi nous de cette vie d'orages, commune, dans tous les temps, à tous les grands hommes. » Mais Victor Hugo n'avait pas attendu que la mort fût un événement. Et, dominant les partis, dominant les passions, continuant là-haut son rêve, il va briller désormais au-dessus de toutcs ces poussières qui sont sous nos pas, « au-dessus de toutes ces nuées qui sont sur nos têtes, *parmi les étoiles de la patrie !* »

Discours de M. Leconte de Lisle

AU NOM DES POÈTES

Messieurs,

C'est avec le profond sentiment de mon insuffisance que j'ose adresser, au nom de la poésie et des poètes, le suprême adieu de ses disciples, respectueux et dévoués, au Maître glorieux qui leur a enseigné la langue sacrée. Puisse ma gratitude infinie et ma religieuse admiration pour notre Maître à tous, me faire pardonner la faiblesse de mes paroles.

Messieurs,

Nous pleurons sans doute le grand homme qui a daigné nous honorer de sa bienveillance inépuisable, de sa bonté d'aïeul indulgent;

mais nous saluons aussi avec un légitime orgueil filial, dans la sérénité de sa gloire, du fond de nos cœurs et de nos intelligences, le plus grand des poètes, celui dont le génie a toujours été et sera toujours pour nous la lumière vivante qui ne cessera de nous guider vers la beauté immortelle, qui désormais a vaincu la mort, et dont la voix sublime ne se taira plus parmi les hommes.

Adieu et salut, Maître très illustre et très vénéré, éternel honneur de la France, de la République et de l'humanité.

Discours de M. Got

AU NOM DES ARTISTES DRAMATIQUES

C'est un grand honneur pour toute notre corporation qu'on ait fait choix d'un délégué qui prît aussi la parole dans cette cérémonie auguste.

Mais le théâtre de Victor Hugo, cette portion si fameuse de son œuvre, vient d'être apprécié à sa valeur grandiose, et tout d'ailleurs n'a-t-il pas été dit — par quelles voix éloquentes! — sur le Maître poète devant qui la France et le monde s'inclinent aujourd'hui?

Je dois donc restreindre à son but véritable la mission qu'on a bien voulu me confier.

C'est au nom de l'Art et des artistes dramatiques, dont une moitié, — la plus brillante, sans doute, les femmes — pouvait diffilement prendre place dans le cortège accouru fiévreusement de toutes parts à ces funérailles

triomphales ; c'est au nom de tous, enfin, que je dépose ici cet hommage respectueux, mais plein d'un orgueil patriotique :

A Victor Hugo, le Théâtre-Français reconnaissant !

Discours de M. Jourde

AU NOM DU SYNDICAT DE LA PRESSE PARISIENNE

Messieurs,

La presse parisienne m'a fait un honneur dont je sens le prix en me chargeant de dire, en son nom, un dernier adieu au grand mort que nous pleurons.

En ce jour où tant de voix éloquentes s'élèvent pour célébrer cette illustre mémoire, la presse ne pouvait garder le silence sans manquer à un devoir sacré.

N'a-t-elle pas, elle aussi, une dette de reconnaissance à acquitter envers Victor Hugo ?

-Le journal n'était pas seulement pour Victor Hugo une des plus belles manifestations de la pensée humaine ; il était à ses yeux l'instrument du progrès, le flambeau de la civilisation.

Le journal était pour lui l'avant-coureur du livre dans les masses profondes de notre société démocratique.

Il n'a pas vingt ans, qu'il publie le *Conservateur littéraire*. Lorsque, plus tard, sorti vainqueur de la grande bataille romantique,

il élargit son horizon, c'est au journal, c'est à l'*Evénement* de 1848, qu'il demande une tribune littéraire au *Conservateur* de 1819.

Plus tard encore, pendant l'exil et après l'exil, toutes les fois que le grand poète a une cause généreuse à défendre, il fait à la presse l'honneur de l'associer à ses belles actions, à ses revendications éloquentes, à ses appels à la clémence et à l'humanité. Qu'il s'agisse de combattre l'esclavage dans les colonies espagnoles ou de répondre à l'appel des Crétois, qu'il s'agisse de demander à l'Angleterre la grâce des fenians condamnés à mort, ou d'implorer de Juarès la grâce de l'empereur Maximilien ; plus tard encore, qu'il s'agisse de plaider la cause de la France durant l'année terrible, c'est le journal qui porte au monde les revendications de cette grande conscience et les éclats de cette voix puissante.

Voilà, messieurs, pour la presse un grand honneur. Elle en est fière. On l'accuse parfois du mal dont elle est innocente : n'a-t-elle pas le droit de se glorifier du bien qui s'est fait par elle ?

On n'accusera pas la presse d'ingratitude vis-à-vis du grand homme dont nous célébrons aujourd'hui l'apothéose ; l'immense publicité qu'elle a donnée aux œuvres du maître a fait pénétrer sa pensée jusque dans les hameaux les plus reculés. Elle a mis sa gloire à l'abri des contestations qui se sont élevées, dans d'autres pays, autour d'illustres génies.

La presse tout entière s'est inclinée avec respect devant les restes du poète national. Les dissentiments se sont imposé silence devant ce glorieux cercueil, et c'est, pour celui qui parle au nom de la presse parisienne, une

satisfaction profonde de savoir qu'il est l'interprète de tous ses confrères, quand il exprime son admiration et sa gratitude pour celui qui fut Victor Hugo.

Discours de M. Tullo Massarani

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES ITALIENS

Messieurs,

Après les voix si éloquentes que vous venez d'entendre, c'est à peine si j'ose, moi étranger, parler près de cette tombe. Si je l'ose, c'est que ma voix, quelque faible qu'elle soit, est l'écho de l'âme de tout un peuple s'associant à l'hommage que vous rendez au génie disparu. Là où est le deuil de la France, la pensée humaine est en deuil. Et ce deuil de la pensée, ces angoisses de l'esprit assoiffé de vérité, de poésie et d'amour, et sevré tout à coup de la coupe d'or où il puisait à larges traits sa triple vie, quel peuple le ressentirait jusqu'au fond de l'âme si ce n'est le peuple italien, qui pendant des siècles de souffrance et de lutte n'a résisté que par l'esprit, ne s'est senti vivre que par la pensée ?

Aussi, messieurs, ayant l'honnneur de porter ici la parole au nom des écrivains, des artistes et des amis de l'enseignement populaire dans mon pays, puis-je sans hésitation vous affirmer que je parle au nom de mon pays même. C'est l'Italie entière, en effet, qui, en ces jours, pleure à la fois sur deux tombes : sur celle d'un de ses penseurs les plus émi-

nents et sur celle de votre grand poète. Car ce poète, ce Maître, comme vous l'appelez à juste titre, a rendu à la poésie son auréole des anciens temps, lorsque le poète n'était pas seulement le chantre des héros, mais aussi bien le prophète et l'apôtre. Il a été de ceux auxquels les siècles parlent, et qui écoutent le lendemain germer et croître sous terre; il s'est pris corps à corps avec les iniquités et les haines du passé, et les a terrassées; il a deviné au milieu du bruissement des foules les vérités de l'avenir, et, de ses bras d'athlète, il les a élevés sur le pavois.

Il avait avec cela toutes les charités et toutes les tendresses; et les petits enfants et les misérables ont pu venir à lui avant les puissants et les heureux. Jusque sur les degrés de ce temple magnifique, où la France l'associe à toutes ses gloires, je ne saurais oublier qu'il a voulu venir à son dernier repos porté par le corbillard des pauvres, afin que la poésie du cœur rayonnât encore une fois à travers les fentes de sa bière; et je pense à Sophocle, dont le tombeau se passa de même, d'après le vœu du poète, de palmes et de lauriers, et ne connut que la rose et le lierre.

Aussi, Maître, ne t'ai-je offert qu'un rameau de lierre et deux roses; mais ces feuilles et ces fleurs ont poussé en terre de France, et, sur le seuil de l'immortalité qui s'ouvre pour toi, elles mettent les couleurs de l'Italie. La main dans la main, tous les peuples qui se relèvent viennent s'incliner, Maître, devant ce tombeau.

Discours de M. Le Mat

C'est au nom de l'Institut national de Washington que j'ai l'insigne honneur d'exprimer ici, la douloureuse émotion ressentie d'un bout à l'autre des Etats-Unis à la nouvelle de la mort de Victor Hugo, l'homme considérable dont la perte a rempli l'âme du monde civilisé de si unanimes regrets.

Discours de M. Emmanuel Edouard

AU NOM DE LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI

Elle peut être fière, elle peut s'enorgueillir, la nation qui nous donne le majestueux spectacle que nous avons aujourd'hui sous les yeux.

Ils ont menti ceux qui, il y a quelques années, à propos de la France, après une crise terrible subie par ce pays, ont prononcé le mot de décadence : la France est bien debout.

Presque tous les peuples civilisés, librement, spontanément, ont envoyé ici des délégués; Athènes, Rome n'ont jamais été le théâtre d'une si imposante solennité. Paris dépasse Athènes et Rome.

Il n'est pas téméraire, je pense, d'affirmer qu'une pareille cérémonie, inouïe, proportionnée au génie de l'homme qui vient de mourir, ne se reproduira pas.

Je représente ici la délégation de la Répu-

blique d'Haïti. La République d'Haïti a le droit de parler au nom de la race noire : la race noire, par mon organe, remercie Victor Hugo de l'avoir beaucoup aimée et consolée, de l'avoir raffermie et consolée.

La race noire salue Victor Hugo et la nation française.

Discours de M. Louis Ulbach

AU NOM DE L'ASSOCIATION LITTÉRAIRE INTERNATIONALE

Messieurs,

Si je n'écoutais que la douleur d'une amitié de plus de quarante ans, et si je n'obéissais qu'à l'admiration de toute ma vie, je me tairais devant le silence formidable de ce cercueil.

Mais, j'ai reçu de l'Association littéraire et artistique internationale dont Victor Hugo était le président d'honneur, un mandat qu'il ne m'est pas permis de récuser. Nos amis de la France et de l'étranger, ceux qui, dans nos courses à travers l'Europe, à chacun de nos congrès, à Londres, à Lisbonne, à Vienne, à Rome, à Amsterdam, à Bruxelles, acclamaient Victor Hugo avec tant de sympathie, en nous donnant tant d'orgueil, ont aujourd'hui l'orgueil de faire retentir leur sympathie dans notre profonde tristesse. Nous sommes les soldats d'une idée que Victor Hugo nous a léguée, la défense de la propriété littéraire et de la propriété artistique. Partout où nous sommes allés livrer ce bon combat, son nom nous a ouvert l'hospitalité la plus cordiale, son

génie nous a donné les armes les plus sûres, et sa gloire a illuminé nos succès.

Je viens donc, au nom de ceux qu'il a inspirés, commandés, soutenus, l'acclamer à mon tour, quand je voudrais uniquement le pleurer.

Victor Hugo est l'écrivain français le plus admiré hors de France; non pas parce que nous l'admirons, car les étrangers, parfois, nous reprochent de ne pas l'admirer assez, tant ils sont saisis par la forte expansion de son génie. A peine a-t-on besoin de le traduire. Le relief de sa pensée fait sa trouée dans la langue étrangère et le geste de sa parole aide à le deviner avant qu'on l'ait pénétré.

Sa gloire prodigieuse, messieurs, nous est donc doublement chère. Elle rayonne sur nous, avec le souvenir de nos joies, de nos douleurs les plus intimes, de nos ambitions les plus vastes, et en même temps elle resplendit au dehors comme une irradiation de la France, généreuse et fraternelle.

Le patriotisme de Victor Hugo qui ne sacrifie rien des droits stricts de la patrie, s'augmente d'un sentiment de justice internationale supérieur aux préjugés de la diplomatie, aux ignorances populaires. Il est un foyer hospitalier où toutes les patries s'échauffent, pour aimer et servir davantage la paix, l'union, la liberté.

Soyons fiers, à travers notre douleur, de voir ce mort sublime se dégager de nos étreintes, pour recevoir de toutes les nations tournées vers lui une immortalité qui s'ajoute à notre reconnaissance nationale.

On n'a trouvé, dans Paris, qu'une porte

assez haute pour y faire passer son ombre, celle qu'il a mesurée lui-même à sa taille dans ses strophes de granit, celles où son doigt filial a inscrit le nom de son père absent, celle où son nom rayonnera désormais, sans avoir besoin d'y être inscrit. Mais ce qu'on ne trouvera pas, c'est un horizon qui borne sa renommée. Déjà, devant ces témoignages venus de tous les points du globe, il semble que ce poète évanoui dans l'infini, déborde l'Europe, comme il a débordé la France, et qu'à l'heure où nous rouvrons le Panthéon français, le monde lui élève un panthéon international.

Gardons nos larmes pour le recueillement de demain ; mais aujourd'hui ne résistons pas à cet entraînement d'un enthousiasme universel. C'est notre honneur d'y céder.

Il y a, en effet, messieurs, dans cette solennité comme un relèvement définitif de la patrie, qui se sent grande du génie de son plus grand homme, et aussi de la foi que ces funérailles rallumeront dans les cœurs.

Conservons le souvenir de cette journée, comme celui d'un pacte nouveau conclu avec l'amour du pays, avec sa gloire, sa puissance dans le monde, avec le rayonnement de ses idées, et restons dignes de ce transport unanime qui a fait s'agenouiller toute la France et se dresser toute l'Europe, sur ce seuil où notre poète national renait dans sa vie immortelle.

Ce sera le dernier chef-d'œuvre de Victor Hugo. C'eût été son ambition suprême, après avoir tant écrit, tant lutté pour la fraternité humaine et pour la gloire de la France, de faire servir sa mort à une fédération sincère

entre les peuples et une explosion radieuse du patriotisme français.

Discours de M. Delcambre

AU NOM DE L'ASSOCIATION DES ÉTUDIANTS DE PARIS

Après les contemporains de Victor Hugo, nous venons — nous la postérité — affirmer la même admiration et le même amour. Nous venons, avec toutes les générations du siècle, pleurer celui qui fut et restera notre Maître à tous. Nous n'avons pas vu grandir son génie, mais nous l'avons vu triompher et nous avons applaudi au triomphe. Pour tous les jeunes hommes, il a été l'initiateur et le bon guide. Ceux qui vivaient loin de lui trouvaient dans ses œuvres la parole révélatrice, ceux qui l'approchaient comprenaient combien notre époque eut raison de l'appeler le Père.

Tant de génie et de bonté méritent un long amour et une éternelle reconnaissance ; c'est pourquoi nous apportons à Victor Hugo, très grand et très bon, des larmes avec des fleurs, prémices d'un culte qui ne périra pas.

Discours de M. Raqueni

AU NOM DE LA FRANC-MAÇONNERIE ITALIENNE

C'est au nom de la loge Michel-Ange, de Florence, au nom de la maçonnerie italienne, que je viens adresser un dernier adieu au

génie de la France, au poète de toutes les patries, de toutes les libertés, au défenseur des faibles et des opprimés de toutes les nationalités, à l'apôtre éloquent de toutes les nobles causes, au chantre du droit, de la vérité et de la justice, dont la gloire rayonnera sur le monde entier.

L'Italie tout entière porte le deuil de Victor Hugo qu'elle admirait et vénérait. Le grand malheur qui a frappé la France et l'humanité a prouvé une fois de plus que le cœur des peuples latins bat à l'unisson. Ils ont en commun les joies comme les douleurs les sentiments, les idées, les espérances et les aspirations.

L'Italie, dans cette circonstance douloureuse, a désavoué ce qui l'avait représentée, ce qu'elle n'est pas et qu'elle ne sera jamais. Elle a montré les sentiments véritables qui l'animent à l'égard de la France.

L'esprit de la patrie de Dante restera toujours uni à l'esprit de la patrie de Victor Hugo.

Sur ce cercueil entouré de l'admiration universelle, jurons de resserrer de plus en plus les liens de fraternité qui unissent la France à l'Italie, afin de hâter la formation du faisceau latin qui était l'idéal sublime du grand poète humanitaire. Ce sera là le plus beau monument que nous puissions élever à la mémoire glorieuse de l'auteur immortel des *Légendes des Siècles*.

Que le peuple français et le peuple italien, sur la tombe de leurs génies — Victor Hugo et Garibaldi — se retrempent à leur mission de paix, de civilisation et de liberté.

Le Rappel :

« Ce ne sont pas des funérailles, c'est une apothéose », a dit M. Floquet au nom de la Chambre. « Ce n'est pas à des funérailles que nous assistons, c'est à un sacre », a dit M. Emile Augier, au nom de l'Académie française. Et le digne représentant de l'Académie et le digne représentant de la Chambre n'auraient pas cru avoir dit assez si, au lieu de parler à l'Arc de Triomphe, ils avaient parlé au Panthéon, c'est-à-dire après avoir assisté au spectacle incomparable et inoubliable qu'aucun vivant ne reverra jamais.

Le cortège était déjà une chose admirable. Il était au Panthéon qu'il était encore au pont de Neuilly. Il a duré de midi à six heures. Outre les dix chars de fleurs, chaque groupe était précédé de sa couronne, que souvent quatre hommes ne suffisaient pas à porter. Une avait exigé un char pour elle seule. Les marches du Panthéon en étaient couvertes du haut en bas, qu'il en arrivait toujours. Et ce cortège, c'était le gouvernement, c'était le Sénat, c'était la Chambre, c'était l'Académie, c'était le conseil municipal, c'était le conseil général, c'était les auteurs dramatiques, c'était les gens de lettres, c'était les poètes, c'était les artistes français, c'était les artistes dramatiques, c'était la Société des gens de lettres italiens, c'était l'Institut national de Washington, c'était l'Association littéraire internationale, c'était les chambres syndicales, corporations et sociétés ouvrières de Paris et des départements, c'était les sociétés étrangères, etc., c'était, en un mot,

non seulement Paris, mais la France ; non seulement la France, mais le monde.

Eh bien, si grandiose que fût ce cortège, ce n'est pas lui qui a été la grandeur de cette grande journée.

Ce qui en a été la grandeur inouïe, c'est la foule.

Les Champs-Élysées étaient déjà prodigieux. On se pressait à s'étouffer sur les deux chaussées et dans les rues qui y aboutissent. La rue Balzac était une avalanche humaine. Mais ce qui était inimaginable, c'était la place de la Concorde. Les Champs-Elysées étaient le fleuve, elle était la mer. Et du pont de la Concorde, il fallait voir les berges !

On est entré dans le boulevard Saint-Germain, et l'on s'est dit que jusque-là on n'avait pas vu la vraie foule.

Sur les trottoirs, dans les rues adjacentes, dans les arbres, aux fenêtres des maisons, sur les toits, sur les cheminées, partout des entassements incroyables. Et des cris de : Vive Victor Hugo ! que ne parvenaient pas à faire taire ceux pour qui le meilleur témoignage d'admiration devant un cercueil était le silence.

A mesure qu'on avançait, la foule ne redoublait pas, puisque cela eût été impossible, mais les explosions de regret et de reconnaissance redoublaient. Et c'est au milieu d'acclamations enthousiastes que Victor Hugo est entré dans ce Panthéon qu'avait fermé aux grands hommes Napoléon-le-Petit, et que devait rouvrir celui que le président du Sénat a si justement appelé Victor Hugo le Grand.

Une chose à noter, c'est qu'avec cette

foule innombrable il n'y a pas eu le moindre désordre. Nulle part, elle ne s'est écartée un seul instant de la ligne qui lui était assignée; nulle part elle n'a débordé; le respect l'a infiniment mieux arrêtée que n'aurait fait une barrière matérielle. Elle a été admirable de tenue et de réserve.

C'est à elle qu'il faut reporter l'éloge de l'immense journée dont ceux qui l'ont vue se souviendront jusqu'à leur dernière heure, et qui a dépassé les plus ardentes espérances. On ne dira plus que la France est ingrate envers ses génies. Si haut que soit le souverain poète de la *Légende des Siècles*, la manifestation est montée à son niveau.

La journée du 1er juin 1885 est la gloire de Victor Hugo et l'honneur de la France. Il n'y avait que lui pour la mériter et qu'elle pour la faire.

Ce n'est pas seulement l'honneur de la France, c'est aussi son relèvement. Toutes les nations se sont associées à l'hommage rendu à notre poète national. Toutes ont reconnu que le grand homme du siècle était un Français. Victor Hugo, qui a rendu tant de services à la France pendant sa vie, lui en rend encore un après sa mort.

AUGUSTE VACQUERIE.

L'Événement :

Il est au Panthéon! Paris vient de l'y conduire avec une solennité, un éclat, une ferveur d'enthousiasme qu'il n'a jamais témoignés à un homme. A ce souverain de génie la ville

souveraine a rendu des honneurs souverains. Ce n'étaient pas des funérailles, c'était une apothéose ! La gloire était acquise, l'immortalité rayonnait, la postérité est commencée. Quel règne que cette vie de Hugo ! Quel mort que cette résurrection ! Il est là, dans ce cercueil, plus vivant, plus parlant, plus chantant qu'il n'a été jamais. De tous les côtés, de toutes les maisons, de tous les ateliers, des basses et des hautes couches sociales, de l'aristocratie littéraire à la plèbe la plus humble, tous sont sortis de leur demeure, artisans de la pensée et du travail manuel, pour saluer une dernière fois Victor Hugo ! Paris n'était plus dans Paris ; il était à l'arc de l'Etoile, aux Champs-Elysées, sur la place de la Concorde, partout présent et répandu sur le parcours de ce prodigieux cortège qui confond le passé et défie le lendemain. Sans qu'il fût besoin d'une loi, sans qu'un mot ordre eût été donné, par une sorte d'intuition contagieuse, Paris a fait trêve ; il a suspendu son travail d'Hercule civilisateur : il a emmené, il a rassemblé femmes, enfants, vieillards sur le parcours de ce corbillard du pauvre, si nu, avec ses deux simples couronnes de roses blanches, — celles de Georges et de Jeanne au grand-père sublime et bon. Et tout le long de cette route triomphale, éclairée par un doux et magnifique soleil de mai, le recueillement était égal autant que profond. En haut des toits, sur les arbres, aux fenêtres, sur le pavé, ce flot humain murmurait son respect et son admiration pour l'homme qui passait, mené par la France à cette nécropole enfin rendue à la nation ! Il y avait dans l'air plus et mieux

qu'un hommage funèbre. On demeurait accablé devant ce spectacle du néant de l'existence humaine. Il y avait dans les yeux des terreurs et des larmes. On voyait plus loin que la mort : Et au delà qu'y a-t-il ? On pleurait l'homme doux et miséricordieux. Mais la pensée dominante affirmait cette puissance vivace du génie succédant aux siècles, dans une jeunesse, une abondance, une magnificence éternelles. Cette certitude d'un avenir sans fin promis à l'œuvre du mort communiquait je ne sais quel orgueil viril, quelle ivresse sereine au peuple qui emplissait la rue. La gloire de Hugo, il la faisait sienne. Il la rénoyait, il la revendiquait avec une fierté superbe. Hugo, n'était-ce pas le Verbe de la France moderne à travers le monde et par delà les temps ? Oui sans doute, le Victor Hugo qui a lutté pour la rédemption du droit et de la liberté était cher au peuple républicain, qui le lui a dit hier avec l'effusion de son cœur de lion. Mais il y avait le penseur universel, le poète fort entre les forts, l'artiste inouï et incomparable, incarnation et honneur du genre humain. C'est celui-là que, sans acceptation de secte, de religion, de parti, Paris, la France et le monde ont porté au Panthéon !

Cette journée du 1er juin 1885 demeurera dans la mémoire de Paris comme la date d'un « sacre », suivant la noble et juste expression d'Augier. S'il est moral d'enseigner à un pays le respect de ceux qui l'on servi et illustré, il est plus nécessaire encore de lui restituer, par là, le sentiment même de sa personnalité, de sa force, de son rôle, de sa prépondérance intellectuelle sur la terre.

Quand d'inoubliables malheurs ont déprimé et désespéré la patrie, c'est un devoir de lui rendre la conscience d'elle-même et de verser sur les plaies de cette noble blessée des armes, le baume sacré des gloires de l'esprit. Trahie par la dictature d'un aventurier et par le jeu de la force brutale, la France s'est retrouvée hier au premier rang des nations par les Lettres et par Hugo. Quelle revanche plus idéale, plus radieuse, plus consolatrice! Et les œuvres de Hugo ne sont pas seulement les joyaux et la couronne de notre France littéraire, c'est le testament même du dix-neuvième siècle. Ce n'est pas un crépuscule, cette mort de Hugo, c'est une aurore! Je les plains de toute mon âme, ces pauvres de l'esprit qui n'ont pas su rencontrer dans l'œuvre accumulée du poète, du dramaturge, du romancier, du critique, de l'orateur, tout ce qu'il contient de leçons supérieures, de germes de progrès, de solutions rénovatrices, de promesses et d'élans vers une humanité meilleure qui se purifie toujours, en s'élevant vers les sommets. L'œuvre de Hugo, c'est l'Evangile de la France nouvelle, telle qu'elle est issue de la Révolution. Tout y respire l'amour, le labeur et la concorde : c'est que Hugo a plus qu'aucun de ses devanciers, dans l'ordre du génie, la passion infinie et toujours inassouvie de l'humanité!

Merci à notre grand Paris d'avoir compris le caractère de cette journée que nous ne reverrons pas! Aucun accident n'a attristé, n'a souillé cette solennité. Peuple et gouvernement ont été à la hauteur de l'acte de gratitude et de glorification qui s'est accompli. Voilà le vrai Paris! Voilà la vraie Répu-

blique ! Devant cette unanimité de respects et d'enthousiasmes, les minorités factieuses ont dû s'incliner. Elles ne sont rien — le comprendront-elles enfin ? — qu'un fétu de paille dans l'engrenage de cet organisme formidable qui ne vit et ne veut vivre que par l'équilibre d'un cerveau sain et d'un corps laborieux. De drapeau rouge, ah ! oui ! il en était bien question hier ! Qui donc eût essayé de trouer ces masses profondes de toutes les classes de travailleurs qui escortaient Victor Hugo et la République désormais conquise ? La démonstration de l'impuissance des factions est faite, je suppose, et bien faite. Paris n'a peur de rien. Paris est sûr de lui-même. Paris est le maître. Il est aussi calme dans la possession de la paix civile que Hugo dans la possession de l'immortalité. Comme le tombeau de Hugo sous les voûtes du Panthéon, Paris défie les révolutions.

EDMOND MAGNIER.

Le Figaro :

Majestueuse, non! — il y avait trop de foule et cette foule était peu recueillie — mais singulière, étonnante, émouvante, prodigieuse ! voilà, selon moi, quels adjectifs mérite l'inoubliable cérémonie d'hier.

Nos pères nous ont raconté l'apothéose du retour du corps de Napoléon en 1840 ; nous avons encore dans le souvenir la rentrée de l'armée d'Italie en 1859 ; Napoléon III, l'Impératrice, les maréchaux, les blessés, marchant sous une pluie de fleurs, au milieu d'ac-

clamations inouïes; ce qu'on a vu hier est autre chose, et on ne le reverra pas non plus. Cela manquait de mesure mais non de grandeur.

Le poète avait le génie de l'antithèse; l'idée du corbillard des pauvres était sûre au point de vue de l'effet à produire. Il a été immense, et les plus sceptiques ont salué avec émotion les rameaux verts entrecroisés sur le drap noir du cercueil.

Qu'après cela il y ait à critiquer quelques détails de mise en scène, quelques vanités trop naïvement étalées, un abus évident des insignes corporatifs; qu'on sourie de la multiplicité inattendue des « groupes », qu'on blâme l'excès des demoiselles en cheveux et l'introduction effrontée de certains entrepreneurs de réclame dans le cortège, il n'en reste pas moins acquis qu'un grand effort de respect et d'admiration a été fait. Ces efforts-là comptent dans la vie d'un peuple et permettent de ne point désespérer de lui.

Les incidents qu'on craignait ont été épargnés; la police, comme on le verra, a agi avec vigueur et surtout avec adresse; il est donc rassurant de constater qu'elle n'est pas désorganisée et qu'elle peut nous défendre au besoin.

Ce qui n'est pas moins consolant, c'est de voir que les anarchistes, blanquistes, collectivistes ou autres sont peu, très peu nombreux, qu'ils n'ont aucune action réelle sur le peuple de Paris et qu'un ministère sans prestige pourtant, n'a qu'à hausser un peu le ton pour faire rentrer ces gens-là dans le rang.

On va me trouver optimiste. Que voulez-

vous? j'aime les Lettres; quelque alliage qu'il y eût dans l'hommage énorme rendu à l'homme ondoyant et divers qui s'appela Victor Hugo, les Lettres, la divine Poésie y ont la meilleure part, et je me suis senti touché.

Pendant que défilaient tour à tour les académies, les écoles, les délégations et les soldats — partout acclamés entre parenthèse — je pensais à Molière enterré nuitamment, sous le poêle des tapissiers, je mesurais le chemin parcouru et je songeais que, malgré tout, il y a du bon dans notre temps. — F. M.

Gil Blas :

Quelle plume serait assez éloquente, quelle voix serait assez puissante, quelle palette serait assez colorée pour donner une idée du spectacle qu'a présenté Paris pendant toute cette journée d'hier ! Jamais apothéose plus superbe, jamais manifestation plus française n'ont eu lieu ! Et l'on peut hardiment prédire que de tels événements sont uniques — dans la vie d'un peuple. La supériorité du génie humain s'est affirmée là avec un éclat que l'imagination la plus enthousiaste n'eût pu prévoir. On ne peut faire d'évaluations quant à la foule des assistants; si nous disions qu'un million, deux millions d'êtres humains se sont associés à cette glorieuse manifestation, nous pourrions être taxés d'exagération. Et pourtant, ce ne sont pas ceux qui, comme nous, ont suivi le cortège du commencement à la fin, qui nous démentiraient.

Ce qu'on ne saurait trop faire ressortir, en tous cas, c'est que le calme et le recueille-

ment ont été aussi grands que possible. Si, aux alentours, quelques incidents sans importance sérieuse se sont passés, on ne les a pas même soupçonnés dans le cortège.

Sur une grande partie du parcours, au boulevard Saint-Germain, par exemple, les gardiens de la paix étaient en nombre insuffisant, et il s'est produit des poussées dans lesquelles la foule eût pu facilement rompre la digue qui la maintenait imparfaitement. Eh bien, malgré cela, le bon ordre n'a pas été troublé un seul instant, et sauf un incident fortuit qui, malheureusement, s'est produit à l'angle du boulevard Saint-Michel et du boulevard Saint-Germain, rien n'est venu troubler, sur le parcours du cortège du moins, le pieux recueillement, la sympathie respectueuse, la douleur touchante et l'enthousiasme merveilleux de cette cérémonie, unique, je le répète, dans les fastes de l'histoire des mondes !

APPENDICE

Les journaux dont les extraits suivent, ont paru ou sont parvenus en France à une date qui ne nous a pas permis de les insérer à la place qu'ils devraient normalement occuper.

Revue des Deux-Mondes :

. . . .

C'est le privilège rare et exceptionnel de Victor Hugo, d'avoir été pendant soixante ans le poète inspiré des sentiments, des cultes, des ardeurs généreuses, des entraînements de son siècle, d'être resté un des anciens survivants des anciennes générations, comme un témoin d'un autre âge, et de paraître emporter avec lui tout un monde où il a régné par la magie souveraine de l'imagination. Il s'éclipse aujourd'hui, au terme de cette éclatante carrière qui va des *Odes et Ballades* à la *Légende des Siècles*, et si sa mort est vivement ressentie en France, si l'émotion qu'elle cause semble partagée plus ou moins dans tous les pays, c'est que ce n'était pas un personnage ordinaire des lettres; c'est que, dans

cette vieille Europe, où depuis longtemps les supériorités exceptionnelles de l'esprit semblent disparaître, où la puissance intellectuelle n'est pas ce qui brille, où tout se morcelle et décroît, Victor Hugo était resté un des derniers génies universels de la poésie et des arts. Il y a des talents partout; où sont les véritables génies dont le monde connaît le nom et les œuvres? Ils ne sont plus en Angleterre; ils ne sont plus en Allemagne; ils ne se sont pas fait jour dans l'Italie renaissante; ils seraient tout au plus peut-être dans les fermentations indistinctes de la Russie. Victor Hugo était, au moins pour l'heure où nous sommes, la dernière renommée, la dernière figure de poète incomparable. C'est ce qui fait de sa mort un événement.

Il avait eu la fortune de naître avec des dons rares, fécondés par les prodigieux spectacles du commencement du siècle, avec une organisation qui s'est toujours ressentie des voyages de son enfance en Italie, en Espagne, à la suite de son père, « vieux soldat »..... Pendant soixante ans, celui qui débutait obscurément en 1820, a chanté et a occupé le monde de ses tentatives, de ses inspirations. Victor Hugo n'a jamais été assurément, dans les lettres françaises de ce siècle, le seul représentant sérieux de la poésie rajeunie et émancipée. Il a eu ses émules qu'il n'éclipse pas : Lamartine, Alfred de Musset ont été comme lui, avec lui, de grands poètes; ils l'ont été avec toutes les nuances de génies si différents. Victor Hugo a été, dans cette élite d'autrefois, ce qu'on peut appeler le poète combattant et conquérant, faisant de chacune de ses œuvres un champ de bataille, s'impo-

sant par l'originalité d'un génie rénovateur, inégal et retentissant. Il a été le poète des coups d'éclat de la forme et des grandes sonorités dans ce siècle, avec l'impatience de tous les jougs et le goût de toutes les aventures de l'imagination..... Il a été l'âme vibrante à tous les souffles, l'écho retentissant de tous les bruits, des enthousiasmes et des colères de son temps, et tout ce qu'il a recueilli, il l'a reproduit, l'a rendu à ses contemporains avec la profusion extraordinaire d'un des plus puissants artistes de la langue, avec la vigueur d'un génie fait tout entier d'imagination, de force et de volonté. Victor Hugo n'a point été peut-être tout ce qu'il a cru être, il a été certainement une des plus puissantes imaginations de ce siècle et de tous les siècles.

C'est par l'imagination qu'il a vécu et qu'il a tout vu; c'est par elle qu'il a pénétré dans le monde intérieur, dans les mondes disparus, qu'il s'est donné le spectacle des hommes, des événements, des révolutions, et c'est ce qui explique comment il a pris si souvent des images pour des idées, des antithèses pour des vérités, les jeux de sa fantaisie pour l'expression de la vie humaine. Avec cette imagination qui est sa faculté souveraine, qui a été son originalité, avec la force et la volonté qui sont aussi dans son génie, qui n'ont fait que s'accentuer, il est arrivé, par une tension étrange, à ne créer qu'un monde factice où tout est grossi, démesuré, où la vie humaine se résume le plus souvent dans une perpétuelle opposition de l'ombre et de la lumière, du bandit et de l'empereur, du laquais et du roi; de la courtisane et de la grande dame, de

la difformité physique et de la beauté morale : œuvre toujours merveilleuse assurément, mais où il a fallu quelquefois tout l'éclat d'une incomparable poésie pour déguiser l'artifice d'une imagination enivrée de sa force.

. . . .

CH. DE MAZADE.

ÉTATS-UNIS

The World :

Le grand Hugo est mort.

Hugo peut être compté parmi les heureux dans la mort.

Il était reconnu dans tous les genres comme le chef de la littérature française. Laissez tous les autres courir dans la carrière et regardez sur lequel d'entre eux tombera son manteau. Le triomphe définitif du parti politique, auquel il s'était identifié pendant une génération, est assuré.

A la reprise d'*Hernani*, et à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, quand tout Paris se porta vers sa demeure par centaines de milliers de personnes, avec des hommages tels que les conquérants n'en ont jamais reçu de pareils à leur retour, il a été reconnu d'une seule acclamation la figure la plus colossale de la littérature moderne européenne.

. . . .

The New-York Times :

. . . .

En effet, pendant les dernières années de sa vie, tous les honneurs qu'un peuple peut rendre à un poète âgé, et d'une réputation universelle, ont été déposés à la porte de Victor Hugo. A son égard s'est vérifié un fait qui n'a pas eu lieu pour la plupart des hommes, dans toutes les sphères.

Les honneurs qu'on accorde généralement aux grands hommes, après leur mort, lui ont été décernés à profusion, et continuellement de son vivant. De nos jours, on ne pourra dire de personne, avec autant d'assurance que de Hugo, qu'il est mort au comble d'années et d'honneurs.

. . . .

New-York Hérald :

. . . .

Victor Hugo est mort ! Le télégraphe donne cette nouvelle, qui a plongé Paris dans la douleur que devait lui causer la perte d'un de ses hommes les plus illustres et les plus remarquables. Poète, philosophe, patriote et homme politique, son génie était vraiment considérable, et son nom passera à la postérité comme une des lumières éclatantes du siècle.

. . . .

Ardemment épris de la liberté, il déclara la guerre à la tyrannie et à l'oppression, partout où elles levaient la tête.

. . . .

SUÈDE

Goterborgs handels-och Sjôfarts-Tidning :

Nous, qui ne faisons pas partie de la race romane, nous ne pouvons pas comprendre Victor Hugo comme le font les Français. Nous ne sommes pas très enclins à lui accorder une place parmi les génies qui occupent tout à fait le premier rang et dont l'œuvre, comme celle d'un Gœthe ou d'un Shakespeare, doit vivre éternellement. Nous pouvons sentir qu'il y a dans sa poésie lyrique une force gigantesque, véritable force élémentaire, et une merveilleuse beauté, que rien ne peut surpasser; mais la plupart de ses productions nous laissent en partie indifférents, ou du moins ne nous remplissent pas d'un assez grand enthousiasme pour exclure toute critique calme. Pour les Français, Victor Hugo est tout différent. Ils n'analysent pas ses œuvres, ils les envisagent dans leur ensemble, et s'agenouillent, pleins d'admiration, devant cette chose gigantesque.

TABLE DES MATIÈRES

Index alphabétique des noms des auteurs des lettres, adresses, articles et discours :

Index alphabétique des journaux et revues cités dans ce volume

OFFICE DE LA PRESSE

71, rue de la Victoire, Paris

ENVOI AUX ABONNÉS

De tous les articles qui les concernent publiés dans les Journaux :

PARISIENS
DÉPARTEMENTAUX
ANGLAIS
AMÉRICAINS
ALLEMANDS
SUISSES
BELGES
ITALIENS
AUTRICHIENS
RUSSES
DANOIS
SUÉDOIS
NORWÉGIENS
GRECS
TURCS
ESPAGNOLS
ETC.

... Je regrette bien de ne pas voir vos autres articles... D'ailleurs, à Paris, il est impossible d'être prévenu de leur apparition dans un journal auquel on n'est pas abonné.
(Lettre d'E. DELACROIX à Baudelaire 10 juin 1856.)

... Régnier faisait relier, avec tous les articles auxquels elles avaient donné lieu, toutes les lettres qu'elles lui avaient values, les pièces qu'il avait créées...
J. CLARETIE.

Le service *unique* d'échange, que nous avons organisé avec les journaux du monde entier, nous permet aujourd'hui de réaliser complètement ce qui n'a jamais été tenté jusqu'ici que d'une façon irrégulière et incomplète.

L'*Office de la Presse* fournira à ses Abonnés, au jour le jour et au fur et à mesure de leur apparition, sur quelque sujet que ce soit, le texte et la traduction des articles qui les concernent, parus dans la presse française et étrangère.

*Les Directeurs de l'*Office de la Presse,

G. LE FAURE
H. ABENIACAR

PARIS. — IMPRIMERIE MAYER ET Cᵉ, 18, RUE RICHER.

PARIS. — IMPRIMERIE MAYER ET Cᵉ, 18, RUE RICHER.